



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

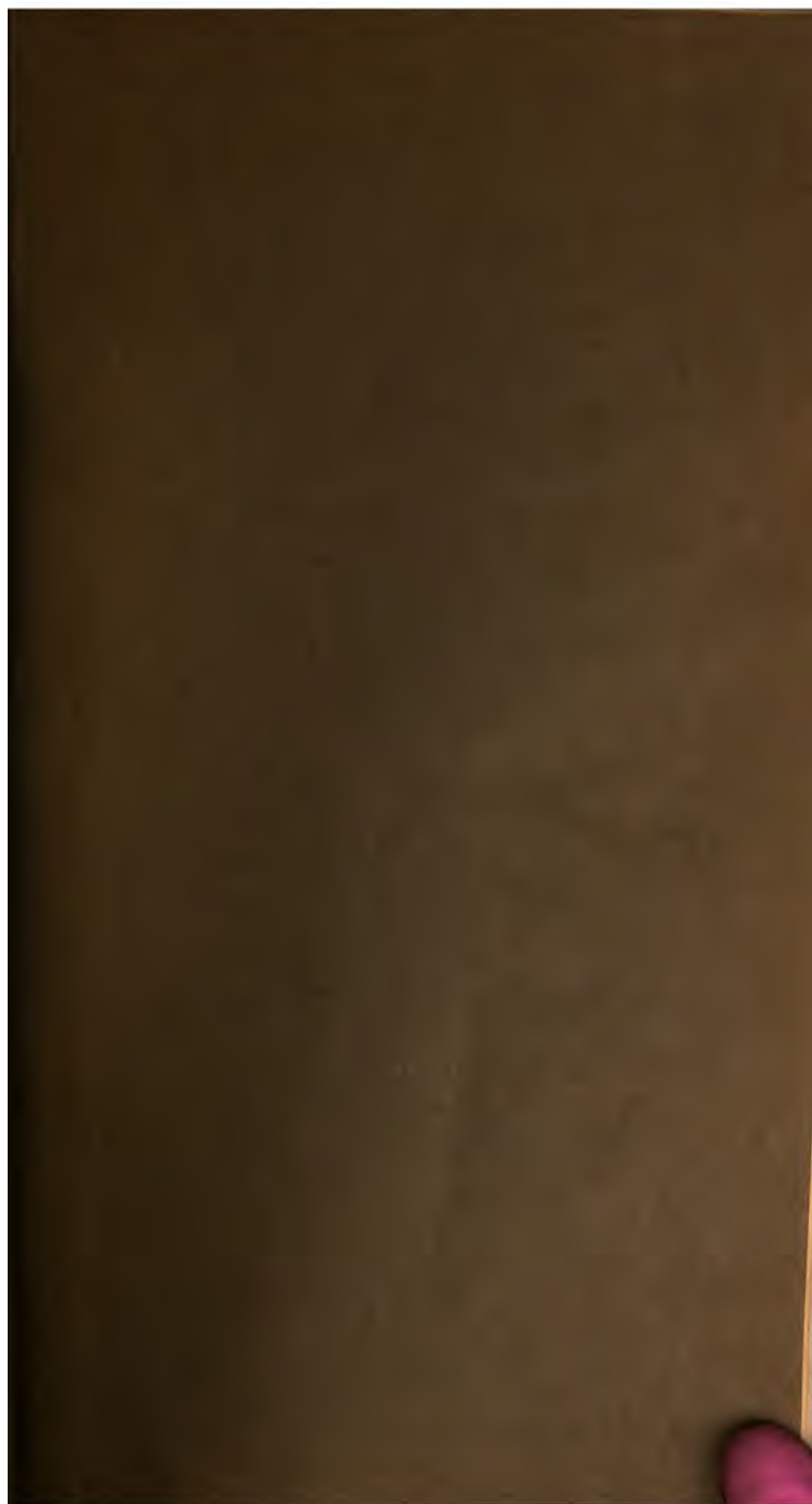
Nous vous demandons également de:

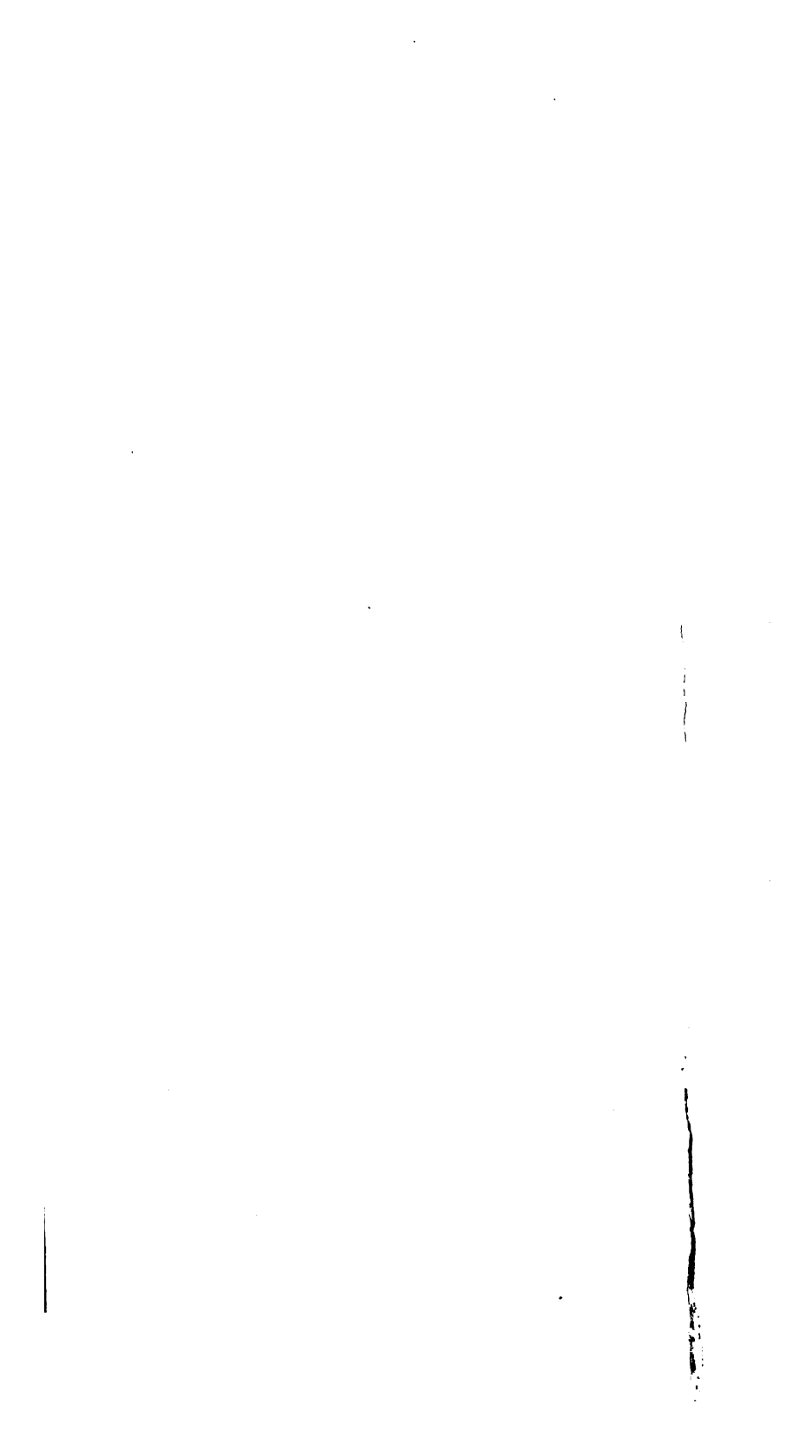
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







BF
50
.M

47

HISTOIRE DU MAHOMÉTISME,

CONTENANT

LA VIE ET LES TRAITS DU CARACTÈRE
DU PROPHÈTE ARABE,

AVEC UN APERÇU DES DIVERS EMPIRES FONDÉS PAR LES ARMES MAHOMÉTANES, ET DES RECHERCHES
SUR LA THÉOLOGIE, LA MORALE, LES LOIS, LA LITTÉRATURE ET LES USAGES
DES MUSULMANS; SUIVIE D'UNE DESCRIPTION RAPIDE DE L'ÉTENDUE
ET DE L'ÉTAT PRÉSENT DE LA RELIGION MAHOMÉTANE.

Par Charles Mills,

TRADUITE DE L'ANGLAIS SUR LA DEUXIÈME ÉDITION,

Par M. P***, Docteur es-lettres.

11

A PARIS,

CHEZ BOULLAND ET C^{ie}, LIBRAIRES,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N^o 254.

1825.

Viagando

11

Vignaud
6-04-29



PRÉFACE.

LES plus brillans souvenirs se rattachent aux contrées de l'Asie. Cette partie du globe, qui vit naître la population primitive, la religion et les lettres, fut aussi le berceau de la plupart des sciences. Une multitude d'arts mécaniques et libéraux y furent inventés. Chaque page de ses annales est remplie de traits frappans et de scènes imposantes. Les monarchies les plus puissantes de l'antiquité furent fondées en Asie, et tous les événemens qui se succédèrent en Europe, pendant le moyen âge, sont bien inférieurs en importance et en éclat, aux révolutions de l'Orient durant les mêmes époques.

Au milieu d'une crise favorable, dans une de ces périodes de discordes civiles et religieuses, où il est si facile de donner une nouvelle direction aux passions humaines, un homme obscur ap-

parut sur le théâtre de l'ambition et du fanatisme, et s'attribua la double mission de prophète et de législateur.

Tenant l'épée d'une main et le *Koran* de l'autre, Mahomet et les califes déclarèrent la guerre aux institutions civiles et religieuses du monde. Les royaumes qui florissaient dans les vastes et fertiles régions situées entre le Gange et l'Atlantique, furent bouleversés. Une nouvelle religion, de nouvelles mœurs, de nouveaux principes de gouvernement furent introduits, et la face du monde moral et politique fut complètement changée.

Nous pouvons nous écrier avec Bayle, que « le
» plus grand spectacle qui nous soit retracé par
» l'histoire, est, sans aucun doute, celui des progrès des mahométans. Quoi de plus frappant,
» en effet, que l'empire des Sarrasins, s'étendant
» depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux Indes?
» A-t-il subi les vicissitudes et l'instabilité ordinaires de la grandeur? Contemplez les Turcs
» d'un côté, et les Tartares de l'autre, soutenant
» la gloire et la renommée de Mahomet! »

L'histoire de l'Islamisme, qui offre tant de

scènes du plus haut intérêt pour les moralistes et les philosophes, qui enchaîne les relations sociales de tant de pays, dont l'étendue et la population effraient un esprit qui s'arrête à comparer l'influence du christianisme avec celle de la religion mahométane; cette histoire, dis-je, a souvent excité les méditations des hommes éclairés.

La vie du promoteur d'une révolution éclatante et les règnes des califes et des princes tartares, sont autant de sujets dignes de l'étude des hommes qui se plaisent à contempler l'élévation et la chute des empires. Le *Koran*, livre regardé comme sacré par les musulmans, a été traduit dans la plupart des langues européennes, et son système d'éthique et de théologie peut être placé au même rang què les codes de Solon et de Numa, de Brahma et de Zoroastre. L'histoire des lettres abonde en recherches sur la littérature des Sarrasins, et en détails curieux pour ceux qui aiment à étudier les progrès de l'esprit humain : et comme la religion forme un des traits les plus saillans du caractère moral, l'attention d'un observateur de la nature intellectuelle se

Y

11

• nord-ouest p
• par le Golfe
• par l'Océan
• Rouge, l'Ar

HISTOIRE DU MAHOMÉTISME.

CHAPITRE PREMIER.

VIE DE MAHOMET.

Description de l'Arabie. — Habitans de l'Arabie. — Leur religion. — Politique et gouvernement. — Famille de Mahomet. — Naissance de Mahomet, an de J.-C. 569. — Sa jeunesse. — Son mariage. — Il fonde une nouvelle religion, an de J.-C. 609. — Ses premiers prosélytes. — Il prêche à la Mecque, an de J.-C. 612. — Progrès de sa religion. — Les Koräischites persécutent Mahomet. — Fuite de la Mecque, an de J.-C. 622. — Entrée à Médine, an de J.-C. 622. — *Il propage sa religion par l'épée*; et reprend l'avantage sur les Koräischites. — Guerre avec les Arabes et les Juifs, ans de J.-C. 623-625. — Il rentre à la Mecque, an de J.-C. 629. — Guerre avec les Romains. — Bataille de Muthah. — Invasion inutile de la Syrie, an de J.-C. 630. — Mort de Mahomet, an de J.-C. 632 (7 juin). — *Erreurs vulgaires* relativement à Mahomet. — Caractère de Mahomet. — Son fanatisme. — Son ambition. — Qualités de sa personne et de son esprit. — Sa vie privée. — Ses femmes et ses enfans.

BORNÉE au nord-ouest par la Syrie et la Palestine, au nord-est par le Golfe Persique et l'Euphrate, au sud-est par l'Océan Indien, et au sud-ouest par la Mer Rouge, l'Arabie est considérée avec

HISTOIRE

ison comme une presqu'île, ou péninsule (1).
 division, établie par les Grecs et par les La-
 is, qui la distinguèrent en Arabie pétrée, Ara-
 e déserte et Arabie heureuse, caractérise, avec
 sez d'exactitude, pour une description générale,
 nature de son sol et de son climat. D'immenses
 aines de sable, qui ne sont animées par la pré-
 nce d'aucune plante, d'aucune créature vivante,
 des montagnes, où le tamarin et l'acacia offrent
 uls l'apparence de la végétation, marquent les
 ux premières divisions de cette contrée.

Mais parmi les collines de l'Arabie pétrée, les
 onts sacrés d'Horeb et de Sinai se dessinent à
 horizon, et Médine et la Mecque s'élèvent au mi-
 eu de l'Arabie déserte. La seconde de ces villes,
 resque entièrement environnée par un terrain sté-
 le, tire toutes ses richesses et même une partie
 e sa subsistance de différens pays éloignés (2).
 ur les côtes arabes du Golfe Persique, on remar-
 ue l'île de Tylos, et la ville de Gerra, ou El-Katif,
 galement fameuses dans l'antiquité et dans les
 mps modernes, l'une pour la pêche de ses per-
 s, l'autre pour le commerce de ses parfums, qui

(1) D'ANVILLE, *Géogr. anc.*, t. II, p. 208-231.

(2) ABUL-PHARAJIUS, *De origine et moribus Arabum*, Arab., Lat.,
m notis ed. Pocockii. P. 125-128, 4^{to} Oxon. 1650; *Shaw's travels*,
 1783, f^o 1738.

étaient transportés du pays de Saba, en remontant l'Euphrate, jusqu'à Thapsacus, et en traversant le désert jusqu'à Petra. Les richesses que la nature a répandues avec profusion sur les montagnes qui s'approchent de l'Océan Indien, ont valu à la partie méridionale de l'Arabie, l'épithète d'*heureuse*. La plante du café attirera toujours les marchands dans la province de *Yemen*, nom arabe de cette portion du pays. La constance du climat, l'élévation du terrain et son humidité sont plus favorables à la croissance du cafee que la situation d'aucune autre des régions où il a été cultivé jusqu'à présent (1). C'était des bords de la Péninsule, que les marchands de l'Égypte, dont la politique jalouse excluait les étrangers de ses propres côtes, *exportaient l'orell'encens*; et l'Arabie jouissait de la réputation de posséder tout ce que le terrain plus fertile de l'Inde produisait en effet. Jamais ses mines d'or n'ont existé, ou du moins elles ont *disparu* depuis long-temps; c'est de l'Archipel Indien que les Arabes tirent la plus grande partie de leurs aromates et qu'ils les apportent en Turquie, en traversant les golfes de l'Arabie et de la Perse (2).

(1) Niebuhr attribue la mauvaise qualité du café de l'Amérique aux terrains secs et brûlans dans lesquels on le cultive.

(2) D'ANVILLE, *ubi supra*; NIEBUHR, *Description de l'Arabie*, *passim*.

HISTOIRE

Dans un pays où les moyens de subsistance sont bornés, la population ne peut jamais être nomade. Celle qui forme la nation arabe doit être distinguée en deux classes, les laboureurs et les bergers : les premiers vivent toujours sur le même terrain, se soumettent à un gouvernement régulier, et jouissent de quelques-uns des avantages attachés à l'état social.

Tels sont les habitans du Yémen et les descendants des anciens conquérans arabes, qui forment la population de la Syrie, de l'Égypte et des États arabesques (1). Les tribus du désert, semblables aux hordes scythes, errent continuellement avec leurs troupeaux, leurs chevaux et leurs dromadaires, à la découverte de nouveaux pâturages que la nature a placés au hasard, comme pour empêcher la sécheresse des plaines de cette région ; et les Ichthyophages ont cherché dans tous les âges du monde, une subsistance misérable et précaire sur les bords de la Mer Rouge, du Golfe Persique, et de l'Océan. Mais les Arabes se sont répandus dans les vastes régions asiatiques et africaines, et, semblables aux juifs, ils ont conservé, au milieu des autres nations, et leur langage et leurs mœurs qui leur sont propres. Depuis la rivière

(1) ABUL-PHARAJIUS, p. 2-5 ; VOLNEY, *Voyage en Syrie et en Égypte*, n. 1, pag. 345, etc.

du Sénégal jusqu'à l'Indus, depuis l'Euphrate jusqu'à Mosambique et à Madagascar, des tribus de Bédouins (mot qui signifie hommes du désert) ou de pasteurs arabes existent et conservent le caractère fier et dévastateur de leurs ancêtres. Dans toutes les contrées de l'Orient où vivent les Arabes, ils offrent un contraste frappant avec les habitans indigènes. Leurs yeux sont pleins de vivacité : à leur langage rapide et fortement articulé, à leur contenance mâle et pleine de dignité, à leur intelligence prompte, à leur esprit toujours présent et attentif, se joint le sentiment de leur indépendance, qui éclate dans le maintien même des hommes des dernières classes de cette nation (1).

Dans le sixième siècle, les juifs et les chrétiens avaient leurs synagogues et leurs églises en Arabie. Sur cette terre de la liberté, les mages révéraient et pratiquaient les doctrines de Zoroastre, et les Sabéens adoraient leurs divinités planétaires. L'adoration du soleil, de la lune et des étoiles fixes, fut la religion primitive des Arabes, et un système, plus ou moins régulier, fut bientôt formé et adopté par un peuple qui, en voyageant à travers des déserts immenses, pouvait contempler à loisir les corps célestes, et était guidé par la régularité de leurs mouvemens. Le principe le plus sublime et

(1) NIEBUHR et JONES, *Sur les Arabes*.

HISTOIRE

plus pur de la religion, l'existence d'une vie future, s'offrit à leur imagination sous la forme de transmigration des âmes : et le chameau, destiné à périr auprès de la tombe de son maître, attestait chez eux la croyance d'une résurrection générale (1).

Le royaume de Yemen a été subjugué successivement par les Abyssiniens, les Persans, les sultans d'Égypte et les Turcs. La Mecque et Médine ont été souvent la proie d'un tyran scythe; mais le pays n'a jamais été conquis dans toute son étendue; sa situation comme péninsule, servait à la défendre de trois côtés, c'est-à-dire au sud, à l'est et à l'ouest. Les armées, qui constituaient la force des empires de Perse et d'Assyrie, auraient péri dans le désert qui occupe le centre de cette contrée, faute de connaître où les sources d'eau se trouvaient situées; et les victoires de Trajan même,

(1) ABUL-PHARAJIUS, p. 5-17, et notes p. 89-150; GAGNIER, *Vie de Mahomet*, partie 1, t. 2. L'idolâtrie des Arabes et des Sabéens n'était point la même; mais leurs systèmes venaient peut-être d'une même source, et se trouvaient amalgamés dans quelques-unes de leurs parties. Sales, dans la première section de son discours préliminaire, décrit avec exactitude l'ancienne idolâtrie des Arabes; mais c'est par erreur qu'il l'appelle sabéisme. Le lecteur, curieux de voir une description de ce dernier culte, peut consulter le *Specimen Historiæ Arabum*, de Pocock, p. 138-146; D'HENBELLOT, *Bibl. orient.*, t. III, p. 145-6. Éd. in-4° de 1777; et *Maimonides more Nevochim*, par. 3, cap. 29.

quoique célébrées par des flatteurs, comme ayant été suivies de la conquête de l'Arabie, sont toujours demeurées inconnues à ce peuple, excepté à ceux qui vivaient dans la partie la plus septentrionale de la presqu'île. La forme du gouvernement parmi les Arabes est purement patriarcale. Une famille d'une de leurs tribus exerce les droits de la souveraineté. Il est vrai que l'ordre de succession y est fréquemment violé ; mais les devoirs réciproques de protection et de fidélité y sont indissolubles (1).

« Les villes de la Mecque et de Médine », dit M. Gibbon, dans le cinquième chapitre de son *Histoire*, « présentent dans le cœur de l'Asie, la forme » ou plutôt la substance d'une république. Le grand-
 » père de Mahomet et ses ancêtres en droite ligne,
 » y paraissent comme les princes de leur pays, soit
 » dans les affaires du dehors, soit dans celles de
 » l'intérieur (*); mais ils régnèrent comme Périclès à
 » Athènes, ou les Médicis à Florence, par l'opinion qu'ils avaient donnée de leur sagesse et de
 » leur intégrité. Leur influence fut partagée avec
 » leur patrimoine, et le sceptre fut transféré, des

(1) SALES, *Discours prélim.*, sect. 1.

(*) En effet, le gouvernement de la Mecque ou Mekke, était une sorte de république aristocratique dirigée d'abord par six, puis par huit, et enfin par dix magistrats héréditaires, qui forment un sénat présidé par le plus âgé d'entre eux.

» oncles du prophète , à une branche plus jeune ,
» de la tribu de Koreisch. Dans les occasions solen-
» nelles , ils convoquaient l'assemblée du peuple ;
» et comme le genre humain doit toujours être ou
» contraint ou persuadé d'obéir , l'emploi de l'élo-
» quence , et l'honneur qui y était attaché , parmi
» les anciens Arabes , est l'évidence la plus frap-
» pante de la liberté publique ; mais leur liberté ,
» dans la simplicité de ses formes , était d'une es-
» pèce très-différente de celle des républiques grec-
» que et romaine , où les institutions étaient bien
» plus compliquées , et où chaque membre possé-
» dait une part individuelle des droits civils et po-
» litiques de la communauté. Dans l'état beaucoup
» plus simple des Arabes , la nation est libre , parce
» que chacun de ses enfans dédaigne une basse sou-
» mission à la volonté d'un maître ; leur cœur y est
» fortifié par les vertus austères du courage , de la
» patience et de la tempérance. L'amour de l'in-
» dépendance les porte à exercer l'habitude de se
» commander à soi-même , et la crainte du déshon-
» neur les préserve de la crainte puérile de la dou-
» leur , des dangers et de la mort. »

Parmi toutes les tribus arabes , celle des Koräischites , tenait le rang le plus distingué. Depuis Adnan jusqu'à Ismaël , fils d'Abraham et patriarche de la nation , les Arabes conviennent que la généalogie de cette tribu est enveloppée dans les obscurités

de la fable. Mais la filiation, depuis Adnan jusqu'à Mahomet, conservée avec tout le soin dont un document historique doit être l'objet (car en Asie les généalogies forment l'histoire des nations), présente une longue suite d'ancêtres illustres (1). C'est à eux qu'avait été confié l'honorable emploi de garder la Caabah ou le temple carré de la Mecque*, et leur autorité, en matière de religion, dans cette métropole de l'Arabie, était environnée de soumission et de respect pour leur domination. Haschem, qui régnait comme pontife et comme monarque au commencement du sixième siècle, éleva la ville, pendant son gouvernement, à un état d'activité et d'opulence remarquable, par l'établissement de deux caravanes de produits commerciaux : l'un pour la Syrie, et l'autre pour l'Arabie méridionale. Abdol-Motalleb, son fils, délivra son pays du joug des princes chrétiens de l'Abyssinie. Son patriotisme fut récompensé par l'agrandissement politique et commercial de la Mecque; et sa vie domestique fut embellie par une famille de dix fils et de six filles, un grand nombre d'enfans étant regardé en Asie comme un bonheur et comme une gloire en même temps. De cette nombreuse

(1) *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. xxxii, p. 406.

* La Caabah, temple de la Mecque, et objet de la vénération des Arabes, fut, selon leur croyance, fondée par Abraham.

postérité, Abdallah était le plus jeune et le plus aimé; et le mariage de ce jeune homme avec Amina, le plus bel ornement de la noble tribu des Zarites, fut suivi de la naissance du vainqueur enthousiaste de l'Orient.

L'aurore de la célébrité de Mahomet fut obscurcie par une multitude de nuages, que les puissances réunies de son génie et des circonstances l'aidèrent à dissiper. Le patrimoine d'Abdallah était peu considérable, et n'avait point été augmenté par le commerce. Sa mort survint, lorsque son fils était encore dans sa première enfance; et lors du partage de sa succession, la part du maître futur de l'Arabie consistait seulement en cinq chameaux et une esclave éthiopienne (1). L'enfance de Mahomet fut bientôt privée de la sollicitude maternelle; et

(1) GAGNIER, *Vie de Mahomet, traduite et compilée de l'Alcoran, des traditions authentiques de La Sonna, et des meilleurs auteurs arabes*. Amsterdam, 2 vol. in-8°; introduction, part. 2, liv. 1, chap. 1. Tous les manuscrits arabes sur l'histoire des Sarrasins, contiennent des détails relatifs à Mahomet. Aucun d'eux n'est d'une grande ancienneté. Les recherches laborieuses de d'Herbelot le conduisirent à la découverte des histoires arabes de Novari et de Mircond, écrivains des huitième et neuvième siècles de l'hégire. Ces livres ont formé la base de l'article *Mahomet* dans la *Bibliothèque orientale*. La meilleure vie que l'on ait encore trouvée de Mahomet, en langue arabe, est celle d'Abulfeda, écrivain contemporain de Novari, et qui était émir à Hamah, en Syrie. Abulfeda est un auteur plein de jugement et de bonne foi; ses ouvrages portent un caractère de vérité réellement frappant. Pocock (dont il n'est pas toujours

le soin de son éducation fut confié à son vénérable aïeul, Abdol-Motalleb. Ce fidèle protecteur ne tarda point à succomber sous le poids des années, et Mahomet devint un des membres de la famille de son oncle Abu-Taleb.

Ce fut par ce marchand royal, qui, en qualité de fils aîné d'Abdol-Motalleb, était en possession de la dignité de pontife du Temple et de prince de la Mecque, que Mahomet fut instruit dans l'art de la guerre et dans la profession du

prudent de différer) lui donne de grands éloges. — Voyez la préface de Pocock, à sa traduction d'Abul-Pharajius. Vers le commencement du siècle dernier, Abulfeda fut traduit en latin et éclairci par des notes précieuses de J. Gagnier, professeur d'arabe à Oxford; Gagnier était Français de naissance, et d'une famille calviniste. (*Voy Dict. hist.*, Lyon 1804). Il publia encore une autre vie de Mahomet. Al-Jannabi, écrivain du seizième siècle de notre ère, a été la principale source à laquelle Gagnier a puisé pour ce dernier ouvrage, et il rebute le lecteur par une multitude de fables. Parmi les vies de Mahomet, qui ne sont point de simples traductions d'un manuscrit, mais qui sont compilées sur différents auteurs, celle de Savary est la meilleure. Il ne serait point facile de déterminer lequel de Prideaux ou de Maracci a le plus de défauts. Savary est sage, modéré, impartial : Maracci est violent; Prideaux est lourd, et tous les deux sont remplis de préjugés. Il existe un morceau bien écrit sur l'établissement de la religion et de l'empire de Mahomet, par M. Brequigny, dans le *xxxiii^e* volume des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. C'est des traductions de Gagnier, de la *Vie de Mahomet*, par Savary, et de l'écrit de M. Brequigny, avec quelques citations d'après d'Herbelot et Gibbon dont le dernier semble avoir toujours Savary en vue, dans ses remarques sur Mahomet), que l'esquisse suivante de la vie du prophète a été tirée.

commerce. Il l'accompagna dans ses voyages aux foires de Syrie, et combattit avec lui dans divers engagements avec les tribus arabes (1). Mais il demeura, en quelque sorte, dans l'obscurité jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, lorsque l'emploi de facteur de Kadijah, veuve d'un riche marchand (car le commerce était honorable parmi les Arabes), et la possession de sa main et de sa fortune, par lesquelles elle récompensa bientôt sa fidélité, l'élevèrent au niveau des marchands les plus orgueilleux et les plus considérés de la Mecque (2).

Sa jeunesse avait toujours été remarquable par un maintien sérieux, par une stricte exactitude à ses exercices de dévotion : et sa réputation de piété était si générale, que lorsque l'on trouva dans le puits Zemzem, la pierre noire que l'ange Gabriel apporta, dit-on, à Abraham, lorsqu'il bâtit la Caabah, le peuple conféra, d'une voix unanime, au petit-fils d'Abdol-Motalleb, l'honneur de la remettre à sa place. Dans une vie de loisir et d'indépendance, il donna carrière aux élans de son génie, et chaque année, dans le mois de ramadan, il se retirait pour jeûner prier et méditer,

(1) ABULFEDA, *De vitâ et rebus gestis Muhammedi*. Ar. lat. A. J. GAGNIER, ch. 1. — VI., fol. OXON. 1743; GAGNIER, t. 1, ch. 4.

(2) *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXXII, p. 415; ABULPHARAJIUS, p. 6.

dans la caverne du mont Hara près de la Mecque. Sa charité, sa frugalité lui attirèrent le respect universel, et ses retraites périodiques portèrent les sentimens des Arabes au plus haut degré de vénération. Un pareil genre de vie ne pouvait manquer d'augmenter l'exaltation d'une imagination naturellement ardente. La chaleur de son enthousiasme, nourrie pendant quinze années de pieuses pratiques et de méditations solitaires, le conduisit à déclarer qu'il était un prophète envoyé par le ciel pour prêcher l'unité de Dieu, et pour ramener à sa pureté primitive la religion d'Abraham et d'Ismaël (1).

Des communications prétendues avec la divinité sont la preuve la plus certaine du fanatisme religieux. Quand l'année de sa mission fut arrivée, sa famille l'accompagna au lieu de sa retraite. Dans la nuit, il assura que l'ange Gabriel lui était apparu, et lui avait donné le titre d'apôtre de Dieu. Kadijah déclara qu'il était le prophète de sa nation, qu'il était doué du même esprit que celui qui avait été inspiré à Moïse, le promulgateur de la Loi (2). L'esprit du fanatisme, communiqué à sa femme, fut suivi de la conversion (quoiqu'on en

(1) *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tom. XXXII, p. 413-414.

(2) ABULFEDA, *Vita Muham.*, ch. 7; GAGNIER, ch. 8.

soupçonne la sincérité) de son esclave Zaïde, et l'ardeur jeune et bouillante d'Ali, fils d'Abu-Taleb, embrassa avec crédulité les opinions de son parent et de son ami. Abu-Beker, citoyen respectable de la Mecque, et ami de Mahomet, prêta son appui à l'avancement de la nouvelle religion, et, à sa sollicitation, cinq des principaux habitants de la Mecque furent convertis. Entraînés par leur exemple, ou convaincus directement de la vérité, cinq autres citoyens renoncèrent à l'idolâtrie (1). Encouragé par ces succès (quelque lente qu'en eût dû paraître l'approche, à l'imagination enflammée d'un enthousiaste), Mahomet, à l'expiration des trois années qui avaient suivi la déclaration de sa mission prophétique, développa et soutint ouvertement ses prétentions.

Dans un festin donné par Ali, à la famille d'Haschem, le prophète déclara à ses amis rassemblés, qu'il était en son pouvoir de répandre sur eux les dons les plus précieux, le bonheur de la vie présente et future. « Le Tout-Puissant, continua-t-il, » m'a commandé de vous appeler vers lui. Qui » donc parmi vous veut m'aider à supporter mon » fardeau? qui d'entre vous veut être mon frère et » mon calife (2)? »

(1) ABULFEDA, ch. 18.

(2) Calife (lieutenant-général).

L'assemblée demeura dans un silence d'étonnement et de mépris. Mais son cousin Ali, qui s'était tu, dans l'attente que quelqu'un des chefs de la famille embrassât cette offre avec transport, s'écria d'un ton d'inspiré : « O apôtre de Dieu ! je suis cet homme, et je briserai les dents, j'arracherai les yeux, je fendrai le ventre et je romprai les jambes à tout ce qui s'opposera à vous. Je veux être votre calife contre eux. » Le prophète ouvrit ses bras à son zélé prosélyte, et le bénit comme son frère, son ambassadeur, son député. En vain Abu-Taleb, par ses exhortations et ses reproches, essaya de dissuader ou d'empêcher son fils et son neveu de persister dans leur enthousiasme insensé. « Non, dit Mahomet, quand le soleil se montrerait contre moi, à ma main droite, et la lune à ma gauche, je ne renoncerais point à mes desseins. » Le vénérable patriarche déplora l'erreur de ses enfans ; mais il résolut de protéger leurs personnes contre la malveillance et l'animosité de sa tribu (1).

S'étant une fois déclaré l'envoyé de Dieu, Mahomet n'était point d'un caractère à attendre avec tranquillité ou avec indifférence qu'il fût accepté ou rejeté par ses concitoyens. Il travailla sans re-

(1) *ABULFEDA*, chap. 8.

lâche à les convaincre de la réalité de sa mission. Dans ses harangues publiques sur les mystères et les devoirs de la religion, il les exhortait à renoncer à leur idolâtrie, et à embrasser la croyance plus pure, plus simple, plus raisonnable de l'unité de Dieu. Par la promesse d'un paradis rempli de tout ce qui pouvait satisfaire leurs sens et leur imagination, il s'efforçait de captiver un peuple plus attaché que tous les autres aux charmes des femmes, et aux beautés de la nature. Ses discours sur la religion formèrent, lorsqu'ils furent recueillis, le corps du livre que l'on connaît sous le nom de *Koran*.

L'ouvrage de la conversion n'avancait qu'à pas lents. Quand il appuyait l'excellence de sa doctrine sur sa divinité et insistait sur l'inimitable beauté du langage du *Koran*, le peuple demandait à haute voix des miracles. Le prophète répondait que Moïse et Jésus, quoiqu'ils eussent prouvé l'origine céleste de leurs missions par les témoignages d'une puissance surnaturelle, cependant le monde était livré à l'incrédulité, et que les miracles avaient été sans fruits. « Que l'ange » Gabriel nous fasse des jardins délicieux au milieu du désert, » disaient ses ennemis avec ironie : que les puissances célestes nous transportent en un moment nous et nos marchandises » à la foire de Syrie. — Non, répliquait Mahomet.

« Quand on révélerait un *Koran* au nom duquel les montagnes pourraient être déplacées, ou la terre parcourue en aussi peu de temps qu'il en faut pour en former le désir; et quand il serait ordonné aux morts de parler, tout cela serait en vain. Toutes choses sont en mon pouvoir, ajoutait-il, mais l'incrédulité pour des miracles évidens, est une offense qui ne saurait être pardonnée. Mon affection pour vous surpasse encore le désir que j'ai de vous convertir, et ne me permet pas de risquer le salut de vos âmes, en vous offrant un témoignage que les habitudes sceptiques de votre esprit actuel, me font juger qu'il serait possible que vous rejetassiez. » (1)

Cependant, le peuple continuait à être importun, et le prétendu apôtre de Dieu, quoiqu'il eût trop de politique pour compromettre son crédit par des prophéties qu'il eût fallu accomplir promptement, ou par aucun effort pour s'attribuer une puissance surnaturelle, dont l'imposture eût été facilement découverte, crut toutefois pouvoir compter assez sur sa réputation de véracité, pour assurer ses disciples que le voile, étendu entre lui et le Tout-Puissant, avait été soulevé, et qu'il avait été transporté au plus haut des

(1) D'HÉRBELOT, *Bib. orient.*, art. *Ajat. Koran*, chap. 15-17, et notes de Sales.

cieux. C'était sur un animal de couleur blanche, moindre qu'une mule, mais plus grand qu'un âne, que le prophète avait été transporté du temple de la Mecque, à celui de Jérusalem. Il était monté successivement dans les sept cieux, avec l'ange Gabriel qui lui servait de guide. Il avait reçu et rendu le salut aux patriarches, aux prophètes et aux anges, dans leurs demeures célestes. Au-dessus du septième ciel, il ne fut permis qu'au seul Mahomet de passer plus avant. Il alla au-delà du *voile de l'unité*, approcha du trône à la distance de deux portées d'arc; et son épaule ayant été touchée par la main de Dieu, il sentit un froid qui le perça jusqu'au cœur. Le Tout-Puissant lui commanda de prier cinquante fois le jour: mais, par le conseil de Moïse, Mahomet implora un allègement à cet intolérable fardeau. L'obligation fut diminuée par degrés, jusqu'à ce que le nombre imposé fut réduit à cinq fois. Après cette entrevue si familière, mais si importante, il descendit à Jérusalem, et, remontant sur le mystérieux animal, retourna à la Mecque, accomplissant ainsi, dans la dixième partie d'une nuit, le voyage de plusieurs milliers d'années. Le vénérable Abu-Beker attesta l'authenticité de l'histoire, et les peuples furent ou réduits au silence, ou convaincus (1).

(1) D'HERBELOT, *Bib. orient.*, articles *Merag* et *Borah*; ABULFEDA,

Des fables de cette nature étaient tout-à-fait conformes à l'imagination d'un Arabe ignorant et sans philosophie ; elles favorisèrent les progrès d'une révolution que l'enthousiasme avait fait naître et que l'imposture avait propagée. Les Koraïschites persécutèrent la nouvelle secte avec tout l'acharnement d'une haine envenimée , et la persécution eut son effet ordinaire , celui d'augmenter le nombre et l'énergie des opprimés. Une animosité personnelle contre un ennemi de Mahomet détermina Hamza , oncle du prophète , à embrasser sa cause (1) , et Omar , l'un de ses plus ardens adversaires devint , bientôt l'un de ses plus zélés partisans. Sa renommée s'étendit jusqu'à Médine , et trois conférences nocturnes avec ses nouveaux prosélytes , l'assurèrent de leur appui et de leur fidélité. Le peuple de Médine lui offrit un asile , en s'informant cependant , si ,

ch. 18-19 ; GAGNIER , liv. 2 , ch. 14 ; et GIBSON , ch. 50. Les disciples n'ont point imité la modestie de leur maître. Ils lui ont attribué plus de trois mille miracles. Maracci , (tom. 1 , p. 21-64) , les réfute avec le ton ridicule , mêlé de gravité et d'indignation , qui règne dans son ouvrage. Mais il ne semble point que la foi des savans docteurs musulmans , soit aussi générale et aussi illimitée que celle du vulgaire , et l'histoire du fameux voyage nocturne , est même regardée par la plupart d'entre eux , comme un rêve ou une pure vision. Voyez , notes de Pocock , *Specimen , Hist. Arab.* , p. 190-194. *Vie de Mahomet* , par SAVARY , p. 37 ; notes de SALES , 17^{me} chap. du Koran.

(1) ABULFEDA , ch. 9.

en cas qu'il fût rappelé par ses concitoyens, il n'abandonnerait pas ses nouveaux alliés ? « Toutes choses », répondit l'habile politique, « sont maintenant communes entre nous. Votre sang est comme mon sang, votre ruine serait ma ruine. Nous sommes unis les uns aux autres par les liens de l'honneur et de l'intérêt. Je suis votre ami et l'ennemi de vos ennemis. « Mais », dirent ses disciples tremblans, « si nous sommes tués pour votre cause quelle sera notre récompense ? » Le Paradis ! s'écria Mahomet. Et ces deux mots suffirent pour exciter l'ardeur martiale de ses auditeurs, pour enflammer leurs passions sensuelles et pour affermir leur foi (1).

Abu-Taleb, obéissant aux devoirs qui lui étaient imposés, comme chef de la religion nationale, s'efforça de repousser la tentative d'une innovation; il exhorta les citoyens de la Mecque et les pèlerins du temple à demeurer attachés au culte d'Al-Lata et d'Al-Uzzah. Cependant, comme oncle de Mahomet, il protégeait la personne du sectaire, et les deux partis furent également balancés, jusqu'à ce que les Koraischites s'engagèrent solennellement à n'avoir aucunes relations, ni sociales ni commerciales avec la famille d'Haschem,

(1) ARNULFEDA, ch. 30, 33, 40, 86. GAGNIER, liv. 1, ch. 15-16.

tant que Mahomet, le violateur de la religion nationale, demeurerait impuni.

Quatre-vingt-trois hommes et seize femmes prirent la fuite et allèrent chercher un asile auprès du roi d'Éthiopie (1), qui protégea généreusement ces étrangers, tandis que leurs amis, à la Mecque, succombaient sous le poids de la persécution. La mort du fidèle Abu-Taleb et celle de la généreuse Kadijah, qui arrivèrent à cette époque, privèrent à la fois Mahomet de son principal soutien politique et de son seul bonheur domestique. Un membre de la maison d'Ommyah, ennemi déclaré de la famille d'Haschem, succéda à la dignité de gardien de la Caabah; et les Koraischites résolurent d'exterminer la nouvelle religion par le meurtre de son auteur; mais le secret du complot fut divulgué, et Mahomet s'échappa avec son ami Abu-Beker, dans le silence de la nuit. Les meurtriers confédérés environnèrent la maison. Cependant leur générosité fut réveillée à la vue d'Ali, couché sur un lit et revêtu de la robe verte du prophète; attendant avec calme cette mort qui avait été conjurée contre son ami.

Lorsque le matin du jour suivant ils découvrirent la fuite de l'objet de leur haine, ils aban-

(1) GAGNIER, liv. 1, ch. 10.

donnèrent la maison, et prirent le chemin de Médine.

Mahomet et Abu-Beker, cachés dans les profondeurs d'une caverne peu éloignée de la Mecque, éludèrent pendant trois jours la poursuite de leurs ennemis. « Nous ne sommes que deux, » dit le disciple, craignant que les yeux investigateurs de ses ennemis ne pénétrassent dans leur retraite. « Il y en a un troisième, répliqua son maître, Dieu lui-même est avec nous, et il nous défendra. » La faveur protectrice de l'ange Gabriel, disent les écrivains arabes, mit les fugitifs à couvert, et après un voyage périlleux le long des côtes de la mer, ils se reposèrent à Koba, près de Médine. Le matin du jour suivant cinq cents des plus riches habitants de cette seconde ville de l'Arabie allèrent à sa rencontre. Monté sur un chameau, à l'ombre d'un parasol de feuilles de palmier, avec un turban déployé comme un étendard, salué par les acclamations de ses amis transportés et de ses convertis, dont il était devenu l'idole, son entrée à Médine, quoiqu'offrant une image imparfaite du faste et de l'orgueil des rois, n'était point une faible preuve du dévouement et de la sincérité de ses disciples (1)

(1) ABULFEDA, ch. 24; GAGNIER, liv. 5, ch. 1. L'hégire, ou la

Ce fut à Médine qu'il s'attribua les fonctions sacerdotales et royales. On le voyait dans la Mosquée, les épaules appuyées contre un palmier, ou monté dans une chaire grossièrement formée, et sans ornemens. Là, il déclamait contre l'idolâtrie de sa nation, et communiquait à ses auditeurs son esprit d'enthousiasme; et dans le camp en dehors des murs, les ambassadeurs de la Mecque remarquèrent qu'il était traité avec plus de respect que Chosroës en Perse, ou les Césars à Constantinople.

La suite de Mahomet, de la Mecque à Médine, est l'ère des nations mahométanes. Omar, le second calife, institua l'hégire à l'imitation des chrétiens qui avaient compté leurs années depuis la persécution de Dioclétien (an de J.-C. 284), et qui avaient donné à cette date le nom d'ère des martyrs. Ainsi, les musulmans voulurent commencer leurs calculs temporels de la période de la plus mémorable persécution qu'ils eussent soufferte. Les musulmans versés dans l'astronomie ont différé d'opinion sur l'année précise des chrétiens qui correspond à l'hégire. Mais la majorité des écrivains place cette époque au 16 de juillet, an de J.-C. 622. Les anciens Arabes comptaient le temps par les mois solaires. Ces mois revenaient toujours dans la même saison, et leurs noms correspondaient aux genres de travaux que chaque saison rendait nécessaires. Depuis que l'époque de l'hégire a été fixée, les musulmans comptent le temps par les mois lunaires, l'année arabe consistant en 354 jours, 8 heures et 48 minutes. Les jours intercalaires sont réglés moyennant un cycle de 30 années lunaires, desquelles 19 sont de 354 jours, et 11 de 355 jours. Les années excédentes sont dans l'ordre suivant : 2, 5, 7, 10, 13, 15, 18, 21, 24, 26, 29. D'HENNELLOT, *Bib. orient.*, art. *Hégira*; DE GUIGNES, *Hist. génér. des Huns*, t. 1, p. 43; MANSSEN, sur l'*Hégire*, p. 8. 32 de nos années sont presque égales à 33 années mahométanes.

Trois années avaient été employées à la Mecque, à gagner secrètement quatorze prosélytes : et dans les dix années suivantes, Mahomet, au milieu de la détresse et d'une opposition violente, avait prêché publiquement sa religion et augmenté par degrés le nombre de ses partisans. Mais lorsqu'il fut établi à Médine, son pouvoir sembla se consolider. Ses amis et ses ennemis ne se trouvèrent plus mêlés comme ils l'avaient été à la Mecque. Tous ceux qu'il avait convertis l'environnaient à Médine et formaient une multitude nombreuse. Il n'est donc point étonnant que le prédicateur humble, quoique zélé, ait été transformé en un violent persécuteur. La voix de la persuasion ne s'accordait point avec l'ardeur de sa dévotion et de son fanatisme. D'ailleurs l'ange Gabriel lui commandait de propager sa religion par les armes. Les huitième et neuvième chapitres du *Koran*, prêchés pour la première fois à Médine, sont remarquables par l'esprit d'orgueil, d'autorité despotique et de vindicative intolérance qui semble les avoir dictés. Dès-lors, la liberté de conscience ne fut plus soufferte qu'à la condition sévère et avilissante d'un tribut considérable. Il était même d'autant plus difficile de revenir aux voix de la douceur que les attaques injurieuses des Koräischites contre la nouvelle religion, ne pouvaient jamais être pardonnées; car de tous les peuples de l'Orient, les

Arabes sont ceux qui sont le plus enclins aux représailles et à la vengeance. La disposition au désordre qui regnait parmi tous ces sectaires armés, était encore excitée par la perspective du pillage. Un cinquième des dépouilles conquises était réservé au service de l'autel, et le reste devait être fidèlement distribué entre les soldats. Mais comme la principale force d'une armée arabe consiste dans sa cavalerie, une double portion de butin fut destinée à récompenser les travaux des troupes à cheval. La sensualité grossière des soldats était encouragée par la promesse de la possession des captives : et leur enthousiasme religieux était entretenu par l'espoir de la couronne du martyr. Le glaive, « s'écriait le prophète, est la clé du ciel » et de l'enfer ; une goutte de sang répandue pour » la cause de Dieu, une nuit passée sous les armes » a plus de mérite à ses yeux que deux mois de » jeûne et de prières. Les péchés de quiconque » meurt dans les combats sont pardonnés : au jour » du jugement ses blessures seront aussi resplendissantes que le vermillon et aussi parfumées » que le musc, et la perte de ses membres sera rem- » placée par des ailes d'anges et de chérubins (1). » D'ailleurs, ajoutait-il, le coup de la mort devait inévitablement tomber sur l'homme quand son

(1) *Korân*, ch. 3-8.

heure serait venue; soit qu'elle le trouvât sur le champ de bataille ou dans son lit, ni prudence, ni prévoyance ne sauraient détourner sa destinée; et le danger et la sécurité étaient également hors de sa puissance.

Excités au courage par tous ces motifs, les soldats de Mahomet devinrent invincibles. Les caravanes de marchandises que les Koraischites transportaient de la Syrie à la Mecque furent attaquées et pillées. Les anciens persécuteurs du prophète se réveillèrent alors, et leur indignation contre le rebelle fugitif fut portée à son comble. Les forces imposantes des Koraischites et de leurs alliés furent dirigées contre lui; mais les batailles de Beder, d'Ohud, et l'inutile résistance des nations prouvèrent que l'enthousiasme ne recule point devant la disparité du nombre, et que le pouvoir de Mahomet ne pouvait plus être ébranlé. Un récit détaillé de tous ces combats serait vide d'intérêt pour la plupart des lecteurs, mais les résultats de celui de Beder furent tellement déterminés par son enthousiasme ou par sa merveilleuse adresse que les circonstances méritent d'en être rapportées. Son armée était très-inférieure à celle des Koraischites : comme l'ennemi descendait dans la vallée de Beder, il s'écria : « O Dieu ! si mes amis sont anéantis, par qui seras-tu adoré sur la terre ? Courage, mes enfans ; serrez vos rangs, lancez vos traits, et

« l'honneur de cette journée vous appartient. » Il se plaça ensuite, avec son ami Abu-Beker, sur un trône de bois, à l'abri des javelots de l'ennemi, il se mit en prières et invoqua le pouvoir du ciel et l'apparition de Gabriel avec trois mille anges. Au moment où le courage de ses soldats semblait tout près d'être épuisé, Mahomet quitta le lieu de sa retraite, s'élança sur son cheval, et, jetant en l'air une poignée de sable, s'écria tout haut : « Que leurs faces soient couvertes de confusion. » Ses gestes et son langage ranimèrent le courage de ses troupes : elles poussèrent le cri de guerre « Allah Ackbar, » et les Koraischites furent complètement défaits (1). Les paisibles juifs de l'Arabie, qui avaient cherché un refuge dans cette contrée, furent massacrés et pillés. Leurs villes et leurs villages furent saccagés par cet ambitieux cruel et fanatique. Leurs richesses lui fournirent les moyens d'armer ses sectateurs ; et sa soif du sang fut assouvie par la mort et la destruction de plusieurs centaines de ces malheureux, précipités dans un tombeau commun (2).

(1) *ABULFEDA*, ch. 27 ; *Koran*, ch. 8.

(2) Les guerres de Mahomet avec les Arabes et les Juifs sont détaillées dans *ABULFEDA*, du ch. 27 au ch. 42 et dans les ch. 45, 54, 56. Sous le califat d'Omar, les Juifs furent totalement bannis de l'Arabie. *GACHIN*, liv. v, ch. 4.

L'orgueil et l'ambition excitèrent bientôt Mahomet à faire la conquête de la Mecque, de cette même ville d'où il était parti en fugitif, et d'où il semblait être exilé à jamais. Une trêve de dix ans avait trahi sa faiblesse et attesté la puissance des Koraischites : mais lorsqu'il se vit fortifié par de nouveaux prosélytes, la trêve fut violée, et sept ans après sa fuite le prophète fut reconnu dans sa ville natale comme le premier magistrat sacerdotal et civil (1). Les idoles qui profanaient la Caabah furent détruites, et le vainqueur établit une loi indestructible, qui défendait qu'aucun incrédule pût jamais entrer ni demeurer à la Mecque, quoiqu'il lui fût permis de passer, comme voyageur, à travers la province d'Hedsjas, dans laquelle les villes de la Mecque et de Médine sont situées (2). Cependant, soit que le prophète plaignit la grandeur déchue, ou qu'il respectât le courage des Koraischites, il demanda à ces ennemis abattus, « Que pouvez-vous attendre de l'homme que vous avez offensé. » « Nous nous confions dans la magnanimité de notre parent, répondirent les supplians. » « Et vous ne vous y confiez pas en vain, dit l'apôtre d'un Dieu de miséricorde. Allez,

(1) ABULFEDA, ch. 51.

(2) REHLAND, *Dissert. Misc.* tom. 3, p. 21.

vous êtes en sûreté, vous êtes libres ». Les tribus du désert, soumises par les armes, ou séduites par les promesses du prophète ; lui rendirent hommage ; et les ambassadeurs à Médine « surpassèrent le nombre de dattes qui tombent d'un palmier parvenu à sa maturité ». Les Hāwazanites et les citoyens de Tāyif luttèrent encore pour leur indépendance. Mais leurs armées étaient défaites, leurs idoles renversées ; et leur soumission forcée à l'autorité de Mahomet, compléta le spectacle nouveau en Arabie, de l'unité de la religion et du gouvernement.

Tandis que sa souveraineté s'affermissait à la Mecque et à Médine. Le nouveau prédicateur s'était efforcé d'étendre la révolution jusqu'aux princes et aux peuples des pays adjacens (1). Mais son envoyé au gouverneur de Bosra, près Damas, fut pris et tué par Sherhiel, émir d'une tribu arabe et chrétienne, tributaire de l'empereur grec Héraclius. Le mal était léger, mais l'insulte était grave. Trois mille hommes furent aussitôt équipés. Le prophète les exhorta à déployer toute leur valeur dans la cause du Très-Haut, peignit, sous les couleurs les plus brillantes, les joies d'un paradis céleste et terrestre, qui devait

(1) ABULFEDA, ch. 46.

être la récompense de ceux des musulmans qui seraient ou victorieux ou tués , et les pressa enfin de chercher leur fortune, non dans les larmes des habitans des provinces, mais dans le trésor public des ennemis « En vengeant mes injures, dit-il, ne » persécutez point les amis paisibles de la vie domestique. Epargnez la faiblesse du sexe le plus » doux, les enfans à la mamelle, et ceux qui, » selon le cours de la nature, s'avancent hors de » cette scène de mortalité. Gardez-vous de démolir les demeures des habitans sans résistance, » ne détruisez point leurs moyens de se nourrir, » respectez les fruits de leurs arbres et ne touchez » point au palmier si utile aux Syriens par son ombrage et si délicieux par sa verdure »

Dans le village de Mutha, district de Belka, au sud de Damas, la troupe de fanatiques rencontra les armées romaine et syrienne réunies. Les trois généraux des musulmans, l'affranchi Zaïd, Jauffer et Abdallah, désignés par Mahomet pour succéder l'un à l'autre en cas de perte, furent successivement tués dans cette bataille, la première qui eut éprouvé le courage des musulmans contre un ennemi étranger (1). Zaïde, dit M. Gibbon,

(1) Des termes *Eslam Moslem Musselman et Sarracin*

Je saisis cette occasion pour établir l'acception de quelques mots qui sont d'un fréquent usage dans l'histoire mahométane. — *Eslam*,

tomba comme un soldat dans les premiers rangs. La mort de Jauffer fut héroïque et mémorable : il perdit sa main droite, il saisit son drapeau de sa gauche, et la gauche fut séparée du corps ; il embrassa alors l'étendard de ses deux bras sanglans, jusqu'à ce qu'il fut transpercé sur le terrain où il succomba enfin après avoir reçu cinquante honorables blessures.

« Avançons, » s'écria Abdallah, en se présentant pour prendre la place vacante, « avançons » avec confiance ; la victoire ou le paradis est à nous. » La lance d'un Romain décida l'alternative : mais le drapeau, prêt à tomber, fut préservé par Caled, nouveau prosélyte. Neuf épées furent

ou Islamisme, indique une résignation totale du corps et de l'âme à Dieu. Il exprime aussi le monde mahométan ; et c'est dans ce sens qu'il a la même valeur pour les mahométans que les mots chrétienté et christianisme pour les chrétiens. *Moslem*, ou *Muselman* est une dérivation, soit légitime, soit corrompue, d'*Ealam* : et c'est le nom commun à tous les mahométans sans distinction de secte ou d'opinion. Selon l'exactitude grammaticale, *Moslem* est le mot singulier, *Muselman* est le duel, et *Muselminn* le pluriel ; mais me conformant à l'usage des meilleurs écrivains, j'emploierai les mots *moslem* ou *musulman* au singulier, et *moslems* et *musulmans* au pluriel. *Muselmen* est décidément défectueux et n'a jamais été employé par aucun auteur qui eût quelque autorité. D'HERBELLOT, *Bibl. Orient.*, sur les différens articles, et D'ONSSON, *Tal. gen.* t. 1, p. 36.

Parmi les diverses significations du mot *saracen*, je préfère le mot arabe *saraini*, qui exprime un peuple de pasteurs. La corruption de *saraini*, en *saracini*, peut facilement se concevoir.

brisées dans sa main ; et sa valeur affronta et repoussa le nombre supérieur des chrétiens. Lorsque la nuit parut, elle laissa l'ennemi maître du champ de bataille, mais dans la matinée, les savantes dispositions que Caled fit de ses troupes, frappèrent d'une terreur panique les troupes de l'empereur. Les Sarrasins furent victorieux et retournèrent à Médime, avec les honneurs et quelques-uns des avantages de la conquête (1). La cause musulmane fut puissamment servie par l'habileté et par l'intrépidité de Caled, auquel son zèle et son courage valurent l'épithète d'*épée de Dieu* (2).

Des mouvemens d'ambition ou de vengeance déterminèrent Mahomet, devenu en pleine possession du pouvoir, à porter ses ravages dans les terres riches et fertiles de la Syrie : mais le trésor public était insuffisant pour les dépenses qu'exigeait une si longue et si pénible marche. Cependant, rien ne put arrêter l'enthousiasme de ses amis. Abu-Beker engagea la totalité de ce qu'il possédait pour le succès de la guerre sainte ; Omar et Othman fournirent des chameaux ; les femmes firent un don volontaire de leurs bijoux ; et sacrifièrent leur vanité à leur patriotisme. Une armée

(1) GAGNIER, lib. v, ch. 12.

(2) ABULFEDA, ch. 48, note B ; chap. 49, note D.

de dix mille chevaux, vingt mille fantassins et douze mille chameaux, fut rassemblée; le prophète parut dans la plaine, revêtu de sa robe verte et monté sur sa mule blanche.

Le principal étendard fut confié à Abu-Beker, et l'intrépide Galed commanda l'avant-garde. Ce formidable appareil de guerre partit pour exterminer la religion et la puissance des Grecs. Mais bientôt les fatigues d'une longue marche à travers le désert, pendant les chaleurs de l'été, devinrent insupportables. Les vents pestilentiels élevaient des nuages de sable, qui enveloppaient et détruisaient des escadrons entiers de l'armée. Les sources taries cessèrent de fournir leurs secours, et l'on fut obligé de mettre les chameaux à mort, pour recourir aux réservoirs d'eau dont les animaux de cette espèce sont pourvus. « L'enfer est plus brûlant que les sables du désert, » dit le courageux Mahomet à ses compagnons abattus. Mais des corps d'armée considérables désertèrent ses drapeaux. Il soutint la constance du reste en leur répétant sans cesse, que si les déserteurs eussent eu dans l'âme une étincelle de vertu, ils auraient noblement affronté leur destin. Son armée épuisée se reposa près de la grotte et de la fontaine de Taboue, sur les confins de la Syrie. On tint un conseil de guerre, et le prophète, inspiré du ciel, daigna faire l'aveu, qu'à l'égard de cette expédi-

tion, c'étaient ses propres inclinations, et non les suggestions de Gabriel, qui l'avaient guidé. Omar, son ami et son confident, insistant sur la puissance de l'empereur d'Orient, représenta que ce dernier ne pouvait être vaincu que par degrés : il ajouta que, comme la terreur du nom de Mahomet était déjà répandue dans les contrées les plus lointaines, il fallait laisser les semences d'alarmes germer et mûrir, et remettre cette guerre à un temps plus favorable. Le prophète reconnut la sagesse de cette opinion, et le retour à la Mecque fut aussitôt décidé (1).

Durant les deux années suivantes, Mahomet prêcha sa religion à Médine ; il accompagna cent quatorze mille prosélytes dans leur pèlerinage à la Mecque, et il envoya son lieutenant pour poursuivre par l'épée l'œuvre de la conversion. A l'âge de soixante-trois ans, les forces du prophète se ressentirent des fatigues spirituelles et temporelles de sa mission. L'on doit traiter avec un égal mépris, et la calomnie des Grecs, qui prétendirent qu'il était sujet à des attaques d'épilepsie, et les opinions absurdes de ses amis, qui étaient persuadés que la révélation que Dieu lui avait faite des désastres qui tomberaient sur les méchants, lui

(1) ABULFEDA, ch. 56.

avait occasionné une vieillesse prématurée (1); mais Mahomet crut sérieusement qu'il avait été empoisonné à Chaibar par une femme juive qui avait voulu exercer un acte de vengeance. La santé du prophète déclina; et la maladie qui causa sa mort fut une fièvre bilieuse de quatorze jours, pendant lesquels il fut privé, par intervalles, de l'usage de sa raison. Aussitôt qu'il eut la connaissance de son danger, il édifia tous ceux qui l'entouraient par sa vertu, et par l'humilité de sa pénitence. Il alla à la mosquée, soutenu par deux de ses disciples, et, étant monté en chaire, il dit, « Si quelqu'un » peut se plaindre que je l'aie maltraité de coups, » voici mon dos; qu'il me les rende sans crainte. » — Si j'ai porté atteinte à la réputation de quel- » que *musulman*, qu'il proclame ma faute en présence de cette assemblée. Quelqu'un a-t-il été » dépouillé de ses biens? le peu que je possède » fournira à l'intérêt et au principal de la dette. » — Une voix, qui sortit de la foule, l'interrompit pour réclamer trois drachmes d'argent. Mahomet écouta la demande et y satisfit aussitôt en payant les intérêts. Il remercia en même temps son créancier de l'avoir accusé dans ce monde,

(1) HOTTINGER, *Hist. Orient.*, lib. 1, ch. 2; HARLEIAN, mss. cod. 6189. Notes de SALES sur les chapitres 73 et 74 du *Koran*; MISCHAT MUSABIN, vol. 2. p. 530.

plutôt qu'au jour du jugement. « Dieu, ajouta-t-il, » a laissé aux hommes le choix des jouissances de » ce monde, ou de celles du monde à venir : pour » moi, je préfère la félicité éternelle à la félicité » temporelle. »

Il vit avec une fermeté calme les approches de la mort : conformément à la coutume des princes de son pays, il affranchit ses esclaves ; ensuite il s'occupa minutieusement des détails de ses funérailles ; et cherchant à calmer les regrets de ses amis en pleurs, il leur donna à tous sa bénédiction ; puis s'adressant à ses soldats, « Repoussez les » idolâtres loin de l'Arabie, leur dit-il, accordez » à tous les convertis les privilèges des musulmans, et soyez fidèles à vos devoirs religieux. » Jusqu'au troisième jour avant sa mort, il s'acquitta régulièrement des fonctions de la prière publique, mais quand il fut assez affaibli pour ne pouvoir plus aller à la mosquée qu'en s'appuyant sur les épaules de ses serviteurs, en laissant traîner ses pieds derrière lui, il ordonna à son ancien et fidèle ami Abu-Beker de le suppléer dans les fonctions d'imam. On avait cru qu'il désignerait son cousin et son gendre pour être son successeur dans la dignité royale et sacerdotale (1). mais

(1) MISCHAT, vol. 2, p. 241.

Ayesha, fille d'Abu-Beker, et la plus aimée de toutes les femmes de Mahomet, ayant empêché toute communication entre le prophète et son premier disciple, l'ami absent fut oublié. Le ressentiment d'une offense passée se joignit à la tendresse filiale d'Ayesha. Ali avait participé à la découverte d'un acte d'infidélité envers son mari; il avait même raillé souvent ce dernier sur son incrédulité à cet égard.

Lorsque les facultés de Mahomet furent tout-à-fait affaiblies, il tomba dans le délire. Dans un de ces accès, il demanda une plume et du papier pour écrire un livre qui servirait de règle à ses disciples, mais Omar s'y opposa en disant que le *Koran*, qui était le livre de Dieu, devait suffire; que ses divins préceptes étaient déjà gravés dans les cœurs des fidèles, et que de nouvelles révélations n'étaient point nécessaires pour leur servir de sauve-garde contre les erreurs de l'humanité. La question fut agitée dans la chambre même du prophète; des clameurs tumultueuses éveillèrent son indignation. Il ordonna aux assistans de se retirer et de cesser d'offenser les oreilles de l'envoyé de Dieu, par leurs scandaleuses querelles. Mahomet soutint, jusque dans les derniers momens de sa vie le caractère d'un enthousiaste. Il décrivit les visites de l'ange Gabriel, qui venait dire un éternel adieu à la terre; et il exprima la plus vive con-

fiance, non-seulement dans la miséricorde, mais dans la faveur de l'Être suprême; il avait même fait mention, dans un entretien particulier, d'une prérogative spéciale, moyennant laquelle l'ange de la mort ne pouvait prendre son ame qu'après lui en avoir demandé humblement la permission : la requête ayant été accordée, Mahomet tomba immédiatement dans l'agonie, avant-coureur de sa dissolution. Sa tête était penchée sur le sein d'Ayesha. La violence du mal le fit évanouir : en reprenant ses esprits il éleva les yeux vers le faite de la maison, et avec un regard assuré, mais une voix affaiblie, proféra ces mots entrecoupés, quoique distincts. « O Dieu! pardonne mes péchés ! O » ma compagne ! je t'attends dans le royaume du » ciel, » et il expira paisiblement, couché sur un tapis étendu sur le plancher. L'affection de ses amis les empêcha d'abord de croire à la réalité de sa mort; mais la dissolution progressive de son cadavre détruisit bientôt l'espérance qu'ils avaient conçue, qu'il n'était que plongé dans une sainte extase; leur attachement pour lui se manifesta dans le zèle plein de vénération et de piété avec lequel ils lui rendirent les derniers devoirs.

Médine a été sanctifiée par la mort et par la sépulture de Mahomet; et les innombrables pèlerins de la Mecque se détournent souvent de leur chemin pour s'incliner, par une dévotion volon-

taire, devant la simple tombe du prophète (1).

Les progrès du temps changent si visiblement les traits moraux, aussi bien que les traits corporels de l'homme, qu'il est impossible de faire un

(1) ABULFEDA, ch. 61-64; GAGNIER, liv. VI, ch. 18-20 liv. VII, ch. 19; CHARDIN, *Voyage en Perse*, tom. 2, p. 435, éd. 1711; SAVARY, *Vie de Mahomet*, p. 207-213; GIBBON, ch. L. Je n'entreprendrai point de réfuter la moitié des histoires populaires que l'on trouve sur Mahomet dans différents auteurs. Le libéral Roland a répondu à la plupart d'entre elles dans son admirable ouvrage, intitulé *de Religione Muhammedica, libri duo*, in-8°. Ultrai 1705. Mais il en est deux qui méritent d'être notées; 1°. Mahomet fut enterré à Médine et non à la Mecque. Son cercueil n'est point suspendu en l'air, par l'attraction d'une pierre d'aimant d'une égale force, mais il est placé sur le pavé à la droite de ceux d'Abu-Beker et d'Omar. Voyez *Description de l'Arabie* par ABULFEDA, dans le *Voyage de la Roque en Palestine*, p. 30, in-12, Paris, 1717; 2°. L'histoire du pigeon apprivoisé, qui vint répéter à l'oreille de Mahomet les commandemens de Dieu, est une ridicule calomnie. Quand Pocock traduisit ce livre en langue arabe, dans le louable dessein de convertir les musulmans, il dit à Grotius qu'il y avait plusieurs choses dans son ouvrage à l'égard de ce peuple, qui n'étaient que des erreurs populaires répandues parmi les chrétiens, et constamment niées par les Turcs. Grotius, avec la plus louable candeur, avoue qu'il s'était trop hâté d'adopter les opinions communément reçues, et demanda à Pocock de faire à ce livre tous les changemens qui lui seraient suggérés par la grande connaissance qu'il avait de tout ce qui appartenait à l'Orient. C'est pourquoi Pocock, avec autant de discrétion que de candeur, supprima dans sa traduction la circonstance du pigeon, ainsi que d'autres mensonges. CHAUFFEPRIED, *Cont. de Bayle*, art. Pocock, et *Specimen* de Pocock, p. 186. Prideaux, Maracci et beaucoup d'autres écrivains chrétiens ont manqué de charité, de bonne foi, et souvent même d'amour pour la vérité, quand il s'est agi de la religion musulmane. Ils sont groupés autour d'une chaudière dans laquelle ils jettent sans distinction tous les élémens du vice et du mal, et ils en font sortir un Mahomet. Le savant Gagnier, dans ses notes à la vie de

portrait auquel on puisse reconnaître un individu dans toutes les périodes de sa vie. Selon la nature des occasions, des passions différentes prennent alternativement l'ascendant, et il serait absurde de conclure, d'après une certaine série d'actions, qu'une seule passion a existé dans notre ame. Les germes des divers caractères sont semés dans notre constitution morale, et se développent en raison des circonstances; mais s'il existe une passion dominante dans chaque individu, cette passion était, en Mahomet, l'enthousiasme religieux : il éclatait dans toutes ses actions; il se manifestait dans chaque scène de son existence; et c'est à ce désordre de l'imagination que la naissance du mahométisme, ainsi que celle de beaucoup d'autres systèmes non moins erronés, doit être attribuée. Dans les premiers temps de sa jeunesse, Mahomet était pur dans ses mœurs; pieux, contemplatif, et retiré par goût et par choix. Dès l'âge de vingt-cinq jusqu'à quarante ans, il continua d'exercer sa profession de marchand, et de nourrir son génie dans la solitude; s'élançant ensuite dans la vie politique, il y parut comme un fanatique

Mahomet par Abulfeda, a souvent exposé les préjugés de Prideaux. Gagnier, dans sa *Vie de Mahomet*, tirée d'Al Jannahi, réfute avec autant de franchise que d'habileté, les louanges absurdes prodiguées à Mahomet par le comte de Boulainvilliers.

tumultueux et farouche, Une classe particulière d'idées avait fixé son attention ; des méditations silencieuses étaient devenues des rêveries extatiques. La raison de Mahomet s'était comme perdue dans les écarts de son imagination, et les suggestions de ce délire avaient été prises pour des inspirations du ciel.

Le premier et le plus sublime des principes de sa religion, l'unité de Dieu, avait été prêchée par lui, avec ce charlatanisme et cette affectation d'une autorité conférée par le Tout-Puissant, qui distinguent les fanatiques de toutes les religions ; mais ses rapports avec le monde, l'influence lente, mais certaine du temps, et enfin les conseils de la raison, modérèrent son enthousiasme. Dans ses relations avec ses adversaires, il commença à calculer les *conséquences*, et bientôt, ne songeant plus qu'à accomplir les projets qu'il avait conçus, et à multiplier ses efforts pour convertir les peuples, il dégrada peu à peu la pureté de ses doctrines, en se conformant avec adresse aux passions et aux préjugés de ses compatriotes. Ses espérances s'étendirent avec succès. Le trône de son pays devint l'objet de ses plus vifs désirs ; des vues ambitieuses de conquête et de pillage vinrent encore donner une énergie nouvelle à ses idées.

Cependant ; le fanatisme était le caractère na-

turel et dominant du prophète de l'Arabie. Il eut de l'ambition, il est vrai ; mais l'ambition s'appuie aisément sur le fanatisme. Ces deux passions puissantes exigent à-peu-près la même trempe d'ame. Du reste, quelque violente qu'ait pu paraître la première, en Mahomet, ce ne fut qu'une passion purement accessoire, produite par les circonstances, et qui fut d'ailleurs tardive dans son développement (1).

Les écrivains arabes insistent avec une complaisance partielle et orgueilleuse, sur les grâces extérieures, et sur les dons intellectuels que la nature avait répandus sur le fils d'Abdallah ; et comme la flatterie, ainsi que l'esprit de parti, exagère encore plus qu'elle n'invente, il est aisé de se figurer, d'après le langage des panégyristes de Mahomet, quelle était en général la nature de son caractère. Ils s'accordent à lui attribuer, moins les qualités *élevées* que les qualités *aimables* de l'homme social. Sa politesse à l'égard des grands, son affabilité envers ceux qui se montraient humbles ; et sa conduite pleine de dignité avec ceux qui affectaient la présomption lui valurent le respect, l'admiration et les applaudissemens de tous. Ses talens flexibles étaient éga-

(1) *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tom. 32, p. 430.

lement propres à la persuasion et à l'autorité (1). Profondément versé dans le grand livre de la nature, quoique d'une ignorance absolue en matière de belles-lettres, son esprit pouvait s'élancer dans la controverse avec ses plus habiles adversaires ; ou se proportionner aux idées bornées des derniers de ses disciples. Son éloquence simple, mais pleine de force, produisait toujours l'impression la plus vive, parce qu'elle était unie à un maintien mêlé d'élégance et de dignité. Il était doué d'ailleurs d'une physionomie dont la majesté était si heureusement tempérée par l'expression aimable de la douceur, qu'il excitait à la fois tous les mouvemens du respect et tous ceux de l'amour. Il avait enfin cet air d'autorité qui est le partage ordinaire du génie, et qui impose aux hommes éclairés, de même qu'il subjugué les ignorans (2).

Dans l'épanchement des affections tendres et généreuses du cœur, ainsi que dans l'accomplissement de la plupart de ses devoirs domestiques et sociaux, il ne démentait en rien le titre qu'il avait pris d'*apôtre de Dieu*. C'était avec cette simplicité qui est si naturelle à un esprit supérieur, qu'il remplissait les emplois les plus humbles :

(1) Voyez les 7^e, 29^e, et 96^e chap. du *Koran*, avec les notes de SALIS et de RELAND, *de Religione Muhammedica*, p. 236 ; POCOCC, p. 156.

(2) ABULFEDA, ch. 55-56.

emplois dont il serait puéril de vouloir cacher la trivialité sous les ornemens de la diction. Devenu le maître de l'Arabie, il continuait à raccommoder lui-même ses chaussures et ses grossiers vêtemens de laine, s'occupait à traire les brebis, à balayer le foyer et à allumer le feu. Des dattes et de l'eau formaient ses repas habituels, et du miel et du lait en constituaient tout le luxe; et quand il voyageait, il partageait ses provisions avec son serviteur (1). La sincérité de ses exhortations à la bienfaisance fut prouvée à sa mort, par l'état d'épuisement de ses coffres (2). Il était affecté jusqu'aux larmes, lorsque le glaive de l'ennemi venait à trancher les nœuds de l'amitié; et ni le temps ni la mort de sa bienfaitrice ne purent jamais affaiblir ses sentimens de reconnaissance envers Kadjiah. Après la bataille de Mubah, un de ses disciples le surprit dans sa chambre, pleurant avec la fille de son ami, Zaïde. Que vois-je ! s'écria l'étranger, étonné que les faiblesses de l'humanité pussent avoir accès dans le cœur d'un envoyé du ciel. — « Vous voyez, dit Mahomet, » un ami qui pleure la perte de sa plus fidèle compagne (1). » « Kadjiah n'était-elle point vieille ?

(1) GAGNIER, liv. VII, ch. 2.

(2) MISCHAT, vol. 2, p. 739.

(3) SAVARY, *Vie de Mahomet*, p. 141.

demanda Ayesha, avec l'arrogance hautaine d'une beauté alors dans tout son éclat : « Et Dieu ne vous a-t-il point donné à sa place une femme préférable à elle ? » « Non, s'écria le prophète reconnaissant, il n'y eut jamais de femme meilleure ou plus tendre; elle se confiait en moi, lorsque les hommes m'insultaient et me méprisaient, elle me soulageait dans mes besoins quand j'étais pauvre et persécuté par le monde : elle était dévouée à ma cause (1). Quoique ses actions, comme conquérant, fussent fréquemment souillées par la cruauté qui caractérise l'esprit des Asiatiques, ce fut cependant l'humanité la plus pure qui dicta la loi par laquelle il ordonnait que dans la vente des captifs, l'enfant ne serait point séparé de sa mère (2). Sa défense de boire du vin était appuyée par son exemple, et aussi long-temps que la généreuse Kadijah partagea son sort, sa fidélité conjugale fut intacte; mais quand la mort eut terminé une union de plus de vingt-cinq ans de durée, et que l'aspect éclatant de la fortune

(1) ABULFEDA, p. 12, note B.

(2) RULAND, *Dissert. Misc.* tom. 3, p. 24. Cette loi a toujours été en vigueur. Il est affreux de séparer d'avec leurs mères les enfans esclaves, par la vente, jusqu'à ce que les soins maternels ne soient plus nécessaires; et l'opinion la plus générale fixe cette époque à l'âge de 7 ans. BAILLIE, vol. 1, p. 139.

fut venue l'éblouir, des passions licencieuses, jusqu'alors non ressenties peut-être, mais certainement réprimées, disputèrent l'empire de son cœur à l'enthousiasme et à l'ambition. Il avouait que les femmes et les parfums étaient ses principales sources de délices (1). L'ange Gabriel, dit son historien, descendit du ciel, pour l'absoudre de ces lois sur la polygamie et le concubinage, qu'il avait imposées à ses prosélytes, et pour lui reprocher, mais avec douceur, son défaut de confiance dans la bonté de Dieu envers lui, qui était le dernier, et le plus favorisé de ses apôtres. Cependant, avec un harem de dix-sept femmes, les espérances de Mahomet pour la naissance d'un fils qui eût été le soutien de sa vieillesse, et qui eût maintenu, après sa mort, sa double dignité de roi et de pontife, furent constamment déçues : la plupart de ses femmes furent stériles.

De tous les enfans de Marie, captive égyptienne, et de quatre fils et quatre filles, qui furent le fruit de son mariage avec Kadjah, Fatime seule, fille de sa bienfaitrice, vécut pour recevoir des témoignages de sa tendresse paternelle. Le père suivit ses autres enfans dans la tombe, et les sentimens de la nature furent réprimés avec peine, lorsqu'un

(1) ABULFEDA, ch. 66, note A.

satiriste demanda si l'éclipse de la grande source de lumière avait été occasionnée par la mort de l'un des fils du prophète (1).

(1) ABULFEDA, ch. 67 ; GAGNIER, liv. VI, ch. 15.

CHAPITRE II.

LE CALIFAT AVANT LE PARTAGE, OU HISTOIRE DE L'ORIGINE DE L'EMPIRE SARRASIN.



Règne d'Abu-Beker, an de J.-C. 632. — Histoires écrites des Sarrasins. — Conquêtes des Sarrasins. — Invasion de Syrie, an de J.-C. 632. — Singulière note d'Abu-Beker aux Arabes. — Fanatisme des Sarrasins. — Prise de Bosra. — Siège de Damas, an de J.-C. 632. — Bataille d'Aznodin. — An de J.-C. 634 (juillet) — Prise de Damas, an de J.-C. 634. — Mort d'Abu-Beker, an de J.-C. 634 (juillet). — Règne d'Omar, an de J.-C. 634-644. — Prise d'Ems et de Balbec, an de J.-C. 635. — Bataille de Yermouk, an de J.-C. 636, (novembre). — Siège de Jérusalem. — Voyage du calife à Jérusalem. — Prise de Jérusalem, an de J.-C. 637. — Conquête d'Alep, an de J.-C. 638. — Chute d'Antioche, an de J.-C. 638. — Mort de Caled, an de J.-C. 642. — Conquête de l'Égypte, an de J.-C. 638. — Prise d'Alexandrie. — Canal du Nil à la Mer Rouge. — Invasion de la Perse, an de J.-C. 632. — Bataille de Gadesia, an de J.-C. 636. — Sac de Madyan, an de J.-C. 637. — Bataille de Jalula et de Nehavend, an de J.-C. 640, etc.; et conquête de la Perse. — Mort d'Omar, an de J.-C. 644. — Règne d'Othman, an de J.-C. 644-654. — Invasion de l'Afrique, an de J.-C. 647. — Sur les mots *Maures* et *barbares*. — Mécontentement envers Othman. — Meurtre d'Othman, an de J.-C. 654. — Règne d'Ali, an de J.-C. 654. — Son caractère. — Mécontentement contre Ali. — Bataille de Bassora, et jour du chameau. — Révolte de Moawiyah. — Meurtre d'Ali, an de J.-C. 660. — Mort de son fils Hassan. — Triste destinée d'Hossein. — An de J.-C. 680. — Postérité de Mahomet et

d'Ali. — Dynastie des Ommiades, an de J.-C. 661-750. — Destruction de la dynastie d'Ommiadan. — Dynastie des Abassides, an de J.-C. 750-1258. — Triple division du califat, an de J.-C. 766. — Continuation des conquêtes des Sarrasins. — Soumission de l'Afrique, an de J.-C. 647-709. — Conquête de l'Espagne, an de J.-C. 709-714. — Bataille de Gandalet et chute du royaume des Goths. — Conquête de Transoxiana, an de J.-C. 710. — La ville de Samarcande. — Siège de Constantinople, an de J.-C. 668-718. — Invasion de la France, an de J.-C. 731-732. — Charles Martel défait les Sarrasins et sauve les peuples d'Occident. — Guerre entre les Grecs et les Sarrasins, an de J.-C. 781-805. — Conquête des îles de la Méditerranée, an de J.-C. 647-810-823-1004-1164 — Invasion de Rome, an de J.-C. 846-850.

Si les amis et les compagnons de Mahomet eussent été dominés par l'esprit de discorde et de rivalité qui avait animé les successeurs d'Alexandre, leur empire ne se serait point étendu depuis l'Atlantique jusqu'au Gange, et leur religion eût été perdue dans les déserts de l'Arabie. Mais une partie de l'enthousiasme du maître s'était communiquée aux disciples; et leur zèle pour la propagation du *Koran* les avait élevés au-dessus de toutes vues et de toutes pensées d'intérêt personnel. Lorsque la certitude de la mort de Mahomet se fut répandue parmi ses amis inconsolables, les fugitifs de la Mecque et les auxiliaires de Médine se disputèrent l'honneur de désigner un chef tempo-

rel et spirituel (1). Les droits respectifs de leurs villes furent défendus par les Arabes, avec toute la force de l'éloquence et de la passion. Mais Abu-Beker, adoptant la proposition d'un habitant de la Mecque, qui était d'avis que le pouvoir devait être confié à deux personnes, déclara qu'Omar et Abu-Obeïdah étaient de dignes représentans de leur maître. Le modeste et généreux Omar allégua son incapacité pour une charge aussi pesante, et il proposa qu'Abu-Beker lui-même dirigeât les fidèles. Toute l'assemblée manifesta par des acclamations qu'elle approuvait la sagesse de ce choix; et ses membres saluèrent le vénérable ami du prophète comme leur souverain et leur juge suprême. Mais comme cette anticipation des votes des électeurs pouvait être d'un dangereux exemple pour la suite, Omar déclara de sa tribune que si la même irrégularité se renouvelait une autre fois, il plongerait son glaive dans le cœur des électeurs et de l'élu. La famille d'Haschem s'opposa au choix du peuple, et soutint les droits d'Ali, comme époux de Fatime et cousin de Mahomet. La tranquillité

(1) Les fugitifs de la Mecque sont appelés *Mohagériens*, et leurs protecteurs à Médine, les *Ansars*. Ce dernier mot a souvent été adopté comme un surnom par les écrivains arabes, parce qu'ils s'enorgueillissaient de descendre des amis de leur prophète. D'HANZLOR, art. *Ansari*.

publique ne fut pas long-temps troublée par ces prétentions : car Omar ayant hautement menacé de détruire la maison d'Ali , et d'un autre côté , Abu-Beker , ayant représenté avec calme que la résistance ne servirait qu'à renouveler des troubles heureusement dissipés ; l'effervescence des esprits se calma et fit place au silence et à la soumission. En pleine possession du pouvoir souverain, Abu-Beker dédaigna les vaines épithètes de la royauté , et manifesta son respect pour Mahomet , en se désignant lui-même simplement par le nom de *calife* , ou successeur du prophète. La plupart des Arabes avaient reçu avec indifférence la religion nouvelle , et à la mort de son auteur , ils se replongèrent bientôt dans leur ancienne idolâtrie. « Habitans de la Mecque , serez - vous les derniers à embrasser , et les premiers à abandonner la religion d'Islam ? » Tel fut l'appel sans réplique d'Abu-Beker à l'orgueil de ses volages concitoyens. Alors la foule des enthousiastes , ayant à sa tête Caled , l'ennemi déclaré des apostats , défit les tribus errantes du désert : et elles furent ainsi rappelées à la croyance d'un seul Dieu , et du dernier , et du plus grand de ses apôtres (1).

(1) En écrivant ce chapitre, j'ai consulté principalement les ouvrages suivans : *Histoire des Arabes sous le gouvernement des califes*, par M. l'abbé MANICRY, 4 vol. in-12 ; Paris, 1750 ; *Histoire de l'Afrique*

Un puissant adversaire des musulmans avait paru dans la province de Nedsjed. Emporté par l'enthou-

et de l'Espagne sous la domination des Arabes, par M. CARDONNE, 3 vol. in-12, 1765; d'HERBELLOT, *Bibliothèque orientale*, 4 vol. in-4°, Paris, 1777; Ockley's *history of the Saracens*, 2 vol. in-8°, 3^e édit., 1757. Simon Ockley était l'un des plus grands orientalistes que l'Angleterre eut jamais, et la fin de sa vie laborieuse, dans la prison, et non dans l'université de Cambridge, est un déshonneur national. Son *Histoire des Sarrasins*, jusqu'au point où il l'a conduite, est d'un mérite transcendant; son style est expressif et plein de nerf, quoique des oreilles trop délicates puissent lui trouver de la dureté. Je me suis servi de son langage lorsque j'ai eu occasion de rapporter des discours ou des lettres de Caled, et d'autres généraux sarrasins. — ABULFEDA, *Annales moslemici arab. et lat.*, a J. J. Reiske, édit. J. G. C. ADLER, 5 vol. in-4°, Haf., 1789-1794. Nonobstant les imperfections de l'ouvrage d'Abulfeda, l'absence totale de toute notion historique, relativement aux dynasties des Sarrasins en Espagne, et d'autres sujets importants, c'est encore le meilleur guide auquel on puisse s'en rapporter, pour faire des recherches dans l'histoire musulmane, pendant les sept premiers siècles de l'hégire.

Le mérite de la *Vie de Mahomet* par Abulfeda a déjà été relevé. Reiske, célèbre professeur de littérature orientale, à Leipsick, recueillit les divers manuscrits d'Abulfeda, et en écrivit une traduction en latin. Après sa mort, Adler publia le texte arabe, la version de Reiske, et une collection précieuse des notes de ce dernier. Reiske et Adler ont rejeté, comme inutiles et superflues, quelques remarques d'Abulfeda, sur les Juifs, les Persans, les Arabes, et autres nations. Mais le savant Sylvestre de Sacy, professeur d'arabe, à Paris, acru que celles de ces remarques qui se rapportent à l'histoire des Arabes, avant l'époque de Mahomet, étaient dignes d'être traduites; et en conséquence, elles forment une partie de l'édition moderne de *Pocock's Specimen historiae Arabum*, par feu M. le professeur White. Abulfeda était aussi remarquable comme géographe que comme historien; son traité sur la géographie a été publié en plusieurs parties; celle qui se rapporte à la Syrie, par Kolher, en 1766; à l'Égypte, par le grand Jonh David

siasme, ou imposteur de sang-froid, Moseilama s'était déclaré lui-même un envoyé du ciel; il avait cependant condescendu à offrir une portion du monde à Mahomet, qui avait rejeté sa proposition avec ironie et avec dédain. A la mort du fondateur de l'islamisme, son rival, en révolte ouverte, leva l'étendard de la guerre avec une armée assez puissante, pour qu'il fût nécessaire de lui opposer le meilleur des généraux musulmans. Caled, à la tête de quarante mille soldats, alla à sa rencontre, et provoqua le combat. Dans cette première action, les musulmans furent défaits; mais leurs pertes ne firent qu'exalter leur enthousiasme et inspirer à leurs adversaires une présomptueuse confiance. Dans la bataille qui suivit, dix mille infidèles furent

Michaelis, en 1776; à Korasm et Mawralnahr, ou Transoxiana, par Graves, professeur d'astronomie à Oxford, en 1650. M. Graves a aussi traduit en latin l'*Arabie*, d'Abulfeda; et après sa mort, sa traduction a été insérée dans le troisième volume de la *Geographia veteris scriptoris Græciæ minoris*. L'*Arabie* d'Abulfeda a été aussi traduite en français par le fameux Galland, et a été insérée dans les *Voyages de la Roque en Palestine*; je n'ai tiré que peu de matériaux pour ce chapitre, de l'*Historia Saracenia Georgii Elmacini, opera et studio Thomæ Erpini*, in-4°, Ludg. Batav., 1625. Adler, dans sa préface à Abulfeda (p. 12), nous dit que le livre d'Elmacin, est, généralement parlant, un bon ouvrage, mais que le texte est incorrect, et la traduction négligée. J'ai trouvé peu de ressources dans un autre livre, lequel, aussi bien que celui d'Elmacin, est plus fréquemment cité que lui, c'est-à-dire, dans l'*Historia compendiosa dynastiarum ab Abul-Pharajio, interprete Edw. Pocockio*, in-4°. Oxon., 1663. Mais je l'ai trouvé de la plus grande utilité en étudiant la littérature des Sarrasins.

tués, et Moseilama lui-même reçut d'une javeline une blessure mortelle.

Au rétablissement de la paix et de l'ordre en Arabie, succéda l'ambition des conquêtes et du prosélytisme. Le prophète avait constamment exhorté ses disciples à répandre sa religion jusqu'aux extrémités du monde; l'assurance qu'il leur avait laissée dans le *Koran*, que, si vingt d'entre eux persévéraient, deux cents de leurs ennemis seraient vaincus; et que si, au nombre de cent, ils conservaient de la fermeté, mille ne pourraient leur résister; cette assurance, dis-je, faisait disparaître une effrayante comparaison entre l'énormité de la tâche et la faiblesse des moyens. La Syrie, contrée riche et forte d'une population nombreuse, éveilla le zèle et la cupidité des musulmans. A la voix d'Abu-Beker (1), une armée formidable se rassembla sous les murs de Médine, et Yezid-Ebn-Aby-Sophyan reçut le commandement des mains

(1) La lettre d'Abu-Beker, aux tribus arabes, était conçue en ces mots: « Au nom du Dieu de miséricorde, bonheur et santé au reste des vrais croyans, et que la bénédiction de Dieu soit avec vous. Je loue le Très-Haut, et je prie pour Mahomet, son prophète. Ceci est pour vous informer que je prétends envoyer les vrais croyans en Syrie, pour la tirer des mains des infidèles; et je veux que vous sachiez que combattre pour la religion est un acte d'obéissance envers Dieu. » Qui ne comparerait cette lettre circulaire, saturée de fanatisme religieux, avec la lettre circulaire que les enthousiastes politiques de la France écrivirent il y a vingt-cinq ans!

du calife. Le successeur de Mahomet accompagna à pied les légions redoutables des Sarraïns, pendant une partie de leur premier jour de marche. Les généraux, imitant son humilité, voulaient descendre de leurs chevaux; mais il leur dit que lorsqu'on avait pour but la propagation de la religion, ceux qui marchaient à pied et ceux qui allaient à cheval, étaient égaux en mérite aux yeux de Dieu. Vers le déclin du jour, il les quitta, après leur avoir encore prêché la guerre sainte, en tempérant la véhémence de son exhortation à la conquête par le langage de la clémence et du pardon : « Yiezid, » dit-il au général, prenez garde de ne point opprimer vos propres soldats; ne les rendez point » malheureux, mais délibérez avec eux dans toutes » vos affaires, et ayez toujours égard à tout ce qui » est juste et raisonnable, car ceux qui font autrement, ne prospéreront point. Quand vous rencontrez vos ennemis, conduisez-vous comme » des hommes, et ne tournez point le dos; mais, » si vous remportez la victoire, ne tuez point les » enfans, ni les vieillards, ni les femmes; ne détruisez point les palmiers et ne brûlez point les » champs de blé; ne coupez point les arbres à fruits » et ne faites aucun mal aux troupeaux, à l'exception de ceux que vous tuerez pour votre nourriture. Quand vous ferez quelque convention ou » quelque traité, ne les violez point, et maintenez

» votre parole. Lorsque vous avancerez et que vous
 » trouverez des personnes religieuses, qui vivent re-
 » tirées dans des monastères, se proposant de servir
 » Dieu par cette voie, laissez-les en paix, ne les tuez
 » point et ne détruisez point leurs demeures. Vous
 » rencontrerez aussi d'autres espèces de personnes
 » qui appartiennent aux synagogues de Satan et qui
 » ont des tonsures, ne manquez point de leur fen-
 » dre le crâne et ne leur donnez point de quartier,
 » jusqu'à ce qu'ils reconnaissent Mahomet, ou qu'ils
 » paient le tribut (1). »

(1) Il y avait peu de Sarrasins assez insensés pour n'être point de grands fourbes, car, comme dit Jortin, les qualités de *fourbe* et de *fanatique* marchent fort souvent de front. L'on peut cependant citer quelques exemples d'un enthousiasme véritable. Sous le califat d'Omar, les soldats se permirent l'usage du vin, parce qu'ils en avaient trouvé dans l'une des villes conquises. Le général instruisit le calife de cette violation de la loi, et quatre-vingts coups de bâtons sous la plante des pieds furent la punition infligée par Omar, et par le conseil de Médine. Le châtimement fut reçu avec une pieuse résignation, et même, un assez grand nombre de coupables qui n'avaient point été découverts soulagèrent leur conscience par une révélation volontaire de leurs fautes secrètes. — La mère et la sœur d'un jeune Arabe, l'accompagnèrent à la guerre de Syrie. Avant une bataille, dans laquelle il succomba, il embrassa sa famille, et dit : « Ce ne sont point les voluptés de la Syrie, ni les plaisirs passagers de ce monde, qui m'ont déterminé à dévouer ma vie à la cause de la religion, mais je veux mériter la protection de Dieu et de son apôtre, et j'ai entendu dire à l'un des compagnons du prophète, que l'esprit des martyrs sera logé dans les corps de certains oiseaux verts, qui doivent goûter des fruits et boire de l'eau des rivières du Paradis. Adieu, nous nous reverrons au milieu des bosquets et des fontaines que Dieu a préparées pour ses élus. » Voyez OCKLEY, *Hist. des Sarrasins, vie d'Omar*.

Envain l'empereur grec Héraclius fit un appel à l'honneur et au courage de ses sujets, en leur rappelant qu'un peuple, qui avait successivement résisté aux incursions des Turcs et des Persans, ne devait jamais se laisser conquérir par de misérables hordes d'Arabes. Les messages de Yezid à Abu-Beker annonçaient chaque jour les succès des fidèles sur les frontières de la Syrie ; et les princes arabes, attirés par les victoires de leurs compatriotes, formaient une autre force imposante qui était destinée à envahir et à soumettre la Palestine. Les espérances que Caled avaient conçues pour le commandement suprême de l'armée, furent déçues par la nomination d'Amrou. Mais le véritable fanatisme est toujours inséparable d'une abnégation entière de toute considération personnelle, et celui de Caled était sincère. Ainsi, il lui importait peu en quelles mains se trouvait l'étendard ; eût-il été porté par celles d'un enfant ou même d'un ennemi, il était également déterminé à combattre sous ses ordres, et, en toute circonstance, pour la propagation de la foi musulmane. Un caractère de cette trempe était propre à tout entreprendre et ne pouvait manquer tôt ou tard de se faire apprécier. Peu de temps après la nomination d'Amrou, Yezid avait cédé son commandement aux droits antérieurs d'Abu-Obeïdah, l'un des compagnons de Mahomet dans la fuite de la Mecque. Mais comme

la conquête de la Syrie n'avancait pas assez rapidement au gré d'Abu-Beker, Caled fut envoyé pour consommer ce grand ouvrage.

La ville de Bosra, située à quatre jours de marche de Damas, dans la province que les orgueilleux Romains avaient mal à propos appelée Arabië, était le grand marché du commerce de l'Orient et le lieu de rendez-vous des caravanes du désert. Elle était devenue, par les soins de l'empereur, l'une des plus fortes places de défense de la Syrie, et le nom de *Bosra*, qui signifie *tour de salut*, paraît avoir été imaginé ou adopté pour exprimer que la forteresse était regardée comme inexpugnable.

Abu-Obeidah avait ordonné à Serjabil d'en commencer l'attaque. Ses quatre mille musulmans furent d'abord accablés par le nombre supérieur des Syriens, mais Caled, qui survint à propos avec quinze cents hommes de cavalerie, rendit aux troupes le courage et la discipline. La purification du corps se fit avec le sable ; la prière du matin fut récitée à cheval. Les cris répétés de *Allah achbar* (Dieu est puissant), d'*alhamlah, alhamlah ; aljannah, aljannah* (le combat, le combat ; le paradis, le paradis), électrisèrent les Sarrasins ; et les habitants de Bosra furent repoussés avec les soldats mercenaires de l'empereur, jusque dans l'intérieur de leurs fortifications.

La chute de la ville fut accélérée par la trahi-

son du gouverneur Romanus. Dès la première attaque, il avait proposé une reddition immédiate ; et l'indigation des Syriens, à cet acte de lâcheté, détermina le gouverneur à embrasser la cause de la religion mahométane. Il conduisit une troupe d'élite, à travers une route souterraine, qui conduisait de sa maison presque sous les murs de la ville. Toute l'armée musulmane fut introduite par ce passage, et le victorieux et orthodoxe Caled imposa un immense tribut aux chrétiens, pour prix du libre exercice de leur religion (1).

(1) Il y avait parmi les Sarrasins un mélange d'enthousiasme et d'ambition. Dans chaque page du *Koran*, la propagation de la religion est recommandée ; le prophète déclare que ce doit être le grand but des fidèles, et que la guerre est le moyen de l'atteindre. Les Arabes idolâtres (ce sont sans doute les incrédules dont il est fait mention dans le quarante-huitième chapitre du *Koran*), furent condamnés à l'alternative de la mort, ou de la conversion à l'islamisme. Les peuples de la loi écrite, c'est-à-dire, les Juifs et les chrétiens, eurent la liberté du choix moins sévère, de la conversion ou du tribut, et l'enthousiasme céda à l'appât de l'or. Dans la suite des temps, lorsque l'ambition des Sarrasins eut pris une forme moins équivoque, l'alternative de la conversion ou du tribut fut offerte même aux idolâtres.

Quelques-unes des lois militaires des Sarrasins méritent d'être remarquées. Avant une déclaration d'hostilité, les musulmans invitaient les infidèles à la confession de la vraie foi ; mais il paraît qu'il n'y avait aucune nécessité de faire cette invitation, car les vrais croyans pouvaient bien, sans cela, exercer leurs massacres et leurs pieuses persécutions. Les captifs mâles étaient mis à mort, les femmes étaient vendues comme esclaves ; les enfans et les vieillards étaient épargnés. La délivrance des captifs infidèles en échange des captifs musulmans n'é-

Une marche de quatre jours conduisit les Sarrasins sous les murs de Damas. L'ancienne capitale de la Syrie pouvait résister sans peine à une armée qui avait été considérablement affaiblie par le siège de Bosra. Après plusieurs engagements sans résultats, les forces des Sarrasins, disséminées dans la Syrie et dans la Palestine, se concentrèrent dans la plaine d'Aznadin. Soixante-dix mille hommes des meilleures troupes de l'empereur grec reçurent l'ordre de contraindre ces dévastateurs du monde à retourner dans leurs sauvages régions. Cependant Caled rejeta toute proposition d'une paix, dont la première condition eût été le départ des Arabes pour leur terre natale, et il excita ses sol-

tait point autorisée. Les ambassadeurs étaient considérés comme sacrés. Les puits et les sources d'eau ne devaient être empoisonnés qu'à la dernière extrémité.

C'est un fait singulier dans l'histoire de l'esprit humain, que les enthousiastes Sarrasins ne songèrent jamais à établir la communauté des biens. L'or et l'argent, les prisonniers et les troupeaux, les meubles et immeubles, pris dans la guerre, étaient partagés en cinq portions; l'une d'elles était appliquée par le calife à des emplois religieux et charitables; la sentinelle du camp, le soldat qui combattait, le vétéran retiré, et les veuves et les enfans des guerriers tués, avaient droit à une égale participation du reste; mais les soldats de la cavalerie recevaient toujours une double portion. Les Sarrasins avaient deux lois très-singulières; l'une était que la mort, dans un pays ennemi, était une exclusion à tout droit de partage du butin: l'autre était, que l'homme qui recevait une paie n'avait de droits ni aux dépouilles ni au martyre. RELAND, *de Jure militari*, Muham. dissert. miscel. tom. 3, p. 3, 53; HEDAYA, b. 9, chap. 2, 4; MISCHAT, vol. 2, p. 244.

« dats à se battre en désespérés, regardant leur désespoir même comme la seule chance de succès. » Non, dit l'intrépide Sarrasin, à l'envoyé de Werdan, général des Romains, point de paix, mais devenez ou mahométans ou tributaires. Vos formidables armées ne nous épouvantent pas; la victoire nous est promise par Mahomet, notre prophète; nous repoussons avec un égal mépris, et les somptueux habits, et les riches turbans, et l'or que vous nous offrez. Nous préférons la guerre à la paix, et avec quelque dédain que vous puissiez penser de nous, vous n'êtes pas plus que des *chiens* à nos yeux. »

« Voyez, s'écriait ensuite Caled, en parcourant à cheval les rangs de ses soldats, « votre perte semble inévitable; mais si vous l'emportez, toute la Syrie vous sera soumise. Combattez donc avec ardeur; prenez la défense de la religion, et ne fuyez point devant l'ennemi, si vous ne voulez être condamnés aux peines éternelles. »

Une embuscade avait été dressée pour surprendre Caled, que l'ennemi regardait avec raison comme le meilleur des généraux arabes. Mais le projet fut découvert; les Grecs furent défaits (1). Les vainqueurs se revêtirent des habits

(1) Pour me conformer à l'usage des meilleurs écrivains, j'appellerai

guerriers des vaincus, et Werdan, trompé par l'apparence, tomba dans son propre piège. L'attaque des Grecs fut vive et bien dirigée; mais celle des Sarrasins fut impétueuse et irrésistible. L'armée chrétienne fut ou massacrée, ou dispersée : ses faibles débris s'enfuirent à Césarée, à Antioche et à Damas. Les vainqueurs se parèrent des croix d'or, d'argent, des riches armures des Grecs, et firent éclater des transports de joie à l'idée que cinquante mille infidèles avaient été envoyés dans cette journée en enfer, tandis que quatre cent soixante-dix musulmans avaient reçu la couronne du martyr dans le paradis.

Après la bataille d'Aznadin, les Sarrasins retournèrent à la fertile et humide vallée qui environne Damas. Ignorans dans l'art militaire, auquel les Grecs étaient si bien formés, les sièges entrepris par les nouveaux conquérans du monde furent longs et fastidieux : cependant, privées de secours et d'approvisionnement par l'étroit blocus de l'ennemi, les forces romaines furent réduites à

indifféremment Grecs, Syriens, ou Romains, les soldats de l'empereur grec. Le siège du pouvoir impérial leur communiquait le premier de ces noms. Ils étaient aussi appelés Syriens, en partie parce que le plus grand nombre étaient nés en Syrie, et en partie, parce que cette province était la plus vaste de l'empire; enfin le nom de Romains, était leur titre d'honneur.

faire des sorties contre les assiégés, et furent constamment repoussées. Le courage de ceux de Damas céda aux temps et à la famine; et cent députés du clergé et du peuple sollicitèrent du vénérable et indulgent Abu-Obeïdah, la protection et la paix. La confiance des Grecs avait été attirée par l'urbanité de ce chef, qui les assura que son prophète lui avait ordonné de traiter avec respect les personnes recommandables par leur rang et par leurs dignités; et d'exécuter les conventions auxquelles il souscrirait (1). L'on conclut un traité par lequel tous ceux qui se détermineraient à une émigration volontaire, auraient la liberté de quitter la ville, et d'emporter leur mobilier. Ceux qui demeuraient devaient être les tributaires des califes, jouir de toutes leurs propriétés, et conserver sept églises pour l'exercice de leur culte. Cependant, au moment même où la paix semblait rétablie, une troupe d'Arabes se précipite dans la ville les armes à la main. « Point de quartier aux ennemis du seigneur, » s'écrie le fougueux Calé; et un torrent de sang chrétien inonde les rues de Damas.

(1) Et cependant, Mahomet avait dit : « Comme l'arbre d'épines, duquel on ne peut recueillir que des épines; de la même manière, on ne peut recueillir de la société des grands, que le péché et le vice. » MISCAT, vol. 1, p. 66.

Lorsque le fier sarrasin fut arrivé devant l'église de Sainte-Marie, son étonnement fut extrême à la vue d'Abu-Obeïdah et de ses soldats, avec leurs armes abaissées, et environnés de prêtres et de moines. Damas fut sauvée de la destruction par la fermeté calme d'Abu-Obeïdah. Caled et les siens demandaient à grands cris le carnage; mais l'ami de Mahomet conjura son collègue de respecter les promesses qu'il venait de faire et de maintenir la protection et la paix qu'il avait accordées. Il fit valoir ensuite la considération politique, que, comme il y avait en Syrie d'autres villes qui n'étaient point encore réduites, il ne convenait en aucune manière aux Sarrasins de violer la foi d'un traité; car les habitans de ces villes, une fois excités à la défiance et au désespoir, croiraient n'avoir plus d'autre parti à prendre que celui d'une résistance obstinée. Il fut enfin convenu que Caled resterait maître de la partie de la ville qu'il avait conquise à la pointe de l'épée, et Abu-Obeïdah de celle qui s'était rendue à lui en vertu d'une convention; mais que le sort des citoyens de Damas serait soumis en dernier lieu à la décision souveraine du calife.

Cependant, une longue file d'habitans sortaient de la ville, sous la conduite de Thamas, noble grec, qui avait fait des prodiges de valeur; ces fiers patriotes rejetant l'offre de demeurer dans leurs

foyers sous la condition d'un tribut honteux, abandonnèrent leurs palais et leurs maisons pour aller, le cœur gonflé d'orgueil et de douleur, chercher quelque lieu plus tranquille dans l'intérieur de l'empire. On leur accorda trois jours de trêve ; mais le quatrième, le sanguinaire Caled se mit à leur poursuite. Sa cavalerie atteignit les chrétiens déjà épuisés par la fatigue et par le désespoir, et un seul individu de cette troupe infortunée put échapper aux lances et aux cimenterres des Sarrasins.

Le vénérable Abu-Beker ne vécut point assez pour recevoir la nouvelle de la chute de Damas : et, sur la fin de sa maladie, ce fut Omar qui récita pour lui la prière publique dans la mosquée. Le calife mourant désigna, et par son testament et par sa déclaration au peuple, qui y donna son assentiment, Omar comme son successeur dans la fonction de répandre les doctrines du prophète de miséricorde. La modestie de son ami aurait voulu rejeter la couronne royale, mais l'argument d'Abu-Beker, que le patriotisme devait être un motif plus puissant que la convenance personnelle, imposa silence à ses scrupules.

Le commencement du califat d'Omar fut remarquable par la déposition de Caled du commandement général des armées syriennes, et par la nomination d'Abu-Obeidah. Le nouveau lieutenant du calif reçut avec répugnance cet accroissement

d'honneurs et différâ d'entrer dans l'exercice de ses fonctions jusqu'à ce que la nouvelle des derniers succès de Caled fût parvenue à Médine et eût affermi la confiance du calife dans le glaive de Dieu. Mais le successeur de Mahomet fut inflexible, et l'humilité d'Abu-Obeidah ne fut égalée que par la loyauté de Caled. « Je sais, dit cet intrépide Sarrasin , que le calife ne m'aime point ; mais il est mon maître : je me sou mets à ses ordres , et rien ne ralentira mon zèle : toutes les fois qu'il voudra m'employer , je lui donnerai les mêmes preuves de mon dévouement à notre sainte cause. »

Un récit détaillé des conquêtes de la Syrie et de la Palestine par les Sarrasins n'offrirait qu'une répétition d'exemples de ce courage et de cette politique qu'ils déployèrent dans les sièges de Bosra et de Damas. Ainsi , sans rendre un compte régulier des circonstances journalières que produisit cette lutte de nations , nous jetterons seulement un coup-d'œil rapide sur les principaux événements qui contribuèrent à subjuguer la plus belle partie de l'Asie.

Les villes d'Emesa ou Ems , d'Héliopolis ou Balbec satisfirent l'avidité des barbares , quoique la chute de ces fortifications n'ébranlât point le pouvoir de l'empereur grec. Les bords du petit ruisseau de l'Yermouk , ou Hieromax , qui tombe dans

le lac de Tibériade, furent consacrés par les derniers efforts des Grecs en rase campagne pour la défense de leur belle province de Syrie : quatre-vingt mille vétérans des armées, qui étaient dévoués au service de la cour de Byzance, épouvantèrent les Sarrasins, et des messages furent envoyés en toute hâte au calife pour décider la question importante d'une attaque ou d'une retraite. Un renfort de huit mille musulmans eut plus d'effet que les prières et les ordres du successeur de l'apôtre de Dieu. Dans des circonstances difficiles et périlleuses, la coutume doit céder à la nécessité, et les droits affaiblis de l'âge et du rang être accidentellement déposés. Abu-Obeïdah céda à la voix de ses soldats, et résigna le commandement à Caled, qui se hâta de leur répéter que « le paradis était devant eux, et les démons et tous les feux de l'enfer en arrière. » Ses exhortations, d'une éloquente brièveté, étaient aussi encourageantes pour les assaillans que les assurances calmes de l'affable Abu-Obeïdah étaient consolantes pour les blessés. « Leurs ennemis, leur disait-il sans cesse, partagent leurs maux sans avoir droit à leurs récompenses. »

Les efforts de la cavalerie romaine avaient presque mis les Sarrasins en déroute, lorsque les femmes arabes de la tribu des Hamyarites (descendants des Amalécites) qui, armées d'arcs et de lances,

formaient la dernière ligne de l'armée musulmane, accablant de leurs coups et de leurs reproches leurs compatriotes épouvantés, les rappelèrent au combat. Les Grecs furent bientôt dispersés ou tués comme dans la bataille d'Aznadin, et le général arabe, dans sa lettre au calife, le félicitait sur le massacre de plusieurs milliers d'infidèles; il ajoutait : que les eaux du Yermouk en avaient englouti un nombre connu de Dieu seul, que les fugitifs avaient été anéantis dans les déserts et dans les montagnes, qu'enfin Dieu avait rendu les fidèles maîtres des femmes, des enfans et du pays de leurs ennemis.

La perte de la bataille d'Yermouk laissa les villes de Jérusalem, d'Alep et d'Antioche, à leurs seules garnisons pour défense. Le calife ordonna à son général de s'avancer vers Jérusalem, ville pour laquelle on avait une vénération presque égale à celle qu'inspiraient la Mecque et Médine. Après une tentative inutile pour faire surprendre la garnison par cinq mille Arabes, Abu-Obeidah environna la ville avec son armée entière, et offrit aux habitans le choix de la conversion ou du tribut, en leur adressant la lettre suivante :

D'ABU-OBEIDAH AUX PRINCIPAUX CHEFS DU PEUPLE
D'ÉLIA (1), ET AUX HABITANS EUX-MÊMES.

« Santé et prospérité à chacun de ceux qui suivent le droit chemin et croient en Dieu et en son apôtre. Nous vous demandons de reconnaître qu'il n'y a qu'un Dieu, et que Mahomet est son prophète ; et quand vous aurez rendu témoignage à cette vérité, il serait injuste de notre part, ou de répandre votre sang, ou de nous en-parer de vos propriétés et de vos enfans. Si vous refusez de rendre ce témoignage, consentez à payer le tribut, et soumettez-vous à nous sans tarder ; autrement, j'enverrai contre vous des hommes qui aiment la mort, plus que vous n'aimez à boire du vin, ou à manger de la chair de porc ; et je ne vous quitterai point, s'il plaît à Dieu, que je n'aie écrasé ceux qui combattent pour vous, et que je n'aie fait des esclaves de vos enfans. »

Quatre mois d'un hiver rigoureux furent employés par les Sarrasins à la continuation de ce siège. Le patriarche Sophronius se déterminà en-

(1) Jérusalem était le nom sacré, et Elia le nom profane de cette ville. Le dernier venait d'Adrien, qui avait envoyé une colonie dans ce pays, et dont le surnom était Élia. — D'HERBELOT, art. *Ilia*.

fin à capituler. Mais comme Jérusalem était une ville d'une sainteté particulière, même aux yeux des Arabes, il ne consentit à la rendre qu'au calife lui-même.

Cette étrange condition fut discutée dans la mosquée de Médine, et Othman, indigné qu'un ennemi vaincu osât dicter des conditions, insista sur la nécessité d'un refus; mais cet argument d'Ali, que les soldats épuisés par les fatigues d'une campagne d'hiver se ranimeraient à la vue de leur calife, détermina Omar à céder aux vœux de Sophronius et d'Abu-Obeïdah. Son voyage à Jérusalem offre des traits si caractéristiques de l'esprit du temps, du mélange de fanatisme et de simplicité, du mépris que ces hommes montraient pour le faste et pour l'éclat, tandis qu'ils poursuivaient les plus grands objets de l'ambition humaine; qu'un récit abrégé de cet événement n'est point indigne de l'attention d'un observateur philosophe. « Quand le calife eut dit ses prières dans la mosquée (j'adopte le simple langage d'Ockley), et qu'il eut manifesté son respect devant le tombeau de Mahomet, il substitua Ali en sa place et partit avec une suite peu nombreuse, dont la plus grande partie, après l'avoir accompagné jusqu'à une petite distance, retourna à Médine. Il monta sur un chameau rouge avec une couple de sacs, dans l'un desquels il portait de cette espèce de provision

» que les Arabes appellent *sawik*, et qui consiste
» soit en orge, en riz ou en blé bouilli, et non dé-
» pouillé de son enveloppe ; l'autre était rempli de
» fruits. Il portait devant lui une grande outre de
» cuir pleine d'eau (précaution indispensable dans
» ces régions désertes), et derrière lui une grande
» tasse de bois. C'est dans cet humble équipage que
» le calife voyageait, et lorsqu'il arrivait dans quel-
» que lieu où il devait se reposer pendant toute la
» nuit, il ne le quittait jamais sans avoir dit la
» prière du matin, après quoi, se tournant vers
» ceux qui étaient avec lui, il disait : Gloire à Dieu
» qui nous a affermis dans la vraie religion, nous a
» donné son prophète, nous a fait sortir d'erreur,
» nous a réunis (nous qui étions en discorde) dans
» la confession de la vérité, nous a fait remporter
» la victoire sur nos ennemis et nous a mis en pos-
» session de leur pays. O vous, serviteurs de Dieu !
» rendez-lui grâce pour ses innombrables faveurs ;
» car Dieu élève ceux qui le lui demandent et qui
» désirent les choses qui sont avec lui, et il comble
» de ses grâces ceux qui sont reconnaissans. Rem-
» plissant ensuite son assiette de *sawik*, il en don-
» nait libéralement à ses compagnons de voyage,
» qui mangeaient avec lui au même plat, sans au-
» cune distinction. »

Pendant sa route, il punit un musulman pour
un mariage incestueux avec deux sœurs ; il dé-

dommagea un tributaire des exactions de quelques soldats vagabonds de Caled, puis il châtia leur orgueil et leur luxe en les dépouillant des riches étoffes de soie qu'ils avaient prises à la bataille de Yarmouk, et en les traînant dans la boue à leurs yeux. Lorsqu'il put apercevoir la ville, il s'écria à haute voix : « Allah, achbar, et que Dieu » nous donne une victoire facile. » Puis dressant sa tente, qui était tissée d'un crin grossier, il s'assit sur la terre.

La simplicité du commandeur des croyans ne diminua en rien ces sentimens de crainte ou de respect que l'air martial de ceux de sa suite excita dans le cœur des citoyens de Jérusalem. « La » résistance contre de tels hommes, dit le patriarche à ses généraux, sera inutile sans une miraculeuse assistance du ciel. Leur prophète leur » a prescrit d'exercer les vertus de l'humilité, de la » modestie, de la soumission, et ces qualités conduisent à la grandeur. Leurs lois deviendront bientôt » dominantes sur toutes les autres lois, et leur » empire s'étendra de l'Orient à l'Occident (1). » Les conditions de la capitulation furent bientôt acceptées et signées. Un tribut considérable, une

(1) MURTADI, *Merveilles de l'Égypte, selon les Arabes*, trad. par
PIERRE VATTIER, in-12, Paris, 1666, p. 201.

taxe permanente protégèrent les chrétiens et leur assurèrent la conservation de leurs vies, de leurs fortunes et de leurs temples. Une différence de costumes et de surnoms fut établie, afin de distinguer à jamais les conquérans des peuples conquis. « Les chrétiens (ajoute le traité) ne pourront ni monter à cheval sur des selles, ni porter aucune espèce d'armes, ni faire usage de la langue arabe dans les devises de leurs cachets, ni vendre d'aucune sorte de vins. Ils seront obligés de porter les mêmes espèces d'habits en quelque lieu qu'ils aillent, et auront toujours des ceintures sur leurs vestes. Ils ne placeront point de croix sur leurs églises, et ne montreront point ouvertement dans les rues des musulmans les croix dont leurs livres sont remplis. Ils ne feront point retentir la ville du bruit de leurs cloches, et ils n'en laisseront entendre qu'un coup pour annoncer la prière; et ils ne prendront aucun serviteur qui auparavant ait appartenu à un musulman.

« A ces conditions, observe Ockley, les chrétiens conservèrent la liberté de leur conscience; et Jérusalem, autrefois la gloire de l'Orient, fut forcée de se soumettre au joug le plus pesant qu'elle eût jamais porté. En effet, quoique le nombre d'hommes tués et que les calamités des assiégés fussent plus considérables quand elle eut été prise par les Romains; cependant, la servi-

» tude de ceux qui survécurent, ne fut en rien
» comparable à celle-ci, soit à l'égard des circo-
» stances, soit par rapport à la durée. Maintenant,
» elle tombait pour ainsi dire à jamais entre les
» mains des plus mortels ennemis de la religion
» chrétienne, et son esclavage a toujours subsisté
» depuis lors, à l'exception d'un intervalle de près
» de quatre-vingt-dix ans, pendant lesquels elle
» fut au pouvoir des chrétiens au temps de la guerre
» sainte. »

Les portes ayant été ouvertes au calife, les deux patriarches, celui du christianisme et celui du mahométisme, entrèrent ensemble dans la ville, s'entretenant familièrement des antiquités religieuses qu'elle renfermait. A l'heure de la prière, le calife se prosterna sur les marches de l'église de Constantin; mais il refusa de faire ses dévotions dans l'église de la Résurrection: « Car, dit-il, montrant
» un saint respect pour l'esprit du traité, si je prie
» dans cette église, les musulmans vous en exclu-
» ront infailliblement, ô Sophronius, parce qu'elle
» aura été un lieu où j'aurai prié, moi qui suis l'ob-
» jet de leur vénération. Ainsi, ne voulant point
» donner de prétexte à quelque désordre à venir,
» je m'abstiendrai de m'agenouiller sur le seuil de
» ce temple et je défendrai aux musulmans de se
» rassembler sur ses degrés. »

L'intérieur du temple de Salomon fut dégagé de

ses décombres par l'ordre du calife, et il y fonda une mosquée qui devint bientôt la plus riche et la plus magnifique de tout l'Orient.

Pendant une résidence de dix jours à Jérusalem, il régla les plans des conquêtes qu'il projetait encore, et son retour à Médine dissipa les craintes des fidèles musulmans, qui avaient appréhendé que le successeur de Mahomet n'eût résolu de finir ses jours au milieu des tombeaux des prophètes et dans le lieu où tous les hommes devaient être rassemblés à la résurrection générale.

Des milliers de musulmans succombèrent à la fatigue, durant le siège de la ville, ou plutôt du château d'Alep. Cinq mois s'étaient écoulés dans une alternative de succès et de défaites, lorsque les Sarrasins supplèrent le calife de permettre qu'ils cherchassent une conquête plus facile. « Je pense tout autrement que vous, répliqua Omar, lorsque je considère les divers succès que vous avez déjà obtenus; mais je vous ordonne de ne lever sous aucun prétexte le siège du château d'Alep, parce que cela encouragerait vos ennemis à tomber sur vous de tous les côtés. Pour suivez donc votre entreprise jusqu'à ce que Dieu ait décidé de l'événement, et allez, en attendant, ravager le pays avec vos chevaux. » Les renforts de volontaires qui venaient de toutes les parties l'Arabie, mirent le général en état de renouveler

ses attaques. Cependant, deux mois furent perdus dans une répétition d'assauts inutiles, et les Sarrasins auraient été enfin obligés de se retirer, si la ruse n'eût effectué ce que le courage n'avait pu accomplir à force ouverte. Un des nouveaux volontaires, dont le nom était Damès, homme d'une stature gigantesque et d'un courage féroce, déclara qu'il était capable de prendre la ville avec le seul secours de trente soldats. Il était dans le caractère du temps d'admirer des actions d'une grande témérité, et le lieutenant du calife saisissait d'ailleurs avec joie toute perspective de succès. Caled appuya les assurances que Damès donnait de son propre mouvement, et Abu-Obéidah exhorta ses compagnons à ne point mépriser l'ancienne et humble condition de l'objet de ses espérances; car lui-même, ajoutait-il, servirait volontiers sous les ordres de quiconque dirigerait une pareille entreprise, s'il lui était permis de renoncer à ses fonctions publiques. L'armée musulmane s'éloigna alors des murs d'Alep, et la vigilance de la garnison se relâcha à cette apparence de la retraite des ennemis. Six captifs grecs apportèrent à Damès la nouvelle de l'assoupissement dans lequel la garnison était plongée : mais leur ignorance de la langue arabe, et la nécessité qui s'ensuivit d'avoir recours à un interprète, provoqua, de la part du barbare impatient et farouche,

l'exclamation suivante : « Dieu maudisse ces chiens !
• De quel étrange et barbare langage se servent-
ils ? » Durant la plus grande obscurité de la nuit ,
Damès , avec ses trente compagnons , quitta le lieu
où ils s'étaient mis en embuscade derrière une
éminence ; il approcha en silence et avec précau-
tion des murs du château : appuyant ses larges et
robustes épaules contre un bastion , qui déviait un
peu de la ligne perpendiculaire , il fit successive-
ment monter sept de ses plus forts compagnons
sur les épaules l'un de l'autre , jusqu'à ce que
le septième et dernier sauta par-dessus les cré-
naux. Les sentinelles endormies furent poignar-
dées , ou précipitées dans les fossés : et le reste
des trente Sarrasins , répétant la pieuse exclama-
tion , « O apôtre de Dieu , secours et délivre-nous , »
furent tirés par-dessus le parapet avec des cordes ,
et avec les longs tissus de leurs turbans déployés.
Damès parcourut seul les chambres solitaires du
château : parvenu dans la salle du banquet , il y
trouva Youkinna , le général des Grecs , célébrant
dans une bruyante orgie la retraite des Sarrasins.
Il retourna vers ses compagnons ; tua les gardiens
des portes , baissa le pont-levis , et y demeura jus-
qu'à ce qu'à l'aube du jour , Caled étant venu rele-
ver la troupe épuisée , toute l'armée musulmane
entra en triomphe dans la forteresse.

La chute de Jérusalem , celle de Damas et

d'Alep, accélérèrent la ruine de la Syrie, que les batailles d'Aznadan et d'Yermouk avaient commencée. Parmi toutes les villes superbes de cette importante partie de l'empire romain, Antioche seule était restée au pouvoir des Grecs, comme pour servir d'exemple aux villes des autres provinces. Les musulmans, guidés par Youkinna, qui avait embrassé leur foi et leur politique, parvinrent sans obstacle devant le château d'Arzaz. La forteresse, et le pont de fer construit sur l'Oronste, furent emportés par surprise, et l'élite des armées romaines tomba sous le fer des Sarrasins. Livré à des controverses religieuses, et environné de toute la pompe impériale, Héraclius oubliait et ses devoirs et sa dignité. Lorsque ses ennemis s'approchèrent du siège du gouvernement romain en Syrie, ce faible successeur des Césars s'enfuit à Constantinople, et les Grecs résignèrent pour toujours la possession d'une ville qui, dans les jours de la grandeur romaine, avait été honorée par César des titres de ville libre, ville sainte, ville intègre.

Le prudent Obeïdah, craignant que ses soldats ne fussent bientôt énervés par le luxe et les délices d'Antioche, exigea d'abord, comme rançon de la sécurité de la place, trois cent mille ducats d'or, et se hâta ensuite de rappeler son armée aux travaux et à la discipline des camps.

La nouvelle de la victoire et les appréhensions du général, pour la vertu chancelante de ses soldats, furent reçues par le commandeur des croyans au moment où il se préparait à faire un pèlerinage à la Mecque. Omar se prosterna à terre, répandit des larmes et rendit des actions de grâces à Dieu et à son prophète. Dans la vivacité de sa joie, et la ferveur de sa reconnaissance, il blâma la rigueur d'Abu-Obeïdah, qui avait refusé à ses fidèles soldats les fruits de leur victoire, et il répondit à la lettre de son lieutenant, « Que Dieu ne » défendait point l'usage des biens de ce monde » aux hommes fidèles, ni à ceux qui faisaient de » bonnes œuvres; que, par cette raison, Abu-Obeï- » dah, aurait dû leur permettre de prendre du re- » pos, et de se partager sans contrainte les choses » que ce pays produisait en abondance. Que si » quelqu'un des Sarrasins n'avait point de famille » en Arabie, il pouvait se marier en Syrie, et que » s'il y en avait parmi eux qui manquaient de » femmes esclaves, il pourrait en acheter autant » que l'occasion lui en offrirait. » La persécution du christianisme, et la jouissance des voluptés de la Syrie, étaient deux objets d'un égal attrait pour les Sarrasins. Mais une peste, qui se déclara avec violence, devint plus fatale à leurs rangs que les sabres des ennemis ou la mollesse d'Antioche. Vingt-cinq mille hommes succombèrent dans cette

année de désolation ; et les Arabes comptent parmi leurs plus désastreuses époques, le huitième anniversaire de la fuite de Mahomet. La douleur publique s'accrut encore lorsque l'on compta parmi les victimes Abu-Obeïdah, Serjabil et Yezid.

Caled, quoiqu'échappé à un genre de mort si peu fait pour un soldat, succomba au bout de trois ans sous le poids de l'épuisement de la maladie et de la fierté blessée. L'odieuse accusation de s'être approprié le trésor public, fut élevée contre lui, ou encouragée par Omar. Le noble Sarrasin, qui s'était si souvent dévoué à la cause de son pays, fut examiné avec rigueur, et abreuvé d'humiliations. L'on croit même qu'il parut devant ses juges avec son turban attaché autour du cou, par la main déshonorante du crieur public. Il se soumit avec une modération exemplaire, en disant que la voix du ressentiment, quoique juste, ne l'entraînerait point à la résistance envers ses supérieurs. L'imposition d'une amende satisfit la vindicte publique ; mais lorsque l'on eut reconnu que son cheval, son armure et une seule esclave constituaient toute sa fortune, Omar daigna pleurer à Emessa l'injurié conquérant de la Syrie (1).

(1) Ces circonstances relatives à l'ingratitude publique envers Caled ont été offertes pour la première fois aux lecteurs anglais, par le major PRICE, dans son *Histoire mahométane*, vol. 1, ch. 3.

Caled n'était point le seul champion des Sarra-
sins, qui eût rendu le califat d'Omar mémorable
dans l'histoire du fanatisme. Amrou, égal comme
guerrier au *glaive de Dieu*, et politique plus habile,
avait été l'un des premiers prosélytes de Mahomet.
Dans les batailles où il avait combattu sous les
yeux du prophète, et dans toutes les guerres d'A-
bu-Beker et d'Omar, il avait déployé toutes les
qualités d'un chef et d'un soldat. Ses vers satiri-
ques, faits dans sa première jeunesse, contre le
prophète de son pays, annoncent une grande vi-
vacité de talent; et une réponse qu'il fit, dans un
âge plus mûr, a été justement rangée parmi les
paroles remarquables des sages. « Montrez-moi,
» lui disait Omar, l'épée avec laquelle vous avez
» soutenue tant de combats, et tué tant de mil-
» liers d'infidèles? » Amrou tira son cimenterre, et
le calife, frappé de son apparence modeste, ne
put retenir une exclamation de surprise et de mé-
pris. « Hélas! répartit Amrou, cette épée, même
» sans le bras de son maître, n'est ni plus tran-
» chante ni plus redoutable que celle du poète
» Farezdak (1). »

(1) *Harris's, Philo. Inquiries*, p. 350. Farezdak était un poète qui
s'était rendu célèbre par sa belle description d'une épée, mais qui
était beaucoup moins fameux par sa bravoure. *Pocock's Naote in Carm.*
Tog., p. 184.

A la mort d'Abu-Obeïdah, Amrou succéda au commandement de l'armée musulmane, et prépara ses troupes à la conquête de la longue vallée de l'Égypte. Mais le conseil de Médine envoyait à Amrou la gloire de l'entreprise, et une lettre d'Omar à son lieutenant trahit l'irrésolution de son esprit. « Si cette lettre, écrivait le calife, » vous parvient tandis que vous êtes en Syrie, » revenez sur vos pas : mais si vous êtes entré en » Égypte, allez en avant avec la bénédiction de » Dieu, et soyez sûr que si vous avez besoin de » secours, j'aurai soin de vous en envoyer. » Le messager d'Omar atteignit les Arabes sur les confins de la Syrie : mais Amrou, se défiant de la malignité de ses ennemis, hâta la marche de son armée vers Arish ; son camp étant formé, le porteur du message fut admis, et la lettre fut ouverte en présence des chefs assemblés. Affectant la surprise de l'ignorance, il en lut tout haut le contenu, et s'informa de la position géographique d'Arish. La réponse étant telle qu'il l'avait prévue, il déclara d'un air de regret, mais avec gravité, à ses généraux, qu'il fallait obéir aux ordres du calife. Farmak, ou Péluse, la clé de l'Égypte, tomba bientôt au pouvoir des Sarrasins, et sept mois de siège réduisirent Memphis à l'obéissance. Les Égyptiens indigènes ou les chrétiens cophtes, se réjouirent à l'approche des musulmans ; leurs prin-

cipes religieux avaient attiré sur eux la tyrannie et la persécution des empereurs de Byzance, et ils envisagèrent avec joie une perspective de bonheur, dans un changement de maîtres. Les habitans cophtes, portés, par les écrivains arabes, au nombre exagéré de six millions, payèrent individuellement le tribut annuel de deux ducats; mais les vieillards, les femmes et les enfans furent exemptés de cette taxe. Les Grecs d'Égypte, qui formaient une très-faible partie de la population de ce pays, s'enfuirent à Alexandrie; et cette seconde ville de l'empire aurait pu être préservée si Héraclius, qui avait des forces maritimes, lui eût continuellement envoyé des secours d'hommes et de provisions. Les habitans, quoique non soutenus par l'empereur, se défendirent contre les Sarrasins pendant quatorze mois; et vingt-trois mille Arabes du désert obtinrent la couronne du martyre, sous les murs d'Alexandrie.

L'enthousiasme des Sarrasins l'emporta enfin sur le patriotisme des Égyptiens. « J'ai pris, écrit Amrou au calife, la grande ville de l'Occident; il m'est impossible de décrire la variété de ses richesses, ou la beauté de tout ce qu'elle renferme. Je dois me contenter d'observer qu'elle contient quatre mille palais, quatre mille bains publics, quatre cents théâtres ou lieux d'amusement, douze mille boutiques pour la vente des

» végétaux, et quarante mille Juifs tributaires. La ville a été soumise par la force des armes ; sans traité ni capitulation ; et les musulmans sont impatients de se saisir des fruits de leur victoire. »

Mais Omar ordonna que les propriétés particulières fussent respectées, et il voulut que le contenu des magasins publics fût consacré au pieux usage de fournir aux moyens de promulguer la doctrine de l'unité de Dieu, et de la mission de son apôtre. Deux ducats furent la rançon annuelle de sécurité pour chaque individu pauvre, soit indigène, soit étranger : mais les revenus de l'état furent prélevés dans une proportion plus étendue, sur les bénéfices nets des classes plus riches, qui se trouvaient engagées dans les professions du commerce et de l'agriculture.

La conquête de l'Égypte fut achevée dans la saison la plus favorable pour les Arabes. Leur pays avait été affligé cette année par une famine ; mais Amrou plaça les produits d'un sol qui avait été autrefois le grenier des Romains, sur le dos de ses chameaux ; et une troupe de ces utiles animaux, s'étendant de Memphis jusqu'à Médine, dans un espace de cent lieues, pourvut promptement et en abondance aux besoins de ses compatriotes.

Les Égyptiens, sous les Ptolémées, et les Romains, sous Trajan, avaient inutilement tenté

d'ouvrir une communication entre le Nil et la Mer Rouge. L'accroissement de facilités qu'une mesure de cette espèce aurait produit pour le commerce établi entre l'Égypte et l'Arabie, suggéra à Omar d'en faire l'expérience, et ses ressources furent au niveau de l'exécution. Un magnifique canal de quatre-vingt lieues de longueur fut ouvert par les soldats d'Amrou, et il fut fréquenté et conservé jusqu'au temps où, par le changement de siège du califat, de Médine à Damas, sa première utilité devint nulle pour les Sarrasins; et les autres nations furent alors privées de l'avantage d'une jonction de la Méditerranée avec la mer des Indes (1).

Des conquêtes de la Syrie et de l'Égypte, revenons à celle de la Perse. Les Almondars, dynastie de rois chrétiens qui régnaient sous l'ombre de la monarchie persane, dans les villes d'Hira et d'Ambar, près de l'Euphrate, et à l'occident des ruines de Babylone, furent les premiers princes étrangers qui sentirent le tranchant de l'invincible épée de Caled : et l'imposition d'une taxe annuelle de soixante-dix mille pièces d'or fut la source primitive des immenses revenus du trésor de Médine.

(1) *Diodorus Siculus*, lib. 1, p. 39, ed. WESSELENGII; D'ANVILLE, *Mémoires sur l'Égypte*, p. 108-110; et OCKLEY.

La guerre de Syrie détourna pour un temps l'orage loin de la Perse : mais quand , sous le règne d'Omar , la prospérité et l'enthousiasme eurent élevé de formidables armées de musulmans , les successeurs de Cyrus , aussi bien que les descendants de César , tremblèrent devant un peuple jusqu'alors inconnu ou méprisé. Un chef inhabile des troupes arabes perdit le fruit des victoires de Called , et quatre mille musulmans furent engloutis dans leur retraite , lorsqu'ils traversaient l'Euphrate. Mais les désastres ne servaient qu'à exciter l'énergie des Sarrasins. Leurs armées devinrent plus nombreuses et mieux disciplinées. Ils commencèrent par dépouiller les marchands qui fréquentaient la foire du village de Bagdad , en Assyrie , ou Irak ; et les marchands injuriés s'approchèrent du trône de Chosroès pour y trouver protection et justice. Le sceptre de la Perse était alors porté par la faible main d'une femme. Les nobles et les prêtres la démentent d'une dignité qui leur semblait si peu convenable à son sexe : mais il est évident que ce n'étaient point des sentimens purement patriotiques qui avaient dirigé ses révoltes , puisque , dans cet instant de danger , ils purent confier le salut du royaume à un jeune homme sans expérience. Yezdegerd , fils de Chosroès , fut tiré , à peine âgé de quinze ans , de sa paisible retraite d'Istakar , l'ancienne Persépolis , dans le

Farsistan , pour succéder à la reine Arzema. Les armées de la Perse étaient aussi nombreuses et aussi faibles qu'elles l'avaient été au temps de Darius.

Un corps de cent-vingt mille des soldats du grand roi, vêtus pour une pompe royale plutôt que pour le choc d'un combat, rencontra trente mille Arabes dans les plaines de Cadesia, à deux stations de Cufa. La bataille se prolongea pendant trois jours avec des alternatives de revers et de succès; mais, dans la matinée du quatrième, le courage des Sarrasins prévalut, et la victoire de Cadesia fut suivie de la soumission d'Irak ou de l'Assyrie, à l'autorité du calife. L'armée persane traversa le Tigre; les musulmans la poursuivirent en faisant un grand carnage et une grande destruction des vaincus, jusqu'à ce que leurs progrès fussent arrêtés par une ville tellement remarquable par son importance et par ses richesses, qu'elle avait plus d'une fois excité la cupidité des Romains, mais qu'elle avait résisté aux efforts répétés de toutes leurs machines de guerre. « C'est là le palais de marbre de Chosroès, c'est la promesse de l'apôtre de Dieu », s'écrièrent les musulmans, étonnés des richesses et de la magnificence de Madyan ou de Ctésiphon. La ville fut saccagée, et les écrivains arabes ont décrit avec une grande prolixité les richesses et la quantité des dépouilles conqui-

ses par les Sarrasins. Yezdegerd s'enfuit vers Holwan, au pied des montagnes de la Médie. Une autre armée persane se rallia autour de lui, et il descendit à Jalula pour sentir encore le tranchant du cimeterre musulman. Le malheureux monarque déserta son pays, traversa l'Oxus, et alla traîner une misérable existence sous la protection des bergers scythes. Cependant la nation persane combattait encore pour son indépendance, quoique le roi eût résigné sa couronne. Dans la bataille de Nehavend, cent-cinquante mille esclaves du despotisme asiatique montrèrent toute leur aversion pour une domination étrangère; mais les Arabes furent encore victorieux. Les conséquences de cet événement étaient si importantes et la lutte avait été si terrible, que l'on distingua par le nom de *victoire des victoires* le jour qui avait réuni la Perse au califat. L'ancien gouvernement des Persans fut renversé, leurs lois furent foulées aux pieds, et leurs usages civils changés par la substitution forcée du calendrier lunaire à la place du solaire. Enfin, leur langage même, que les lois de la nature préservaient d'un anéantissement immédiat ou ultérieur, devint presque absorbé par l'introduction d'une foule de mots arabes que, depuis cette époque, la religion, l'autorité et la mode incorporèrent avec leur idiome. La foi de Zoroastre avait été corrompue par les préjugés gros-

siers du vulgaire ; et aux yeux des unitaires arabes, les Persans ne paraissaient que des idolâtres. Les conquérans détruisirent les livres des mages, et le choix de la conversion ou du tribut, qui avait été offerte aux juifs et aux chrétiens, fut changé, pour les Persans, en l'alternative cruelle de la conversion ou de la mort. Le corps de la nation répéta le saint apophtegme, qu'il n'y avait qu'un Dieu, et que Mahomet était son prophète, et le faible reste d'enthousiastes confirmés dans leur foi, alla se réfugier dans les montagnes du Kuhistan (1).

Il serait fastidieux et inutile de s'arrêter aux détails des événemens multipliés qui suivirent la soumission des gouverneurs des différentes provinces de la Perse, mais une circonstance impliquée dans la chute de la province d'Anwaz et de Suze offre un trait si caractéristique des mœurs orientales, que nous croyons devoir l'insérer ici, afin de rompre l'uniformité sanguinaire des annales des Sarrasins. Les Arabes assiégèrent Harmozan, gouverneur de cette province, dans son château à Suze. La forteresse se rendit bientôt, et le satrape de Perse fut conduit à Médine, où, au moment de son arrivée, le calife reposait au milieu d'une

(1) *Richardson's Dissertation on the languages, etc. of the East*, p. 22-24. in-8°. 1778.

foule de pauvres, sur les degrés de la grande mosquée. Le Persan, qui n'était point accoutumé à associer l'idée de la simplicité des manières avec celle du pouvoir de la royauté, demanda à être conduit en présence d'Omar. Le calife, réveillé par le bruit, commanda aux musulmans de conduire leur prisonnier dans une salle de la mosquée. Assis sur le siège de Mahomet, le conquérant ordonna que son captif fut dépouillé de ses magnifiques vêtemens, et lui demanda s'il était convaincu des jugemens de Dieu et des résultats divers de l'infidélité et de l'obéissance. « Hélas ! répliqua » Harmozan, je ne les sens que trop profondément. Dans les jours de notre commune ignorance, nous combattons avec les armes corporelles, et ma nation était supérieure. Dieu était neutre alors. Depuis qu'il a épousé votre cause, » vous avez renversé notre royaume et notre religion. » Le Persan se plaignit ensuite de la soif, et demanda qu'il lui fût permis de boire en présence du vainqueur, parce que, selon les usages orientaux, cette circonstance devait donner au prisonnier le droit de réclamer les privilèges de l'amitié. « Pourquoi demandez-vous de l'eau ? » demanda le calife. — J'éprouve une soif intolérable, répondit le satrape, et je demande de l'eau afin de conserver mes jours. — Vos jours ne sont point en danger jusqu'à ce que vous ayez bu

» l'eau, dit le calife. » Alors le subtil Harmozan jeta le vase à terre et le brisa. Quoique la promesse implicite de lui faire entièrement grâce fût loin de l'intention d'Omar, cependant cet appel à sa clémence, et à tout ce que la justice a de sacré, interdit au calife de rétracter l'espèce d'engagement qu'il avait pris dans un moment où il n'était point sur ses gardes.

La mort d'Omar, par la main d'un assassin, arriva dans la vingt-troisième année de l'hégire. Ce chef révérend se défiant du mérite de ses compagnons, pour remplir la tâche difficile de commandant suprême des musulmans, laissa le choix à la discrétion de six commissaires. L'esprit altier d'Ali refusa de gouverner avec l'assistance de deux *anciens* (1); mais l'ambitieux Othman, moins scrupuleux, accepta cette charge à toutes les conditions qui lui furent prescrites. Sous son règne, les musulmans traversèrent le Tigre sur le pont de

(1) La proposition faite à Ali, était de prendre les rênes du gouvernement, sous la condition de l'administrer d'une manière conforme au *Koran*, aux traditions de Mahomet, et à la détermination des deux *anciens*. Il est très-probable que la dernière clause désignait les exemples de ses deux prédécesseurs, et non pas le concours de deux collègues. Les historiens arabes ne font aucune mention de deux coadjuteurs pendant le règne d'Othman, quoique ce prince, ainsi que tous les autres califes, ne manquât jamais de consulter les chefs des différentes tribus, dans les grandes questions politiques.

Mosul, et subjuguèrent les vastes provinces de l'Arménie et de la Mésopotamie. Pendant le règne d'Omar, ils s'étaient approchés de la mer Caspienne : les villes de Balk, de Thous, de Herat et de Nischabour, dans ces régions barbares et indépendantes, tombèrent devant les généraux d'Othman, et le rapide Oxus partagea les territoires des Sarrasins et des Tartares.

La prédilection d'Othman pour sa propre famille avait presque occasionné aux Arabes la perte de leurs riches possessions en Égypte. Le calife avait appelé Amrou du gouvernement d'un pays dans lequel il s'était fait aimer par sa justice, sa clémence et son esprit de conciliation. A son départ, la régence de Constantinople, pendant la minorité du fils d'Héraclius se conforma au vœu du peuple pour le recouvrement de cet ancien grenier de l'empire, et la ville d'Alexandrie fut assiégée par la flotte grecque. Les chrétiens d'Égypte, dans la crainte de la punition qu'ils pouvaient recevoir de la cour de Byzance à cause de leur soumission aux Sarrasins, implorèrent le calife pour le rétablissement d'Amrou. L'intérêt public, l'emporta sur les considérations particulières. Le Sarrasin victorieux reçut sa nomination du calife, et repoussa loin d'Alexandrie la flotte et l'armée des Romains. A l'occasion d'une nouvelle attaque, Amrou fut rappelé de la conquête de l'A-

frique, pour défendre la capitale de l'Égypte. Irrité de cette tentative répétée des Syriens et de leur persévérante obstination, il déclara sa résolution de démolir les murs de la ville (si Dieu lui donnait la victoire) et de la rendre aussi accessible que la maison d'une courtisane. La bravoure de ses Arabes le mit en état de s'acquitter de ce vœu. Alexandrie fut démantelée, mais le massacre des Égyptiens et des Grecs indistinctement fut arrêté par Amrou; et la mosquée de la miséricorde conserva, au souvenir des siècles futurs, le lieu même où le héros sarrasin avait ordonné que le glaive de la destruction fût déposé.

Avec l'épée d'une main, et le *Koran* de l'autre, Abdallah, général d'Othman, partit du camp de Memphis avec quarante de ses plus vaillans Arabes, pour porter la conversion ou plutôt la dévastation dans les contrées inconnues de l'Occident. Le siège de Tripoli fut suspendu par l'apparition sur le champ de bataille, du préfet Grégorius avec cent-vingt mille hommes de troupes, ou Romains, ou Mores, ou Barbares auxiliaires (1). Le repré-

(1) Les mots *more*, ou *maure*, et *barbare*, ont été employés, quoique improprement, comme des termes synonymes, par la plupart des écrivains. *Maure*, est un dérivé de Mauritanie, et était appliqué à la fois aux Arabes qui avaient conquis cette partie de l'Afrique, et aux Arabes conquérans de l'Espagne. Le mot *barbare* devint un mot dé-

sentant de l'empereur grec , rejeta avec un égal dédain le choix qui lui était offert de la conversion ou du tribut , et le général sarrasin établit son camp devant les murs de Tripoli , au milieu d'une plaine sablonneuse. La bataille fut prolongée pendant plusieurs jours depuis l'apparition de l'aurore jusqu'à ce que le soleil ardent du midi obligeât les soldats des deux armées à chercher de l'ombre sous leurs tentes. Mais Zobéir , homme d'un véritable génie dans l'art de la guerre , termina cette lutte

risoire lorsque le langage s'altéra ; mais au temps d'Hérodote , il était employé comme le terme distinctif , exprimant les nations étrangères à la Grèce. Sa signification injurieuse cessa lorsque les nations les plus orgueilleuses l'eurent adopté. Les Romains se donnèrent à eux-mêmes le nom de *barbares* , coutume qui subsistait encore au temps de Plaute. Mais plus tard , le même mot fut appliqué aux nations qui ne parlaient point latin , et il s'étendit ensuite aux ennemis de l'empire , qui naturellement étaient étrangers à cette langue. Ovide parlant de lui-même , dans la province de Pont , dit : « *Barbarus hic ego sum , quia non intelligor ulli.* » Les peuples de Malte étaient appelés barbares uniquement à cause du langage mêlé , qui était en usage parmi eux. Ainsi , le mot *barbare* , dans les auteurs anciens , n'a pas toujours un sens injurieux. La côte septentrionale de l'Afrique est le seul pays qui ait conservé le nom de Barbarie. Les conquérans vandales reçurent ce titre ; et personne ne mettra en doute la propriété de sa continuation en Afrique pendant toutes ces révolutions politiques. STRAB. lib. XIV , p. 662. édit. Casaubon , 1707 ; *Stephen's Greek Thesaurus in loco* KREBSIUS , *Observ. slav.* p. 268 ; *Recherches sur les Maures* , par CHÉNIER , disc. prélim. Dans les notes du récit d'Adams , d'une résidence à Tombuctoo , M. Dupuis a établi , avec la plus grande précision , l'usage actuel de ces mots.

irrégulière. Une partie des forces musulmanes avaient été séparées de leur général, et le commandant de la division, envoya douze de ses plus intrépides soldats pour pénétrer dans le camp des Grecs. Dans l'obscurité de la nuit, ils surent éviter l'ennemi, et avec une persévérance qui méprisait tout repos des sens, ils revinrent joindre leurs compagnons au moment de la bataille du matin. L'œil vigilant de Zobéir ne rencontrant point Abdallah; « Où est notre général, dit-il. » On lui répondit qu'il était dans sa tente. « Une tente est-elle donc le lieu qui convient au général des musulmans? » s'écria l'infatigable Sarrasin avec indignation, voyant qu'Abdallah s'était réellement éloigné du combat. « Savez-vous, répliqua ce chef, » lorsqu'il fut découvert par Zobéir, que ma tête » a été mise à prix? Cent mille pièces d'or et la » main de la fille du préfet ont été offertes à tout » chrétien ou musulman qui apportera la tête du » général des Sarrasins dans le camp de l'ennemi. » La fille de Grégorius combat aux côtés de son » père et l'éclat de ses charmes enflamme les jeunes » soldats des deux armées : mes amis m'ont solli- » cité de quitter le camp, parce qu'ils pensent que » la perte de leur général pourrait devenir fatale » à la cause des musulmans. — Faites retomber sur » les infidèles leur lâche tentative, dit l'indomptable Zobéir, proclamez au milieu des rangs

» que la tête de Grégorius sera payée par sa fille
» captive et par une même somme de cent mille
» pièces d'or. » L'audacieux Sarrasin conçut et
exécuta un plan qui avait pour but la destruction
des Grecs. Le matin du jour suivant, une partie
seulement de l'armée musulmane recommença
son attaque de chaque jour contre ses ennemis,
et prolongea le combat aussi long-temps que la
chaleur fut supportable. Les musulmans se re-
tirèrent ensuite dans leur camp, jetèrent leurs
sabres à terre, placèrent leurs arcs au travers des
selles de leurs chevaux, et par toutes les apparences
de la lassitude trompèrent l'ennemi qui s'abandon-
na bientôt à une dangereuse sécurité. Au signal
de Zobéir, un corps nombreux de ses troupes
fraîches, actives et vigoureuses, s'élancèrent tout-
à-coup du fond de leurs tentes, et montèrent sur
leurs chevaux. Les Romains, étonnés et affaiblis
par la fatigue, se hâtèrent cependant de se saisir
de leurs armes, mais leurs rangs furent bientôt
renversés par l'impétuosité des Sarrasins. Grégo-
rius fut tué, et les fugitifs dispersés, abandonnant
le champ de bataille, cherchèrent un refuge à
Sufetala. Dès la première attaque, la ville céda,
et dans le partage des dépouilles, deux mille pièces
d'or furent distribuées à chaque cavalier, et mille
pièces à chaque fantassin. La courageuse fille de
Grégorius avait animé les soldats de son pays, et

par son exemple et par ses exhortations énergiques jusqu'à ce qu'un escadron de cavalerie la conduisit captive en présence d'Abdallah. Ses larmes, témoignage touchant de sa douleur à la vue de Zobéir, indiquaient assez qu'elle reconnaissait en lui le meurtrier de son père. « Pourquoi ne réclamez-vous point la noble récompense de votre conquête ? » demanda Abdallah, étonné de la modestie ou de l'indifférence de Zobéir à la vue d'une beauté si frappante ? » J'ai combattu, répliqua-t-il avec enthousiasme, pour la gloire et pour la religion, et non pour de puérils motifs. » Le général des Sarrasins vainquit cependant la répugnance de ce chef en le forçant à accepter sa captive et son or, et il flatta son orgueil martial en le chargeant du soin de communiquer au calife, à Médine, le succès de ses fidèles soldats.

L'obéissance illimitée des musulmans, à l'égard d'Abu-Beker et d'Omar, n'était plus la même sous le règne d'Othman. Sa partialité envers sa famille, le tort de disposer des deniers publics en faveur de ses amis, et son affectation présomptueuse à s'asseoir sur le degré le plus élevé de la tribune, tandis qu'Abu-Beker et Omar n'en avaient occupé seulement que la première ou la seconde marche, furent les crimes réels ou prétendus qui excitèrent les Arabes à secouer le joug. Les opprimés et les factieux de l'Égypte, de la

Syrie et de la Perse, se rassemblèrent dans les environs de Médine, et demandèrent justice. Le calife satisfit à toutes leurs demandes; mais l'esprit ambitieux et malveillant d'Ayesha ne fut pas aussi promptement apaisé; elle voulait voir le trône occupé par un de ses partisans, et elle favorisait en secret tous les complots des rebelles. Un mandat supposé, d'une écriture forgée pour imiter celle du calife, et renfermant l'ordre d'assassiner le lieutenant égyptien qu'il avait été obligé de nommer, fut placé sous les yeux des députés de l'Égypte. Le flambeau de la guerre civile fut encore une fois allumé, et les insurgés assiégèrent le malheureux Othman dans son palais. Hassan et Hossein, fils d'Ali, le protégèrent pendant quelque temps, et un reste de respect pour un successeur légitime du prophète, suspendit l'accomplissement de son destin. Mais l'animosité des rebelles s'augmenta, les portes du palais furent forcées, les principaux conspirateurs entrèrent dans l'appartement où le calife étudiait paisiblement le *Koran*, et le sang de ses fidèles partisans fut versé en vain pour défendre leur chef vénéré contre la fureur de ses ennemis.

A la mort d'Othman, c'est-à-dire vingt-deux ans après celle de Mahomet, le vaste et puissant empire qui comprenait l'Arabie, la Perse, la Syrie et l'Égypte, fut confié au gouvernement du fils

d'Abu-Taleb. Il peut paraître étonnant que , comme chef de la famille d'Haschem , et comme gendre et cousin de celui que les Arabes respectaient presque jusqu'à l'idolâtrie , Ali n'eût point été élevé au califat immédiatement après la mort de Mahomet. Aux avantages de sa naissance et de son mariage , se joignait la faveur du prophète. Le fils d'Abu-Taleb avait été l'un des premiers convertis à l'islamisme , et Mahomet , entre autres épithètes familières qu'il se plaisait à lui donner , l'appelait souvent *l'Aaron d'un second Moïse*. Ses talens comme orateur , et son intrépidité comme guerrier , flattaient une nation dans l'opinion de laquelle le courage était la vertu , et l'éloquence , la sagesse. Mais l'élévation et la fierté de son esprit ne pouvaient s'abaisser aux considérations de cette prudence si nécessaire aux vues et aux combinaisons de la politique , et il se précipitait sans cesse dans les plus téméraires démarches. Son opposition , à l'égard d'Abu-Beker , n'aurait point discontinué si Fatime eût vécu ; mais cette dernière ayant cessé de vivre six mois après la mort de son père , les compagnons de Mahomet se refroidirent dans leur attachement pour sa famille. Pendant les règnes d'Abu-Beker , d'Omar et d'Othman , Ali se maintint dans une noble indépendance. Il assistait aux conseils à Médine , lorsqu'il y était appelé par les califes ; mais il était

surtout occupé des soins paisibles de sa vie privée et des devoirs que lui imposait sa religion. Après le meurtre d'Othman, les Égyptiens qui étaient à Médine, lui offrirent le califat. Indigné que le privilège de l'élection eût été usurpé par des étrangers, Ali déclara que les suffrages des habitants de la Mecque et de Médine pouvaient seuls être légitimes. La voix publique se rendit bientôt l'écho du vœu des meurtriers, et les scrupules d'Ali furent bannis. Néanmoins, dans la crainte de l'animosité d'Ayesha, son ennemie implacable, et de toute la famille de Moawiyah, il refusa d'accueillir en particulier les témoignages du dévouement que les chefs professaient envers lui. Avec sa simplicité accoutumée, il se rendit à la mosquée, vêtu d'une robe de coton; un turban grossier enveloppait sa tête, ses pantouffles étaient dans une de ses mains, et il portait dans l'autre un arc au lieu d'un bâton. Les chefs assemblés des tribus lui tendirent leurs mains en signe de fidélité; mais il déclara avec franchise à Telha et à Zobéir, tous les deux, amis de la maison de Moawiyah, sa disposition à résigner immédiatement ses droits à l'un d'entre eux, ou à tout autre qui pourrait être désigné par le choix de la multitude.

La convulsion politique n'avait été que suspendue par la mort d'Othman. Moawiyah possédait la faveur de l'armée de Syrie, et le refus que fit

le calife, de consigner les gouvernemens de Cufa et de Bassora à Telha et à Zobéir, convertit l'affection précaire de ces chefs en une haine implacable. Les divers lieutenans dispersés dans l'empire étaient contraires à Ali, et si la douceur d'Othman n'avait pu, dans le commencement de la rébellion, calmer l'effervescence des esprits, il était évident que c'eût été en vain qu'Ali eût essayé de se concilier des hommes dont la sédition avait été encouragée par le succès. Les circonstances du temps le justifièrent donc dans la mesure hardie de donner l'ordre aux gouverneurs des provinces de quitter leurs différens postes; mais les armées refusèrent d'obéir aux amis d'Ali, tant que le meurtre d'Othman demeurerait impuni. La chemise sanglante du nouveau calife fut suspendue à la chaire de Damas, et la fidélité de soixante Sarrasins ayant été corrompue, ils devinrent autant d'instrumens de la nouvelle faction. Ayesha, qui avait véritablement favorisé les meurtriers d'Othman, mais dont la haine contre Ali était encore plus invétérée que celle qui l'avait animée contre son prédécesseur, invita les défenseurs de la justice à s'assembler à Médine. A la tête de trois mille hommes, et soutenue par Telha et Zobéir, elle traversa les déserts de l'Arabie, et alla camper près de Bassora. Le lieutenant d'Ali fut surpris et défait; mais la veuve du prophète fut ouvertement

blâmée pour avoir quitté cette solitude qui convenait si bien à sa situation , et avoir exposé sa réputation et sa personne au milieu du tumulte d'un camp.

A la tête de vingt mille braves Arabes , Ali passa de Médine dans Irak. Dix mille hommes de Cufa embrassèrent sa cause ; bientôt il triompha de la rébellion sous les murs de Bassora. Telha et Zobéir furent tués , et la mère des fidèles fut amenée captive dans la tente d'Ali. Assise sur un chameau , elle avait , dans le plus fort de la mêlée , excité l'ardeur martiale de ses partisans. Les mains de soixante-dix hommes , qui conduisaient l'animal , furent coupées , et la grêle de traits qui percèrent la litière dans laquelle elle était portée lui donnait l'aspect d'un porc-épic. Ses soldats se ralliaient sans cesse autour de son chameau , mais quelques amis d'Ali tuèrent enfin l'animal , et cette bataille fut appelée *le jour du chameau*. La veuve de Mahomet fut reçue avec respect par son successeur. Il lui insinua cependant avec douceur que les convenances exigeaient qu'elle retournât dans sa maison à Médine , et les deux fils d'Ali , Hassan et Hossein , l'accompagnèrent pendant son voyage. Le calife se reposa ensuite à Cufa , ville bâtie à l'occident de l'Euphrate , et que les Sarrasins avaient élevée lorsqu'ils avaient pris en dégoût l'air et le site de Ctésiphon.

Établi à Irak, le calife y reçut les soumissions de l'Égypte, de l'Arabie et de Korasan, et crut que le glaive de la rébellion était brisé. Mais sa tranquillité passagère fut bientôt troublée par un puissant ennemi. Moawiyah avait caché son ambition sous le masque du patriotisme; et quatre-vingt-dix mille Arabes et auxiliaires, rassemblés dans les vastes plaines de Siffin, sur le bord occidental de l'Euphrate, reconnurent en lui un calife plus légitime qu'Ali, qu'ils accusaient d'avoir été le meurtrier d'Othman.

Dans un intervalle de cent-dix jours, il y eut quatre-vingt-dix escarmouches, ou batailles, entre les armées ennemies; quarante-cinq mille des partisans de Moawiyah, et vingt-cinq mille des soldats d'Ali, tombèrent dans cette guerre civile. Le cousin de Mahomet, avec une générosité d'ame fort rare chez les princes asiatiques, ne cessa de recommander à ses troupes d'attendre l'attaque, d'épargner les fugitifs, et de respecter la vertu des femmes captives. Sa valeur n'était pas moins remarquable que son humanité. « Jusques à quand, » dit Ali à Moawiyah, ces peuples prodigueront-ils leur vie pour nos démêlés? je vous défie au combat, et j'en appelle à la décision de Dieu et de l'épée. » Mais son adversaire refusa cette épreuve de leurs forces, car la bravoure individuelle d'Ali était devenue proverbiale dans toute l'armée.

Dans une matinée qui suivit une bataille nocturne , la victoire d'Ali ne paraissait plus douteuse ; mais un stratagème d'Amrou, conquérant de l'Égypte , et ami de Moawiyah , trompa les soldats du calife légitime. Le *Koran* fut élevé sur les pointes des lances des guerriers syriens, et ils répétèrent le cri, que ce livre devait décider de tous les différends. En vain Ali représenta à ses Arabes le piège caché sous cet appel astucieux ; leur enthousiasme s'exalta, ils oublièrent leurs sermens et se prosternèrent en signe de vénération devant la parole de l'apôtre. La bataille fut suspendue ; les armées se retirèrent chacune dans son camp, et une longue négociation s'ensuivit. L'autorité d'Ali déclinait de jour en jour. La rébellion, toujours plus rapidement contagieuse que la peste, se répandit dans les domaines du calife, et les charégites, secte de zélateurs politiques et religieux, mirent fin à la carrière d'Ali. Il les avait domptés à force ouverte ; ils songèrent alors à l'attaquer dans l'ombre, et trois des fugitifs résolurent de l'assassiner en expiation de la mort de leurs compagnons. Dans l'imagination désordonnée des charégites, la paix ne pouvait jamais être rendue à leur pays, tant que subsisteraient Ali, Moawiyah et Amrou. Chacun des trois conspirateurs choisit sa victime, et empoisonna son poignard. Le secrétaire d'Amrou recut le

coup qui avait été destiné à son maître ; Moawiyah fut grièvement blessé , mais le poignard de l'assassin fut plongé dans le sein d'Ali pendant qu'il priait à la mosquée de Cufa , et ce chef généreux mourut dans la soixante-troisième année de sa vie , en recommandant à son fils de ne point aggraver les tourmens du meurtrier par une torture inutile (1).

A la mort d'Ali , son fils aîné Hassan fut salué calife par les habitans de Cufa ; mais Moawiyah était maître de la Syrie , de l'Égypte et de l'Arabie ; et le descendant de Mahomet , homme sans ambition , se retira bientôt à Médine , pour s'y livrer à une vie de piété et de repos. Toutefois ce simple réclus était encore un objet de jalousie aux yeux de Moawiyah , le chef suprême du monde musulman. Yezid , fils du calife , affecta une vio-

(1) *Abulfeda*, qui a tracé d'une main habile le caractère d'Ali, s'exprime de la manière suivante : « In alio exemplum spectes boni principis, fortis, justitiam amantis, quo meliorem non vidit orbis muhammedanus, et quem haud incongruè cum M. Antonino philosopho compares, sed quem adversa fortuna et ambitiosæ feminae ira, perjuris nixa et sustentata sicariis, pessumdabat. Bello vincebat ille semper et nihilo secius tamen semper succumbebat, nullum que re portabat victoriarum lucrum, malis artibus adversarii Moawiæ elusus. In hoc pari composito videas luctantem cum calliditate vim, cum nequitia probitatem, et illam semper hæc potiozem. » *REISKER*, p. 239; *Abulfeda's Syria*, version KORTER.

lente passion pour la femme de Hassan, et il l'excita à empoisonner le petit-fils bien-aimé du fondateur de la grandeur arabe.

L'intérêt qui se rattache naturellement à la famille d'Ali, nous autorise à interrompre l'ordre des temps et à raconter ici quel fut le sort d'Hossein, second fils d'Ali. La mort de Moawiyah renouvela les sentimens d'affection des amis de Mahomet pour le fils de sa fille Fatime. La faiblesse et les mœurs dissolues de Yezid, second calife de la maison de Moawiyah, suggérèrent la pensée de rétablir sur le trône la famille d'Haschem; les habitans de Cufa et d'Yrak, au nombre de cent-quarante mille, jurèrent de défendre la cause d'Hossein. Néanmoins ces auxiliaires furent aussi perfides envers le fils, qu'ils l'avaient été envers le père. Hossein traversa le désert; mais Obeidollah, gouverneur de Cufa, avait reprimé dans sa province une insurrection excitée en faveur du malheureux fils de Fatime, qui se trouva inopinément entouré par la cavalerie de son ennemi, dans les plaines de Kerbela. Il essaya d'obtenir la paix avec les conditions honorables de son retour à Médine, d'un sauf-conduit pour aller trouver Yezid, ou d'un commandement d'une garnison-frontière contre les Turcs. Mais le lieutenant du calife méprisait un ennemi qui ne pouvait soutenir ses prétentions à la pointe de son

épée; et le choix de la captivité ou de la mort fut la seule réponse accordée aux pacifiques propositions d'Hossein.

La résignation et le calme de l'esprit caractérisaient le fils d'Ali d'une manière aussi éminente que le courage et la fierté avaient distingué les fondateurs de sa maison. Sa sœur ne cessait de faire entendre des plaintes. « Que n'ai-je cessé de vivre hier, disait-elle, plutôt que d'avoir vu ce jour. » Ma mère, mon père, mon frère Hassan ne sont plus. Hélas ! pleurons sur les désastres passés, et sur ceux qui nous attendent encore ! »

» Ma sœur, répliqua Hossein, mettez votre confiance en Dieu, et sachez que toute chose doit périr, excepté ce Dieu qui a créé toutes choses par son pouvoir, et les fera revenir vers lui seul. Mon père, ma mère et mon frère étaient meilleurs que je ne suis, et nous avons tous un exemple dans l'apôtre de Dieu. »

Ses amis rejetèrent toutes ses instances pour leur persuader de chercher leur salut dans la fuite; et tous se récrièrent contre la honte de survivre à leur maître.

Ils creusèrent un fossé sur les flancs et sur les derrières de leur camp, et la troupe fidèle se trouva en partie à l'abri de l'approche de l'ennemi, auquel elle ne présentait plus à découvert que son front. La nuit se passa en prières. Lorsque le

jour fut venu , Hossein monta sur son cheval , et parut devant ses soixante-douze compagnons , qui attendaient avec anxiété le moment d'aller chercher à travers les épées ennemies , les délices du paradis. Tenant l'Alcoran dans sa main , leur chef leur déclara que Dieu était sa force dans toutes les inquiétudes et son espérance dans toutes les adversités. L'ennemi semblait s'avancer avec répugnance ; et Harro , l'un de leurs chefs , déserta vers Hossein avec trente des siens , pour solliciter le partage d'une mort inévitable.

» O vous ! habitans de Cufa , leur dit Harro ,
» vous avez appelé le fils de la fille de l'apôtre
» jusqu'à ce qu'il vint parmi vous , et ensuite vous
» l'avez trahi. A présent , vous osez non-seule-
» ment combattre contre lui ; mais vous l'avez
» privé lui , ses femmes et sa famille , des eaux de
» l'Euphrate , que boivent les juifs , les chrétiens
» et les sabéens ; où les porcs et les chiens vont
» chercher la fraîcheur. » Mais la générosité des
hommes de Cufa ne fut point éveillée , et leur basse perfidie mérita cette douloureuse imprécation d'Hossein. « Que la rosée du ciel ne tombe
» point sur eux , et que Dieu retire d'eux les béné-
» dictions de la terre ; car ils m'ont d'abord
» attiré , et ensuite m'ont trompé. » Dans les attaques partielles (dit M. Gibbon , sur l'autorité d'Ockley) , dans tous les combats corps à corps ,

le désespoir des fatimites les rendit invincibles. Mais la multitude de soldats dont leur camp était environné, les accablaient de loin par une grêle de traits, et les hommes et les chevaux furent successivement tués. On convint d'une trêve des deux côtés pour l'heure de la prière, et la bataille se termina enfin par la mort du dernier des compagnons d'Hossein. Seul, épuisé et couvert de blessures, le fils d'Ali s'assit à la porte de sa tente. Au moment où il buvait une goutte d'eau, sa bouche fut percée d'un dard. Son fils et son neveu, deux jeunes hommes d'une beauté remarquable, furent tués entre ses bras. Il leva vers le ciel ses mains ensanglantées, et articula une prière funèbre pour les vivans et les morts. Dans un transport de désespoir, sa sœur s'élança hors de la tente, et conjura le général ennemi de ne point souffrir qu'Hossein fût tué à ses yeux. Une larme tomba sur sa barbe vénérable, et ses plus intrépides soldats reculèrent de tous côtés, lorsque le héros mourant se jeta au milieu d'eux. Mais l'impitoyable Shamar (nom détesté par les fidèles) leur reprocha leur lâcheté. Alors, le petit-fils de Mahomet tomba frappé de trente-trois coups de lances ou de cimeterre. Après que ces hommes féroces eurent foulé son corps sous leurs pieds, ils portèrent sa tête au château de Cufa, où l'inhumain Obeidollah le frappa à la bouche avec un bâton.

« Hélas ! s'écria un vieillard musulman , j'ai vu ces » lèvres pressées par les lèvres de l'apôtre de » Dieu. » Les sœurs et les enfans d'Ali furent amenés chargés de chaînes devant le trône de Damas. On conseilla au calife d'extirper une race ennemie , populaire et hostile , qu'il avait injuriée au-delà de tout espoir de réconciliation ; mais Yezid préféra le parti de la clémence ; et cette famille en deuil fut renvoyée à Médine pour y mêler ses larmes à celles des fatimites qui y restaient encore.

Les descendans d'Ali , quoique pour toujours exclus du califat universel , n'ont jamais cessé de jouir de la vénération des fidèles , dans les époques subséquentes , partout où l'islamisme a dominé. Ils ont occupé le trône , par intervalle , dans la plupart des pays mahométans ; et toutes les conditions de la vie , depuis celle de prince jusqu'à celle de mendiant , ont été anoblies par les descendans de Mahomet. En Arabie , ils sont appelés schérifs ou séids ; en Syrie et en Turquie , émirs ; en Afrique , en Perse et aux Indes , séids. Et quand on considère que , selon la loi musulmane , il suffit , pour établir un droit à cette distinction , que le père ou la mère d'un enfant appartienne à la famille de Mahomet , l'on ne s'étonne point que les descendans du prophète soient en si grand nombre dans toutes les parties du monde mahométan. Des villages entiers de l'Arabie en sont remplis ;

et en Turquie , ils constituent une trentième partie de la nation. Le turban vert n'est pas toujours le signe extérieur de la descendance de Mahomet. Des mendiâns le portent souvent, et l'un des domestiques du voyageur danois (1) le porta sans offenser les Arabes. En Turquie , toutefois c'est encore la grande distinction de la postérité de Fatime.

Depuis le milieu du septième siècle , jusqu'à une période semblable du huitième siècle de l'ère chrétienne , la famille de Moawiyah fut investie des dignités royale et sacerdotale. Cette dynastie est appelée la dynastie des Ommiades , à cause du calife Moawiyah ou Ommia , le premier de cette maison , et le fils d'Abu-Sophian , successeur d'Abu-Taleb , dans la principauté de la Mecque. Les charges importantes furent rendues électives par Moawiyah. Le choix de l'armée , et non le vœu des habitans de Médine , lui donna le califat , et il eut assez de pouvoir pour établir en faveur de sa famille le droit de primogéniture. Les familles de

(1) NIEBUHR, *Description de l'Arabie*, p. 10; d'OHSSON, tom. 1, p. 211, tom. IV, 556, 8; THORNTON, *Etat présent de la Turquie*, p. 265. En Arabie, le nom de schérif est appliqué à ceux des descendans de Mahomet qui se vouent à la profession des armes; le nom de séïd, à ceux qui se livrent au commerce. Le mot *schérif*, désigne quelquefois les descendans d'Hosseïn , et *séïd*, les descendans d'Hassan.

Moawiyah et de Mahomet étaient de la même tribu ; mais, conformément aux principes de la légitimité , le trône appartenait aux enfans de Fatime, et même les enfans d'Abbas , oncle du prophète , avaient un droit qui l'emportait sur celui de Moawiyah. Les meurtriers d'Ali étaient demeurés en possession du califat pendant quatre-vingt-dix ans, lorsque leurs sujets se relâchèrent de leur obéissance, et se rappelèrent avec vénération les maîtres légitimes du trône. Les fatimites n'avaient point de chef capable d'en imposer par ses talens ou par sa bravoure ; mais les espérances des sujets, mécontents de Marvan , prince ommiadan , qui régnait alors, s'étaient fixées sur Mahomet, arrière petit-fils d'Abbas. La province de Korasan jura fidélité à ce prince ; et à sa mort , le serment fut renouvelé en faveur de son fils Ildrahim. L'auteur de la révolution était Abu-Mosseem, homme d'une basse extraction, mais qui avait été élevé par son mérite à la place de gouverneur de Korasan. Il rassembla tous ses partisans à Méru, capitale de son gouvernement. Il leur ordonna de porter des vêtemens d'une couleur sombre, afin de pouvoir être distingués des partisans de Marvan, qui portaient des robes blanches. Un étendard noir fut placé à son avant-garde, et reçut le nom de *Zel*, qui exprime, dans le sens littéral, *ombre*, et dans le sens métaphorique, *secours et protection*.

Ainsi que l'ambition de Moawiyah avait été masquée par le dessein patriotique de venger l'assassinat d'Othman ; de même, les meurtres sacrilèges d'Ali et de ses fils, fournirent le prétexte de la rébellion d'Ildrahim. Les factions blanche et noire mirent en convulsion la vaste étendue du monde musulman, et y semèrent toutes les horreurs de la guerre civile.

Si l'évidence des talens militaires était toujours couronnée par le succès, Marvan eût, sans aucun doute, conservé son trône. Pendant la vie de son père, il avait été gouverneur de la Mésopotamie, où la race belliqueuse des ânes, qui, dit-on, ne fuient jamais devant un ennemi, a fait attacher au nom de ces animaux l'idée de la perfection humaine (1). Marvan avait été honoré de cette singulière épithète, et ses talens méritaient, en effet, un nom qui était regardé comme un éloge. Ildrahim, accompagné d'une suite nombreuse, avait entrepris un pèlerinage à la Mecque et à Médine, afin de réintégrer les habitans de ces deux villes, si saintes aux yeux des musulmans, dans leur important privilège de déterminer l'ordre de succession au califat ; mais la cavalerie de Marvan cerna la caravane royale, et Ildrahim fut enfermé dans

(1) *Biblioth. orient.* tom II, p. 570.

prison de Haran. Son frère, Saffah, fut alors proclamé calife à Cufa, sans que les succès de Marvan en fussent interrompus : ses armes étaient victorieuses de tous les côtés, et cent-vingt mille hommes se préparèrent à dépouiller le nouveau calife de sa dignité. Lorsque les deux armées furent en présence, Saffah trembla en voyant l'infériorité de ses forces. Mais le sort des nations dépend souvent des accidens les plus légers. Une circonstance imprévue obligea Marvan de descendre de cheval. L'animal, effrayé par quelque bruit soudain, s'élança au milieu des rangs de l'armée de son maître, et les soldats, frappés d'une terreur panique à la vue du cheval, crurent que le prince omniadan avait été tué. La cavalerie de Saffah, conduite par son oncle Abdallah, chargea l'ennemi en ce moment d'épouvante, et les soldats de Marvan furent mis en déroute et dispersés. Ce héros malheureux prit la fuite vers Damas; mais les habitans de cette ville ne virent qu'avec mépris un prince vaincu. Il se réfugia alors à Busiri, sur les bords du Nil, où, dans un engagement avec l'ennemi, la lance d'un Arabe termina sa vie; et les droits de Saffah furent reconnus par toutes les provinces musulmanes.

Les craintes de ce prince et sa haine contre la maison de Moawiyah, lui suggérèrent l'affreuse idée d'en exterminer la race. Les membres et les partisans de cette famille ennemie tombèrent par

milliers sous le fer assassin du calife ; et la cruauté des fils d'Abbas était tellement insatiable , tellement inaccessible aux remords , que , durant une fête publique donnée à Damas , toutes les lois de l'hospitalité furent violées , et que quatre - vingt - dix des descendants de Moawiyah , qui s'étaient confiés à la protection que le calife leur avait offerte , y furent poignardés.

Pendant le reste de l'existence du pouvoir des Sarrasins , la famille de Mahomet remonta encore une fois sur la chaire de ses ancêtres , et ses membres redevinrent maîtres , ou de la totalité ou d'une partie du monde musulman. Dès les premiers temps des Abassides , l'indivisibilité du califat avait cessé. Des descendants réels ou titulaires d'Ali et de Fatime s'étaient mis en possession des trônes de l'Égypte et de l'Afrique ; et un prince des Ommiades , qui avait échappé au massacre général de sa famille , usurpa le pouvoir des Abassides en Espagne. Le califat , par ce moyen , se trouva divisé en trois branches : l'Espagne formait la première : l'Égypte et l'Afrique la seconde , et Bagdad la troisième. Le règne des quatre compagnons de Mahomet , c'est-à-dire d'Abu-Beker , d'Omar , d'Othman et d'Ali , est honoré , par les historiens arabes du titre de *Parfait califat* , comme celui de leurs successeurs est appelé *Califat imparfait*. Les Ommiades sont généralement

nommés califes de Syrie, parce qu'ils résidaient à Damas. Mais les Abassides quittèrent ce siège détesté, de la domination de leurs ennemis, fixèrent leur séjour à Cufa, et le transportèrent ensuite à Haschemia, sur les bords de l'Euphrate. Almanzor, le second prince de la famille d'Abbas, bâtit une ville spacieuse et magnifique appelée Bagdad (1), sur les ruines du village de ce nom : et la résidence constante des monarques Abassides, dans ce séjour de paix (ainsi que le mot Bagdad l'indique), les a fait généralement distinguer par le titre de calife de Bagdad.

Les règnes des quatre successeurs immédiats de Mahomet, réclamaient une esquisse particulière et détaillée. Des conquêtes plus rapides et plus étendues qu'aucune de celles qui ont été retracées par l'histoire, furent entreprises et achevées par les généraux d'Abu-Beker, d'Omar et d'Othman : et la vie d'Ali est mémorable par les guerres civiles qui, pendant son règne, agitèrent la Syrie et l'Arabie ; mais à l'égard des dynasties éphémères des Ommiades et des Abassides, il aurait été à la fois inutile et fastidieux d'identifier

(1) La situation et la description de Bagdad ont été tracées par Niebuhr avec son exactitude ordinaire. *Voyage en Arabie*, tom. II, p. 239-270.

les règnes individuels des califes avec les événemens militaires de l'histoire des Sarrasins. Les compagnons de Mahomet s'étaient distingués par leur courage et par leurs talens, et en vingt années, l'Arabie, la Syrie, l'Égypte et la Perse avaient été subjuguées. Mais leurs nombreux successeurs portèrent l'empreinte commune des rois, et les progrès de la conquête cessèrent d'être aussi rapides que lorsque Caled et Amrou avaient commandé les armées des Sarrasins.

Ce coup-d'œil, jeté en passant sur les dynasties des califes, suffit pour faire saisir le fil des événemens. Revenons à l'histoire militaire des Sarrasins.

Les cruels ravages des généraux d'Othman, en Afrique, n'eurent point de résultat décisif; et plus de cinquante ans s'écoulèrent avant que le joug des Arabes fût imposé d'une manière durable sur les diverses provinces romaines situées entre la Mer Rouge et l'Océan atlantique. Une campagne de quinze mois avait épuisé l'armée d'Abdallah, et ceux qui survécurent aux maux ordinaires de la guerre, retournèrent à Médine, chargés de dépouilles, mais sans espoir ni désir d'établir une domination permanente dans les pays qu'ils avaient ravagés. Les dissensions domestiques de Médine, durant le règne d'Ali, suspendirent toute ambition de conquêtes éloignées. Lorsque les Sarrasins

urent quitté l'Afrique, l'empereur de Constantinople, dans une entière indifférence pour l'état de détresse des habitans de ces provinces, imposa à ses sujets africains de nouvelles taxes, de nouvelles charges oppressives. Les murmures du peuple contre cette injustice, et leur préférence décidée pour un gouverneur sarrasin, parvinrent à la cour de Damas. La conquête de l'Afrique fut aussitôt résolue par ceux qui avaient déjà subjugué l'Asie. Dans une guerre de quarante années, les Grecs furent chassés de leurs provinces intérieures; et, à la chute de Carthage, tous leurs établissemens sur les côtes de la mer, depuis Tripoli jusqu'à Tangir, furent ajoutés à l'empire des Sarrasins. Les Barbaresques, peuples indigènes du nord de l'Afrique, après quelque temps de lutte pour l'indépendance de leur gouvernement et de leur religion, reposèrent leur foi dans l'unité de Dieu et dans la mission divine de son prophète.

Il y avait, d'ailleurs, entre les Bédouins de l'Arabie et les Barbares ou Barbaresques de l'Afrique, une ressemblance frappante de caractère. Les deux nations promenaient leurs tribus errantes sur un océan de sable, et leur gouvernement, leur indépendance nationale, leur manière de vivre, étaient nécessairement les mêmes (1)

(1) CUNNINGHAM, *Recherches sur les Maures*, tom. 1, p. 147.

Ce fut donc par une conséquence naturelle, que lorsque les Africains embrassèrent la religion des Arabes, ils adoptèrent en même temps leur nom et leur langage.

Les écrivains arabes sont si vagues et si incorrects dans leur manière de déterminer les situations géographiques qu'il est presque impossible de marquer les limites de la domination des musulmans dans le cœur de l'Afrique. Mais on peut s'en former quelques notions d'après la conduite mémorablement fanatique de l'un des plus fameux héros musulmans. Ackbar, lieutenant du calife Moawiyah, traversait les lieux déserts où furent élevées, dans la suite, les magnifiques villes de Fez et de Maroc, et il parvint jusqu'à l'Océan atlantique, vers l'embouchure de la Susa. Il pousa son cheval dans les vagues, et, levant les yeux au ciel, il s'écria : « Grand Dieu ! si cette mer ne m'opposait point un obstacle, je poursuivrais ma course jusque dans les royaumes inconnus de l'Occident, en prêchant l'unité de ton saint nom, et en faisant tomber sous le glaive les nations rebelles qui adorent un autre Dieu que toi ! »

Ce fut aussi pendant le califat de Moawiyah qu'une ville fut fondée à cinquante milles au sud de Tunis, dans la vue d'assurer une retraite aux musulmans, et un siège à l'autorité ; et de sur-

veiller et de tenir dans la crainte les Maures inconstants dont elle était environnée. Cairen est aujourd'hui la seconde ville de Tunis, et le lieu où sont les tombeaux de ses rois. Mais pendant les jours brillans de la splendeur musulmane, le porphyre, le granit et le marbre de Numidie ornaient la mosquée érigée par le général d'Omar; et les hommes les plus habiles dans les arts et dans les sciences, furent attirés dans les déserts de l'Afrique, par l'utile magnificence des princes fatimites (1).

Dans l'imagination orgueilleuse d'un Européen qui se représente injustement les Asiatiques comme des peuples indolens, amollis, efféminés, l'invasion des mahométans en Europe, a quelque chose de téméraire et d'odieux, mais il n'en est pas moins vrai que, lorsque la conquête de l'Afrique fut achevée, il devint facile de passer dans l'Europe occidentale. Ainsi, l'Espagne, qui avait été soumise tour à tour par les Carthaginois, par les Romains et par les Goths, était encore destinée à plier sous le joug musulman.

Au commencement du huitième siècle, Roderic, le dernier des rois Goths, occupait le trône. Indigné des crimes particuliers et de la perversité

(1) *L'Afrique*, de Marmol, liv. vi, ch. 24; *Shaw's Travels*, p. 115.

politique de son prédécesseur Witika, le peuple s'était révolté et avait confié le sceptre à Roderic, son parent, dont les mains semblaient plus dignes de le porter. Le comte Julien, l'un des chefs les plus fameux des Espagnols, était alors gouverneur de cette partie de l'Espagne que l'on appelle aujourd'hui l'Andalousie (1), et de la province appelée Mauritanie tangitane, en Afrique. Son autorité était très-grande en Espagne, et la ville de Ceuta ou Tangir était la seule possession africaine des Goths qui eût résisté aux attaques des Sarrasins. La curiosité n'est que faiblement excitée par le désir de connaître la cause de la trahison de Julien envers Roderic, soit que l'on adopte le conte romanesque des Espagnols, que le déshonneur de sa fille, séduite par le roi, eût provoqué la vengeance du comte; soit qu'il paraisse plus vraisemblable que les secours infructueux que Julien fournit aux fils de Witika, pour recouvrer leur héritage, l'eussent enveloppé dans le blâme et dans les dangers d'un complot sans succès : mais quels que fussent ses motifs et leur

(1) Les Arabes appliquèrent, par erreur, le nom d'Andalousie (la première des provinces qu'ils conquièrent) à toute l'étendue de l'Espagne. Le mot *Andalousie* semble être dérivé d'un mot arabe qui signifie, *région de l'ouest*. Voyez *Biblioth. arabico-hispana*, tom, II, p. 327.

importance publique ou particulière, Julien traversa la mer et se hâta d'aller joindre Mousa, qui gouvernait en Afrique au nom de Walid, sixième prince de la dynastie des Omniades. Il représenta à l'attention inquiète des Sarrasins, le déclin de la puissance espagnole. Déjà les Goths avaient perdu leur réputation de férocité et d'ardeur belliqueuse. La douceur du climat, le luxe et les richesses avaient amolli leur courage et altéré leurs mœurs. Les nombreuses fortifications élevées pour la défense de leurs conquêtes, avaient été démantelées par Witika, qui était plus jaloux de ses sujets que des princes voisins, et qui redoutait bien plus la rébellion que les invasions. Il avait précipité la chute des institutions militaires des Goths, et les talens de son successeur Roderic, pour la guerre et la politique, étaient perdus dans la licence de la cour de Tolède; d'ailleurs les affections de la noblesse et du clergé étaient devenues contraires à son gouvernement. Mais le pays était toujours riche par les productions de ces mines d'or et d'argent qui avaient excité la cupidité des Phéniciens, des Carthaginois et des Romains, etc. Une fois éclairé et policé comme il l'avait été jadis par les peuples les plus civilisés de l'antiquité, il pouvait encore devenir une acquisition de la plus haute importance.

Ébloui de la richesse de cette proie, Mousa en-

voya communiquer ces rapports à la cour de Damas. Le calife souscrivit aux projets de son gouverneur, et dans une descente sur les côtes espagnoles, cinq cents Arabes et Africains reconnurent que le compte qui leur avait été rendu de l'opulence et de l'affaiblissement de la nation n'avait point été exagéré.

Dans le printemps qui suivit, Tarik, guerrier intrépide, conduisit sept mille hommes en Espagne. Il établit son premier campement sur le mont Calpé, l'une des colonnes d'Hercule, laquelle, dans son nom moderne de *Gibraltar*, conserve le nom du héros sarrasin (1). Conduits par Julien, apostat politique, les Maures furent victorieux de toutes parts, et la cour de Tolède apprit par la défaite d'Édeco, son lieutenant, que son ennemi n'était point à mépriser. Roderic, lui-même, comme réveillé en sursaut, au milieu d'un songe voluptueux, accepta le secours de cent mille hommes que lui fournirent les princes de la monarchie gothique. Vingt mille Arabes et Africains seulement furent opposés à une force numérique si imposante. Le sort du royaume des Goths fut dé-

(1) Calpé était appelé Gebel-Tarik, par les Maures. *Gebel* est le mot arabe qui désigne une montagne, et *Tarik*, le nom du chef dont il est ici question. Voy. d'ANVILLE, *Georg. anc. et Bibl. arab. hisp.*, tom. II, p. 326.

cidé sur les bords du Gaudalet, près Kérés de la Fontera, vers Médina Sidonia (1).

Pendant sept jours, les armées consumèrent mutuellement leurs forces par des escarmouches et des luttes partielles. Dans la matinée du huitième, Roderic, vêtu d'une robe de soie, et assis sur son char traîné par des mules blanches, harangua ses troupes sur l'importance de la cause pour laquelle ils combattaient. Le général des Sarasins, simple dans ses dehors, mais entraînant par son éloquence, se contenta de rappeler à ses soldats le souvenir de leurs premiers exploits. « Mes » amis, ajouta-t-il, l'ennemi est devant vous, la » mer est derrière; où pourriez-vous fuir? Suivez » votre général. J'ai résolu ou de perdre la vie, ou » de fouler aux pieds le roi des Goths prosterné » devant nous (2). »

La perfidie d'Oppas, qui était l'archevêque de Tolède et de Séville, et le frère du dernier roi, donna la victoire aux Maures. A la tête de ses troupes, ce chef temporel et spirituel se sépara de l'armée des Goths, s'avança à quelque distance sur le champ de bataille, puis se retourna, et attaqua ses anciens amis. Roderic chercha en vain

(1) CHÉNIER, *Recherches sur les Maures*, liv. III, ch. 1.

(2) *Bibl. arab. hisp.* tom. II, p. 326.

à rallier ses escadrons dispersés et mis en fuite. Son propre courage finit par l'abandonner. Il s'échappa du champ de bataille, sur l'un de ses meilleurs chevaux, mais il périt dans les eaux du Bétis ou Guadalquivir (1).

Tarik, par le conseil de Julien, envoya différens détachemens de son armée, pour subjuguier Cordoue, Grenade, Malaga et Tadmir; et lui-même marcha vers Tolède et vers le nord. Dans l'espace de quelques mois, le général des Sarrasins étendit ses conquêtes depuis Gibraltar jusqu'à Gihon, sur les bords de la baie de Biscaye. Pendant cette longue marche, les corps nombreux de Juifs qui étaient dispersés dans le royaume, et qui avaient toujours été persécutés par les chrétiens, assistèrent avec zèle les Sarrasins dans leur conquête. Les villes d'Espagne eurent la permission de conserver leurs lois et leur religion moyennant le paiement d'un tribut, qui, en général,

(1) Tel fut le genre de mort de Roderic, ainsi qu'il est rapporté par les meilleurs historiens arabes. *Biblioth. arab. hisp.* t. 2, p. 327; d'ANVILLE, *Etats formés en Europe, après la chute de l'empire romain en Occident*, in-4°. Paris, 1777, p. 154. La mort de Roderic, arrivée d'une manière si simple, ne s'accorde point avec le génie romanesque des écrivains espagnols; c'est pourquoi ils ont imaginé plusieurs fables au sujet de sa conduite, après son départ du champ de bataille de Xérés. Tout le monde connaît la relation curieuse que Cervantes en a donnée.

était équivalent à la taxe annuelle payée aux rois goths.

A la nouvelle de ces conquêtes et de la gloire que Tarik venait d'acquérir, Mousa se sentit enflammé de jalousie ; il traversa le détroit avec toute son armée, puis attaqua et subjuga Séville, Mérida et les autres villes qui avaient été négligées par Tarik. Ce conquérant de l'Espagne fut enfin dépouillé de ses dignités dans le palais de Tolède, par l'ingrat lieutenant du calife, qui alla jusqu'à l'insulter par un coup de son fouet. Le passage des Pyrénées fut bientôt effectué par Mousa ; et un obélisque, d'autres disent une statue, fut érigé à Carcassonne, pour marquer les progrès de ses armes dans la Gaule narbonnaise. Durant sa marche à travers l'Espagne, ses soldats désolèrent le pays ; les églises furent pillées, les villes saccagées ; et la misère des vaincus, semblait constituer le bonheur du général (1). Les plaintes du peuple et celles de Tarik, qui demandait justice de son outrage, parvinrent jusqu'au calife. Il ordonne à son lieutenant de comparaître devant le tribunal judiciaire de Damas ; mais Mousa ne répondit point à cet appel. Un second messenger entra dans le camp de Mousa, à Lugo, en Galice, saisit la bride de son

(1) FERRERAS, *Histoire générale d'Espagne*, traduite par d'Hermilly, tom. II, p. 435.

cheval et convainquit les auxiliaires étonnés de l'armée arabe, que les services, quelque éclatans qu'ils fussent, ou les crimes quelque grands qu'ils pussent être, ne pouvaient jamais dissoudre les liens d'obéissance des sujets envers le monarque. Les gouvernemens de l'Afrique et de l'Espagne furent confiés à Abdallah et à Abdelaliz. Le commandant lui-même et son rival Tarik partirent pour Damas. Lorsque Mousa arriva en Égypte, il apprit que le calife Walid était dangereusement malade ; et Soliman, héritier présomptif de la couronne, voulant recevoir lui-même les riches dépouilles conquises en Espagne, lui enjoignit de rester en Égypte, jusqu'à ce que le sort du calife fût décidé. Mais Mousa, craignant que sa désobéissance aux ordres du calife ne fût punie, si ce dernier revenait de sa maladie, se hâta d'avancer vers Damas, où il trouva Soliman sur le trône. La justice de la cause de Tarik fut unanimement reconnue ; les faveurs de la cour lui furent prodiguées, tandis que les exactions et l'avidité de Mousa furent punies par une amende de deux mille pièces d'or ; ses persécutions, à l'égard de Tarik, reçurent en outre publiquement le châtiment du fouet ; et le calife, aussi cruel que faible, étendit même sa vengeance jusque sur les enfans du général. Abdallah et Abdelaliz furent assassinés ; la tête du premier ayant été envoyée à son père, qui avait été relégué

à la Mecque, pour traîner dans ce saint lieu les malheureux restes de sa vie, « Connaissez-vous » ces traits, lui demanda, d'un ton insultant, le calife ; je les connais, répliqua le père avec indignation ; j'atteste son innocence et je souhaite un destin plus justement mérité aux auteurs de sa mort. »

La disgrâce de Mousa préserva le monde occidental d'un envahissement complet. Son dessein était de réunir d'autres conquêtes à celles de l'Espagne. La France devait être subjuguée ; ses armes victorieuses devaient pénétrer par l'Allemagne, dans la Hongrie, la Serbie, la Bulgarie, et à travers Constantinople et l'Empire Grec jusqu'à Antioche. Mais le calife, qui ignorait la faiblesse des monarchies de l'Europe, rejeta ce plan, comme chimérique et impraticable.

Le règne de Walid fut illustré par la valeur de ses sujets. Tarik et Mousa avaient conquis l'Espagne, d'autres musulmans prêchèrent le *Koran* sur les bords de l'Indus, et Catabah répandit la terreur du nom sarrasin jusque dans les froides régions de la Tartarie (1). Ce fut au moyen de ces rapides succès que le califat acquit une si grande

(1) Il y a une très-bonne esquisse géographique de Transoxiana, et de la partie de la Tartarie que les Sarrasins conquièrent, dans le premier volume de *l'Histoire moderne de l'Indostan*. p. 198, etc.

extension de territoire. On a déjà vu dans le cours de ce chapitre que, sous le règne d'Othman, l'Oxus formait la limite entre les Sarrasins et les Tartares. Sous les califes suivans, les Arabes dévastateurs traversèrent plusieurs fois l'Oxus, et pendant le règne de Walid, son général, Catabah, envahit les territoires turcs avec une armée formidable. Les forces des royaumes tartares avaient été épuisées dans les discordes civiles. Malheureusement l'empire chinois n'avait point de puissance militaire active capable de protéger ses voisins. Catabah n'eut donc point de peine à se rendre maître de Korasan, et la défaite d'une nombreuse armée de Tartares, lui ouvrit les portes de Samarcande.

Une ville située dans les plaines de la Scythie (quelle que soit d'ailleurs sa splendeur comparative) semble avoir peu de droits à l'attention des peuples de l'Europe occidentale. Cependant le seul fait, que l'art de fabriquer le papier fut emprunté par les Arabes du peuple de Samarcande, et répandu par ce moyen dans le monde civilisé, donne à cette ville tartare un degré d'intérêt que sa magnificence seule n'eût jamais pu lui faire atteindre (1). Samarcande était célèbre aussi, comme

(1) *Biblioth. arab. hisp.*, tom. 1, p. 209, tom. 2, p. 9, et la citation d'après Jacutus. Les Arabes furent les inventeurs du papier fabriqué avec le lin, ou pour parler avec plus d'exactitude, ils firent révi-

le vaste lieu du rendez-vous des caravanes que la Chine envoyait à l'ouest de l'Asie et vers l'Europe. Avant que le ver à soie, ce premier artisan du luxe des nations, eût été introduit en Italie, les Romains recevaient de la Chine leurs étoffes de soie; et la route principale des caravanes passait à travers le grand désert, vers Kashgar, de là à Samarcande, puis s'étendait dans la Perse, jusqu'en Syrie (1). La vaste étendue de pays située entre l'Oxus, les rivières Jaxarte et la mer Caspienne, se soumit à Catabah. Les idoles des nations tartares furent brisées, ou leur usage toléré moyennant un tribut considérable. La foi de Mahomet fut prêchée avec zèle, et la plupart des bergers scythes reconnurent l'unité de Dieu et la mission divine du prophète arabe.

vre cet art; car, Tite-Live (lib. iv, cap. 7) parle de *lintei libri*, et Symmaque, cinq siècles plus tard, désigne des papiers de linge et de soie (lib. iv, epist. 34). Le linge, ou les étoffes de coton, sont mentionnés par Arrien, comme les matériaux indiens propres à la fabrication du papier. Voyez le *Néarque*, de Vincent, p. 15, note. Les manufactures de linge à Valence (le lecteur instruit se rappellera ici le *Sudaria setaba* de Catulle) suggérèrent l'idée de la substitution du linge au coton, comme probablement les manufactures de coton, dans le nord-est de la Tartarie, engagèrent la nation à faire ce papier avec du coton plutôt qu'avec la soie, le bambou, ou les autres substances employées par les Chinois, qui avaient été les instituteurs des Tartares. ANDRÉ, *Hist. gén. des sciences*, t. 1, p. 105, Paris, 1085; *Nouveau traité de Diplom.*, t. II, p. 518, Paris, 1750-65.

.(1) *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. xxii, p. 355.

Les ambassadeurs du camp sarrasin parvinrent jusqu'à l'empereur de la Chine. Pendant trois jours de suite, ils approchèrent du trône, vêtus tour à tour avec magnificence, avec simplicité, et en costume de guerre. Le prince chinois reçut ces étrangers avec distinction, mais au troisième jour il voulut savoir la cause de leur fréquent changement de costume. « Nos robes du premier jour, » dit le chef des ambassadeurs, sont les robes avec » lesquelles nous visitons nos sultanes. Notre se- » conde présentation devant vous a été faite dans » le simple costume adopté à la cour de notre maître, mais nos habits actuels sont ceux dans lesquels nous nous montrons toujours à nos ennemis. » L'empereur, alarmé de ce langage et des rapports que l'on recevait chaque jour des frontières, sur les progrès des Sarrasins, rechercha l'amitié et l'alliance de ces redoutables fanatiques, en assouvissant leur cupidité pour l'or (1).

Pendant le califat de Moawiyah, et lorsque la Syrie, la Perse, l'Égypte et l'Arabie formaient l'empire sarrasin, la ville de Constantinople fut assiégée par les musulmans. Sept étés consécutifs furent témoins des succès de leurs armes et de leur enthousiasme religieux. Cependant le courage des

(1) D'ONSSON, *Tableau général de l'empire ottoman*, t. 1, p. 228, édit. in-8°.

Romains de la république sembla renaître , en cette circonstance , dans les Grecs leurs successeurs ; et les habitans de la métropole défendirent leur esclavage plus courageusement que leur cause ne le méritait. A la fin de ce débat , les ambassadeurs de l'empereur de Constantinople parurent à Damas , comme les représentans d'un prince victorieux ; et nous trouvons dans l'histoire des Sarrazins , la singulière circonstance d'un paiement fait par eux à l'empereur grec , d'un tribut en argent et en chevaux , dans un temps où ils étaient en possession de ses plus riches domaines de l'Asie. Mais l'altier Abdalnalek , calife de la dynastie des Abassides , refusa de se soumettre à cette obligation , et son fils Walid réveilla encore une fois l'ambition de son peuple par l'espoir de s'emparer des richesses des Césars. Sa mort prévint cette entreprise ; mais le temps fortifia le désir des Sarrazins , et sous le règne de Soliman , successeur de de Walid , ils firent leur dernière tentative sur Constantinople. Pendant un siège de treize mois , les soldats de l'Arabie , de la Perse et de l'Égypte furent tués par milliers , sous les murs de la ville , et leurs vaisseaux furent détruits par la terrible composition chimique de bitume liquide , de soufre , et de la poix qui est extraite des sapins toujours verts ; mélange , dont l'effet violent était excité , plutôt qu'amorti par l'action de l'eau , et qui

par cette raison méritait bien son nom de *feu maritime*. L'empereur Anastasius fut éveillé, quoique peu alarmé par le danger qui le menaçait, et son règne est mémorable par la première résistance vigoureuse qui eût été opposée par aucune puissance à l'impétuosité des armes des Sarrasins.

Peu d'années après le désastre des Mahométans devant les murs de Constantinople, le projet hardi de Mousa fut renouvelé en Occident. Les Pyrénées avaient été franchies par le gouverneur maure de l'Espagne, et il est remarquable que la ville de Narbonne fut le siège du premier établissement des musulmans en France, comme elle avait été la première colonie des Romains, plusieurs siècles auparavant. Toute la province de la Gaule narbonnaise, aujourd'hui le Languedoc, fut envahie par les Sarrasins, comme faisant partie de la monarchie espagnole. L'étendard de Mahomet fut arboré sur les murs de Bordeaux, et depuis l'embouchure de la Garonne jusqu'à celle du Rhône, les peuples se soumirent à la religion ou aux armes des musulmans. Mais ces étroites limites, dit Gibbon, furent dédaignées par le génie d'Abdalrahman ou Abdérame, qui avait été rendu par le calife Haschem aux vœux des soldats et des peuples de l'Espagne. Ce chef hardi, malgré sa vieillesse, passa, sans opposition, la Garonne et la Dordogne, qui unissent leurs eaux dans le

golfe de Bordeaux; mais il trouva au-delà de ces fleuves le camp de l'intrépide Eudes, duc d'Aquitaine, qui, après une énergique résistance essuya une défaite si fatale aux chrétiens, que, selon l'aveu même d'Isidore, évêque de Badajoz, Dieu seul pouvait connaître le nombre des victimes. Le victorieux Sarrasin ravagea les provinces de l'Aquitaine, dont les noms gaulois sont déguisés plutôt que perdus sous les dénominations modernes de Périgord, Saintonge et Poitou; ses étendards furent plantés sur les murailles, ou du moins devant les portes de Tours et de Sens, et ses détachemens couvrirent le royaume de Bourgogne, jusqu'à la distance des villes si connues de Lyon et de Besançon. La mémoire de ces temps de désastres (car Abdérame n'épargnait point les peuples) a donné origine à ces traditions qui ont été si étrangement défigurées dans les romans de chevalerie, et si élégamment ornés par la muse italienne. La ligne de la marche triomphante des musulmans s'était prolongée dans une étendue de plus de quatre cents lieues, depuis le rocher de Gibraltar jusque sur les bords de la Loire. La répétition d'un espace égal aurait pu conduire les Sarrasins jusque sur les confins de la Pologne, ou sur les montagnes de l'Écosse. Le Rhin n'est pas plus impraticable que le Nil ou l'Euphrate, et la flotte arabe aurait pu parvenir, sans essuyer de combat

naval, jusqu'à l'embouchure de la Tamise. Les interprétations du *Koran* seraient peut-être enseignées aujourd'hui dans le collège d'Oxford, et du haut de la chaire, on démontrerait encore aux peuples de l'Angleterre la sainteté et la vérité de la révélation de Mahomet.

La chrétienté fut préservée de ces désastres par le génie et la fortune d'un seul homme. Charles-Martel, maire du palais, et par conséquent ministre de la nation, dans le temps de la dynastie des rois Mérovingiens, rassembla toutes les forces de son pays, chercha et trouva l'ennemi dans le centre de la France, entre Tours et Poitiers. Les nations de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe s'avancèrent avec une ardeur égale pour se livrer une bataille qui devait changer l'histoire du monde. Dans les six premiers jours d'une lutte incertaine, la cavalerie et les archers de l'Orient conservèrent leur prépondérance; mais dans l'attaque plus rapprochée du septième jour, les Orientaux furent écrasés par les forces et par la stature des Germains, qui assurèrent ainsi l'indépendance religieuse et civile de leur postérité. Après un combat sanglant dans lequel Abderame fut tué, les Sarrasins se retirèrent dans leur camp, à l'entrée de la nuit. Dans le désordre et la terreur de l'obscurité, les diverses tribus de Yemen, de Damas, d'Afrique et d'Espagne tournèrent leurs armes les unes contre

les autres. Les restes de leur armée furent tout-à-coup anéantis, et chaque émir chercha son salut dans une retraite rapide et isolée (1). La victoire des Francs fut décisive, et tandis que l'Espagne était agitée par les différends survenus entre les Abassides et les Ommiades, les Arabes furent déposés du Languedoc, de la Provence et des autres pays du midi de la France, par Pepin-le-Bref, fils de Charles-Martel, l'an de J.-C. 759 (2).

Pendant le règne de Mohadi, le troisième prince de la dynastie des Abassides, les guerres entre les Sarrasins et les Grecs furent renouvelées, et la perte de quelques-unes des plus belles provinces de l'empire détermina Irène, qui portait alors la couronne impériale, à acheter une paix honteuse du conquérant Haroun, fils de Mohadi. L'histoire particulière d'Haroun Al-Raschid ou le *Juste*, est familière à tous ceux qui ont lu les *Contes Arabes*. Le peuple de Constantinople murmura lorsqu'il fut question de payer le tribut, mais les Sarrasins menaçaient toujours de se mettre en marche pour l'Europe et de ravager ces malheureuses provinces. Nicéphore, successeur d'Irène, envoya son ambassadeur au calife Haroun, qui avait fixé sa résidence dans son palais de Racca, sur l'Euphrate,

(1) GIBBON, ch. 52.

(2) КОСЯ, t. 1, p. 52.

à cause de la corruption du peuple de Bagdad, qu'il ne pouvait plus souffrir. L'ambassadeur grec lui présenta un faisceau d'épées au lieu de la branche d'olivier. L'empereur lui disait avec hauteur dans sa lettre : « L'impératrice Irène vous considère comme une tour et elle comme un pion (a). » Cette femme pusillanime se soumit à payer un tribut double de celui qu'elle aurait dû exiger des barbares. Restituez donc les fruits de votre injustice, ou soumettez-vous à la décision de l'épée. » La réponse de Haroun fut forte et laconique. « Au nom du Dieu de miséricorde, Haroun Al-Raschid, à Nicéphore, *chien des Romains*. J'ai lu ta lettre, toi, fils d'une femme infidèle; ce que tu dois *voir* et non ce que tu dois *entendre* te servira de réponse. » Une guerre de désolation s'ensuivit, et l'empereur souscrivit enfin au paiement d'un immense tribut, que les princes, successeurs de la famille d'Abbas, ne furent point assez puissans pour l'obliger à payer.

Dès les premiers temps de l'hégire, le pouvoir des Sarrasins s'était manifesté dans leur marine, aussi bien que dans leurs exploits militaires. Les empereurs de Byzance étaient également incapables de veiller à la défense de leurs possessions soit maritimes, soit continentales. Après la con-

(a) Allusion au jeu d'échec.

quête de Syrie, les Arabes traversèrent bientôt la mer jusqu'à l'île de Chypre, et Héraclius eut la mortification de voir cette belle dépendance de son empire ajoutée à la domination des Sarrasins. Pendant trois siècles, ils en demeurèrent les paisibles possesseurs; mais, dans le déclin général du califat, les officiers de Nicéphore-Phocas réunirent Chypre au trône des Césars (1). Les Cyclades souffrirent à leur tour des attaques des musulmans; et, dans la dévastation de Rhodes, il est intéressant, pour le lecteur, instruit de remarquer que les fragmens du fameux colosse, qui étaient demeurés renversés sur le sol pendant huit siècles, furent vendus par les barbares à un juif d'Édesse, et ces fragmens étaient si considérables que neuf cents chameaux furent employés à les transporter (2).

Une troupe de Maures d'Espagne quitta la péninsule, traversa la Méditerranée et aborda à Alexandrie. En haine des califes abassides, les sujets des descendans d'Ommiah saccagèrent la ville, vendirent les esclaves, pillèrent les lieux de dévotion et des chrétiens et des musulmans; ce ne fut que quand Almamon quitta Bag-

(1) MEURSIUS, Creta, Cyprus, et Rhodus, lib. 11, cap. 21, in-4°, 1675.

(2) MEURSIUS, lib. 1, cap. 15, lib. 11, cap. 17.

dad , et parut en personne sur le champ de bataille , que ces pirates se retirèrent. Leur retour en Espagne fut suspendu par la perspective tentante de la Crète , et la ville de Cyden fut la seule partie de l'île qu'ils ne purent parvenir à subjuguer. Les empereurs de Byzance prodiguèrent leurs trésors et le sang de leurs peuples en s'efforçant de reconquérir l'île de Crète ou de Candie , ainsi qu'elle a été appelée depuis , à cause du nom de Candy , forteresse principale des Sarrasins ; et cent vingt-sept ans s'écoulèrent avant que l'effort fût proportionné au but , et que l'île fût rendue à ses anciens possesseurs (1).

La Corse changea non-seulement de maître , mais de religion. Un Sarrasin puissant , appelé Lanza Ancisa , introduisit quelques troupes dans l'île , avec un docteur mahométan , nommé Haly ; et , par la puissance réunie des armes et de l'éloquence , les Corses furent déterminés à chasser les Grecs , et à embrasser la foi musulmane. Pendant soixante-six ans , Ancisa et ses successeurs furent souverains de la Corse : au bout de ce temps , le zèle des chrétiens , en Italie , éclata par une guerre qui mit tout en feu. Le dernier roi de de l'île fut chassé , et la Corse reconnut pour son

(1) MEURSUS , cap. 7 ; RENAUDOT , *Hist. pat. Alex.* , p. 251 , et TOURNEFORT , t. 1 , lettr. 2 et 3.

seigneur le souverain pontife de la chrétienté (1).

Vers le même temps où les Sarrasins élevaient leurs trophées dans l'île de Corse, ils envahirent et subjuguèrent l'île de Sardaigne, voisine de la première. Les indigènes ne furent pas long-temps sous le joug. Ils expulsèrent les aventuriers, et pour s'assurer une sauve-garde contre des agressions futures, ils se placèrent sous la protection de Louis-le-Débonnaire, à cette époque roi de France et empereur d'Occident. Les successeurs de Charlemagne furent aussi faibles que leurs frères, les monarques de l'Orient. Les Sardes, livrés à leurs propres ressources, investirent leurs chefs, sous le titre de juge, de tout le pouvoir militaire : et l'île fut, pour quelque temps, à l'abri des invasions des Africains et des Maures d'Espagne.

Cependant, à la fin du neuvième, ou au commencement du dixième siècle, elle semblait être devenue une province musulmane, et cent années s'écoulèrent avant que son sort fût changé. Le pape, Jean XVIII, touché de sa déplorable situation, engagea les princes catholiques à les délivrer de l'oppression des Maures. La piété et la cupidité des républiques de Gènes et de Pise, s'éveillèrent à cet appel, et la puissance des Sarrasins fut anéantie

(1) *Révolution de Corse*, p. 15, etc., La Haie, 1757.

en Sardaigne. Les contestations entre les *libérateurs*, pour la possession de l'île, furent longues et véhémentes, et l'habileté de la diplomatie italienne s'épuisa vainement en cherchant à concilier les prétentions rivales. L'empereur Frédéric-Barberousse semblait favoriser les Génois, et plaçait en même temps la couronne sur la tête de leur vassal, le juge d'Arboria. Dans l'année suivante, toutefois, il accorda aux Pisans l'investiture de toute l'île. Ces mesures étaient peu propres à rétablir la tranquillité, mais lorsqu'en 1175, un partage égal de l'île eut été fait par l'empereur entre les Génois et les Pisans, ces républicains jaloux mirent de côté leur animosité et jouirent paisiblement de leur proie (1).

Les Maures d'Afrique et d'Espagne subjuguèrent la Sicile. Leurs cruautés et leurs exactions à Syracuse furent énormes, et les timides Siciliens soumièrent leurs enfans par milliers à l'initiation du rite mahométan. Pendant plus de deux siècles, les empereurs de Constantinople, les princes de Bénévent et les chefs des musulmans s'agitèrent au milieu de toutes les horreurs de la guerre, pour la possession de la Sicile et de la grande Grèce.

Mais les Normands, dont la bravoure et l'acti-

(1) ANUZI, *Hist. de Sardaigne*, p. 103, etc., Paris, 1809; MURATORI, t. vi, p. 294, etc.

vité s'étaient déjà manifestées dans les armées des différentes puissances ennemies, où le hasard et leur génie guerrier les avaient dispersés, s'agrandirent par degrés, devinrent une force puissante, et prirent avantage de l'anarchie et du désordre universels. La Sicile et la Basse-Italie figurèrent dans l'histoire, sous le nom de royaume des Deux-Sicules, et les pirates scandinaves ajoutèrent cette brillante conquête à la liste de leurs exploits, en Anglererre, en France, en Irlande et dans les autres grands états du monde (1).

Dans toute l'histoire militaire des disciples de Mahomet, peu de circonstances méritent mieux d'exciter notre étonnement, que leur invasion du territoire romain. Qui aurait pu prédire que le cri de guerre des Arabes serait entendu près des murs de Rome? En pleine possession de la Sicile, ces *filz de Satan*, ainsi que le biographe Anastasius, avec une pieuse et fervente indignation, désignait les Sarrasins, remontèrent le Tibre, et campèrent devant la ville sainte. Ayant pillé l'église de Saint-Pierre, en dehors des murs, ils levèrent le siège afin de livrer bataille à une armée

(1) On peut étudier l'histoire des Sarrasins en Sicile et dans la grande Grèce, dans Carusii, *Bibl. Hist. Siciliæ*, t. II. Panorm., 1723; et avec plus d'utilité encore dans Gregorius, *Rerum Arabicarum, quæ ad historiam siculam spectant, ampla collectio*, fol. Panorm. 1790.

de l'empereur Lothaire. Les Sarrasins ne se montrèrent pas moins irrésistibles dans les plaines riantes de l'Italie, qu'au milieu de leurs arides déserts. Mais les Romains, retranchés dans leurs murs, se remirèrent bientôt de leur épouvante, et la conduite féroce des conquérans préserva la ville du malheur de tomber entre leurs mains,

« Ils revinrent bientôt avec une armée formidable, qui semblait devoir détruire l'Italie, et faire une bourgade mahométane de la capitale du christianisme. Le pape Léon IV, prenant dans ce danger une autorité, que les généraux de l'empereur Lothaire semblaient abandonner, se montra digne, en défendant Rome, d'y commander en souverain. Il avait employé les richesses de l'église à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens, engagea les habitants de Naples et de Gaëte à venir défendre les côtes et le port d'Ostie, sans manquer à la sage précaution de prendre d'eux des otages, sachant bien que ceux qui sont assez puissans pour nous secourir le sont assez pour nous nuire. Il visita lui-même tous les postes, et reçut les Sarrasins à leur descente, non pas en équipage de guerrier, ainsi qu'en avait usé Goslin, évêque de Paris, dans une occasion encore plus pressante, mais comme un pontife qui exhortait un

» peuple chrétien , et comme un roi qui veillait à
» la sûreté de ses sujets. Il était né Romain , le
» courage des premiers âges de la république re-
» vivait en lui , dans un temps de lâcheté et de
» corruption , tel qu'un des beaux monumens de
» l'ancienne Rome , qu'on trouve quelquefois dans
» les ruines de la nouvelle. Son courage et ses
» soins furent secondés. On reçut les Sarrasins
» courageusement à leur descente ; et la tempête
» ayant dissipé la moitié de leurs vaisseaux , une
» partie de ces conquérans échappés au naufrage ,
» fut mise à la chaîne. Le pape rendit sa victoire
» utile , en faisant travailler aux fortifications de
» Rome , et à ses embellissemens , les mêmes
» mains qui devaient les détruire (1). »

(1) Telle est la peinture animée que Voltaire nous a laissée de ces événemens intéressans. *Essai sur l'histoire générale*, t. 1, ch. 18, édit. de 1756. Les faits principaux sont indiqués par le biographe Anastasius dans ses *Vies des papes*, p. 185-6, Paris 1649.

CHAPITRE III.

LE CALIFAT DIVISÉ, OU HISTOIRE DU DÉCLIN ET DE LA CHUTE DE L'EMPIRE SARRASIN.



Califes d'Espagne, an de J.-C. 755. — Omniades espagnols, an de J.-C. 1038. — Naissance des royaumes chrétiens. — Expulsion des Maures de l'Espagne. — État de l'Espagne sous les Maures, an de J.-C. 972. — Dynasties mahométanes d'Afrique, an de J.-C. 812. — Califes d'Égypte et d'Afrique. — Maroc, an de J.-C. 1516. — Tunis et Alger. — Expédition victorieuse de Charles V sur Tunis, an de J.-C. 1535. — Tentative malheureuse de Charles sur Alger, an de J.-C. 1541. — Fatimites d'Égypte. — Saladin. — Mamelouk du royaume d'Égypte. — Envahissement par les Turcs, an de J.-C. 1517. — Particularités sur les Mamelouks. — Califes de Bagdad. — Chute des califes abassides de Bagdad. — Fin du califat, an de J.-C. 1258. — Causes de la chute du califat. — Démembrement de l'empire. — Rébellion des gouverneurs. — Luxe des califes. — Gardes turques. — Discordes religieuses. — Les Carmathiens, an de J.-C. 900 et suiv. — Permanence du mahométisme.

Nous avons vu qu'à la fin du premier siècle de l'hégire, et sous le règne de Walid, septième prince de la dynastie des Omniades, l'empire des Sarrasins surpassait en grandeur et en étendue les plus

puissantes monarchies des anciens temps. Le pouvoir des califes se soutint sous cette même dynastie sans aucune diminution sensible. Le démembrement du califat commença sous le règne du second prince de la famille d'Abbas, et le succès de la révolte des Espagnols fut le premier signal de l'insurrection générale. Des princes de mérite inégal, de prétentions diverses, aspiraient au trône dans les différens gouvernemens; et durant l'intervalle de la deux cent quatre-vingt-huitième à la trois cent quatre-vingt-onzième année de l'hégire, les annales du califat ne sont remplies que des détails des révoltes de sujets ambitieux ou mécontents. L'accroissement de l'empire des Sarrasins pouvait s'observer dans son ensemble du haut de la chaire de Damas; mais son déclin et sa chute offrent un sujet divisé; et, en conséquence de ce triple partage du califat dont nous avons fait mention dans le dernier chapitre, nous continuerons notre histoire du monde mahométan, en considérant tour à tour les vicissitudes 1°. des califes d'Espagne, 2°. d'Égypte et d'Afrique, 3°. de Bagdad.

Un jeune prince royal, du nom d'Abdalrahman ou Almanzor, échappa au massacre de sa famille, que le sévère et cruel Saffah, prince abasside, avait ordonné. Le descendant de Moawiyah se réfugia avec son fils et son frère dans une forêt près de l'Euphrate; leurs persécuteurs les découvri-

rent; l'enfant fut tué, et les deux frères furent précipités dans le fleuve, où l'instinct de la vie leur suggéra l'espoir de se sauver à la nage. Cependant, l'un d'eux, succombant à la fatigue, accepta le secours que ses ennemis lui offraient et regagna la rive fatale. Mais, avec une lâcheté indigne des défenseurs d'une cause royale, les soldats de Saffah le tuèrent aussitôt. Abdalrahman, plus robuste, effectua ce dangereux passage; et, chassé des bords du plus majestueux des fleuves de la Syrie, il parvint jusqu'aux vallées du mont Atlas, en Afrique.

Les Maures d'Espagne avaient toujours été attachés aux Ommiades avec le plus grand zèle; et, à la nouvelle qu'un prince de cette famille était à Tekvaré, ils s'empressèrent d'offrir l'hommage de leur obéissance à l'illustre proscrit. Abdalrahman, ébloui par l'éclat d'une couronne et craignant le danger probable de tomber entre les mains des Abassides, reçut les députés avec joie. Il prévoyait tous les périls attachés à cette entreprise, les combats qu'il aurait à affronter et tous les désastres inséparables d'une grande révolution politique. Mais une fois en possession du trône, son ambition et sa vengeance allaient être satisfaites. La royauté en Espagne, ou l'obscurité en Afrique étaient offertes à son choix. Qui aurait pu hésiter! D'ailleurs, une ame élevée non-seulement méprise les difficultés qui encombrant le chemin du pouvoir, mais

est encore stimulée par elles. Il fut salué avec acclamations en abordant sur les côtes de l'Andalousie ; et les villes de Malaga , de Sidonia et de Séville ouvrirent leurs portes au héros malheureux. Pendant un règne de trente ans, il accomplit sa tâche difficile et fonda la dynastie des Ommiades espagnols ou des califes d'Occident , ainsi nommés pour les distinguer des califes de l'Orient et de Bagdad ; et cette dynastie subsista pendant une période de trois siècles. Le faste , la tyrannie et l'indolence des derniers princes de cette maison leur firent perdre ces conquêtes qui avaient été l'ouvrage de la valeur de leurs ancêtres , et devinrent autant de causes qui firent passer ce beau royaume en d'autres mains. Les gouverneurs des provinces, les ministres de l'état et les nobles devinrent des souverains indépendans , et il se forma autant de principautés qu'il y avait de villes. Cordoue , Tolède , Séville , Jaen , Lisbonne , Tortose , Valence , Murcie , Almerida , Denia et les îles Baléares , eurent chacune son monarque séparé (1).

Ceux qui appartenaient à la noblesse gothique , et dont la fierté refusait de se soumettre au joug des Maures , cherchèrent un refuge dans les monta-

(1) CARDONNE , t. 1 , p. 180 , etc. , et le magnifique et utile ouvrage du bibliothécaire Casiri , intitulé *Bibliotheca arabico-hispana* , t. II , sous leurs titres particuliers.

gues inaccessibles des Asturies, où ils se consolèrent de leur exil par la pratique de la religion chrétienne et l'exercice de leurs anciennes lois.

En exerçant furtivement la vengeance et le pillage sur le territoire des Maures par de courtes excursions, ils stimulaient leurs dispositions guerrières. Leurs forces s'accrurent par degrés, leurs vues s'agrandirent, ils établirent un gouvernement régulier, et leurs invasions hostiles furent changées en de formidables irruptions. Vers le milieu du huitième siècle, lorsque le pays était agité par les vicissitudes des dynasties arabes, on voit briller l'aurore de l'indépendance espagnole, dans le royaume nouvellement fondé de Léon ou d'Oviédo. Charlemagne s'était rendu maître de tout le pays compris entre l'Èbre et les Pyrénées; les chrétiens étaient animés par les meilleurs principes d'action, c'est-à-dire par leur zèle pour leur religion et pour leur pays, et leurs âmes avaient acquis dans l'école laborieuse de la pauvreté et des maux de tous les genres, les vertus passives de la patience et de la résignation. Mais la prospérité des Maures fut enfin fatale au mahométisme. La vigueur de leurs institutions militaires se relâcha, et l'énergie de leur esprit belliqueux s'affaiblit. Ils continuèrent cependant à constituer une nation guerrière et possédaient encore de grandes ressources. Si l'on s'en rapporte aux brillans récits des historiens espagnols, huit

siècles d'une guerre non interrompue s'écoulèrent, et trois mille sept cents batailles furent livrées, avant que le dernier des royaumes moresques en Espagne fût soumis aux descendants des anciens possesseurs du pays. Comme les chrétiens firent leurs conquêtes sur les musulmans à des périodes différentes et sous des chefs divers, chacun d'eux forma en un état indépendant le territoire qu'il avait conquis sur l'ennemi commun. L'Espagne fut partagée en autant de royaumes différens qu'elle contenait de provinces; et, dans chaque ville de quelque importance, un petit monarque établit son trône et s'entoura de toutes les enseignes de la royauté. Cependant, au bout d'une certaine série d'années, par l'effet ordinaire de mariages entre eux, ou de successions légales, ou de conquêtes, ces principautés inférieures furent annexées aux monarchies plus puissantes de la Castille et de l'Arragon; enfin, par l'heureuse union de Ferdinand et d'Isabelle, le premier, monarque héréditaire de l'Arragon, et la dernière élevée au trône de Castille par l'affection de ses sujets, les états chrétiens furent réunis et furent transmis par succession à une même ligne d'hérédité (1).

(1) *Introduction de Robertson, et Recherches sur les Maures*, par Chénier, liv. III, chap. 2; *Hist. d'Espagne* par Ferrara, t. II, p. 507; Кочн, *Tabl. des Révolutions de l'Europe*, t. 1, p. 51.

La Castille, l'Arragon, la Navarre et le Portugal, avaient été arrachés aux mahométans; Grenade seule formait avec son territoire les restes de leurs établissemens autrefois si brillans en Europe.

Tandis qu'ils étaient en possession de cette riche et vaste contrée, les Maures, soutenus par ceux des peuples Africains qui partageaient leur croyance, résistèrent long-temps au pouvoir de Ferdinand. Leurs discordes civiles ouvrirent enfin la route aux vainqueurs, et le prince chrétien reçut la soumission des Maures de Grenade. Le traité de paix reconnaissait l'égalité de tous les sujets du royaume espagnol; et la tolérance de la religion mahométane fut solennellement promise, mais la tranquillité du genre humain n'a pas été moins cruellement troublée par le zèle aveugle des chrétiens, que par le fanatisme musulman. La juste indignation des Maures, à l'infraction du traité par Ximénez, archevêque de Tolède, et instigateur du bigotisme, fut traitée de rébellion. Des milliers de fidèles et scrupuleux sectateurs du prophète arabe périrent par le fer; leurs frères plus faibles furent intimidés et réduits, contre leur conscience, à confesser la vérité du christianisme.

Pendant toute la durée du seizième siècle, les princes catholiques d'Espagne oublièrent, dans leurs efforts pour la conversion des Maures, le

caractère pacifique de leur religion. Charles-Quint violant le serment prêté à son couronnement, de protéger ceux de ses sujets qui professaient l'islamisme, publia un édit qui prescrivait à tous les musulmans de se soumettre à la cérémonie chrétienne du baptême. Des milliers d'individus sacrifièrent leurs principes à ce décret oppresseur qui satisfit pleinement la vengeance de l'inquisition. Au moindre signe d'attachement à l'islamisme, ce tribunal féroce traitait les Maures comme des apostats de la foi chrétienne. L'animosité de la masse entière du clergé fut excitée contre eux de tous côtés. Le pape même se plaignit amèrement de la tiédeur des missionnaires. Mais l'exercice de la langue arabe était une tâche trop difficile pour des moines indolens, et l'esprit religieux des musulmans n'était point facile à soumettre. Les revenus de la hiérarchie catholique furent diminués par l'érection d'une multitude d'églises pour la conversion des Maures. Le clergé chrétien proposa alors la mesure hardie, mais ruineuse, d'expulser totalement les infidèles de l'Espagne. Les barons représentèrent avec une grande force de raisonnement et d'éloquence, que cette nation si détestée formait cependant la partie la plus considérable de la population espagnole, que la frugalité, la tempérance et l'industrie étaient la base du caractère des Maures; que les manufactures de l'Espagne,

également nécessaires à la consommation intérieure et au commerce du dehors, n'étaient soutenues que par eux ; que sans leur industrie et leurs travaux , il était incontestable qu'une grande partie du royaume serait ruinée , et qu'une multitude de familles du plus haut rang , qui compaient uniquement sur les revenus de leurs terres, seraient réduites à l'indigence : mais le clergé, avare et orgueilleux, fut sourd à la voix de la politique et de la sagesse. Ils invoquèrent l'écriture sainte à l'appui de leur cause, et ils persuadèrent au monarque que l'expulsion des musulmans était un devoir aussi obligatoire pour un roi chrétien, que l'extirpation des païens hors de la terre promise , l'avait été pour les rois et les chefs du peuple juif.

La cause du clergé acquit encore des forces sous le règne de Charles-Quint et de Philippe II : et elle triompha entièrement de l'opposition des grands, sous celui de Philippe III. Un décret royal parut, en vertu duquel les Maures de Valence et de toutes les parties de l'Espagne reçurent l'ordre de se retirer vers les côtes méridionales et de partir pour l'Afrique sur les vaisseaux du roi. Il leur fut accordé d'emporter avec eux une petite portion de leurs biens : le reste fut déclaré appartenir aux seigneurs des terres : mais les généreux barons refusèrent de s'enrichir par une acquisition aussi

injuste ; et ils adoucirent par divers moyens la sévérité de cet édit. La plupart d'entre eux accompagnèrent leurs vassaux jusqu'aux bords de la mer, et demeurèrent dans les ports pendant tout le temps que dura l'embarquement. En abordant les côtes inhospitalières de l'Afrique, les Maures furent pillés par les Arabes Bédouins. La fatigue et la faim diminuèrent le nombre des malheureux exilés dans leur marche vers les principales villes africaines soumises à l'Alcoran, plus de cent mille hommes souffrirent la mort sous ses formes les plus hideuses, dans l'espace de peu de mois après leur expulsion de Valence. La page de l'histoire espagnole, pendant cette période, est écrite en caractères de sang. Un grand nombre des Maures les plus braves avaient fui vers les montagnes de l'Espagne et s'étaient vainement flattés de maintenir leur indépendance par la force des armes. Le pouvoir du monarque était irrésistible. Leurs propriétés furent envahies par les favoris avides d'un prince faible et dissolu, et leurs têtes furent mises à prix. Quelques-uns d'entre eux furent pris et jetés sur les côtes d'Afrique, d'autres, sans distinction d'âge ou de sexe, furent massacrés ; enfin, ceux qui lassèrent la patience des Espagnols furent poursuivis comme des bêtes féroces, et périrent de froid et de faim, au milieu des bois et des rochers. L'empire mahométan en Espagne fut tota-

lement anéanti par ces atroces mesures. Les catholiques fanatisés s'applaudirent de leur triomphe ; mais la perte d'un peuple nombreux , actif et plein d'industrie , porta un coup fatal à la grandeur de la nation ; et la monarchie espagnole ne s'en est jamais relevée (1).

Du spectacle d'un champ ensanglanté (et tel est le tableau de l'histoire des nations) l'observateur politique et réfléchi, détourne volontiers ses regards pour considérer l'état prospère et brillant de l'Espagne sous la dynastie des Ommiades. Pendant que la plus grande portion du monde occidental était plongée dans une profonde ignorance, les Maures vivaient environnés de tous les arts qui embellissent et perfectionnent la société. Au milieu d'une succession constante de guerres extérieures, ils jetèrent sur l'histoire de l'Espagne un éclat que les Ibères indolens de notre siècle doivent regarder avec un sentiment de honte et d'envie. Des écoles furent établies à Cordoue et dans toutes les autres villes, et de nombreuses bi-

(1) Vanson, règne de Philippe II, liv. ix, et de Philippe III, liv. iv. J'observe ici que le récit du docteur Watson, de l'expulsion des Maures de l'Espagne est pris en grande partie d'un excellent essai sur ce sujet, qui se trouve dans le premier volume des *Discours mêlés*, de Gedde. Chénier, mon guide habituel sur tout ce qui est relatif aux Maures, semble superficiel et peu satisfaisant sur ce point intéressant de l'histoire.

bliothèques publiques étaient offertes à la curiosité des hommes studieux. Les lettres étaient protégées par les califes de l'Occident, avec la même libéralité qui distinguait et illustrait le caractère des califes orientaux. Cordoue devint le centre de la politesse, du génie et du goût; et les joutes et les tournois, mêlés à d'autres spectacles dispendieux, furent long-temps les amusemens favoris d'un peuple riche et heureux (1). Pendant le cours de deux siècles, la cour musulmane de l'Occident continua de se faire remarquer par l'affluence de professeurs de tous les beaux arts et de tous ceux pouvaient se glorifier de leurs qualités militaires et chevaleresques. Les premiers princes de la dynastie des Ommiades érigèrent dans Cordoue, leur capitale, une mosquée qui le disputait à celle de Damas et de Jérusalem, en proportions, en beauté et en grandeur. Elle était longue de six cents pieds et large de cinquante; ses voûtes étaient soutenues par plus de mille colonnes de marbre; quatre-vingts portes de bronze recevaient et faisaient refluer les zélateurs de la fausse religion. Enfin, les richesses de l'état étaient employées à l'achat des parfums de l'Orient, et quatre mille sept cents lampes brûlaient toutes les nuits.

Swinburn's Travels through Spain, p. 280.

Cordoue contenait deux cent mille maisons, six cents mosquées, et neuf cents bains publics. Quatre-vingts grandes villes, trois cents villes du second et du troisième ordre s'élevaient sur le sol de l'Espagne, et douze mille villages et hameaux bordaient les rives du Guadalquivir. Lorsqu'au déclin de la puissance moresque, la capitale des Omniades eut été prise par les chrétiens, Grenade devint une grande ville. Son enceinte et son territoire étaient remarquables par la population, les richesses et les produits de l'agriculture. La géométrie, la médecine et l'astronomie y étaient aussi régulièrement étudiées, aussi florissantes qu'elles l'avaient été sur le premier théâtre de la grandeur moresque, et les ruines du palais d'Alhambra, bâti au milieu d'une forêt d'arbres aromatiques, avec des vues admirables sur de belles montagnes et des plaines fertiles offrent encore un monument admirable du goût et de la magnificence des édifices publics (1). Indépendamment des taxes qui étaient payées en espèces, les revenus des

(1) *Swinburn's Travels through Spain*; voyez aussi Cardonne, dans son *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, t. 1, p. 330, 335, pour une description de la ville et du palais de Zehra, à trois milles de Cordoue. Il fut bâti par la sultane favorite d'un prince maure. L'Espagne, aussi bien que la France, est redevable d'une grande partie de ses plus beaux édifices, au goût et à la prodigalité des maîtresses de ses rois.

successeurs d'Abdalrahman montaient à la somme immense et presque incroyable de douze millions quarante-cinq mille pièces d'or, environ six millions de livres sterlings. Le commerce du pays était fort étendu. Les soies écrues, l'huile, le sucre, le fer, les soies manufacturées et les dentelles en formaient les principaux articles. L'Espagne était l'arsenal des mahométans d'Afrique. C'était de là qu'ils tiraient leurs lances, leurs boucliers, leurs cottes de maille et leurs sabres. Les spéculations commerciales les plus considérables des Maures d'Espagne se faisaient avec les peuples de Constantinople. Les empereurs d'Orient et les califes d'Occident s'accordaient dans leur haine contre les califes de Bagdad : le Levant était ouvert aux marchands espagnols, et le luxe des habitants de Constantinople consommait le produit de leurs manufactures (1).

Un demi-siècle après que le lien d'unité de l'empire sarrasin eut été rompu par le succès de la révolte d'Espagne, Ali Ildrahim, qui gouvernait au nom du calife de Bagdad les côtes septentrionales d'Afrique, comprenant les anciens royaumes de Mauritanie, de Massylie et la république

CARDONNE, t. 1, p. 337 et suiv. L'agriculture était plus avancée chez les Arabes de l'Espagne, que chez tous les autres peuples. ANDRÉS, *Histoire. gén. des sciences*, t. 1, p. 73, Paris, 1895.

de Carthage , changea son gouvernement en un royaume indépendant. Les princes de cette famille régnèrent avec un pouvoir qui ne souffrit aucune diminution pendant plus de quatre-vingt-dix ans , et Aglabite , père d'Ildrahim , donna son nom à cette dynastie. Mahomet Obeidollah s'empara alors du trône ; il fut le fondateur de la dynastie des Fatimites , en Afrique , lesquels prirent le titre de Mihidi , ou directeurs des fidèles. Les territoires de Fez et de Tanger avaient déjà été arrachés aux califes de Bagdad par quelque membre de la postérité réelle ou prétendue d'Ali ; mais Mahomet Obeidollah mit fin à cette dynastie , et devint le souverain des côtes septentrionales de l'Afrique , depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'Égypte. Les capitales de son royaume et de celui de ses descendants furent successivement Caïron et Mohadia. Moez , le dernier de cette race de princes , subjuguait l'Égypte , et devint , dans cette région , le premier calife de la postérité d'Ali et de Fatime (1). Les prières publiques pour la famille des Abassides furent supprimées ; et lorsque

(1) Cette descendance de Mahomet est douteuse ; un des princes Thabathebans , de l'Arabie , et incontestablement issu d'Ali et de Fatime , demanda à Moez de quelle branche de la famille il tirait son titre : « Voici ma généalogie s'écria Moez , en montrant son cimetière , » et voilà mes enfans , ajouta-t-il , en jetant quelques pièces d'or parmi ses soldats.

toute opposition à son règne eut été détruite, il fonda la ville moderne du Grand Caire (1). Il céda ensuite son royaume d'Afrique à l'un de ses généraux, en l'obligeant toutefois à reconnaître ce territoire comme un fief du califat d'Égypte. Pendant cinq siècles, une succession de dynasties passagères ravagea et désola l'Afrique. Plusieurs royaumes furent formés; ceux de Maroc, d'Alger et de Tunis furent les plus considérables (2). Le royaume de Maroc, en y comprenant Fez, était au pouvoir de la dynastie des Mérinians; mais dans le quinzième siècle, les schérifs ou descendants de Mahomet montèrent sur le trône, qui fut transmis sans interruption à ses possesseurs actuels (3).

Dans un siècle fertile en caractères grands et singuliers à la fois, les deux fils d'un potier de l'île de Lesbos se rendirent redoutables comme pirates, depuis les Dardanelles jusqu'au détroit de Gibraltar. Barberousse et Hayradin portaient dans les ports barbaresques les prises qu'ils faisaient sur les côtes de l'Espagne et de l'Italie; et comme ils enrichissaient les villes africaines et par

(1) D'ANVILLE, *Mémoire sur l'Égypte*, p. 132.

(2) D'HÉRELLOT, *Bibl. orient.* articles *Moez*, *Obeidolla*, et *Fatimiqh*.

(3) CARDONNE, t. II, p. 346.

la vente de leur butin et par l'imprévoyante prodigalité de leurs gens d'équipage, ils étaient accueillis en hôtes bien-venus dans tous les lieux où ils abordaient. Un établissement permanent sur les bords opposés aux grandes places de commerce de l'Europe devait donc naturellement devenir l'objet de leur ambition. Durant une guerre momentanée entre les souverains espagnol et algérien, Barberousse se déclara l'allié du roi africain, mais il assassina le monarque qu'il était venu protéger, et s'assit sur les trônes d'Alger et de Tremesan. Les armes victorieuses des généraux de l'empereur Charles V furent dirigées contre l'usurpateur qui infestait les côtes de l'Espagne et de l'Italie avec des flottes, qui ressemblaient aux escadres d'un grand potentat, plutôt qu'aux légères armemens d'un corsaire; et après une courageuse résistance, Barberousse fut tué. Des guerres avec les princes chrétiens de l'Europe détournèrent de l'Afrique les opérations militaires de Charles; et profitant de l'absence des forces impériales, Hayradin s'empara du sceptre d'Alger, régla avec une prudence admirable la police intérieure de son royaume, poursuivit avec la plus grande vigueur ses expéditions maritimes, et dans la crainte que ses déprédations continuelles n'attirassent un jour sur lui les armes des chrétiens, il se mit sous la protection du grand-seigneur, et

obtint de lui un corps de soldats turcs, suffisant pour le défendre de ses ennemis étrangers et domestiques. La renommée de ses exploits s'accrut rapidement. Soliman lui offrit alors le commandement d'une flotte turque, comme au seul amiral qui fût capable, et par sa valeur personnelle et par son habileté dans la marine, d'être opposé au patriote génois, André Doria. Fier de cette distinction, Hayradin (qui portait aussi le nom de Barberousse) se rendit à Constantinople, et mêlant, avec une étonnante souplesse d'esprit, l'art du courtisan avec la hardiesse d'un corsaire, gagna toute la confiance du sultan et celle de son visir. Aidé de Soliman, il forma et exécuta un plan pour la conquête de Tunis, royaume déjà ébranlé par ses divisions intestines. Mais l'indignation de l'Europe se souleva contre le pirate musulman. Le roi de Tunis, que Barberousse avait exilé; les chevaliers de Malte et les grandes puissances européennes de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Espagne, se liguèrent contre lui : François I fut le seul prince du continent qui demeura neutre dans la cause commune du christianisme. L'empereur Charles-Quint commandait en personne. La Goulette fut prise d'assaut et l'armée chrétienne l'emporta sur les troupes moresques dans les déserts de l'Afrique. Le monarque outragé fut replacé sur son trône, Tunis fut déclarée un fief de l'Espagne,

et une multitude de sages réglemens furent établis par l'empereur pour mettre un frein à la puissance des corsaires africains. Barberousse éluda la vigilance de son ennemi, et reparut fréquemment soit en poursuivant ses entreprises de pirateries, soit comme l'allié de François I; et les côtes de l'Italie furent ravagées depuis Nice jusqu'à Naples (1).

Alger, le troisième des grands états de l'Afrique septentrionale, fut préservé de la domination des chrétiens. Haschem Aga, eunuque renégat, avait été choisi par Barberousse pour être le directeur des guerres de piraterie des Algériens. Ces barbares rivalisaient de hardiesse et de cruauté avec les corsaires de Tunis. Touché des plaintes de ses sujets des côtes de l'Espagne et de l'Italie, et enflammé par l'ambition de la gloire militaire, l'empereur Charles appela sous ses drapeaux tous les champions de la chrétienté. L'ardeur de l'entreprise ne fut refroidie ni par les sages remontrances du pape, ni par les vives représentations d'André Doria. En vain ils conseillèrent à Charles de ne point exposer toute sa flotte à une destruction presque inévitable, en essayant d'approcher pendant que les vents d'automne régnaient sur

(1) *Robertson's Hist. of Charles the Vth.*, books v and vi.

les côtes dangereuses de l'Afrique. Mais quoique cet avis de l'expérience du sage génois fût rejeté, ce fut à sa prudence que le soin de diriger la flotte fut confié.

Une partie des vaisseaux de l'empereur sortirent du golfe de Gênes, et rejoignirent les escadres des autres puissances en Sardaigne, où le rendez-vous général avait été fixé. Vingt mille fantassins, deux mille hommes de cavalerie, conduits par la fleur de la noblesse espagnole et italienne, et une troupe nombreuse de chevaliers de Malte ne respiraient que vengeance contre les ennemis implacables du nom chrétien. L'événement justifia la prédiction de Doria. Des tempêtes d'une épouvantable violence dispersèrent la flotte; mais la fortune n'eut pas le pouvoir de changer la résolution de l'empereur : il poursuivit son chemin vers la côte d'Afrique, et débarqua près d'Alger. Les forces numériques et les grands talens militaires ne sont pas toujours ce qui détermine les chances de la guerre. L'armée du gouverneur d'Alger aurait bientôt disparu de la face du globe si les élémens eux-mêmes n'eussent détruit les espérances du monde chrétien. Le second jour après le débarquement des troupes impériales, les nuages commencèrent à s'amonceler et les cieux à se montrer sous un aspect menaçant et terrible; vers le soir, la pluie tomba par torrens accompagnés d'un

vent dont la violence était irrésistible, et la tempête n'ayant cessé de s'accroître pendant la nuit, les soldats, qui n'avaient apporté sur le rivage que leurs armes, restèrent exposés à toute sa furie. Le lendemain matin, à la naissance du jour, l'ennemi fit une sortie hors des murs et porta l'effroi et le carnage parmi les chrétiens épuisés. La mer offrait un spectacle encore plus cruel et plus désespérant. Les vaisseaux sur lesquels l'armée savait que reposaient sa subsistance et son salut, furent détachés de leurs ancres et emportés au loin. Quelques-uns se brisèrent dans leur choc les uns contre les autres; plusieurs furent poussés avec violence sur le rivage, ou mis en pièces par les rochers; un plus grand nombre encore furent engloutis par les vagues. Les marins naufragés furent dépouillés ou massacrés par les Arabes; tout offrait l'image de la désolation. L'empereur, défait et consterné, embarqua les malheureux restes de ses troupes, naguère si brillantes et si formidables, à bord des débris de sa flotte; et, après avoir passé à travers mille obstacles et mille dangers, ils abordèrent sur différens points de l'Italie et de l'Espagne (1).

Ce serait faire un travail sans but que de poursuivre plus loin l'histoire du nord de l'Afrique.

(1) *Robertson's Charles the Vth*, book vi.

Des scènes d'horreur et de destruction en remplissent les pages. Les états barbaresques d'Alger, de Tunis et de Tripoli ont toujours été réclamés par le grand-seigneur, comme des fiefs de Constantinople, et la nomenclature fastueuse de ses titres est grossie de leurs noms, mais les trônes de ces états divers ont toujours été occupés par des Turcs, des Africains et des Maures, par quiconque pouvait y parvenir à travers des torrens de sang, sans égard pour la justice, pour le droit héréditaire ou pour le choix de la Porte ottomane.

Dans l'ordre régulier de l'histoire des Sarrasins, c'est maintenant l'Égypte qui réclame notre attention. Le califat d'Afrique s'étendit jusqu'à cette contrée, lorsque Moez eut établi, au grand Caire, la dynastie des princes fatimites. Une vaste portion de la Syrie, et la Palestine entière reconnurent leur autorité. Mais la souveraineté de ces provinces fut tour à tour perdue et reconquise par ces derniers, qui étaient leurs maîtres légitimes; par les croisés de l'Europe, et par les seljuks turcs. Déjà puissans en Syrie, les croisés pénétrèrent en Égypte, sous le règne d'Adhed, le dernier descendant de Moez. Pressé de tous côtés par ses ennemis, le calife et ses ministres achetèrent la paix moyennant le tribut d'un million de pièces d'or, environ cinq cents millions de livres sterling. Lorsque les Francs [an de J. C. 1600] entrèrent

au Caire pour l'exaction de cette somme, les habitants tournèrent leurs yeux vers le prince Noureddin, général et ministre des califes de Bagdad, pour être protégés par lui contre les spoliateurs chrétiens (1).

Le prince envoya ses armées pour défendre les mahométans, ses frères de croyance. Le danger fut momentanément détourné; mais les peuples de l'Égypte étaient sans énergie et sans vigueur; le calife sommeillait plongé dans une voluptueuse indolence, et les officiers qui entouraient ce prince exerçaient toutes les fonctions de la royauté.

Dans les factions civiles qui épuisaient les forces des chefs égyptiens, le calife de Bagdad était souvent invoqué par le parti opprimé, et la faiblesse du gouvernement fut bientôt aperçue. Les Turcs actifs qui environnaient le trône de Bagdad, proposèrent la réunion de l'Égypte à la tige commune

(1) Noradinus était un prince d'une vertu si exemplaire, que ses ennemis même lui donnèrent des louanges. « *Noradinus maximus nominis et fidei christianæ persecutor; princeps tamen justus, vafer, providus, et secundum gentis suæ traditiones religiosus.* » GUILLAUME DE TYR, lib. xx, 33, in *Gestis Dei per Francos*. Je ne puis m'empêcher de joindre ici une anecdote propre à donner l'idée de sa vertu et de sa simplicité. Sa sultane favorite, qui croyait que le trésor public était à ses ordres, lui demanda un objet d'une grande valeur. « Hélas, dit le maître de la Syrie, je crains Dieu, et je ne suis que le trésorier des musulmans. Je ne puis aliéner ce qui leur appartient; mais je possède encore trois boutiques dans la ville d'Em's; vous pouvez les prendre, et c'est tout ce dont je puis disposer. »

de l'Arabie. Parmi les généraux de Noureddin , étaient Shiraouch et son neveu Saladin , nés dans les tribus pastorales des Ourds , race féroce et hardie , habitant les régions montagneuses qui sont derrière le Tigre. Les vaillans chefs des forces syriennes parurent , les armes à la main , au milieu de l'Égypte. Après que le terrain eut été longtemps disputé , les fatimites d'Égypte et les Francs , ennemis de l'une et de l'autre secte musulmane , furent conquis par ceux qui professaient la foi orthodoxe de Mahomet. Le calife Adhed , fantôme vénérable du pouvoir , mourut dans l'ignorance du sort de son pays , et Noureddin et Saladin proclamèrent , dans la mosquée du Caire , la souveraineté législative et sacerdotale de Mosthadi , trente-troisième calife de Bagdad.

Tant que Noureddin vécut , les Curds demeurèrent fidèles à leur obéissance au trône : mais à la mort de ce ministre , Saladin fut affranchi de la nécessité de se soumettre à l'ascendant d'un autre génie. Par une suite de mesures sages il devint à son tour maître absolu de l'Égypte. Il arracha aux Atabeks de Syrie Damas et Alep : et même en Arabie son nom fut associé aux prières publiques. Depuis l'Océan Indien jusqu'aux montagnes d'Arménie , depuis Tripoli jusqu'au Tigre , son pouvoir se fit sentir et reconnaître. La bataille d'Hittin près de Tibériade , et le siège de Jérusalem le

rendirent redoutable aux princes chrétiens. Richard Plantagenet recouvra cependant Acre et la côte de la mer; mais l'esprit d'enthousiasme des croisades avait été calmé par le temps: le pouvoir de Saladin fut ébranlé mais non détruit, et à sa mort, il laissa un vaste et brillant héritage à ses enfans (1). Tandis que les armées vaincues offraient autant de tristes preuves de la supériorité de ses talens militaires, ses vertus étaient généralement reconnues par ses ennemis, par les historiens chrétiens des croisades (2). Quand Jérusalem céda à ses troupes, il permit aux chevaliers de cette ville de soigner les malades dans les hôpitaux publics, quoique leurs frères combattissent alors contre lui; des aumônes libéralement distribuées adoucirent les malheurs particuliers au milieu de la calamité publique, et il remit à l'ennemi une portion considérable de la rançon stipulée pour la sûreté de la ville. Plus de quatre-vingts ans avant Saladin, les croisés, lorsqu'ils s'étaient rendus maîtres de Jérusalem, avaient égorgé tout ce qu'ils avaient trouvé de mahométans dans la place; mais Saladin s'abstint géné-

(1) Voy. D'HARBELOT, *Bibl. orient.*, articles *Nouhredden* et *Salaheddin*, et DE GUICHES, *Hist. gén. des Huns*, liv. XIII.

(2) Voyez surtout l'*Hist. du Patriarchat d'Alexandrie*, par Renaudot.

reusement des représailles, et leur laissa un temple pour l'exercice de leur culte (1). Son oreille était accessible aux plaintes des derniers de ces sujets, et les devoirs de sa religion étaient pratiqués par lui avec un scrupule qui eût été digne d'un compagnon de Mahomet. Déterminé sonnite (a) lui-même; mais trop habile politique pour tenter d'obtenir un changement de croyance par les voies de la persécution, il fonda des collèges et des écoles pour l'enseignement de la foi musulmane orthodoxe, et s'efforça sagement par la raison et par des mesures conciliantes, de changer les sentimens religieux des fatimites de l'Égypte. Ses revenus étaient employés en charité ou en travaux publics, et à sa mort, son trésor, épuisé par ses libéralités, ne put fournir à la modique somme d'argent nécessaire pour ses modestes funérailles.

Quoique le lustre de sa jeunesse eût été terni par quelques passions déréglées, sa tempérance et sa charité, lorsqu'il fut parvenu à un âge mûr, furent admirés même par les moines chrétiens. Tandis que l'empereur d'Allemagne s'enorgueillissait de son amitié, et que les descendans du grand Seljuk conduisaient son cheval, il était sim-

(1) *Harris's Phil. inquiries*, p. 339-340.

(a) (Strict observateur du *sonna*. Ce supplément au *Koran* est la seconde loi des musulmans.)

ple dans son maintien , et doux dans ses mœurs ; sa robe était faite du tissu le plus grossier , sa boisson était de l'eau , et le pouvoir de son nom était si transcendant , qu'il n'avait aucun besoin de ces ornemens extérieurs de la royauté , qui semblent n'avoir pour objet que de cacher les vices et les faiblesses des princes livrés aux luxe et à la mollesse.

C'est du mot *Aioub* , surnom de Saladin , que ses successeurs ont reçu le titre de dynastie *aioubite* , mais les enfans et les frères de Saladin se disputèrent son héritage ; et toute l'étendue du territoire , excepté l'Égypte fut arrachée pour toujours aux princes fatimites. La Syrie s'était à peine relevée de la désolation que les croisés avaient répandue , lorsque cette belle contrée devint le théâtre des plus sanglantes calamités que l'histoire des conquérans ait jamais retracées.

Depuis le Jihon jusqu'au Tigre , le sol avait été arrosé de sang. Les Tartares mogols , sous Gengis et ses successeurs , fatigués de carnage , avaient rempli leur camp de milliers de Turcs (a) , esclaves des deux sexes , qu'ils vendirent aux marchands

(a) Ces Turcs , qui depuis sont devenus les maîtres de Constantinople , appartenaient à une autre horde de Tartares ; ils habitaient le nord de la mer Caspienne , et ils étaient désignés par le nom de *Turks* , comme les Tartares de Gengis l'étaient par celui de *Mogols*.

de l'Asie. Les faibles Égyptiens ne purent prendre la défense du trône, et les successeurs de Saladin, pour s'assurer une force protectrice contre leurs ennemis domestiques et étrangers, achetèrent douze mille Turcs, qu'ils formèrent à la discipline militaire. Semblables aux gardes prétoriennes à Rome, ces mamelouks (1) ou esclaves militaires devinrent bientôt les maîtres. Au bout de vingt ans, après leur première introduction en Égypte, ils assassinèrent le dernier successeur de Saladin et placèrent sur le trône un de leurs propres chefs, sous le titre de sultan. Pendant plus de deux siècles et demi, les mamelouks régnèrent en Égypte. On distinguait deux races parmi eux, les Baharistes, qui jouirent de la suprématie jusqu'au milieu du quatorzième siècle; et les Circassiens qui fleurirent jusqu'à ce qu'ils eussent été détrônés par Sélim. Ces deux dynasties fournirent quarante-sept sultans, et la durée de chaque règne n'ayant été environ que de cinq ans, et la succession héréditaire peu observée, il n'est point difficile de concevoir combien les annales de l'Égypte durent être sanglantes durant cette période. Le gouvernement était aristocratique, et la

(1) Le mot *Mamelouk* est le participe passif du mot *malak* (posséder) et désigne un esclave. Le mot *abé* distingue les noirs, ou esclaves domestiques.

noblesse turbulente désignait un sultan, qui jouissait de l'autorité militaire ou civile de l'état, on était déposé et assassiné, selon la prépondérance des diverses factions. Heureusement pour l'Égypte, un changement de maîtres termina cette scène d'anarchie et d'effusion de sang. Parmi les conquêtes qui illustrèrent le règne de Sélim second, empereur de Constantinople, l'envahissement du royaume des mamelouks ne fut pas la moins remarquable. L'Égypte devint alors une province de l'empire ottoman. Conformément aux principes de la politique turque, le conquérant aurait dû exterminer le corps entier des mamelouks, mais des calculs plus prévoyans l'engagèrent, dans cette circonstance, à renoncer à cet usage sanguinaire. Il sentit que s'il établissait un pacha ou un vice-roi en Égypte, avec une autorité égale à celle des pachas des autres provinces turques, la distance de la capitale offrait une forte tentation à la révolte. Pour prévenir ce danger, il projeta une forme de gouvernement qui distribuât le pouvoir parmi les différens membres de l'état, en les rendant tous dépendans de lui seul. Ainsi, Sélim conserva les mamelouks et les partagea en sept corps militaires. Pour le gouvernement du royaume, il désigna un pacha, et un divan ou conseil militaire, composé du pacha et des chefs du corps militaire. Le royaume fut divisé

en vingt-quatre provinces , sous la direction d'autant de beys qui devaient toujours être choisis par les mamelouks et dans leur propre corps. La fonction du pacha était de notifier au conseil les ordres de la Porte, d'expédier le tribut à Constantinople , de veiller à la sûreté du pays contre les ennemis du dehors , et de s'opposer aux vues ambitieuses des différentes factions. D'un autre côté , les membres du conseil avaient le droit de ratifier toutes les ordonnances civiles et politiques , de rejeter les ordres du pacha , et même de le déposer , quand ils s'accordaient tous à juger qu'une mesure de cette nature violente serait utile à l'état.

Comme il y a eu des mamelouks en Égypte pendant six siècles , il serait naturel d'imaginer que leur race se conserva par les moyens ordinaires ; mais si leur premier établissement fut un événement extraordinaire , leur continuation n'est par moins étonnante. Durant cette longue période , aucun mamelouk ne laissa de postérité vivante. Il n'y eut aucune famille de leur race qui subsistât en Égypte à la seconde génération , et tous leurs enfans y moururent en bas âge.

La même chose à peu près a été observée par rapport aux Turcs ottomans , et on a vérifié qu'ils ne pouvaient assurer la continuation de leur famille par d'autres moyens que par des ma-

riages avec les femmes du pays ; pratique que les mamelouks ont toujours dédaignée. Que le philosophe explique la raison pour laquelle les hommes et les femmes sont incapables de naturaliser sur les bords du Nil une race née au pied du mont Caucasse , et que l'on se rappelle que les naturels de l'Égypte sont également incapables de continuer leur espèce en Tartarie.

Il semble que le seul moyen de naturaliser les animaux et les plantes serait de contracter une sorte d'affinité avec le climat , par des alliances avec les espèces indigènes. Or , comme les mamelouks ont toujours refusé ces alliances , ils sont perpétués et multipliés par les mêmes moyens par lesquels ils ont d'abord été établis : c'est-à-dire que , quand ils meurent , ils sont remplacés par des esclaves achetés dans leur pays , dans la Géorgie , la Mingrelie et les autres parties de la Tartarie.

Il y a un marché d'esclaves à Constantinople , et les agens des beys d'Égypte achètent le nombre nécessaire d'esclaves des deux sexes. Quelle que soit leur religion , ils sont élevés indistinctement dans le mahométisme. On les forme à l'art de la guerre , et on leur enseigne les langues turque et arabe (1).

(1) Voy. le *Voyage de Volney en Syrie et en Égypte*, t. 1, ch. 7, et *Lettres sur l'Égypte*, par Savart, t. II, lett. 15.

Les paroles de Montesquieu , lorsqu'il parle de l'histoire des dernières années de l'empire romain en Orient , « je n'ai pas le courage de parler des misères qui suivirent » , seront adoptées par tout écrivain dont le but est de retracer l'histoire des Abassides , après la triple division du califat. Pendant cinq siècles, la famille d'Abbas régna avec plus ou moins d'autorité sur le monde musulman. Des guerres étrangères et des troubles domestiques amenèrent par degré la dissolution de l'empire, et Radhi, le vingtième calife Abasside, est le dernier qui fut investi d'un pouvoir spirituel et temporel de quelque importance : « Le dernier, dit Abulfeda, qui harangua le peuple du haut de la chaire, qui passa les heures d'un heureux loisir avec des savans et des hommes de goût, dont les dépenses et les trésors, dont la table et la magnificence eurent quelque ressemblance avec ceux des anciens califes. » Pendant les trois siècles suivans, les successeurs de Mahomet ne portèrent plus le sceptre que d'une main faible. Ils tombèrent par fois dans un tel état de dégradation , qu'ils étaient confinés dans leurs palais comme des prisonniers, et que, dans quelque circonstance, ils furent réduits à manquer du nécessaire pour leur subsistance. Les scènes tragiques de la royauté déchue se terminèrent enfin : car, vers le milieu du septième siècle de l'hégire,

la métropole de l'islamisme tomba entre les mains d'Houlagou-Kan, petit-fils de Gengis-Kan, et empereur des Mogols et des Tartares, lequel, comme nous aurons occasion de le faire voir dans le chapitre suivant, régnait à cette époque, avec un pouvoir absolu et sans mélange, sur toutes les nations de l'Orient.

Le calife Mostasem, le trente-septième des princes de sa maison, fut assassiné, avec des circonstances d'une barbarie particulière, et le califat de Bagdad disparut avec lui (1).

Quoique la dignité et la souveraineté des califes fussent anéanties par ce fatal événement, et que l'ame qui animait ce colosse se fût exhalée, le nom s'en perpétua néanmoins pendant trois autres siècles, dans les dix-huit descendants de Mostanser Billah, fils, ou prétendu fils de Daher, l'avant-dernier des princes de cette race. Mostanser Billah et ses successeurs, au nombre de dix-huit, furent appelés la seconde dynastie des Abassides, et furent les chefs spirituels de la religion mahométane, maissans le plus léger vestige d'autorité temporelle. Quand Sélim, empereur des Turcs, conquît l'Égypte (an 1517), et détruisit le pouvoir des mameloucks, il emmena

(1) MARIGNY, *Histoire des Arabes*, t. IV, p. 391-440.

prisonnier le calife qu'il y avait trouvé, et reçut de lui, à Constantinople, une renonciation formelle à son autorité sacerdotale. A la mort du prince égyptien, la famille des Abassides, autrefois si illustre, et qui avait perpétué le titre de calife pendant près de huit cents ans, tomba avec lui d'une dignité obscure, dans un oubli absolu (1).

A l'expiration du premier siècle de l'hégire, l'empire sarrasin embrassait la plus belle et la plus vaste portion du globe civilisé. Et pendant les cent années suivantes, le pouvoir et l'influence des califes ne parut éprouver aucune diminution. Quand les successeurs du prophète eurent été dépouillés de l'Afrique, de l'Égypte et de l'Espagne, leur héritage ne s'affermir point par la concentration de forces que produisit la perte de ces provinces éloignées. Les califes n'avaient conservé que peu d'autorité dans les affaires temporelles. Peut-être même, dès les premiers temps du califat, mais sans aucun doute, lorsque le siège du gouvernement eut été transporté de Médine à Damas, les différens princes de l'Arabie se réservèrent l'exercice de leur indépendance, et ne regardèrent les

(1) MARIGNY, t. IV, p. 440; *Harris's Philol. Inquiries*, p. 387-8; et ABUL-PHARAJIUS, *Hist. compen. dynast. prolegom.*, p. 32.

califes que comme les simples chefs de la religion musulmane (1). Ces démembremens prouvaient la faiblesse du centre du gouvernement; et ce grand édifice fut bientôt écroulé. Dans l'espoir d'assurer la conservation de l'empire, on avait investi du commandement impérial les lieutenans des provinces. Mais l'état de nullité des princes qui occupaient le trône, et leur résidence éloignée donnèrent aux divers gouverneurs la facilité de rendre leur pouvoir héréditaire, et de s'emparer de tous les attributs de la royauté, à l'exception du titre de rois. Ils gardaient tous les revenus entre leurs mains, sous prétexte de se réserver une force pour défendre les provinces contre les ennemis étrangers, tandis que ces sommes étaient employées, en effet, à fortifier ces vice-rois rebelles, contre leurs légitimes souverains. Les Tahérites, les Saffarides et les Samanides (2) renversèrent successivement le pouvoir les uns des autres, et celui des califes dans la Transoxiana et dans le Korasan. Les hommes versés dans la politique peuvent censurer Mahomet pour n'avoir pas formé un système de gouvernement aussi bien qu'un système de conquête. Mais

(1) NIEBUHR.

(2) Pour les histoires particulières de ces trois dynasties, le lecteur curieux se contentera des articles de M'HEUDELLOT.

ce reproche devrait s'étendre aux héros macédoniens et aux conquérans romains. L'accroissement de l'empire de Rome fut beaucoup moins rapide et beaucoup moins frappant que celui du pouvoir des Sarrasins. La perfidie et les trahisons de toute espèce avaient secondé le glaive des républicains : mais ce fut par un grand effort des armes que le monde fut forcé de reconnaître la puissance du commandeur des croyans. Quand l'ascendant de Rome eut atteint sa plus grande hauteur, combien la durée en fut passagère ! Cette imposante machine politique était habilement formée, en effet, pour l'accroissement de son empire, mais non pour sa conservation. Le philosophe sourit du fond de sa retraite, en observant ces élans gigantesques de l'ambition ; et il aperçoit dans la courte durée des plus éclatantes conquêtes, la juste mesure de leur valeur.

Dans les premiers temps du califat, le tribut que les chrétiens payaient pour le libre exercice de leur religion, les dépouilles des vaincus et d'autres sources de revenus étaient religieusement appliqués par les chefs des fidèles à l'érection des mosquées, à la distribution des secours pour les soldats âgés ou blessés, et à des actes de charité. Ignorant les arts inventés par le luxe et la mollesse, les désirs des califes étaient bornés dans leur nombre et dans leur étendue, et semblables aux successeurs de

saint Pierre, en Occident, leur piété et leur bienfaisance leur attiraient le respect et l'admiration du monde. L'eau était leur seule boisson, et le pain d'orge ou les dattes leur nourriture. Le sage Abu-Beker recevait un traitement de trois drachmes d'or seulement du trésor de Médine; et, au retour périodique du sabbath, il distribuait le reste de l'argent du peuple et le sien propre, parmi les musulmans qui avaient mérité cette libéralité, d'abord aux soldats, puis au peuple. Son habit de laine grossière (symbole asiatique du pouvoir spirituel) passa à Omar, et un courtisan, observant combien il était usé, représenta au nouveau commandeur des croyans que la simplicité de son extérieur ne correspondait point à la dignité de son caractère.

« Non, mon ami, répliqua le maître de l'Orient, avec une simplicité non affectée, ou avec un généreux mépris pour le faste des rois, la religion de laquelle Dieu m'a honoré, est le plus beau costume, la plus noble parure, la plus brillante décoration (1). » Mais cette vertu fut bientôt perdue, et, à proportion de l'accroissement des richesses et du pouvoir chez les Sarrasins, la splendeur

(1) *Ockley's History of the Saracens at the end of the lives of Abu-Beker, and Omar*; et D'ONSSON, *Tableau général*, t. IV, p. 109, édit. in-8°. Ces humbles vêtemens avaient en eux-mêmes une vertu égale, au moins, à celle d'un bon évêque du temps de Théodose II.

et la magnificence des cours grecque et persane embellirent , mais corrompirent en même temps les villes de Damas et de Bagdad. Les arts de la paix ralentirent et énervèrent les forces du gouvernement , et les califes voluptueux devinrent incapables de maintenir l'obéissance dans un empire étendu. « Toute l'armée du calife Mochtadi , infanterie et cavalerie , dit Abulfeda , était sous les armes , ce qui tout ensemble formait un corps de cent soixante mille hommes. Ses ministres d'état étaient autour de lui dans le plus éclatant appareil , avec leurs ceinturons resplendissans d'or et de pierreries. Près d'eux étaient sept mille eunuques noirs et blancs. Les portiers , ou gardiens des portes , étaient au nombre de sept cents. Des barques et des bateaux , ornés des plus magnifiques décorations , couvraient la surface du Tigre. Le palais n'était pas moins somptueux : on y voyait suspendues trente-huit mille pièces de tapisserie , dont douze mille cinq cents étaient de soie brodée d'or. Les tapis de pied étaient au nombre de vingt-deux mille : on y voyait cent lions , avec un gardien pour chaque lion. Parmi d'autres spectacles d'un luxe aussi rare que bril-

« L'empereur avait coutume de s'en couvrir , dit Jortin , dans l'espérance d'acquérir par là quelque vertu , comme si la piété pouvait se gagner comme la gale , en portant les habits d'un autre homme. »

lant était un arbre d'or et d'argent qui s'étendait en dix-huit grandes branches, sur lesquelles, ainsi que sur les autres branches plus petites, étaient des oiseaux de toute espèce, imités aussi en or et en argent. L'arbre brillait de feuilles des mêmes métaux; et, tandis que ses branches, au moyen d'une mécanique, semblaient se mouvoir d'elles-mêmes, les divers oiseaux y faisaient entendre leur ramage naturel (1). »

En réfléchissant à l'écroulement de ce grand édifice de la puissance arabe, on ne peut s'empêcher de regarder comme l'une des principales causes de cette catastrophe, l'introduction des gardes turques dans Bagdad. Cette ville était sans cesse troublée par des révoltes; tous les liens étaient rompus entre le souverain et les sujets; et les troupes nationales affraient plutôt un assemblage de partisans de factions, que de soldats de l'état. Ce fut alors que, pour la défense de sa personne et de son gouvernement, le calife Motasem, le dix-huitième des Abassides, forma une milice composée des jeunes gens turcs et tartares, qu'il acheta dans les divers marchés d'esclaves de l'Orient (an 840-870). Mais de protecteurs, ils devinrent bientôt maîtres.

(1) J'ai adopté la traduction que M. Harris a faite de ce passage remarquable. Voyez ses *Recherches philologiques*, p. 363, 364.

des califes. Bagdad fut le théâtre déplorable de leurs violences, de leurs massacres et de leurs rapines; et, semblables aux janissaires de Constantinople, aux mamelouks de l'Égypte et aux gardes prétoriennes de Rome, ils gouvernèrent avec toute la rigueur du despotisme militaire. Deux races de ces Turcs, les Toulonides et les Ikshidites (1), dévastèrent l'Égypte et la Syrie (an 860-970), et le pouvoir des califes fut presque anéanti par eux. Les Madanites, tribu arabe, élevèrent en même temps un empire éphémère en Mésopotamie; mais les Bowides séparèrent à jamais la Perse du califat.

Des controverses et des guerres religieuses précipitèrent la ruine de l'empire mahométan. Les Fatimites de l'Égypte renouvelèrent les disputes qui avaient agité les fidèles, lors de la fondation des dynasties ommiades et abassides, et le sang de plus d'un musulman fut répandu, en défendant la part de vénération qui était due aux quatre compagnons de Mahomet. Les Carmathiens, secte de fanatiques, déclarèrent une haine éternelle à la pompe de la cour de Bagdad; ils altérèrent toutes les formes du culte, permirent l'usage du vin et de la viande de porc, et prêchèrent contre l'utilité du pèlerinage à la Mecque. Ces enthousiastes

(1) De GUIGNES, *Hist. gén. des Huns*, liv. ix.

audacieux portèrent leurs ravages dans toutes les parties de la Syrie et de l'Arabie ; et, à la tête de cinq cents hommes de cavalerie seulement, Abutaher, successeur de Carmath, parut devant les portes de Bagdad. « Votre maître, s'écria-t-il, en s'adressant au général des musulmans, peut avoir trente mille soldats, mais trois hommes tels que ceux-ci manquent encore à son armée. » En même temps, à un signal convenu, un de ces hommes plongea une épée dans son propre sein, un autre s'élança dans le Tygre, et un troisième se jeta dans un précipice (1). Des murs de Bagdad, les Carmathiens traversèrent le désert pour aller à la Mecque ; la ville sainte fut saccagée par eux, le temple même ne fut pas respecté, et des milliers de citoyens et de pèlerins furent mis à mort par ces furieux. Pendant deux siècles, les Carmathiens furent le fléau du califat. L'état fut ébranlé jusque dans son centre, et la paix, depuis lors, n'y fut jamais bien rétablie (2).

(1) DE GUIGNES, *Hist. gén. des Huns*, t. III, p. 222.

(2) D'HERBELOT, art. *Carmath* ; D'OHSSON, *Tabl. gén. de l'empire ottoman*, t. 1, p. 104, in-8° ; et *Davy's Institute of Timur*, p. 185, in-4°, 1783. Ces Carmathiens, après une existence obscure de quelques années, parurent au nord de la Perse sous le nom d'*Hussunés*, qui vient d'*Hussan Subah*, leur fondateur, et ils ont reçu le sceau d'une infamie éternelle, par l'introduction d'une corruption de leur nom (*assassins*) dans la plupart des langues modernes de l'Europe. (MÉNAGE, *Diction-*

DISSERTATION SUR LES CAUSES DES SUCCÈS DES ARMES ET DE
LA RELIGION DE MAHOMET.

La révolution religieuse et politique opérée par Mahomet et les Sarrasins, fut si grande, et les effets en ont été si prononcés et si permanens, qu'en observant ce spectacle, l'esprit est un moment ébloui de sa magnificence et se figure que les causes dont les conséquences sont si imposantes, furent plus merveilleuses que celles qui, dans d'autres conjonctures, ont produit les chocs des empires et des religions. Mais pourquoi nous éton-

naire, in-fol. Paris 1694, art. *assassin*.) Leur chef était justement appelé *chef de la montagne*, à cause du lieu de sa résidence, et il était plus vulgairement désigné sous le nom de *vieux de la montagne*. La base de leur religion était le mahométisme, et les doctrines chimériques des *Saphes* de Perse, furent conservées parmi eux. Mais les principaux dogmes des *assassins* étaient la métempsychose, et la descente du Saint-Esprit dans la personne de leurs imans. Une obéissance aveugle dans la volonté de leur chef, était naturellement, par cette raison, leur premier principe de morale, et comme leur passe-port pour la vie éternelle. Ainsi il les envoyait dans les cours étrangères pour y donner la mort aux objets de sa haine. D'autres princes les engagèrent à leur service dans un but analogue. Leurs meurtres et leurs pillages ont rempli plus d'une page de l'histoire sanglante de l'Orient. Les historiens des croisades, dans les *Gesta Dei per Francos*, en font une mention fréquente. Leur secte subsista encore pendant plus de deux siècles; mais Houlagou-Khan commença, et Tamerlan completa leur destruction. DE GEORGE, *Hist. gén.*, t. III, p. 221-247, t. IV, p. 128, t. V, p. 52. L'histoire des *assassins* a été complètement achevée par le savant M. Falconet, dans deux dissertations qui se trouvent dans le dix-septième vol. des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

nerions-nous du succès des efforts du fanatisme. « Je veux soulever, s'écria Pierre l'Ermite, les nations guerrières de l'Europe pour la cause du Christ. » Et l'Europe obéit à son appel. Les hommes, en général, et particulièrement les Asiatiques, ont toujours prêté une oreille crédule aux récits de ces communications avec le ciel, que l'imagination ou l'imposture ont rêvées ou inventées. Un réformateur éloquent et hardi, soit dans la politique ou la religion, ne sera jamais sans disciples; et, comme un habile orientaliste l'a observé, « l'exemple de Moseilama, rival de Mahomet, prouve avec quelle facilité les Arabes admettaient, et avec quel zèle ils défendaient les prétentions mal fondées de tout imposteur audacieux (1). » Les soins de la religion avaient été confiés, pendant des années, aux ancêtres de Mahomet; il était donc naturel que l'on cédât sans peine à l'influence de tout membre de cette famille qui s'attribuait la charge de corriger les abus qui défiguraient la croyance établie dans son pays (2). Le prophète arabe, soit sincèrement, soit par adresse, reconnaissait la divinité des lois juives et chrétiennes; et louant, en général, les sentimens et l'esprit de dévotion de ses audi-

(1) *White's sermons ad the Bampton, lecture. note tom., pag. 87, edit. 1784.*

(2) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. xxxii, p. 414.*

teurs , il paraissait vouloir seulement corriger les erreurs de leur jugement et dissiper le nuage de superstition que leurs ancêtres avaient formé autour d'eux. Son système offre un mélange de vérités et d'erreurs ; mais cette circonstance ne tendait nullement à diminuer son crédit sur l'esprit des hommes. Si la vérité pure , simple et abstraite pouvait convenir à la grossièreté de l'entendement humain , le vrai christianisme serait la religion du monde entier. Si le succès était toujours la mesure et la conséquence du mérite , il faut avouer que les systèmes de la superstition païenne semblent mieux d'accord avec la saine théologie , que ne l'étaient les systèmes de philosophie des païens. Dans tout code religieux , on peut remarquer quelque ressemblance entre ses doctrines et le caractère de ceux qui les ont établies ou de ceux pour qui elles ont été formées. Les rapports de la conversation et de l'amitié , et la contemplation de la vérité , constituaient quelques-uns des principaux plaisirs de l'élysée des anciens.

Le système religieux, moral et juridique de Mahomet , était dans une concordance parfaite avec les opinions des Asiatiques. Son paradis voluptueux était bien adapté au caractère des Orientaux ; mais l'image d'un paradis sensuel n'aurait pu seule former une masse de prosélytes fanatiques. La constitution de notre nature morale exige que la reli-

gion s'adresse à nos craintes, aussi bien qu'à nos espérances ; et, si nous jetons un coup-d'œil sur les différens systèmes de superstition, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau monde, nous trouverons que, malgré tout ce qui, dans leur ensemble, peut choquer et rebuter la nature humaine, leurs zélateurs ont cependant été plus nombreux que ceux des amis de la vérité. En effet, la prospérité du mahométisme, pendant la vie de son fondateur, n'est pas plus étonnante que l'existence temporaire de différentes hérésies de l'église ; et la continuation de l'erreur après la mort de Mahomet, est aussi peu étrange que celle des innombrables déviations du christianisme que les magistrats civils ont souffertes, et que des millions d'hommes de tous les siècles ont reçus comme des vérités divines. Si néanmoins Mahomet n'eût point eu recours aux armes, et si le monde asiatique n'eût point été dans un état d'inertie militaire sans exemple, la religion du *Koran* aurait été confinée dans les déserts de l'Arabie ; mais les armes des chefs des fidèles établirent les doctrines du prophète et changèrent la face du globe. La remarque de Machiavel que « nul ne peut se faire prince ni fonder un état, sans circonstances favorables », n'a jamais été plus complètement réalisée que dans l'exemple de Mahomet et des califes. Dans aucune période du monde, la condition faible et chancelante de ses empires

n'avait été telle que dans le septième siècle. Les vertus héroïques des guerriers de l'antiquité avaient disparu dans leurs descendans. La sage politique ne dirigeait plus les conseils publics, et il n'existait ni talens ni courage pour réparer les erreurs ou rétablir les prospérités de l'état. Les noms des empereurs de Perse et de Byzance retentissaient dans toutes les parties du monde asiatique ; mais la force intérieure de la Perse avait toujours été en déclinant depuis des années, et ses guerres avec Constantinople avaient ébranlé sa puissance jusque dans ses fondemens. L'empire byzantin embrassait des territoires riches et spacieux, mais il avait été dépouillé de ses forces et de sa splendeur par ses guerres avec la Perse, et par les invasions des Goths et des Huns. De plus, il était troublé par des révoltes intestines ; le peuple était fatigué et opprimé par la tyrannie et les extorsions des grands ; et les descendans des Césars et des Antonins, abandonnés à l'indolence et à la sensualité dans les palais de Constantinople, n'étaient plus accessibles à l'honorable ambition de conserver la domination du monde.

Mais les hommes qui s'étaient rangés sous les drapeaux du prophète de la Mecque et de ses successeurs, étaient capables de s'opposer à la phalange macédonienne elle-même ; et en jetant la vue sur le caractère des différentes na-

tions asiatiques, nous ne pouvons pas plus nous étonner des révolutions politiques que les Arabes effectuèrent, que des divers empires que les Tartares ont élevés. Ces deux races d'hommes étaient, sur tous les points de leur caractère, précisément les mêmes. La rudesse, la férocité, le mépris du danger et de la mort, le désintéressement et l'énergie de l'âme distinguaient aussi fortement les bergers de l'Arabie, que ceux de la Tartarie. Des causes innombrables rendirent les Arabes un peuple guerrier. Ils croyaient que dans la division de la terre les climats riches et fertiles avaient été assignés aux autres branches de la famille humaine, et que la postérité d'Ismaël proscrit pouvait recouvrer, par la ruse ou par la force, la portion d'héritage dont'il avait été injustement privé; c'est pourquoi le vol devint un principe national. Le pays fut partagé en divers gouvernemens, et les guerres intestines de l'Europe durant le moyen âge, ne peuvent offrir qu'une faible image de l'état de désordre de l'Arabie. La disposition à la vengeance est fortement prononcée parmi les Arabes; le sang seul peut expier une offense ou une insulte. Mais par une singulière loi de repressaille, la tête, non du meurtrier, mais celle du personnage le plus distingué de sa tribu, doit en porter la peine. La vengeance se perpétue pendant des siècles, et nous n'avons pas besoin.

de preuves plus frappantes de l'état généralement hostile de ce pays que ce seul fait, que par le consentement unanime de ses habitans deux mois étaient annuellement consacrés à la paix (1).

Mais indépendamment, ou abstraction faite des sentimens communs aux guerriers, la prospérité des Sarrasins fut assurée par des motifs encore plus puissans ; un enthousiasme de religion, ardent et impétueux, excitait tout leur zèle. Les mahométans étaient aussi fanatiquement dévoués à l'établissement de leur religion, que les croisés de l'Europe, cinq siècles plus tard, furent ardens pour son extirpation. Des considérations purement temporelles peuvent avoir animé en secret les cœurs des uns et des autres ; et l'amour-propre enivré de ses illusions, se plaît souvent à donner à l'ambition le nom de vertu ; mais les récompenses qui devaient suivre le martyre étaient également anticipées par les Sarrasins et par les croisés ; et le récit précédent des guerres des Sarrasins, quand il sera comparé avec une histoire des croisades, autorisera peut-être la conclusion qui semble se présenter d'elle-même, que l'enthousiasme animait encore plus l'esprit des mahométans que celui des chrétiens.

(1) NIEBUHR, *Description de l'Arabie*, p. 26-30; *Sale's, Prelim. discourse*, sec. 7.

L'histoire n'oppose aucun parallèle aux conquêtes des Sarrasins. Des changemens de langage, de mœurs et d'opinions ont eu lieu chez des nations vaincues ; mais c'étaient là les résultats graduels, éloignés, et souvent inaperçus de la conquête. Les Sarrasins portaient le fer d'une main et le *Koran* de l'autre. L'agrandissement politique était le moyen et non le but de leurs expéditions militaires. Les succès de leur religion et ceux de leurs armes marchaient d'un pas égal.

« La circonstance, » dit Paley avec beaucoup de sagacité, « que les conquêtes de Mahomet devaient apporter sa religion avec elles, excitera peu de surprise, lorsque l'on songera aux conditions qu'il imposait aux vaincus ; la mort ou la conversion était le seul choix offert aux idolâtres ; on laissait aux juifs et aux chrétiens l'alternative, un peu moins rigoureuse, de la soumission et du tribut, s'ils persistaient dans leur religion ; ou d'une participation, égale aux droits et aux libertés, aux honneurs et aux privilèges des fidèles s'ils embrassaient la religion de leurs vainqueurs (1). » Et si l'ineptie politique des empires de Perse et de l'Est, en général, facilita les progrès des armes de Mahomet, les disputes re-

(1) *Paley's Evidences of christianity*, vol. II, sec. 3.

ligieuses parmi les chrétiens de l'Orient, et le règne absolu de l'ignorance et des ténèbres, ne fut pas moins favorable à l'avancement de sa religion. Dès les temps primitifs du christianisme, la corruption des simples doctrines des sept églises de l'Asie commença. Le genre humain, toujours plus disposé aux sentimens d'une religion spéculative qu'à la pratique de la vertu, s'est toujours livré à l'investigation d'objets que la Providence a expressément soustraits à sa vue. Les chrétiens asiatiques ne se contentèrent point de reconnaître humblement l'union de la divinité et de l'humanité dans la personne du Christ, et ils s'engagèrent audacieusement dans la recherche de la nature et de l'essence de cette union mystérieuse. La discussion sur des sujets si fort au-dessus de la raison, quoique non contraires à sa tendance, les entraîna dans des controverses sans fin. Il était impossible, et par la nature du sujet et par l'imperfection de l'entendement humain, d'obtenir jamais ni certitude, ni satisfaction. La sagesse de l'église rassemblée s'efforça de rétablir la tranquillité, en proclamant les opinions orthodoxes. Mais le zèle des sectaires méprisa cette décision, dont les auteurs semblaient s'attribuer des connaissances supérieures; des partis sans nombre troublèrent la hiérarchie chrétienne, l'animosité fut fomentée, l'esprit sauvage de la persécution

s'insinua dans tous les cœurs, et la paix et la bienveillance envers les hommes furent bannies de la terre. Au temps où Mahomet parut, la littérature était à peine cultivée, les barbares du Nord avaient détruit tous les monumens des sciences, les horreurs de la guerre empêchaient les habitans des provinces de songer à embellir la vie, tandis que la philosophie et les arts libéraux ne pouvaient espérer de protecteurs, ni parmi des empereurs voluptueux et indolens, ni parmi la noblesse qui les entourait. Dans cet état de ténèbres et d'erreur, la superstition se glissa naturellement. Les craintes des hommes n'étant pas convenablement modérées par une connaissance exacte de l'Écriture, firent naître la pratique d'user de cérémonies vaines, puériles, et qui n'avaient point été prescrites. La vierge Marie fut plus révérée que le Christ lui-même; les saints et les martyrs, et jusqu'aux reliques de leurs corps et de leurs habits, devinrent des objets de culte; enfin la doctrine du purgatoire, qui, en supposant les hommes capables d'expier leurs propres péchés, rend inutile le sacrifice du Christ, n'était qu'une partie des superstitions sans nombre que la terreur et la crédulité enfantèrent (1) (*).

(1) *White's Sermons at the Bampton, lecture.*

(*) Le lecteur doit se rappeler que l'auteur n'est point catholique.

Le succès du mahométisme est une effrayante exception à la vérité générale, que la persécution ne produit point la conversion. Les églises, dans les différentes villes conquises, furent changées en mosquées; des collèges et des écoles furent fondés par le conquérant, et des motifs d'intérêt temporel occasionnaient l'apostasie de plusieurs milliers de chrétiens faibles ou ambitieux. Les enfans naissaient et étaient élevés dans la foi de Mahomet, et surpassaient, du moins en sincérité, leurs pères infidèles. L'islamisme devint la religion établie du monde asiatique. La jurisprudence, les mœurs et toutes les habitudes de la vie furent réglées par le *Koran*, ou soumises aux doctrines qui y sont exposées. Tout, en Asie, est matière de règlement, et la liberté d'opinions n'étant que peu permise ou encouragée dans les gouvernemens despotiques de l'Orient, le mahométisme une fois reçu, devint stationnaire. Le code humain s'y trouve mêlé avec le divin, et les idées de changement et de profanation y sont inséparables. Comme le renversement de l'édifice politique et social pouvait résulter d'un changement d'articles de foi, toutes les classes d'hommes étaient intéressées au maintien du culte national.

Une circonstance d'une solution difficile reste encore à examiner. La Transoxiana et le Korasan furent conquis par les Sarrasins; mais quelques tri-

bus tartares et turques recouvrèrent bientôt l'indépendance de leur pays. L'islamisme fut prêché par les Sarrasins, et les idoles de la nation furent détruites. Cependant en lisant l'histoire du peuple tartare, on ne trouve point que la religion nouvelle ait laissé de vives impressions dans ces immenses contrées. Ainsi, quoique nous ne puissions être précisément étonnés que, quand les Arabes furent expulsés du pays, ou se trouvèrent perdus dans la masse de la population tartare, leur religion ne fut point éteinte, il est singulier toutefois que presque tous ces conquérans du Nord, immédiatement après leur irruption vers le Sud, et sans attendre les influences graduelles de l'éducation, embrassèrent la religion dominante des peuples dont ils avaient envahi les terres. Les Tartares de tous les âges eurent leurs systèmes de superstitions, mais qui furent aussitôt abandonnés toutes les fois qu'ils y virent un obstacle à leurs vues de conquêtes. Les Arabes, au contraire, imposèrent leur religion à leurs ennemis, et les autres nations de conquérans ont permis que les matières d'une nature divine fussent respectées. La conduite des Tartares fut incontestablement sage et politique : mais nous ne sommes point habitués à attribuer des motifs d'une politique raffinée aux actions de ces barbares.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DE L'EMPIRE MAHOMÉTAN DES TARTARES.



Limites géographiques de la Tartarie. — Caractère et genre de vie des Tartares. — Leurs invasions dans les pays conquis par Mahomet et ses disciples. — Dynasties mahométanes dans l'Indostan. — Dynasties mahométanes fondées dans l'Inde par Mahmoud, sultan de Gazna. — Règne de Mahmoud, an de J.-C. 999. — Ses douze expéditions dans l'Inde. — La pagode de Sumnaut. — Caractère et mort de Mahmoud, an de J.-C. 1030. — Chute de l'empire gazine, et successeurs de Mahmoud dans l'Inde, an de J.-C. 1160. — Invasion de Tamerlan dans l'Inde, an de J.-C. 1399. — Empire Mogol, an de J.-C. 1530. — Akber, an de J.-C. 1605. — Aureng-Zib. — Chute de l'empire Mogol, an de J.-C. 1707. — Nadir-Shah. — Massacre à Delhi. — Règne de Gengis-Kan et de ses successeurs. — Naissance et premières années de Gengis-Khan. Il est appelé le *grand khan*, an de J.-C. 1206. — Ses invasions dans la Chine, ans de J.-C. 1210-14; dans le Korasan et la Perse, ans de J.-C. 1218-24. — Sort de Gelaledin. — Mort de Gengis-Khan, an de J.-C. 1227. — Ses successeurs. — Conquête de la Chine, ans de J.-C. 1234-79. — Soumission de l'Asie et de l'Europe, ans de J.-C. 1235-58. — Chute de la dynastie de Gengis-Khan, an de J.-C. 1295. — Empire de Tamerlan. — Naissance de Tamerlan, an de J.-C. 1336 (avril). — Il s'empare de la dignité impériale, an de J.-C. 1370. — Conquête de la Tartarie, ans de J.-C. 1370-96; de la Perse, ans de J.-C. 1380, etc.; de la Syrie, an de J.-C. 1400. — Victoire de Tamerlan sur Bajazet. — Bataille d'Angora, an de J.-C. 1402 (juillet). — Traitement de Tamerlan à l'égard de Bajazet. — Mort de Tamerlan, an de J.-C. 1405 (avril). — Parallèle entre les caractères de Gengis-Khan et de Tamerlan. — Dynasties

des Seljuks. — Règne de Trogol, ans de J.-C. 1038-63. — Défaite des Gaznavides et conquête de la Perse, an de J.-C. 1038. — Les Seljuks turcs soutiennent le calife de Bagdad, an de J.-C. 1055. — Trogol, nommé vice-régent du monde musulman. — Sa mort. — Règne d'Alp Arslan, an de J.-C. 1063. — Guerre contre l'empire grec. — Défaite et captivité de l'empereur grec, Diogène, an de J.-C. 1071. — Magnanimité d'Alp Arslan à l'égard de Diogène. — Son expédition dans le Turkestan. — Mort d'Alp Arslan, an de J.-C. 1072. — Son caractère. — Règne de Malek-Shah, ans de J.-C. 1072-92. — Étendue de son pouvoir. — Son caractère. — Caractère et conduite de son ministre Nedham. — Mort de Malek. — Division de l'empire des Seljuks. — Dynastie de Rhoun. — Les Ottomans ou la puissance turque actuelle. — Origine des Ottomans, an de J.-C. 1240. — Règne d'Ottoman, ans de J.-C. 1299-1326. — Son invasion en Bithynie. — Naissance de l'empire ottoman. — Règues d'Orchan, ans de J.-C. 1326-60; et d'Amurat, 1360-89. — Formation des janissaires, an de J.-C. 1362. — Règne de Bajazet, ans de J.-C. 1389-1405. — Successeur de Bajazet. — Prise de Constantinople par les Turcs, an de J.-C. 1453. — Caractère des sultans ottomans.

On pourra se faire une idée assez exacte de la Tartarie en imaginant une ligne tirée le long des bords septentrionaux du Pont-Euxin et de la mer Caspienne, et en passant de là par le côté oriental de la mer Caspienne vers le sud du Korasan. Si cette ligne s'étend à l'Est, par les frontières de l'Inde, des pays situés entre l'Inde et la Chine, de la Chine elle-même et du royaume de Corée jusqu'à l'Océan oriental, les limites de la Tartarie méridionale se trouveront tracées. Elle est bornée

à l'Est , par l'Océan oriental ; au Nord par la mer Glaciale , à l'Ouest, par une ligne supposée depuis l'extrémité occidentale du Pont-Euxin jusqu'au lieu où la rivière d'Ohi se jette dans la mer. La Tartarie peut être divisée en orientale et en occidentale, moyennant une ligne tirée par le méridien de Pékin jusqu'à la mer Glaciale; le territoire situé au levant de cette ligne peut être appelé Tartarie orientale, et celui du couchant peut être désigné par le nom de Tartarie occidentale.

Les anciens géographes grecs ne connaissaient qu'imparfaitement cette vaste étendue de pays. Ils ignoraient complètement l'existence de la Sibérie. L'Imaüs ou le Caff, montagne entre Samarcande et Casghar, bornait leur connaissance du Nord-Est de l'Asie, et leurs recherches n'ont jamais été poussées au-delà des froides régions du Caucase. Dans les jours brillans de la république, la Tartarie était inconnue aux Romains. Ils ne songeaient point au séjour des tribus d'où devaient sortir les vainqueurs de leurs arrière-neveux, et rien ne pouvait leur faire prévoir le malheur réservé à leur postérité, de voir les riantes plaines du midi désolées par ces Scythes sauvages. Les Grecs, et plus tard les Romains, donnèrent à toute cette immense contrée le nom de Scythie. Dans les temps modernes, et dans le monde occidental, elle a été appelée généralement Tartarie, du nom d'une na-

tion subjuguée par les tribus des Mogols. Les mahométans étendent fréquemment à toutes les régions désertes du Nord le nom de Turkestan, territoire qui, en raison de sa proximité de la Perse, leur est mieux connu que le reste des pays tartares (1).

Les bergers du nord de l'Asie n'offrent aucune trace de ces descriptions poétiques qui tendent à identifier les idées de paix et d'innocence avec les occupations de la vie pastorale. Quelque infinies en variétés que puissent être les images du caractère moral, et des habitudes sociales d'un peuple dispersé sur une aussi vaste portion du globe, un des grands traits de l'humanité leur est cependant commun à tous, car les registres du temps offrent les Tartares à nos yeux comme ayant une insatiable ambition. Dans les régions glacées du nord de la Tartarie, la nature est avare de ses dons, et le sol ingrat se refuse aux travaux de l'agriculture. L'avantage de la situation naturelle des territoires méridionaux, et particulièrement de ceux du midi de la Tartarie orientale, n'est point du tout sensible, à cause de la grande

(1) DE GUIGNES, *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols, et des autres Tartares occidentaux*, t. II, p. 1, etc. 5 vol. in-4°; Paris, 1758; D'HERBELLOT, t. IV, p. 46, etc. D'ARVILLE, *Nouvel Atlas de la Chine, de la Tartarie chinoise et du Thibet*, fol. , La Haie, 1737.

hauteur de ses plaines, dont quelques-unes sont d'un demi-mille au-dessus du niveau de la mer.

Dépourvus par cette raison de blé et de fruits, les peuples sont réduits pour leur subsistance à leurs seuls troupeaux, pour lesquels ils sont obligés d'aller chercher des pâturages au loin. Des tentes et des charriots couverts leur servent de demeure durant leur courte résidence dans chaque lieu où ils s'arrêtent. Pendant l'été, ils fuient vers le Nord; dans l'hiver, ils cherchent au Sud, mais souvent en vain, une retraite et un abri contre un climat rigoureux. N'étant attachés par aucun lien à leur terre natale, toutes les douceurs que les associations domestiques présentent à l'esprit, se trouvent pour eux dans le camp. Si le mécontentement fait naître parmi eux le désir du changement, ou si l'esprit de conquêtes vient à s'emparer d'eux, soit qu'ils se mettent en mouvement comme une armée, ou comme une réunion de bergers, ils n'éprouvent ni répugnance à quitter la place qu'ils avaient occupée, ni sollicitude pour leur sort futur. Une disposition active à l'agrandissement est naturelle à l'homme de tous les pays et de tous les temps : elle a également servi d'impulsion au citoyen et au sauvage, aux Athéniens et aux Tartares. La richesse et la fertilité des terres que le ciel avait douées de ses bienfaits les plus abondans, invitèrent la rapacité des ber-

gers du Nord. Ils quittèrent leurs climats inhospitaliers, subjuguèrent leurs ennemis éternels, et ce fut ainsi que pendant des siècles, le torrent de l'émigration et de la conquête forma un flux et un reflux continu à travers les plus stériles et les plus fécondes régions de la terre.

L'histoire des Tartares se trouve étroitement liée avec l'histoire des grands empires anciens et modernes. L'édifice majestueux de la grandeur romaine fut ébranlé par une corruption intérieure : mais sa ruine fut hâtée et accomplie par les barbares du Nord. Les révolutions politiques qui bouleversèrent l'Asie septentrionale, obligèrent celle des tribus tartares qui avaient été conquises par leurs compatriotes, plus courageux, de descendre vers les limites de la domination romaine pour chercher leur salut et leur repos : mais ils ne pouvaient demeurer long-temps dans un état paisible. Ils changèrent le nom de peuple limitrophe en celui de conquérans, et l'envahissement du monde romain suivit de près leurs premières tentatives.

Les invasions des Tartares dans le midi depuis l'époque de Mahomet, et celles que l'on peut considérer comme rattachées à la propagation de sa religion, ont été portées au nombre de cinq. Une histoire de ces irruptions doit comprendre un aperçu, 1° des dynasties mahométanes dans

l'Indostan , 2° des règnes de Gengis-Kan et de ses successeurs , 3° de l'empire de Tamerlan , 4° des dynasties seljukianes , 5° de l'élévation des Ottomans ou de la puissance turque actuelle.

Les talens supérieurs de quelques hommes favorisés de la nature , et les effets prodigieux de leur habileté transcendante , soit dans la guerre , soit dans les combinaisons de la politique , se sont manifestés d'une manière frappante dans l'histoire des héros asiatiques : mais les empires qu'ils ont fondés n'ont été , malgré leur puissance et leur éclat , que d'une nature passagère. En effet , les noms de Mahmoud , de Seljuk , et de Gengis même , sont presque perdus dans l'oubli ; et la postérité de Tamerlan n'a perpétué que dans l'Inde seule , la mémoire de son fondateur. L'histoire des Turcs ottomans actuels , descendans d'une tribu tartare , qui formait une partie de l'armée de Mahomet , le Korasan , n'offre aucune exception à cette remarque sur l'instabilité de la grandeur impériale de l'Asie : car l'empire des Ottomans n'a brillé de tout son éclat que pendant une courte durée relative ; et ne cesse , depuis un grand nombre d'années , de pencher vers sa ruine.

Tandis que le califat de Bagdad tombait en dissolution , une race de princes , appelés dans l'histoire de l'Orient , les Samanides , dépouilla les souverains légitimes des fidèles , d'une partie de

leurs plus riches territoires, et exercèrent une autorité absolue sur Bokharah, Korasan, une grande portion de l'empire persan, Candahar, Zabulistan, Caboul et les montagnes des Afghans ou Patans. Un esclave turc, nommé Alpteghin, s'éleva par tous les degrés des emplois les plus honorables, soit militaires, soit civils; et sous le règne d'Abdalmalec, cinquième roi de la dynastie des Samanides, il fut nommé gouverneur de la vaste province de Korasan. A la mort de son maître, il s'efforça d'arracher le sceptre des mains faibles de Mansour, successeur, encore enfant, du dernier monarque; mais les émirs de ce pays se rallièrent autour du trône, et Alpteghin fut contraint de s'éloigner de la ville royale de Bokharah. L'ambitieux gouverneur se retira, suivi des admirateurs de son courage et de sa hardiesse, dans la ville de Gazna, située à l'extrémité la plus occidentale de Cowmul, l'une des nombreuses rivières tributaires de l'Indus. Mansour s'efforça vainement de mettre obstacle à son pouvoir, et, pendant seize années, Alpteghin accrut son domaine et sa célébrité (1). Sabactazin, à la fois son gendre, son lieutenant et son conseiller, devint aussi son successeur (an 995). Quoique maître absolu dans Gazna, il fut pendant quelque temps considéré

(1) D'HARBELOT, vol. 1, p. 205.

par les Samanides seulement comme le gouverneur d'une province: son exacte discipline militaire et sa libéralité envers ses officiers lui valurent l'amour et l'admiration de ses sujets. Il affermit la paix et le bonheur dans toutes les parties de sa domination, porta ses armes et la foi musulmane dans l'Inde, détruisit les monumens de la superstition païenne, ravagea le Panjab et bâtit la ville de Bost et celle de Kosdar, près de l'Indus. Nouh, fils de Mansour, traita Sabactazin comme un allié, plutôt que comme un sujet. Le roi de Turkestan menaçait d'éteindre la dynastie des Samanides, mais le courage des Gaznavides soutint le trône, et les Turcs furent chassés des provinces qu'ils avaient envahies (an 997) (1).

A la mort de Sabactazin, Ismaël, son plus jeune fils, fut reconnu roi, conformément au vœu de son père; mais Mahmoud, un autre des fils de Sabactazin, et qui s'était déjà distingué en secondant ce dernier dans la guerre entreprise contre le roi de Turkestan, prit les armes contre son frère, et s'assura, d'une manière victorieuse, son droit de primogéniture. Mahmoud peut être considéré comme le premier des sultans Gaznavides, et il construisit, en effet, un grand édifice sur les fondations de la puissance que Sabactazin avait je-

(1) DE GUIGNES, vol. III, p. 156-159.

tée. Le royaume des Samanides fut anéanti, et les prières publiques pour la famille des ancêtres des maîtres du nouveau souverain furent effacées des livres consacrés au service de la mosquée. Irak et la Perse se soumirent à son pouvoir ; et jusqu'à l'humble indépendance du petit territoire de Gaur, qui, sous les descendants d'une branche d'une dynastie persane, avait long-temps joui du repos au milieu des calamités dont il était environné, porta ombrage à l'infatigable ambition du monarque gaznavide. Enfin, depuis la mer Caspienne jusqu'au Gange, depuis la Transoxiana jusqu'aux environs d'Ispahan, l'on ne voyait régner d'autre tyran que Mahmoud.

Mais c'est ce même sultan (1) qui, comme fondateur de la puissance mahométane dans l'Inde, a le plus de droit à exciter notre intérêt. Avant son règne, les incursions faites dans ce pays intéressant, par d'autres princes musulmans, avaient été partielles et en petit nombre ; mais la perspective du pillage inspira aux soldats de Mahmoud un courage intrépide contre les *éléphants de la guerre*, et en douze expéditions dans l'Indostan,

(1) Mahmoud fut le premier prince mahométan qui porta ce titre. L'ancienne dénomination était *maleh*, ou roi. Ce fut par l'application de ce titre de sultan, à Mahmoud, qu'un gouverneur de Segistan flatta la vanité de son maître, et se sauva de la peine due à sa rébellion.

ses conquêtes surpassèrent de bien loin celles du héros macédonien. La ville de Kinnoge, en remontant vers le Gange, les villes de Lahor, de Delhi et de Muttra devinrent ses tributaires, et ses troupes, se livrant à tous les excès, pillèrent et ravagèrent le riche royaume de Guzerat. Dans le cours de ses excursions, au couchant de l'Inde, il découvrit un des plus magnifiques objets de la superstition indienne. Deux mille bramines et une troupe nombreuse de jeunes filles dansant et exécutant de la musique, était consacrés au service de la pagode de Sumnaut. La partie supérieure du temple était soutenue par cinquante-six colonnes revêtues de lames d'or, et incrustées par intervalles de rubis, d'émeraudes et d'autres pierres précieuses. Une lampe suspendue à la voûte, éclairait seule ce vaste édifice, et sa lumière, réfléchie par une quantité innombrable de pierreries, répandait une forte et brillante clarté dans tout le temple. L'image de Sumnaut même s'élevait au milieu de l'enceinte. Cette idole était composée d'une seule pierre, haute de cinquante coudées, dont quarante-sept étaient ensevelies sous le sol; et c'était dans ce lieu même que, selon la tradition des bramines, ce dieu était adoré depuis environ quatre à cinq mille ans. Son image était lavée soir et matin avec de l'eau nouvelle apportée du Gange à une distance de

douze cents milles. Autour du dôme étaient dispersés plusieurs milliers d'images en or et en argent, de formes et de dimensions diverses. Ainsi toutes les divinités révéérées dans l'Indostan étaient rassemblées en ce lieu comme dans un immense panthéon (1).

Les prêtres invoquèrent en vain la colère de leur principal Dieu contre le perturbateur de leur culte. Le sang de cinquante mille adorateurs de Sumnaut fut répandu inutilement pour la défense de leur idole. Un trésor d'argent et de pierreries, égal à dix millions sterlings, fut offert par les brahmines pour l'inviolabilité de l'image sacrée; mais, par l'ordre de Mahmoud, dont le zèle religieux s'indignait de l'idée d'être regardé comme un marchand d'idoles, la statue fut mise en pièces et une quantité de diamans et de rubis, d'une valeur bien au-dessus de la rançon proposée par les prêtres astucieux, tomba aux pieds du sultan gazonvide. Il traita les Hindous avec toute la rigueur d'un conquérant, et avec toute la furie d'un convertisseur; non-seulement il pilla tous leurs trésors, mais il renversa leurs temples et massacra tous les idolâtres qui se trouvaient sur son passage (2). Son enthousiasme pour le mahométisme

(1) *Maurice's History of modern Indostan*, vol. 1, p. 295.

(2) *Orm's Preliminary dissertation to his Coromandel war*, vol. II, p. 9, in-4°. London, 1753.

était aussi fort que celui qui avait enflammé les premiers prosélytes de cette religion ; et le titre de protecteur des fidèles, dont le calife de Bagdad, Caderbillah, le revêtit, en lui donnant en même temps le royaume de Samania, avait été bien mérité par son fanatisme et son intolérance. Les vertus martiales et austères du conquérant, et ses grandes qualités, comme prince, furent malheureusement dégradées par la passion basse de l'avarice. A l'approche de sa dernière heure, il ordonna que les dépouilles de l'Inde fussent apportées devant lui. Des plaintes lamentables sortirent de sa bouche, et des larmes parurent dans ses yeux, en contemplant ces vains objets de l'ambition terrestre : il ne songea point à donner ce qu'il était hors de son pouvoir de retenir ; et ceux qui l'entouraient furent enfin obligés de les soustraire à sa vue, parce que leur aspect ne servait qu'à rendre plus aiguës les angoisses de sa mort (1).

Durant le règne de Massoud, son fils et son successeur, l'empire gaznavide devint plus puissant par la réunion du reste de la Perse (excepté les provinces du Farsistan) et du territoire des Bowides sur les bords du golfe Persique. Mais les Tartares seljukians, dont l'histoire sera détaillée ci-

(1) D'HÉRELLOT, vol. II, p. 517-525 ; DE GUIGNES, vol. III, p. 160, 175 ; DOW'S *Hist. Indistan*, vol. I, p. 34-99, in-4°, édit. 1768.

après, s'étant prévalus d'une expédition de Massoud, qui avait entrepris de subjuguier une portion de l'Inde, lui enlevèrent le Korasan. La perte de cette province fut bientôt suivie du démembrement total de l'empire gaznavide (an 1160). Kosrow Shaw, le dernier prince de cette dynastie, fut déposé par Houssain Gauri, natif de Gaur, lequel se rendit maître d'une portion considérable de l'empire gaznavide, à l'occident, tandis que les descendants de Mahmoud ne conservèrent que pendant peu d'années les provinces contiguës des deux rives de l'Indus. Les Gaurides finirent par arracher la domination de ses provinces à leurs faibles possesseurs; et ils établirent le siège de la puissance mahométane dans l'Inde, à Lahor..

Les sultans de Gaur se livrèrent au zèle religieux aussi bien qu'à l'esprit militaire des Gaznavides. Mahomet Gauri ravagea Bénarès, siège principal de la religion indienne, et détruisit les idoles, avec des circonstances de cruautés, dignes d'un successeur de Mahmoud (1). La mort de cet em-

(1) Bénarès était regardé comme le siège principal de la science des Bramines; et nous pouvons croire que, vers cette période, le langage sanscrit, qui auparavant était le langage commun de l'Indostan, commença à être altéré dans sa pureté, par le mélange des mots qu'y introduisirent les conquérans; par la succession des temps, de nouveaux dialectes, formés de la langue du pays et de celle des étrangers, se propagèrent peu à peu; et le sanscrit, dans sa pureté primitive,

pereur donna lieu à une nouvelle division de l'empire gaznavide. Eldoze retint la partie persane; et les territoires indiens tombèrent en partage à Cuttub, le serviteur et l'ami du dernier empereur. La dynastie des Patans ou des Afghans, dans l'Indostan, fut fondée par Cuttub. Les Afghans, dans l'origine, habitaient la région montagneuse, située entre l'Inde et la Perse ou l'ancien Paropamisie. Cuttub, avant son élévation au trône, avait porté ses armes, sous Mahomet Gauri, dans Agimul et dans Guzerat. Jusqu'à l'achèvement de ses conquêtes, Lahor fut sa capitale, mais la nécessité de fixer la résidence impériale près du centre de ses états, l'obligea de s'établir à Delhi. Son successeur, l'empereur Altumsh, conquit la vaste province du Bengale, et y introduisit la religion mahométane. Les portions des territoires gaznavides ou gauris, comprises dans la Perse et dans la Tartarie, furent réunies à cette époque à l'empire de Gengis-Khan (1).

Pendant les deux siècles suivans, les Mogols ne cessèrent de dépouiller peu à peu les princes mahométans des richesses qu'ils avaient conquises vers l'Indus; mais passant légèrement sur cette pé-

n'existe plus que dans les anciens livres, *Rennell's Memoir thro his map of Indostan*, introd., p. 47.

(1) *Rennell's Mémoire*, introd., p. 48 et suiv.

riode obscure , nous nous arrêterons seulement à considérer la descente de Tamerlan dans l'Inde. Ce destructeur de la race humaine renouvela de la manière la plus terrible les irruptions des Mogols. Quatre-vingt-dix mille chevaux franchirent , près de Kavuck , l'Hindu-Kho , ou le Caucase indien. Le passage de ces montagnes demandait tout le courage d'un chef entreprenant. Les neiges ne cédèrent point à l'influence de l'été , et les difficultés que la nature même opposait à cette entreprise étaient encore aggravées par les attaques continuelles des Siahposhians , brigands féroces de ces hautes régions. Durant la descente , des milliers d'hommes et de chevaux furent précipités des éminences qui se trouvaient entre l'extrémité du sommet de la montagne et les plaines situées au-dessous. Tamerlan lui-même était placé sur une espèce de traîneau , auquel des cordes de cinq cents coudées de longueur étaient attachées par le moyen de plusieurs anneaux de fer. Ses soldats le dirigeaient sur la neige , ou le suspendaient dans l'air , selon les accidens du terrain ; et ce fut de cette manière qu'il parvint au pied de la montagne (1).

C'était au passage d'Attok , que le héros macé-

(1) DE GUIGNES , liv. xx.

donien avait jadis traversé l'Indus (1). Le chef des Tartares dirigea sa marche à travers Cubul ; s'avança ensuite vers Irjab, Shenuzan, Nughz, Bunnoo, et passa l'Indus à Reishi', ville située à quelque distance au-dessous d'Attok (2). En poursuivant le cours du Panjab, ou de cinq ruisseaux tributaires de l'Indus, qui donnent le nom de Panjab à la province-frontière du côté de la Tartarie, il marcha sur les traces d'Alexandre. Au bord oriental de l'Hyphasis, généralement appelé la quatrième des rivières Panjab, et à l'entrée du désert, Alexandre s'arrêta, versa des larmes, et abandonna son entreprise. Tamerlan passa le Dena, l'une des quatre branches du Setlige, traversa le désert, détruisit la forteresse de Batnir, et de là arriva à Delhi par la route de Samanah (3). Mais

(1) *Rennell's Memoir*, p. 121.

(2) Il est très-rare de trouver une erreur de géographie dans l'ouvrage de M. Gibbon ; mais ce grand historien a manqué d'exactitude, en disant que Tamerlan et Alexandre avaient traversé l'Indus au même endroit, c'est-à-dire à Attok. On s'accorde généralement sur le point du passage d'Alexandre près de ce lieu. Mais il existe une chaîne de montagne entre Bunnoo et Attok, et Sherefeddin et d'autres historiens accrédités de Tamerlan, ne rapportent point qu'il ait pris le chemin qui traverse ces montagnes ; circonstance qu'ils n'eussent point négligé de remarquer si elle eût eu lieu, car ce passage est fort difficile et fort dangereux. C'est pourquoi Tamerlan doit avoir traversé l'Indus au sud de cette chaîne.

(3) *Rennell's Memoir of his map on Indistan*, p. 92-121.

durant sa route, le nombre de ses prisonniers devint très-considérable; en leur donnant la liberté il eût manqué de politique, car dans la supposition de la perte d'une bataille, leur révolte était naturellement à craindre. Le caractère cruel de Tamerlan lui suggéra bientôt un expédient, et en moins d'une heure, après une courte discussion qu'il eut à ce sujet avec ses officiers, cent mille Indiens furent massacrés (1).

L'opulente ville de Delhi était trop complètement plongée dans le luxe et la mollesse, pour être en état d'opposer une puissante résistance aux Tartares. Le sultan Mahmoud équipa une troupe d'éléphants, avec des poignards empoisonnés fixés à leurs défenses; mais ou ils périrent dans les fossés que Tamerlan avait préparés pour eux, ou ils tombèrent au milieu de la destruction générale des hommes et des chevaux. La principale ville mahométane de l'Inde ouvrit ses portes au conquérant, et le pillage et les massacres dont les rues de Delhi furent aussitôt le théâtre rassasièrent l'avarice et la cruauté des troupes de Tamerlan (2).

Le zèle du prince tartare pour le mahométisme

(1) PETIT DE LA CROIX. *Histoire de Tamerlan*, liv. IV, chap. 18.

(2) PETIT DE LA CROIX. *liv. IV, chap. 20; Dow's Indostan*, vol. II, p. 7-9.

ne fut point absorbé par son esprit d'ambition ; mais, conformément au véritable caractère d'un conquérant, il résolut d'exterminer par l'épée plutôt que de convertir par la prédication ces peuples inoffensifs. L'armée tartare continua sa marche vers le lieu où le Gange jaillit des montagnes, et où les habitans de ce pays se rendent pendant certaines saisons, pour se purifier à cette source sacrée. Les massacres recommencèrent alors par l'ordre de Tamerlan, qui ne justifia que trop le titre de *prince destructeur* ; que les peuples lui avaient donné au milieu de leurs calamités et de leur souffrance. En quittant ce lieu, il poursuivit sa route vers le Nord-ouest, et continua ses ravages, quoique non sans opposition, jusqu'à ce qu'il parvint aux frontières de Cashmère (1). Il avait un si ardent désir d'étendre ses conquêtes jusqu'aux extrémités de l'Asie, au Nord et à l'Ouest, que six mois s'étaient à peine écoulés entre le temps où il passa et celui où il repassa l'Indus. Ce scythe farouche exerça un véritable brigandage dans l'Indostan, plutôt qu'il n'en fit la conquête. Il ne prit aucune mesure pour s'assurer la possession paisible des pays qu'il avait envahis, en y établissant un gouvernement stable ; il ne troubla

(1) *Rennell's Memoir*, introd., p. 55.

même point l'ordre de succession du trône impérial.

Long-temps auparavant l'époque de Tamerlan, l'Inde avait offert une scène d'agitation universelle. Les gouverneurs des différentes provinces qui en formaient l'ensemble, trahissaient fréquemment leur fidélité envers le prince, et les guerres inévitables qu'entraîne la rébellion désolèrent une terre qui, suivant l'expression du major Rennel, semblait destinée à être le paradis du monde. A la mort de Mahmoud, empereur régnant au temps de l'invasion de Tamerlan, la dynastie de Patan s'éteignit. Chizer, qui était un seïd (c'est-à-dire un descendant de la race du prophète Mahomet), lui succéda, et sa postérité demeura en possession de la dignité impériale, jusqu'à ce que Belloni, de la tribu afghanienne de Lodi s'en fût emparé. Mais le gouvernement de l'Indostan était une tâche trop délicate et trop difficile pour le prince afghan. La souveraineté fut exercée par les gouverneurs des provinces, parmi lesquels un potentat, qui se faisait appeler roi de l'Orient, et dont la résidence était à Jionpou, dans la province d'Allahabad, devint le plus formidable.

Des révolutions politiques et des discordes civiles dans l'Indostan présentèrent au sultan Baber, descendant de Tamerlan, une perspective tentante pour un prince ambitieux. La partie septen-

trionale de ses états fut envahie par les Usbecks. Il quitta ses provinces entre l'Indus et Samarcande; toute l'Inde obéit à son appel à la soumission, et il reçut à Agra le titre d'empereur de l'Indostan. Avec cette souveraineté commença l'empire des Grands Mogols. La gloire de la maison de Tamerlan s'accrut en peu de temps. Akber, petit-fils de Baber, laissa après lui la mémoire de l'un des plus beaux caractères que la plume des historiens ait jamais retracés.

Le titre de gardien du genre humain n'était point une simple expression de la servitude asiatique. Depuis Agimère jusqu'au Bengale, il rendit la paix aux peuples désolés. Des chefs connus par leur jugement et par leur modération furent établis. Les mœurs de l'Inde furent respectées; aucune vue étroite de bigoterie dans le gouvernement ne troubla l'exercice de la conscience parmi le peuple; et les sentimens de ce prince étaient tellement libéraux sur ce qui regarde la discussion pleine et entière des points de doctrine, que les missionnaires chrétiens aspirèrent à l'honneur de sa conversion (1). L'Indostan fut divisé par Akber en onze *soubahs*; chacun de ceux-ci en *circars* ou comtés, et ces dernières divisions en

(1) DE GUIGNES, vol. 7, p. 99.

pungunnahs ou centuries. Sous les auspices de Shah Jehan, petit-fils d'Akber, Delhi redevint la métropole de l'empire, et fut rendue à sa magnificence et à sa splendeur.

Mais des guerres intestines troublèrent bientôt le cours régulier de la succession de Mahomet. Aureng-Zib parvint au trône par l'emprisonnement de Shah Jehan, son père, et par le meurtre de ses frères, qui avaient sur lui l'avantage de la primogéniture. Ce prince, qui fut un monstre de fanatisme et d'ambition, éleva toutefois l'empire mogol au plus haut degré de sa puissance. Son autorité s'étendait depuis le dixième jusqu'au trente-cinquième degré de latitude et presque autant en longitude. Ce vaste territoire contenait au moins soixante-quatre millions d'habitans, et le revenu annuel de la couronne excédait trente-deux millions sterlings, dans un pays où les produits de la terre reviennent quatre fois à meilleur marché qu'en Angleterre. Mais malgré tant de richesses, les moralistes peuvent encore remarquer, par rapport à Aureng-Zib, l'incompatibilité du bonheur de l'homme avec les objets même de l'ambition humaine, lorsqu'ils ont été acquis à travers des flots de sang. En retraçant le sentiment d'Aureng-Zib à l'heure terrible de la mort, le major Rennell

(1) RENNELL, p. 63., et MAURICE, vol. II, p. 494.

fait usage de ces judicieuses expressions : « Deux
 » lettres, écrites par lui à deux de ses fils, peu de
 » jours avant sa mort, offrent cette frappanté le-
 » çon à la fragilité des mortels, que de quelque
 » manière que les hommes puissent s'oublier eux-
 » mêmes, durant le flux de la prospérité, un jour
 » de *recueillement* doit tôt ou tard arriver. Ici s'offre
 » à notre vue la confession d'un monarque, chargé
 » d'années et mourant, qui se fraya un chemin au
 » trône par le meurtre de ses frères, et l'emprison-
 » nement de son père, et qui, après s'en être vu
 » en possession, persécuta la classe la plus paisible
 » de ses sujets, soit par fanatisme ou par hypocri-
 » sie. Ici, nous le voyons au moment de résigner
 » ces biens mêmes pour la possession desquels il
 » se rendit criminel; il n'offre plus à nos regards
 » qu'un simple pécheur tremblant à l'approche
 » de l'éternité menaçante, et déplorant à la fois
 » le passé, et redoutant l'avenir. Combien sa si-
 » tuation devait lui sembler terrible à lui-même,
 » au moment où il dit : *Quelque part que je re-
 » garde, je ne vois que la divinité.* »

L'inégalité de talens des monarques dans les gouvernemnes despotiques a été la seule cause de la durée passagère des divers empires de l'Orient. Dans tous les royaumes bien organisés, les constitutions, plutôt que les princes, sont les soutiens de l'état, mais à la mort d'un despote asiatique, l'or-

gueilleux édifice de ses conquêtes et de sa politique commence aussitôt à s'ébranler. A la mort d'Aureng-Zib, le déclin de l'empire du Mogol se fit immédiatement sentir ; ses grandes qualités pour l'exercice d'un pouvoir si étendu ne furent point transmises à ses successeurs avec son héritage, et la magie de son nom ne subsistant plus, des factions, nées dans le sein de la famille royale même, excitèrent la rébellion des Soubahs des provinces. Les officiers de l'état régirent arbitrairement le pays, et les descendants de Tamerlan n'offraient plus que des ombres de la royauté, excepté dans leurs sérails. La vertu s'enfuit loin de cette scène de désordre : il n'y resta ni patriotisme, ni principes d'honneur ; de grands talens n'y produisirent plus que de grands crimes ; l'industrie des peuples fut épuisée par l'oppression, et les yeux des individus étant uniquement fixés sur des intérêts privés, les affaires publiques tombèrent dans la ruine et dans la confusion (1).

Pendant l'année 1750, des conspirateurs ligüés contre la maison des Tamerlan appelèrent dans l'Indostan Nadir Shah, usurpateur du trône de Perse. L'empereur n'ayant opposé qu'une faible résistance, Nadir, victorieux, fit une entrée triom-

(1) *Dow's Hist. of Indostan, Orm's Prelim. dissertation*, p. 20.

phante dans Delhi. Les murmures des habitans contre l'imposition d'un immense tribut exaspérèrent le barbare. Le signal de la mort fut donné, et la métropole de l'empire du Mogol devint encore une fois le théâtre sanglant et tumultueux du massacre et du pillage. Cette désolation de l'antique ville de Delhi a laissé des traces à jamais mémorables. L'avidité des vainqueurs, et pour l'or et pour le sang, y fut insatiable et s'y manifesta sous les formes les plus hideuses, les plus sanguinaires. Enfin le désordre et la terreur des habitans furent tels, qu'au lieu d'affronter courageusement la mort en défendant leurs foyers, ils jetèrent leurs armes et se soumirent lâchement au massacre, avec leurs femmes et leurs enfans. Les Hindous, se montrant du moins intrépides dans la pratique de leurs coutumes barbares, enfermèrent leurs femmes et leurs filles dans leurs appartemens, y mirent le feu et se jetèrent ensuite eux-mêmes dans les flammes. Des milliers de ces malheureux se plongèrent, la tête la première, dans des puits : on vit la mort sous toutes ses formes les plus horribles, et à la fin, il sembla qu'on la cherchait plutôt qu'on ne l'évitait. A la sollicitation de l'empereur Mahomet, cette scène sanglante se termina. « Épargnez mon peuple ! » s'écria le malheureux monarque, et le conquérant de l'Inde répliqua : « L'empereur de l'Inde ne doit jamais demander

» en vain. » Nadir-Shah le replaça sur son trône, « et cette comète de destruction, » pour me servir de l'expression de l'auteur persan, traduit par Dow, « s'éloigna du méridien de Delhi, brûla » toutes les villes et villages et marqua sa route » par la dévastation et par la mort. »

Il rendit à ce pays un repos qui fut bientôt troublé par les dévastateurs civilisés de l'Europe; ces derniers rivalisèrent d'avidité avec les hordes de brigands Tartares. Sept siècles s'étaient écoulés depuis le règne de Mahmoud jusqu'à l'invasion de l'Indostan par l'usurpateur du trône de la Perse. Les dynasties de l'empire mahométan avaient été nombreuses, et ses révolutions s'étaient multipliées durant cette longue période. C'est ici toutefois que son terme peut être marqué et que la religion cessa d'être soutenue dans l'Inde par le pouvoir impérial. Plusieurs empereurs, à la vérité, montèrent successivement sur le trône; mais leur autorité était si complètement nominale, que s'il entraient dans le plan de cet ouvrage de continuer l'histoire de l'Inde jusqu'aux derniers temps, l'établissement du gouvernement britannique en deviendrait le principal sujet (1).

(1) Dow's *History of Indostan*, vol. II, p. 19-25; *Fraser's History of Nadir-Shah*. p. 184, etc.

Dans les pays vastes et montagneux qui sont bornés, à l'Est par la Tartarie orientale, à l'Ouest par le grand désert et au Nord par le Kalkas et une partie de la Tartarie orientale, les ancêtres de Gengis-Khan avaient long-temps porté le titre d'empereurs. Les idées de Scythes et de sauvages ne peuvent jamais être séparés lorsque l'on considère le caractère de ces Mogols. La nature leur a refusé la beauté des formes, et leurs mœurs sont à la fois grossières et offensives. Ils soutiennent leur existence en mangeant de la chair de chevaux et d'animaux domestiques, en buvant le lait de leurs chèvres et de leurs vaches, et leur seul luxe en ce genre consiste en une distillation de lait de jument, appelée *cosmose*. Un dieu, nommé Natakai, créateur de toutes choses, est reconnu, mais non adoré parmi eux. Les corps célestes, et particulièrement la lune, sont les objets de leur culte, et l'on trouve rarement une tente sans son idole. Leur confiance dans la sorcellerie ne connaît point de limites, et les prédictions tirées du vol des oiseaux fixent leurs décisions dans leurs entreprises militaires. « Ils sont plus obéissans envers leurs seigneurs et maîtres, dit un ancien écrivain » d'Hakluyt, qu'aucun autre peuple, soit dans la » classe du clergé ou dans celle des laïcs. » Dans leurs relations domestiques, leur conduite est exempte du vol, de l'envie et du mensonge, tan-

dis que l'hospitalité, vertu des sauvages, les rend accessibles aux étrangers (1).

Une origine entièrement humaine n'aurait pu s'accorder avec ces idées de grandeur, que les exploits de Gengis-Khan avaient fait naître dans l'imagination des conquérans tartares. Son origine fut attribuée au soleil même, et à l'immaculée conception d'une vierge ; laquelle, en remontant de génération en génération, était la septième de ses ancêtres. Des signes dans les cieux et des prodiges sur la terre marquèrent, dit-on, l'heure importante de la naissance du destructeur de l'Asie.

En commémoration d'une victoire sur les Mogols, Behadour, père de Gengis, l'appela Temudgin, nom du khan vaincu. La mort prématurée de Behadour, laissa Gengis orphelin, et les chefs puissans de l'empire dédaignèrent de se soumettre à un roi qui n'était âgé que de treize ans (2). L'amitié portée par Oung, le khan des Kareits,

(1) DE GUIGNES, vol. 17, p. 19. Aucun crime, observe Justin, n'est plus odieux que le vol, dans l'opinion des Scythes : car, en effet, si l'on avait la moindre indulgence pour ce délit chez un peuple dont les troupeaux sont inévitablement errans dans les plaines sans être gardés, la propriété cesserait d'être assurée. Différens des autres peuples du monde, ils ne convoitent ni l'or ni l'argent, mais se contentent de vivre de lait et de miel.

(2) D'HARBELOT, vol. 11, p. 93.

au père de Gengis, s'étendit à Gengis lui-même, et dans la ville de Kara-Korum (depuis sa capitale) ses talens parvinrent à leur maturité. Son mérite fut récompensé par plusieurs charges civiles et militaires. Mais les courtisans envièrent les honneurs prodigués à l'étranger, et le crédule khan écouta les fables qu'ils lui débitèrent de son prétendu projet d'usurper le pouvoir impérial. Pour éviter de recevoir la mort du poignard d'un assassin ; Gengis s'enfuit avec un petit nombre de partisans fidèles. Il leur déclara sa résolution de partager avec eux et les douceurs et les amertumes de la vie ; et il consacra sa promesse par le sacrifice d'un cheval, et par des libations faites avec l'eau d'une rivière près de laquelle ils se trouvaient.

La fortune suivit Gengis dans toutes ses entreprises. Les orgueilleux satrapes de sa terre natale se soumirent ou furent vaincus, et dans une diète générale de princes mogols et tartares, tenue à Thamankohrah, près Deylun Yildak, il déploya l'étendard de son pouvoir ; les superbes furent humiliés, les politiques cédèrent, et un imposteur payé, qui avait trouvé moyen de s'élever dans les airs sur un cheval volant, effraya l'imagination d'un peuple superstitieux, en proclamant que Temudgin était *Zengis*, c'est-à-dire le *plus*

grand (1), et qu'il était le souverain du monde entier (2).

(An 1206.) Un prince tartare, qui venait de subjuguier une noblesse altière et puissante, ne pouvait demeurer en repos, au moment de sa prospérité. Les ancêtres de Gengis avaient, pendant des siècles, payé à l'empire de la Chine un tribut en argent ou en hommage. Mais le temps de l'indépendance et du pouvoir était alors arrivé; la grande muraille n'opposa qu'une faible résistance aux Tartares, et ils inondèrent le pays. La beauté passagère d'une princesse chinoise, et la jouissance plus solide d'un trésor immense, différèrent de deux ans, d'autres conséquences plus désastreuses de la guerre. Mais l'ambition de Gengis était plus excitée que satisfaite; les Tartares furent bientôt en armes de nouveau, et les cinq provinces du Nord furent démembrées du majestueux édifice de la monarchie chinoise.

Depuis le golfe Persique jusqu'aux bords de l'Inde et du Turkestan, les sultans de Korasan, autrefois sujets des Seljuks, régnaient sur les vastes régions intermédiaires. Le prince qui occupait

(1) Dans le langage moral, le mot *zengis* est le superlatif de *grandeur*, et peut s'appliquer aux cieux et à la mer, aussi bien qu'à un grand conquérant.

(2) PRICK, vol. II, p. 486.

alors le trône, et dont le nom était Mahomet, viola les lois des nations, rejeta avec dédain les offres pacifiques que lui fit Gengis d'établir des relations commerciales entre les deux nations, et fit donner la mort à ses ambassadeurs. Le héros tartare ayant demandé, avec justice, une satisfaction pour cette insulte, elle lui fut refusée, et l'étendard de la guerre fut encore une fois levé. « J'appelle Dieu » en témoignage de la justice de ma cause, dit » Gengis à ses soldats, et je jure que je ne prends » les armes que pour la défense de ces lois des nations qui ont été violées dans le meurtre de mes » représentans. »

Les armées de Gengis, qui, pour me servir d'une hyperbole orientale, surpassaient en nombre les gouttes de la pluie, rencontrèrent et défirent les quatre cent mille soldats de Mahomet dans les plaines du nord du Jihon, ou Jaxartes. Les conséquences de cette victoire furent les plus fertiles en événemens. Bucharïa, le Turkestan, Korasan, et même le vaste empire de la Perse reconnurent le pouvoir de Gengis, et depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Indus, les sauvages mogols commirent de telles violations des lois de l'humanité, que Gengis même feignit de déplorer les maux des vaincus. Mahomet périt dans la solitude d'une île déserte de la mer Caspienne, sans être plaint par le monde. Mais l'héroïsme de son fils

Gelaleddin, quoiqu'il n'eût produit aucun grand résultat a été célébré par les poètes persans les plus distingués. Rassemblant les débris de l'armée de son père, il en forma une troupe brave et nombreuse, et dans sa retraite bien combinée vers la province de Gazna, une multitude de Mogols céda à la hardiesse et à la vigueur de ses attaques. Mais les bandes des Tartares étaient innombrables. Les amis de Gelaleddin, désespérant du succès de leurs armes, implorèrent la clémence du vainqueur. Le héros fut poursuivi jusque sur les bords de l'Indus. Il s'élança avec son cheval dans le courant rapide, et le traversa sans être atteint par les flèches des Tartares. Ses féroces ennemis demandaient à grands cris le signal de la poursuite; mais avec une magnanimité rare dans les guerriers asiatiques, Gengis manifesta son admiration pour son ennemi, en commandant que sa retraite ne fût point troublée (1).

Le renversement de l'empire korasinite ne termina point la glorieuse carrière de Gengis. Ses généraux soumirent les provinces rebelles de la Perse occidentale, prirent la ville de Derbent, passèrent le Volga et le désert, et traversèrent les rives de la mer Caspienne. Dans ses domaines de Tartarie,

(1) D'HARBELOT, vol. II, p. 82-88.

et peut-être dans sa ville principale de Kara-Korum, ou Holid, à l'embouchure de l'Onguin, dans la Tartarie Kalkate, Gengis se reposa pendant quelque temps de tant de désastres et de désolations. Mais il fut enfin saisi d'une maladie qu'il prévint bien devoir lui être fatale ; il exhorta ses fils à la concorde et expira en leur recommandant de consommer la ruine de l'empire chinois (1).

De la nombreuse postérité de Gengis et de son harem de cinq cents femmes, quatre fils furent distingués par des marques particulières de sa prédilection. Les trois plus jeunes frères résignèrent toutes prétentions au trône, et saluèrent Oktai, comme le grand khan.

La dynastie de Gengis se perpétua pendant treize générations, et expira avec Abousaïd. Durant l'espace d'un siècle, qui s'écoula depuis la mort de Gengis jusqu'au règne du dernier monarque puissant de sa maison, les pages de ces annales de sang sont remplies d'événemens d'une grandeur et d'une variété que l'on rencontre rarement dans l'histoire. Nos batailles européennes,

(1) DE GUIGNES, vol. IV, liv. 5. Aux ouvrages de mes deux principaux guides pour l'Histoire orientale, d'Herbelot et de Guignes, j'ai joint les renseignemens puisés dans une vie très-bien faite et très-bien écrite de Gengis, par M. de La Croix aîné, en un volume in-12, imprimée à Paris en 1716.

observe judicieusement Voltaire, ne sont que de petites escarmouches lorsqu'on les compare avec les milliers d'hommes qui ont combattu et succombé dans les plaines de l'Asie : et cette remarque peut s'appliquer avec autant de justesse à l'étendue comparative des empires européens et asiatiques, car la domination des princes de la dynastie de Gengis-Khan s'étendait du Nord au Midi depuis la Chine méridionale jusqu'à l'extrémité septentrionale de la Sibérie ; et de l'Est à l'Ouest, depuis la mer orientale, jusqu'aux extrémités occidentales de la Pologne.

La division ou dynastie du nord de la Chine devint bientôt une province de l'empire mogol. La dynastie des Songs, souverains anciens et naturels de toutes les terres de la Chine, survécut plus de quarante-cinq ans à la chute des usurpateurs du Nord, et la conquête entière fut réservée à Cublai, général et ensuite successeur de Mangou, qui était le quatrième empereur par ordre de succession depuis Gengis. Durant cet intervalle, les Mogols furent souvent distraits par des guerres étrangères, et si les Chinois osèrent par intervalles affronter leurs vainqueurs sur le champ de bataille, leur courage passif ne présenta pour la plupart du temps, qu'une suite interminable de villes assiégées et de millions d'hommes massacrés.

Dans l'attaque et la défense des places, les machines de l'antiquité et le feu grec furent alternativement employés. L'usage de la poudre à canon et des bombes paraît avoir été familier à ces peuples (1), quoique peut-être cette découverte, récente en Europe, n'ait été transmise à la Chine que par les caravanes du quatorzième siècle. Après avoir passé la grande rivière, les troupes et l'artillerie furent transportées le long d'une multitude de canaux, jusqu'à ce qu'ils eussent investi la résidence royale de Hamcheu ou Quinsay, dans le pays de la soie, sous le plus délicieux climat de la Chine.

L'empereur, jeune prince incapable de se défendre, rendit sa personne et son sceptre, et avant d'être envoyé en exil en Tartarie, il frappa neuf fois la terre de son front, pour adorer avec des prières ou des actions de grâces la miséricorde du grand khan. Cependant la guerre (ou, comme on l'appelait alors, la rébellion) existait encore dans les provinces méridionales depuis Hamcheu jusqu'à Canton, et le reste d'indépendance que les Chinois s'obstinaient à défendre, abandonna le sol natal, et alla se confier à la mer; mais quand la flotte des Songs fut environnée et prise par une

(1) DE GUIGNES, vol. IV, p. 86.

force supérieure ; leur dernier guerrier s'élança dans les flots avec l'empereur enfant dans ses bras.

« Il est plus glorieux, s'écria-t-il, de mourir prince que de vivre esclave. » Cent mille Chinois imitèrent son exemple : et tout l'empire, depuis Tonquin jusqu'à la grande muraille, se soumit au pouvoir de Cublai. Son ambition sans bornes aspirait à la conquête du Japon : sa flotte fit deux fois naufrage, et cent mille Mogols et Chinois furent sacrifiés à cette expédition inutile. Enfin tous les royaumes voisins, la Corée, Tonquin, la Cochinchine, Pégu et le Thibet furent soumis à des tributs divers, et à une obéissance plus ou moins passive, soit par les efforts, soit par la terreur de ses armes. Il explora l'océan Indien avec une flotte de mille vaisseaux. Après un voyage de soixante-huit jours, il parvint à une île, très-probablement celle de Bornéo, sous la ligne équinoxiale, et quoique sa formidable armée ne revînt point sans dépouilles ni sans gloire, l'empereur fut vivement irrité de ce que le roi sauvage avait échappé à son pouvoir.

Presque tous les grands états de l'Europe et de l'Asie penchaient vers leur ruine. La conquête de la capitale de l'islamisme fut, si non la première dans l'ordre des temps, certainement la plus importante aux yeux du lecteur des annales mahométanes. Depuis la chute de leurs tyrans seljuks, les califes avaient recouvré leur autorité légitime

sur Bagdad et sur l'Assyrie arabe : mais la ville était troublée par la fureur de la polémique , et la cour n'offrait plus que le spectacle rebutant de l'ineptie politique , et de la perversité individuelle des princes. Enfin , après un siège de deux mois , Bagdad fut prise et saccagée par les ennemis de Dieu et de son prophète , et leur chef barbare ordonna la mort du calife Mostasem , le dernier des successeurs temporels de Mahomet , dont les nobles ancêtres de la race des Abbas avaient régné en Asie pendant plus de cinq cents ans. L'Arménie , la Mésopotamie , la Syrie et la Palestine , grossirent la liste des triomphes des Mogols.

L'Égypte eût été perdue si sa défense eût été confiée à ses faibles enfans ; mais les mamelouks avaient respiré dans leur jeune âge la vivacité de l'air scythe. Égaux en valeur , supérieurs par leur discipline , ils rencontrèrent les Mogols sur plus d'un champ de bataille qui fut bien disputé ; et ils détournèrent le courant des hostilités vers l'orient de l'Euphrate. Par suite de quelques circonstances politiques , dont nous n'avons point de connaissance , l'empire grec échappa à la fureur des Tartares ; car si les bergers scythes eussent entrepris le siège de Constantinople , cette ville aurait été forcée , sans aucun doute , de se soumettre au destin de Pékin , de Samarcande et de Bagdad.

Une adhésion entière à l'autorité suprême du khan de la dynastie de Gengis, fut arrachée aux Tartares vagabonds de Kipjak, du Turkøstan et aux hardis montagnards du Caucase. Les discordes civiles des grands ducs de Russie ouvrirent leurs états aux invasions, et la perte qu'ils firent d'une grande bataille sur la rivière du Kalka, fut suivie de la soumission des contrées occidentales de la Russie. Les Mogols se répandirent depuis la Livonie jusqu'à la mer Noire, et Moscow et Kiow, les moderne et ancienne capitales, furent réduites en cendres (1). En Pologne et sur les frontières de la Germanie, les villes de Lublin et de Cracow partagèrent le sort de la métropole de la Russie. Les Tartares s'approchèrent des bords de la mer Baltique, et dans la bataille de Lignitz, ils défièrent les ducs de Silésie, les princes palatins, le grand maître de l'ordre teutonique; et ils remplirent neuf sacs des oreilles droites des ennemis qu'ils avaient tués. La Silésie et la Moravie furent ravagées (2). La Hongrie, qui dans les temps postérieurs fut si souvent le théâtre des guerres élevées entre les chrétiens et les Turcs, fut deux fois envahie. Selon la coutume des Tartares, elle fut réduite à la plus cruelle désolation. Mais quand

(1) LEVASQUE, *Hist. de Russie*, t. II, p. 78., etc.; édit. Hamb. 1800.

(2) Henelii ab Henenfield *Annales Silesia*, p. 249.

la furie de ces soldats farouches eut cessé , la Hongrie ne se releva plus pour son indépendance. Le roi Bela IV, indigne de régner, avait fui vers les îles de l'Adriatique, et l'empereur Frédéric II, imposa le joug autrichien à ce pays (1). L'Esclavonie, la Bosnie, la Serbie, la Croatie, la Dalmatie et toute la côte Orientale de l'Adriatique se ressentirent de cette invasion des Tartares, qui, après avoir inondé le Sud, se tournèrent de nouveau vers le Nord. On ne peut que traiter avec mépris ce conte qui a été débité, « que les Mogols parvinrent jusqu'à un pays situé sur la mer de l'Océan, où ils trouvèrent certains monstres qui avaient en tout la forme humaine, excepté que leurs pieds étaient semblables à ceux d'un bœuf, et qu'ils avaient des têtes d'hommes, mais des faces de dogues; qu'ils prononçaient pour ainsi dire deux mots comme les hommes, mais qu'au troisième ils aboyaient comme des chiens. »

Il semble probable toutefois que les Mogols découvrirent dans le voisinage du cercle polaire, les Samoïedes, peuple qui vivait dans des demeures souterraines, et portait des vêtemens faits de peaux de bêtes. Le grand duché de Wladimir fut préservé d'une ruine totale. Sous Alexandre Newski, prince sage et politique, le tribut fut ré-

(1) M. PARIS, p. 618 *Script. rerum Hung.*, 79-195, etc.; fol. 1600.

gulièrement payé aux Mogols, ses maîtres : mais la dépendance n'exista bientôt plus que de nom. La Russie, dans les premiers momens de son apparition parmi les grands états de l'Europe, se plut à rappeler l'histoire de Wladimir. Un couvent, fondé par Pierre-le-Grand sur les bords de la Néva, et un ordre de mérite institué par Catherine I^{re}, perpétueront long-temps la mémoire d'Alexandre (1).

Les irruptions des Huns, et ensuite des Arabes en Europe, avaient détruit l'empire des Romains; et l'influence de la religion mahométane avait répandu une sorte d'uniformité dans le langage, les opinions et les mœurs des différentes nations qui occupent le vaste territoire situé entre le Gange et l'Atlantique.

Si les disciples du prophète de l'Arabie opprimaient la religion et la liberté du monde chrétien, on pouvait craindre que les bergers de Scythie n'anéantissent les villes, les arts et toutes les institutions de la société civilisée. L'alarme que les Tartares occasionnèrent retentit jusque dans la ville de Rome. Une mission de frères franciscains et de dominicains les exhorta (an 1246) « à cesser le

(1) MULLER, *Vie d'Alexandre Newski*, cité par Koch. *Tabl. des Révolutions de l'Europe*, t. 1, p. 303.

» sanglant massacre du genre humain, et à pré-
» server la foi chrétienne. » Mais le grand khan
leur déclara qu'il était l'image de Dieu sur la terre,
et que son pouvoir s'étendait sur toute la création,
que tous ceux qui voulaient éviter d'être exter-
minés devaient se résoudre à lui résigner leurs
possessions; et que la seule condition à laquelle
le pape pouvait conserver son pouvoir, était de
paraître devant le trône du khan, et de lui rendre
hommage (1), réponse qui n'était pas plus dé-
raisonnable que les droits que les papes eux-
mêmes s'attribuaient dans ce siècle, au titre de
chefs temporels suprêmes de l'univers. Mais les
querelles des princes mogols détournèrent le dan-
ger qui menaçait le monde occidental. Un prince
de la Chine monta sur le trône de ce pays. Les
khans des différentes divisions de la Tartarie et
les empereurs de Perse devinrent indépendans,
et l'empire de la dynastie de Gengis fut anéanti (2).

Pendant le quatorzième siècle, l'orage des in-
vasions des Tartares s'éleva de nouveau, et le nau-
frage des nations du midi en fut la conséquence.

(1) DE GUIGNES, vol. III, p. 117, etc.

(2) DE GUIGNES, vol. IV, liv. 15. GIBBON, ch. 64. VOLTAIRE, *Essai sur l'Hist. Générale*, t. II, ch. 48. *Carpin's Interesting narrative*, in the first volume of Hakluyt Stritter. *Mem. popul. Semptenrion*, t. III, p. 1025-1045; m. Paris, t. 1, p. 211-214.

Le pays appelé par les géographes orientaux, Transoxiana, Zagataï ou Mawralnahf, avait, depuis la mort de Gengis jusqu'à la période dont nous retraçons le tableau, été gouverné par les descendants de Zagataï (l'un des quatre fils favorisés de Gengis), lequel reconnut la suprématie des grands khans de Tartarie. Carascar, visir de Zagataï, laissa en héritage à sa famille la domination de la province de Kesch. Tamerlan, ou Timur-Bec (1), né dans le village de Sebtz, près de Samarcande, comptait parmi ses ancêtres Carascar et quelques femmes de la famille de Gengis.

Les successeurs de Zagataï avaient été récemment chassés du trône de Transoxiana, et les ambitieux émirs désolaient le pays par leurs divisions (2). Les khans de Kasghar, avec une armée de Gètes ou Kalmouks, saisirent ce moment de faiblesse, et envahirent le royaume. Les troubles qui agitaient le pays rendirent la résistance inutile, et la première action de la vie de Tamerlan marque sa politique et son adresse. Il adoucit, par une soumission faite à propos, la colère des

(1) *Timur* est le nom correct de ce prince. *Timur*, dans la langue turque, signifie *fer*; *Bec*, indique un seigneur; *Lenk*, exprime dans la langue persane, un boiteux, ou estropié; *Timour-Lenk*, a été changé par corruption en Tamerlan. Voy. d'HERBELLOT, art. *Timour*.

(2) DE GUIGNES, liv. 17 et 20; D'HERBELLOT, art. *Timour*.

princes Gètes, et reçut d'eux le gouvernement de sa province natale de Kesch.

Mais un état de dépendance s'accordait mal avec l'esprit altier de Tamerlan. Les émirs de Zagatai semblèrent animés par ses exhortations à secouer le joug étranger. Mais leur courage les abandonna dans l'heure du danger, et ce fut avec difficulté que Tamerlan se sauva des attaques continuelles des Gètes. Le sultan Houssain était le représentant des khans de Kashgar, dans la Transoxiana. Les émirs furent excités encore une fois par le désir de l'indépendance, et Tamerlan parut sur le champ de bataille. En retrouvant ses anciens alliés, il y eut des deux côtés un mélange d'attendrissement et de joie. « Lorsque, dit-il, les yeux de trois des chefs d'un petit nombre de troupes de cavalerie tombèrent sur moi, ils furent transportés de plaisir, ils descendirent de leurs chevaux, et ils accoururent, se prosternèrent et baisèrent mon étrier. Je descendis aussi de cheval, je serrai chacun d'eux entre mes bras : je mis mon turban sur la tête du premier chef, j'attachai autour du second mon ceinturon orné de pierreries et travaillé en or, et je revêtis le troisième de ma propre robe : et ils pleurèrent et je pleurai aussi : et l'heure de la prière étant arrivée, nous priâmes, et nous montâmes sur nos chevaux ; et arrivâmes à ma de-

» meure ; et je rassemblai mon peuple et fis célébrer une fête (1). »

L'empire fut long-temps disputé, et cette lutte fut sanglante. Mais le génie militaire de Tamerlan triompha des Gètes, et le poignard de l'un de ses fidèles partisans renversa Houssain de son trône. Dans une rébellion, suivie du succès, la tyrannie continue, quoique les tyrans soient changés. Les émirs ne pouvaient s'opposer à Tamerlan, et, dans le printemps de l'année 1370, il parut dans la diète générale, revêtu du manteau impérial, il mit lui-même la couronne sur sa tête, et accepta de ses amis, saisis d'admiration, le nom de Maître du monde (2). Le titre de prince ou d'émir était sa distinction habituelle, et dans l'ivresse même de son orgueil, il ne s'était jamais attribué la distinction prééminente de Sultan ou de Khan. Les Tartares, qui conservaient avec vénération la mémoire du chef victorieux qui avait été autrefois à la tête de leur nation, s'imaginèrent que Tamerlan reconnaissait la supériorité de Gengis et de sa famille, en s'abstenant de prendre leur titre d'honneur.

Ce préjugé n'avait rien de nuisible en soi-même, et comme il n'opposait aucun obstacle au cours

(1) *Davy's Institutes of Timour*, p. 53-55, in-4. 1783.

(2) PETIT DE LA CROIX, *Hist. de Timur-Bec*, 4 vol. in-12, Paris. (1722), liv. 1 et liv. 2, c. 1.

de l'ambition du conquérant, il le toléra dans ses sujets. Assis sur le trône de Samarcande, il médita la conquête du monde. Son expédition dans l'Inde a déjà été rapportée. Les nations mogoles se pressèrent autour de l'étendard de Tamerlan, Les plus prudens se joignirent à lui par crainte ; mais la masse des peuples admirait un héros qui les appelait à la possession de tant de pays, que la nature avait favorisés de ses dons les plus riches. Les faiblesses de la nature humaine, et les crimes des nations et des hommes présenteront toujours des occasions ou des prétextes pour des dissensions et pour des guerres.

Les Tartares de Kipjak franchirent les rivages de la mer Caspienne, traversèrent le Jihon, et disputèrent Samarcandé, même au plus grand prince scythe de leur siècle. Les armées ennemies furent repoussées dans leurs régions septentrionales, et Tamerlan résolut de se venger. À la tête d'une armée qui occupait un espace de treize milles d'une aile à l'autre, il quitta sa capitale, à travets les neiges et les déserts du Nord ; une marche de six mois le conduisit en présence de l'ennemi. Les provocateurs se soumirent : presque toutes les nations de la Tartarie tremblèrent devant l'autorité du monarque scythe, ou la respectèrent, et le nom du héros de Samarcande fut répété avec effroi jusques dans Moscow.

De l'Oxus jusqu'au Tigre , la Perse avait toujours flotté dans un état de désordre depuis la mort d'Abousaid , dernier descendant du grand Houlacou , qui avait renversé le califat de Bagdad. Plusieurs états indépendans ne présentaient point un corps de forces réunies. Il en était en Asie comme en Europe : « *Dum singuli pugnans, uni-
versis vincuntur* » , et les petits tyrans et les émirs de la Perse furent foulés aux pieds dans la poussière ; mais une prompte soumission était honorée d'une récompense. Ibrahim , prince de la province de Schirevan , se prosterna sur les marches du trône impérial ; ses offrandes pour la paix consistaient en esclaves , en chevaux , en soie et en pierres précieuses , et conformément au respect des Tartares pour le nombre neuf , elles se composaient de neuf quadrupèdes , et d'autant de chacun des autres articles du tribut ; mais un des assistans observa qu'il n'y avait que huit esclaves. « Je suis moi-même le neuvième , » répliqua Ibrahim , qui avait prévu cette remarque , et sa flatterie fut récompensée par le sourire de Tamerlan , et par sa confirmation dans la principauté de Schirevan (1). L'île et la ville commerçante d'Ormuz , sur le golfe Persique , suivit le sort de l'empire , tandis que les villes d'Alep , de Damas , de Bagdad ,

(1) *DE GUICHES*, t. v, p. 23.

et chacune des villes situées sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, payèrent un tribut de leur sang et de leurs trésors.

Le projet de détrôner Bajazet était digne du génie militaire de Tamerlan. Entre deux voisins hautains et jaloux, il manque rarement de motifs de discordes. Les conquêtes des Mogols et des Ottomans étaient devenues limitrophes dans le voisinage d'Erzeroum et de l'Euphrate, et la ligne de démarcation, encore douteuse, n'avait été fixée ni par le temps, ni par aucun traité. Chacun de ces ambitieux monarques pouvait spécieusement accuser son rival d'une violation de territoire, d'hostilités contre ses vassaux; de protection envers ses sujets rebelles; et par le nom de rebelle, chacun entendait les princes fugitifs, dont il avait usurpé les états, et dont il poursuivait implacablement la liberté ou la vie. Des troubles sur les confins de la Géorgie ou de l'Anatolie donnèrent lieu à une correspondance entre les deux monarques. La première épître de l'empereur mogol, bien loin d'adoucir, dut provoquer le sultan turc, dont il affectait de mépriser la famille et la nation. « Ne sais-tu point que » la plus grande partie de l'Asie est sujette à nos » armes et à nos lois? que nos forces invincibles » s'étendent de l'une à l'autre mer, que les potentats de l'univers forment une ligne suppliante

» devant notre Porte, et que nous avons con-
» traint la fortune elle-même à veiller à la prospé-
» rité de notre empire ? Quel est donc le fonde-
» ment de ton insolence et de ta folie ? Tu as livré
» quelques batailles dans les bois de l'Anatolie ?
» méprisables trophées ! Tu as obtenu quelques
» victoires sur les chrétiens de l'Europe ; ton épée
» a été bénie par l'apôtre de Dieu, et ton obéis-
» sance aux préceptes du *Koran*, en faisant la
» guerre contre les infidèles, est la seule consi-
» dération qui nous empêche de détruire ton
» pays, la frontière et le boulevard du monde
» musulman. Sois sage pendant qu'il en est temps ;
» réfléchis, repens-toi, et détourne la foudre de
» notre vengeance, qui est suspendue sur ta tête. »

Bajazet fit éclater dans sa réponse, l'indigna-
tion d'une ame profondément blessée par ces sau-
vages insultes. Après avoir rejeté les plus amers
reproches sur les brigands du désert, l'Ottoman
récapitule ses glorieuses victoires dans l'Iran le
Touran et les Indes, et il s'efforce de prouver
que Tamerlan n'avait jamais triomphé que par sa
perfidie ou par la lâcheté de ses ennemis.

« Tes armées sont innombrables : soit ; mais,
» que sont les flèches des Tartares fugitifs, contre
» les cimenterres et les haches de mes braves et in-
» vincibles janissaires ? Je défendrai les princes
» qui ont imploré ma protection. Viens les cher-

» cher dans ma tente. Les villes d'Arzingin et
» d'Erzeroum sont à moi , et à moins que le tribut
» ne soit exactement payé , j'irai en demander les
» arrérages sous les murs de Tauris et de Sultania. »

La conquête de la Syrie par Tamerlan , et le siège des chrétiens de Constantinople , par Bajazet , suspendirent pendant deux ans cette lutte terrible ; quatre cent mille soldats de l'Ottoman , furent enfin rangés en bataille près des ruines de Suvas. Tamerlan se mit en marche , en partant de l'Araxe , à travers les régions de l'Arménie et de l'Anatolie. Les plus sages précautions donnèrent à sa témérité , toutes les formes de la prudence. Sa promptitude était réglée par le bon ordre et la discipline ; et les bois , les montagnes , les rivières , étaient soigneusement reconnues par les troupes légères qui dirigeaient sa route , et précédaient ses étendards. Ferme dans le plan qu'il avait tracé d'attaquer l'Ottoman dans le cœur de ses états , il évita le camp ennemi , se détourna adroitement vers la gauche , occupa Césarée , traversa le désert brûlant , passa le fleuve Halys , et investit Angora , tandis que le sultan , immobile et sans défiance , comparait la vitesse des Tartares à la marche traînante du limaçon ; mais en apprenant sa fatale erreur , il vola sur les ailes de l'indignation au secours de la ville investie ; et comme les deux chefs étaient également im-

patiens de combattre , les plaines environnantes devinrent bientôt le théâtre d'une bataille qui a immortalisé la gloire de Tamerlan, et la honte de Bajazet (1). Dans la chaleur du combat, les troupes tartares de l'armée de Bajazet, désertèrent, et passèrent du côté de Tamerlan, et les fidèles janissaires ne purent seuls résister au torrent des Mogols. Les armées ottomanes furent mises en pleine déroute, et la personne de Bajazet, et le royaume d'Anatolie furent les fruits de la victoire de Tamerlan.

Neuf mois s'écoulèrent entre la capture du sultan ottoman et le jour de sa mort.

On a long-temps disputé pour décider si l'empereur mogol traita son ennemi avec barbarie ou avec magnanimité. Si l'on consulte l'histoire de la vie de Tamerlan, tirée de ses propres mémoires, et publiée vingt ans après sa mort par Sherefeddin, historien persan, la conduite de Tamerlan à l'égard de son prisonnier, paraît avoir été généreuse et noble. Presque toutes les autres histoires du conquérant tartare sont de pures compilations du texte de Sherefeddin, historien dont l'ouvrage n'est qu'un laborieux panégyrique de son héros. La plus grande partie de ce travail fut composée

(1) GIBBON, chap. 65., et les deux savans français, de Guignes et d'Herbelot.

sous l'inspection de Tamerlan lui-même, et ne reçut de la plume de Sherefeddin que les ornemens du langage. On trouve une autre source originale de la biographie de Tamerlan, dans un ouvrage arabe où il est sévèrement censuré en toutes occasions. D'Herbelot rejette comme une fable la circonstance de la cage de fer, en alléguant contre ce fait le silence de l'historien arabe, qui jamais ne laisse échapper une occasion d'abaisser le caractère moral de son héros. Mais sir Williams Jones nous assure (1) que le savant français n'a point examiné ce sujet avec soin, car dans la ligne 13 de la page 268, l'auteur arabe affirme expressément que le prince tartare enferma son prisonnier dans une cage de fer, en représaille des insultes faites aux Persans par un souverain de l'Asie mineure, qui avait traité de la même manière Sapor, roi de Perse. Les historiens turcs, également ennemis de Tamerlan, font aussi mention de la cage de fer (2). Il est vrai, toutefois, que, chez ces historiens, les fables sont fort entremêlées avec les vérités; et nous sommes souvent obligés de nous rappeler à l'esprit la belle remarque de sir Williams Jones, que, « tandis

(1) *Works*, vol. v, p. 547.

(2) GANT, p. 55., Pocock, *Proleg. ad Abul-Pharajii Dynast.*, p. 45.

» que les sciences abstraites sont toutes fondées
 » sur des vérités, et les beaux-arts sur des fictions,
 » nous devons convenir en même temps que, dans
 » dans les détails de l'histoire, la vérité et la fic-
 » tion sont tellement entremêlées, qu'elles de-
 » viennent presque impossibles à distinguer. »

Quoi qu'il en soit, le récit de ces annales turques peut être considéré comme fidèle, par la raison même qu'il dégrade matériellement leur héros Bajazet. Poggio, écrivain italien qui florissait dans le quinzième siècle, et qui conséquemment était presque contemporain de Tamerlan, rapporte, dans son célèbre dialogue *De Varietate fortunæ*, la fin malheureuse de la vie et de la gloire de Bajazet dans une cage de fer (1); et, en effet, il existe à peine un narrateur des événemens du temps (excepté les historiens persans qui ne sont que des copistes de Sherefeddin), qui ne fasse mention de ce fait.

A l'âge de soixante-dix ans, Tamerlan méditait encore dans son palais, à Samarcande, la conquête de la Chine. La famille de Gengis-Khan avait été dépouillée de la souveraineté, et les

(1) Regem ipsum, ducentis millibus hominum interfectis, vivum cepit (Tamerlanus), caveâque in modum feræ inclusum per omnem Asiam circumtulit egregium admirandum, spectaculumque fortunæ. Poggîus, *de Varietate fortunæ*, p. 36.

Mogols secondèrent, par un mouvement unanime, le vœu de leur chef pour la représaille et pour la vengeance. Deux cent mille hommes de cavalerie furent choisis pour aller soumettre les rebelles. Le passage du Jaxartes fut effectué au fort de l'hiver; mais dans la plaine d'Otrar, à trois cent milles de Samarcande, une fièvre, et l'usage immodéré de l'eau à la glace, mirent fin à la vie de Tamerlan, et préservèrent la Chine de sa ruine (1).

En observant le changement de domination politique, et les bouleversements de la vie sociale, auxquels les conquêtes de Gengis et de Tamerlan donnèrent lieu, l'esprit n'est point satisfait d'un simple détail des combats que se livrèrent ces conquérans destructeurs; et des villes qu'ils ravagèrent. La domination de Tamerlan embrassait une étendue de territoire infiniment plus grande que les provinces dévastées par Gengis. L'empire de Tamerlan s'étendant de l'Irtish et du Volga jusqu'au golfe Persique, et depuis le Gange jusqu'à Damas et à l'Archipel, tomba avec son fondateur, mais les fils et les successeurs de Gengis conservèrent et agrandirent leur héritage. Les grandes qualités des guerriers se manifestèrent également dans ces deux héros. Un courage

(1) PETIT DE LA CROIX, *Hist. de Timur-Bec*, tom. IV, ch. 27.

non ralenti par la prospérité et non abattu par le malheur, des esprits fertiles en ressources et incapables de dévier dans leur marche ambitieuse, présentaient de beaux droits à la conquête du monde. Quand une fois l'étendard de la guerre était déployé, Tamerlan était inexorable dans ses plans de destruction. La quatrième loi de Gengis ordonne que la paix ne doit être accordée qu'à un ennemi suppliant. Le seul livre de la nature était ouvert à ces deux barbares, car ni l'un ni l'autre ne savait lire ni écrire. Gengis ne connaissait d'autre langage que le dialecte mogul; mais Tamerlan parlait avec facilité les langues persanne et turque, et se plaisait à la conversation des savans (1). Quand la ville de Shiraz se fut soumise à ses armes, il ordonna que le célèbre poète persan, Hafiz, fût amené devant lui; voulant faire une allusion gracieuse à l'une de ses plus belles stances, il demanda en plaisantant de quel droit l'auteur avait déclaré qu'il donnerait les villes royales de Bokhara et de Samarcande pour un signe naturel qui paraissait sur la joue de sa maîtresse? « Les dons de Hafiz pourraient-ils jamais

(1) *Sir W. Jones's Dissertation on the Tartars.* Il a complètement prouvé contre l'opinion du major Davy et du professeur White, que les *Institutes* de Tamerlan n'ont point été écrites par l'empereur, mais par son secrétaire, Hindu Shah.

» appauvrir Tamerlan ? » Telle fut la répartition de l'Anacréon de la Perse ; et le prince scythe , flatté de la délicatesse de ce compliment , le récompensa par sa protection. Dans la ville de Kara-Korum , Gengis et ses successeurs partageaient le repas simple des chasseurs scythes , c'est-à-dire le mouton rôti et le lait de vache ou de jument ; en même temps ils distribuaient à leurs soldats l'or et l'argent des nations vaincues. Dans le palais de Tamerlan , à Samarcande , on vit tour à tour les fêtes scythes d'Attila et de Gengis , et la richesse et la magnificence de la cour ottomane. Dans les moments où il se reposait du grand ouvrage de la destruction , il appelait à Samarcande les professeurs de beaux-arts , qui épuisaient leur génie pour l'embellissement d'une ville environnée des solitudes désertes de la Tartarie (1). Des ambassadeurs des princes de l'Europe et de l'Asie vinrent à la cour des successeurs de Gengis pour demander d'échapper à la vengeance du grand khan , et le sort du représentant de Saint-Pierre fut décidé dans une ville des extrémités du nord de la Chine. Autour du trône de Samarcande étaient rassemblés les ministres des rois tremblans de la Russie , de la Tartarie , de l'Inde , de l'Égypte

(1) PETIT DE LA CROIX , liv. 3 , chap. 71 ; liv. 6 , chap. 24.

et de l'Arabie; et le présent en tapisserie d'Henri III, roi de Castille, excéda en élégance et en beauté les ouvrages des artisans asiatiques sur la soie d'Arténa (1). On peut admirer dans le code des lois de Gengis, le soin qu'il prit de maintenir la tranquillité publique, en restreignant l'élection du khan aux princes de la famille royale et aux chefs des tribus; et les sauvages de la Scythie étaient maintenus dans la discipline sociale, par la crainte de la punition de mort infligée pour les crimes de meurtre, d'adultère, de viol, de parjure, et pour le vol d'un cheval ou d'un bœuf. Dans les intervalles de paix, Tamerlan écoutait les plaintes des opprimés, chassait les gouverneurs tyranniques, et envoyait les interprètes de la loi et de la religion dans toutes les provinces, pour y distribuer les marques de sa justice et de sa bienfaisance (2).

La religion de Gengis était le déisme le plus pur. Cependant les chrétiens, les juifs, les mahométans et les idolâtres prêchaient dans une sécurité que rien ne troublait; et l'exemption des taxes et du service militaire était également

(1) PETIT DE LA CROIX, liv. 6, chap. 24; et MARIANA, *Hist. Hispan.*, lib. 19, ch. 11, t. 2, p. 329 et suiv.

(2) DE GUIGNES, t. IV, p. 72. PETIT DE LA CROIX, l. 3, ch. 65; l. 6, ch. 10; et

accordée au rabbin, à l'iman et au prêtre (1). Tamerlan était un musulman de la secte d'Ali; son attention scrupuleuse aux pratiques extérieures de sa religion, et l'habitude de se renfermer dans sa retraite pour des motifs de dévotion, le fit respecter par le peuple, comme un instrument de la Providence (2).

Tamerlan bâtit une mosquée magnifique à Samarcande en l'honneur du Dieu des armées qui avait renversé les nations idolâtres de la Scythie. Pendant une audience, de laquelle il honora les docteurs de la mosquée d'Alep, il demanda lesquels des sectateurs de Mahomet, ou des disciples d'Ali, étaient les plus véritables martyrs? Un adroit casuiste éluda sa question en répliquant dans le langage du *Koran*, que le motif et non les enseignes constituait le martyre, et que les musulmans de l'une ou de l'autre opinion, qui combattaient pour la gloire de Dieu, pouvaient mériter ce nom sacré. Il affecta de montrer que son zèle religieux était choqué de voir les émirs de Syrie trop adonnés aux plaisirs, et trop négligens sur les honneurs dus aux morts. Un mau-

Timour's Institutes passim., livre digne de l'étude du philosophe, de l'homme d'état, et de l'homme de guerre.

(1) DE GUICHES, t. IV, p. 72.

(2) D'ONSSON, *Tab. gén.*, t. I, p. 325.

solée de marbre, orné de sculptures, fut aussitôt élevé à Damas sur les tombes des saintes femmes du prophète (1). Les massacres et les cruautés de Gengis furent si effrayantes, que l'historien s'empresse de jeter sur cette partie de son sujet le manteau de l'oubli, et la laisse à l'imagination de ses lecteurs. « Vous me voyez ici, » s'écria Tamerlan aux citoyens de Damas prosternés, « je suis un pauvre mortel, boiteux et décrépît ; » je ne suis point un homme de sang, et Dieu » sait que dans toutes mes guerres je n'ai jamais » été l'agresseur. » Des millions de déplorables victimes furent pourtant sacrifiées par ses ordres, et toutes les grandes villes de l'Orient se ressentirent pendant des années de l'atteinte portée à leur population. Des corps humains, artistement amoncelés jusqu'à une immense hauteur, marquaient les progrès de ses conquêtes ; deux pyramides de cent mille têtes, élevées sur la route de Delhi, et une autre de quatre-vingt-dix mille têtes, érigée sur les ruines de l'antique ville de Bagdad, satisfirent son inconcevable férocité. L'indignation des Persans contre ces usurpateurs occasionna le meurtre de quelques Mogols dans les rues d'Ispahan ; mais le peuple conquis se re-

pentit bientôt d'avoir ainsi manifesté que sa soumission n'était que forcée, et les crânes de soixante-dix mille Persans furent amoncelés en forme de tours dans les principales places publiques de la ville (1).

(An 1038-1092.) Les maîtres d'une grande portion de l'Asie, qui s'étend entre l'Indus et le Bosphore, les conquérans de l'empire des Gasnavides, et dans la Tartarie et dans la Perse, descendaient originairement de la nation qui habite les plaines de Khozzer ou Kozzez, au nord-est de la mer Caspienne. Ils étaient appelés Turcs, ou Turcomans, et leur première émigration importante eut lieu dans le dixième siècle. Les conseils du monarque étaient guidés par les talens de son émir Vekauk. A la mort de ce ministre, Seljuk, son fils, fut mis à la tête des armées du souverain. Mais la curiosité trop ardente du général pour les secrets du Harem, et pour l'appartement où les enfans de son souverain étaient élevés, provoqua l'indignation des princesses, et le ressentiment d'une femme causa la naissance et la chute de plusieurs empires. Excité par une de ses favorites, le roi retira sa protection de Seljuk, et le général offensé quitta la cour avec sa famille et ses amis, et se retira dans

(1) PETIT DE LA CROIX, liv. 2, ch. 53. liv. 4, ch. 18.

les terres voisines de Samarcande. Ces Tartares, ainsi que beaucoup d'autres hordes de la même nation, en dirigeant leurs émigrations vers les contrées du Sud, embrassèrent la religion mahométane, soit par une conviction sincère, soit par des motifs d'ambition. Les partisans de Seljuk s'accrurent, sa résidence devint un azile pour tous les fugitifs de tous les royaumes voisins, et le caractère particulier de différentes races d'hommes se perdit dans le commun désir de la conquête et du pillage.

Les ambitieux projets de Seljuk ne s'évanouirent point avec lui. Les guerres que ses deux petits-fils, Trogol-Bec et Techegher-Bec, soutinrent contre les princes de la Transoxiana, répandirent le bruit de leurs faits d'armes jusqu'aux limites les plus reculées de l'Orient. Le sultan Mahmoud de Gazna, stimulé ou par la crainte ou par la curiosité, exprima le désir de connaître les forces de leurs armées et de leurs ressources. Israël, fils de Seljuk, et oncle des jeunes princes, fut honoré d'une réception brillante et distinguée à la cour du sultan. Dans cette occasion solennelle, plaçant l'illustre étranger près de lui, sur le trône, Mahmoud demanda si, en cas qu'une occasion se présentât où il pourrait avoir besoin de secours, quel nombre de troupes de cavalerie les princes Seljuks pourraient mettre à sa disposition. Israël

qui avait deux flèches dans le carquois suspendu à son épaule, présentait l'une des deux au monarque, et lui dit que s'il envoyait cette flèche à la résidence de sa tribu, cent mille hommes de cavalerie suivraient immédiatement ses ordres : « Et si ce » nombre, continua Mahmoud, n'était point suffisant ? » Celle-ci, répliqua le fils de Seljuk, en plaçant la seconde flèche entre les mains du sultan, « amènera cinquante mille hommes de plus à » ton secours. » « Mais, dit le Gasnavide, dissimulant son anxiété, « si j'avais besoin de toutes les » forces de vos tribus rassemblées ? » Le prince plaça son carquois sur les marches du trône, en assurant le sultan que s'il envoyait cette dernière pièce de son armure dans le Turkestan, ce signal serait suivi d'une cavalerie de deux cent mille hommes. La possibilité de conserver des relations d'amitié avec un si puissant voisin était un objet de doute et d'appréhension, et le sultan, dans l'excès de son impatience et de son dépit à la nouvelle de l'existence d'une force si prodigieuse, ordonna l'emprisonnement perpétuel de son hôte, sans considérer que celui-ci ne l'avait point offensé.

Le pouvoir de Mahmoud était encore si redoutable, que les Turcomans dissimulèrent leur désir de vengeance. Mais Massoud, son fils et son successeur négligea trop long-temps les avis de ses plus

sages émirs. « Vos ennemis, lui répétaient-ils sans cesse, étaient, dans leur origine, une fourmilière : ce sont maintenant des reptiles naissans, et, à moins qu'ils ne soient écrasés à l'instant, ils acquerront la force et le venin des serpents. »

Alarmé cependant de leurs passages répétés à travers l'Oxus et de leurs descentes continuelles dans le Korasan, le sultan leur déclara qu'il ne souffrirait plus qu'ils reparussent dans l'étendue de sa domination. Mais un ennemi ambitieux n'est jamais intimidé par les menaces. Après quelques alternatives de trêves et de nouvelles hostilités, et la répulsion ou les succès partiels des lieutenans du sultan, une bataille livrée dans la place de Zendecan, près de Méru, ville célèbre par ses cotons, décida des prétentions des Turcomans et des Gaznavides.

« Massoud, dit l'historien persan Ferdourshi, tournant son cheval vers l'endroit de la plaine où il aperçut la multitude d'armes brillantes qui s'agitait, s'élança seul pour s'opposer au torrent, et fit des actes d'une bravoure et d'une force si gigantesques et si rares, que jamais roi n'avait donné d'exemple semblable. Un petit nombre de ses amis, excités par ses paroles, par le spectacle de sa valeur, et par ce sentiment d'honneur si naturel aux braves, secondèrent si bien leur souverain, que de quelque côté qu'il se montrât,

» et tournât sa redoutable épée, l'ennemi était
» écrasé ou battait en retraite devant lui. Mais
» enfin lorsque la victoire semblait le favoriser
» davantage, la mauvaise fortune était active à con-
» jurer sa perte; et lorsqu'il regarda autour de lui,
» il aperçut presque toute son armée, excepté le
» corps qu'il commandait en personne, prenant
» la fuite avec précipitation. » La mémorable jour-
née de Zendecan fonda en Perse la dynastie des
rois-pasteurs de la Tartarie. Le Turcoman, vain-
queur, entra dans l'ancienne ville de Nischabour,
s'empara ouvertement de la dignité suprême, et
introduisit son propre nom et ses titres dans la
monnaie du pays, ainsi que dans le Khotbah, ou
prière publique de la mosquée (1).

La mort du sultan Massoud arriva peu de temps
après. La ville de Balk et la province de Korazan
furent ravagées par les Turcomans, et tout l'Irak
persan fut subjugué. Le commandeur des croyans
à Bagdad avait succombé sous la tyrannie des
Bowides ou califes fatimites d'Égypte, et des émirs
de Syrie.

Une puissance imposante était nécessaire pour
protéger la capitale du monde musulman, et la
piété d'un prince qui affectait de montrer que son

(1) D'HARBELOT, t. III, p. 293. PRICE, vol. II, ch. 8. *Dows Hindustan*,
vol. I, p. 2. sec. VI.

respect pour la religion surpassait son amour pour la magnificence, en érigeant dans toutes les villes dont il faisait la conquête, un temple en l'honneur du dieu des musulmans, avant de jeter les fondations d'une habitation royale, donna au calife Cayem l'idée de nommer Trogol son vice-régent temporel, dans les domaines de l'islamisme. Le sultan persan fit marcher ses armées en Syrie, et rétablit le calife dans la possession des honneurs de sa place. Le plus grand événement de l'histoire temporelle de l'église chrétienne, c'est-à-dire l'investiture de Charlemagne, par le pape, des dignités d'empereur d'Occident et de protecteur de l'Eglise, a son parallèle dans cette période des annales mahométanes. Trogol s'embarqua sur le Tigre, débarqua à la porte de Racca, et fit son entrée publique à cheval dans Bagdad. Il descendit devant le vestibule du palais, et marcha dans la salle d'audience, accompagné de ses émirés désarmés. Le calife était assis derrière un voile noir; sur ses épaules était attaché le manteau de zibeline, marque distinctive de la famille des Abassides; et dans sa main était le bâton de Mahomet. En approchant du trône, le sultan des Turcomans baisa la terre, demeura pendant quelque temps dans cette posture respectueuse, et ensuite marcha vers le calife, suivi d'un visir et d'un interprète. Après que Trogol se fut assis sur un

autre trône, l'officier désigné lui lut l'acte public par lequel le pontife de l'Asie le reconnaissait comme maître des états musulmans, et gouverneur de tous les fidèles. Le principal témoignage du respect asiatique, c'est-à-dire le changement fréquent d'habits fut offert à Trogol. Il fut successivement revêtu de sept robes d'honneur, et on lui fit présent de sept esclaves, nés dans les sept contrées de l'empire des califes. Sur sa tête fut placé un voile parfumé de musc, et deux couronnes, emblèmes du pouvoir qui lui était donné sur l'Arabie et sur la Perse. Le calife lui ceignit ensuite une épée magnifiquement ornée. Le sultan fut empêché de se prosterner une seconde fois, mais il baisa deux fois les mains du commandeur des fidèles. Le calife lui donna encore une autre épée, et son investiture fut confirmée par les hérauts proclamant à haute voix qu'il était le roi de l'Orient et de l'Occident (1). Le mariage de la sœur de Trogol avec le calife, et l'introduction du nom du sultan dans les prières publiques cimentèrent cette union. Mais le départ subséquent de Trogol, qui retournait en Perse, fut comme le signal de la rébellion des sujets du calife. Le chef des fidèles fut chassé de sa capitale, et le nom de Mostanser Billah; calife fatimite de

(1) DE GUIGNES, liv. x.

l'Égypte, fut introduit dans le culte public. La famille des Abassides fut forcée de reconnaître que toutes les qualités nécessaires au suprême pontife du mahométisme se trouvaient réunies en Mostanser. Mais dans une seconde visite à Badgad, le sultan persan retira encore une fois le calife Cayem des mains de ses ennemis, et conduisit dévotement sa mule par la bride, depuis la prison jusqu'au palais (1).

Le prince scythe aspira bientôt à l'honneur d'un mariage avec une fille du successeur de l'apôtre de Dieu; mais l'orgueil de la naissance et du rang s'opposèrent à cette union. Des remontrances et des répliques se succédèrent. A la fin, le sultan versa dans son propre trésor les revenus du califat, et l'orgueilleux chef de l'islamisme céda aux vœux de son sujet rebelle. Le contrat fut fait à Tauris; la célébration du mariage, à Bagdad, fut bientôt suivie de la mort de Trogol; et son caractère public, comme prince, a été bien défini par les expressions de l'historien sarrasin : « *Rex Trogolbrecus fuit clemens, prudens et peritus regnandi, cujus terror corda mortalium invaserat, ita ut obedirent ei reges, atque ad ipsum scriberent* » (2). »

(1) DE GUIGNES, *ibid.*

(2) ELMACIN, *Hist. Syracen.*, p. 542, vers. Erpinii.

Alp Arslan, son neveu, succéda à son pouvoir sur les contrées situées entre le Jihon et le Tigre. L'envahissement du royaume de Jund, dans la Transoxiana, fût un des premiers actes de l'ambition de ce descendant de Seljuk. Mais sa guerre contre l'empereur grec mérite particulièrement notre attention. Des incursions dont le but semblait être le brigandage, et qui n'avaient été que passagères, quoique désastreuses, avaient été faites par les Turcs, sous le règne de Trogol, dans la Géorgie et dans l'Arménie. Mais la conquête entière de ces contrées fut achevée par son neveu. Le royaume d'Arménie fut anéanti, et les chrétiens efféminés de la Géorgie échangèrent leurs colliers et leurs bracelets d'or pour d'avilissantes chaînes de fer. L'empereur romain, Diogène, résolut de chasser ces Scythes sauvages de ses états. Dans trois campagnes successives, un grand nombre des provinces grecques démembrées furent rendues à leur tige maternelle. Alarmé enfin pour le salut de son domaine héréditaire, Alp Arslan retira à ses émirs la charge que leur avarice et leur indolence avaient déshonorée, et avec trente ou quarante mille hommes de cavalerie, marcha en Arménie contre les forces très-supérieures de Diogène; l'empereur eut l'imprudence de partager son armée en divers détachemens; la défaite de Basilicus, l'un de ses principaux généraux, et la dé-

sersion des *Uzi*, horde moldave, présagèrent sa ruine totale. Ces désastres ne diminuèrent point le mépris de Diogène pour son ennemi ; il aurait pu faire sa retraite avec honneur, car le sultan lui offrait des conditions de paix avantageuses ; mais, persuadé que cette mesure d'Alp Arslan avait été dictée par la crainte, il congédia son envoyé avec la réponse que, si le barbare voulait la paix, il devait évacuer sa position actuelle, rendre sa ville et son palais de Rhei (capitale de la monarchie des Seljuks), comme gages de sa sincérité. Le sultan, irrité de cette insulte, se prépara à livrer une bataille ; ce jour se trouvait être le sabbat des musulmans, et dans la prière publique, il répandit quelques larmes pour le sang des musulmans qui devaient être tués dans le prochain combat ; il proclama la permission pour tous ceux qui le voudraient, de quitter le camp ; il jeta de côté son arc et ses flèches, prit son épée et sa massue, et noua la queue de son cheval (1) ; il s'habilla d'une robe blanche, et s'écria que s'il était vaincu, ce lieu serait son tombeau. La redoutable phalange des Grecs pénétra la cavalerie turque ; mais le camp de l'empereur n'était point fortifié, et

(1) Les lois bienfaitantes de Mahomet interdisent la pratique de conper les crins des chevaux. *Mischat ul Massabih*. vol. 10, p. 252.

il appréhendait les attaques dangereuses des escadrons de cavalerie légère, qui avaient évité le choc de sa rencontre. Les troupes qui étaient près de l'empereur se retirèrent en bon ordre ; mais les corps éloignés de son armée, ignorant les motifs de la retraite qui était commandée, prirent la fuite dans une extrême confusion. Andronic, prince de la famille impériale de Constantinople, mais ennemi de Diogène, encouragea le désordre. Les Turcs firent pleuvoir une grêle de traits sur leur ennemi dans ce moment de trouble et de lassitude, et leur formidable croissant rejoignit les derrières des Grecs. L'empereur se défendit avec un courage désespéré, jusqu'à ce qu'il fût pressé et enveloppé par la multitude de ses ennemis. La gloire de cette prise illustre fut disputée par un esclave et par un soldat ; un esclave qui l'avait vu sur le trône de Constantinople, et un soldat d'une si grande difformité, qu'à une revue générale des troupes, le matin du jour de la bataille, il eût essuyé le refus d'être admis sur le rôle, si l'un des lieutenans du sultan n'eût, soit sérieusement, soit par raillerie, prophétisé que l'empereur tomberait entre ses mains. Alp Arslan pouvait à peine croire à cette faveur inespérée de sa fortune ; mais l'identité de la personne de l'empereur fut assurée par plusieurs Turcs qui avaient été ambassadeurs à Constantinople, et par le témoignage plus touchant de

Basilicus , qui embrassa les pieds de son malheureux souverain , en les arrosant de ses larmes.

Si le sultan turc s'abstint de mettre son pied , selon la coutume de sa nation , sur le cou du captif royal , c'est un point sur lequel les historiens grecs et arabes ne sont point d'accord entre eux ; mais tous rapportent unanimement qu'Alp Arslan descendit de son cheval , et saisissant trois fois la main de l'empereur avec attendrissement , il l'assura que sa vie et sa dignité seraient toujours inviolables entre les mains d'un prince qui avait appris à respecter la majesté de ses égaux et les vicissitudes de la fortune. Dans une communication libre et familière de huit jours , pas un mot , pas un regard insultant n'échappèrent au vainqueur ; mais il blâma sévèrement les indignes sujets qui avaient déserté leur vaillant prince dans le moment du danger ; et il fit remarquer avec douceur à son antagoniste quelques erreurs dans lesquelles il était tombé à l'égard de la conduite de la bataille. Dans les négociations préliminaires , Alp Arslan lui demanda quel traitement il s'attendait à recevoir , et l'indifférence calme de l'empereur annonça toute la liberté de son esprit : si vous êtes cruel , lui dit-il , vous m'ôterez la vie ; si vous écoutez votre orgueil , vous me traînerez aux roues de votre char ; si vous consultez votre intérêt , vous accepterez une rançon et me rendrez à mon pays.

« Et quelle eût été votre conduite, continua le sultan, si la fortune eût favorisé vos armées ? » La réponse du Grec trahit un sentiment que la prudence et même la reconnaissance eussent dû l'avertir de renfermer. « Si j'eusse vaincu, dit-il avec emportement, je t'aurais fait pleuvoir des coups sur le corps. » Le vainqueur turc sourit de l'arrogance de son captif; il lui rappela que la loi chrétienne recommandait l'amour des ennemis et le pardon des injures, et il déclara noblement qu'il ne voulait point imiter un exemple qu'il condamnait. Le mariage de la fille de l'empereur avec Malek-Shah, fils d'Alp Arslan, le paiement d'un million de pièces d'or, et la restitution de tous les musulmans qui étaient au pouvoir des Grecs, furent les conditions de la liberté et de la paix.

Après la signature de ce traité, l'empereur reçut tous les honneurs de la royauté. Le sultan le fit asseoir sur un trône, lui présenta de l'or pour les dépenses de son voyage à Constantinople, lui rendit plusieurs nobles captifs, et le revêtit de robes d'honneur. Mais la mauvaise fortune de Diogène lui rendit inutile la générosité de son vainqueur. Les lâches Grecs avaient désavoué leur obéissance envers un prince captif, et placé sur le trône un autre membre de la famille impériale. Deux cents pièces d'or furent recueillies avec difficulté et envoyées au sultan, comme le seul paiement que la

majesté déchu de Diogène lui permit de faire. Pendant son voyage à Constantinople, il fut traité avec ignominie et emprisonné dans un couvent jusqu'au jour de sa mort, par le roi d'Arménie, qui avait trouvé naguère un appui dans la bonté des Césars, et pour la défense des domaines duquel Diogène s'était engagé dans des hostilités contre le monarque turc.

Le sultan Alp Arslan avait contribué pour sa part à la prospérité de la maison de Seljuk. La plus belle partie de l'Asie était assujettie à son autorité. Douze cents rois ou chefs étaient au pied de son trône, et deux cent mille soldats marchaient sous ses bannières. La soumission complète du Turkestan, siège primitif de la dynastie des Seljuks, était alors le noble objet de l'ambition d'Alp Arslan. La guerre avec les Grecs fut conclue, et comme vice-régent du calife, son nom était respecté dans la capitale de l'islamisme, et les orgueilleux émirs de Syrie lui étaient soumis. De Bagdad, il se mit en marche vers l'Oxus, et vingt jours furent employés à passer son armée sur un pont qui conduisait au bord septentrional de ce fleuve. La possession d'un fort appelé Berzem, était de la plus grande importance pour le sultan. Le possesseur et le gouverneur du fort, Joseph le Korasinite, le défendit avec une valeur qui ne put être domptée que par le nombre des

ennemis. Cependant le château fut rasé et le gouverneur fut amené prisonnier en présence du sultan et de son armée rassemblée. Alp Arslan , irrité de sa longue résistance , lui reprocha sévèrement son obstination , et la politique condamnerait les réponses emportées du gouverneur. Quand la sentence fut prononcée , de l'exposer à la mort sur quatre pieux pointus , le désespéré Korasinite tira un poignard de son brodequin , et se précipita vers le trône. Le sultan réprima l'ardeur de ses gardes , dont les haches s'étaient levées pour sa défenses , et se fiant sur son adresse remarquable à tirer l'arc , il décocha une flèche , mais son pied glissa. Le dard royal , qui jusqu'alors n'avait jamais manqué son but , vola loin de son objet , et le sultan reçut dans son cœur le poignard de Joseph ; ce dernier passa sans obstacle entre les rangs des soldats étonnés ; mais il fut ensuite tué par un des subalternes du camp. Les dernières paroles d'Alp Arslan offrent aux rois une belle leçon de morale. « Aujourd'hui » , dit-il à ceux qui l'entouraient , « je me rappelle que » dans ma jeunesse je fus averti par un sage , de » m'humilier devant Dieu , de me défier de mes » propres forces , et de ne jamais mépriser un » ennemi , quelque faible qu'il pût paraître. J'ai » négligé cet avis , après avoir acquis la prudence » et la gravité de l'âge , et ma négligence a été sé-

» vèrement punie. Hier, le nombre et la puissance
» de mes armées m'avaient élevé à une hauteur
» qui surpassait de loin celle de tous les potentats
» asiatiques. Aujourd'hui, par trop de confiance
» dans mon adresse, je suis tombé par la main
» d'un assassin : le pouvoir souverain, la force
» individuelle et l'habileté s'opposent envain aux
» décrets du sort, et je meurs à cause de ma
» présomption. » La sépulture de la dynastie des
Seljuks, à Méru, dans le Korasan, reçut ses cen-
dres, et l'inscription du tombeau avertissait le
voyageur, de l'instabilité des grandeurs huma-
ines. « *Vous qui avez vu la grandeur d'Alp Arslan*
» élevée jusqu'aux cieux, venez à Méru, et vous
» la verrez ensevelie dans la poussière. »

Le nom d'Alp Arslan, qui signifiait dans la
langue tartare, *le grand lion*, offrait une image
exacte du sultan turc. Dans ses guerres il dé-
veloppa la fierté, et dans sa clémence envers
Diogène, la générosité de l'animal royal. La na-
ture l'avait doué d'un extérieur formidable, qui
était rendu encore plus imposant par une barbe
d'une grandeur et d'une épaisseur singulières, et
par une tiare d'une hauteur si extraordinaire,
que sa longueur, depuis le sommet de la cou-
ronne jusqu'à la pointe de sa barbe, mesurait
quatre pieds. Au courage d'un Turc, il joignait le
zèle et la dévotion d'un musulman. Par sa justice et

sa libéralité, il acquit l'estime et l'amour du genre humain ; tandis qu'il étendait les bornes de ses états , Nedham-Il-Mouk, son ministre , si justement célèbre dans les histoires asiatiques , reculait celles de l'esprit humain. Il devint le protecteur des savans , et fonda des collèges dans les grandes villes de la Syrie et de la Perse , où le nom d'Alp Arslan était entendu avec respect et soumission (1).

Dans un moment de victoire , quand tous les cœurs étaient dévoués à son service , Alp Arslan avait obtenu de ses émirs , leur serment d'obéissance envers son plus jeune fils , Malek-Shah , comme le successeur immédiat au trône. A la mort du souverain , l'influence du visir assura la fidélité de la noblesse , et Malek-Shah fut proclamé sultan

(1) J'ai consulté, pour ces détails sur Alp Arslan, *ELMACIN, Hist. Sarracen*, et l'*Histoire* de M. Gibbon. Mais je n'ai point confié une seule phrase au papier, sans examiner ce qui avait été écrit sur le même sujet par de Guignes et d'Herbelot. Je puis véritablement dire avec M. Gibbon que, « sans ces deux savans français, » j'aurais marché en aveugle dans le monde oriental ; » quant au règne de Maleck-Shah, je ne suis redevable qu'à de Guignes et à d'Herbelot. Le premier de ces historiens possédait tout le talent du second, avec une exactitude beaucoup plus parfaite. Toutes les fois qu'ils diffèrent sur un point historique, je trouve toujours le compte rendu par de Guignes, beaucoup plus satisfaisant que celui de d'Herbelot. Le mérite général de la *Bibliothèque orientale* est reconnu par tout monde ; cependant, qui ne voudrait en voir dis-

à la tête des armées, où il accepta des légats du calife l'investiture de son titre de protecteur de la religion mahométane et le nom, qui jusqu'alors n'avait jamais été appliqué à aucun prince musulman, de commandeur des croyans. Mais la voix du peuple et l'approbation du pontife ne purent empêcher la rébellion. Cadered, oncle du sultan, et gouverneur de la province du Kerman, déploya l'étendard de la révolte, et parut dans Kurge avec une force considérable. Commandant en personne les troupes des vétérans du Kora-san qui avaient immortalisé le nom de son père, Malek-Shah, dans une des batailles les plus sanglantes que les historiens persans aient jamais retracées, établit sa réputation et se rendit maître de la personne de son antagoniste; mais les vétérans, arrogans parce qu'ils étaient nécessaires,

paraître les répétitions et les superfluités? L'ordre alphabétique paraîtra toujours importun. L'opinion de Reiske à cet égard est certainement fort judicieuse : « Congessit illuc eruditissimus iste Francus » insignium quorumque casuum et optimarum rerum ex præstantissimis scriptoribus farraginem, quam ipsis eorum verbis apponit, » Dolendum, quod res gestas non ordine temporum perscripserit, » sed discerpserit cohærentes, ut vix possit inde continuatâ historiæ » orientalis notitiâ comparari. Quod ipse sibi passim contradicat, id » condonandum viro præclaro. Ex aliis atque aliis tradebat auctoribus, » et obrutus rerum multitudine non poterat omnia simul animo habere præsentia, non poterat non labi. » J.-J. REISKE, p. 227; of *Abulfeda's Syria*, vers. Koehler, in-4°. Lipsæ, 1766.

murmurèrent de la modicité de leur paie ; ils menacèrent même de rendre la liberté au prince captif, et de le replacer sur le trône. Dans les conseils ténébreux d'une cour orientale, le poignard d'un assassin est plus efficace que les ressorts de la politique, Malek-Shah exécuta sans peine le meurtre de son oncle, et les soldats rentrèrent dans l'obéissance.

Le sultan turc était le plus grand prince de son siècle. La Perse était en son pouvoir ; les émirs de Syrie lui payaient leur tribut d'argent et de respect ; et la comparution du gouverneur de Transoxiana, comme prisonnier à Ispahan, métropole des princes Seljuks, et le nom du sultan, empreint sur les monnaies de Kashgar, montraient assez l'étendue du pouvoir de Malek-Shah en Tartarie. Des prières régulières étaient faites chaque jour pour sa santé, à la Mecque, à Médine, à Jérusalem, à Bagdad, à Rhei, à Ispahan, à Samarcande, à Bokharah et à Kashgar. Mais l'histoire de ce souverain n'est pas moins intéressante pour le philosophe que pour l'écrivain qui retrace les combats. Nous passons avec plaisir du détail des révolutions des empires à l'examen de la vie privée et du caractère de ce prince. Il se plaisait à se distraire par l'exercice de la chasse. Quarante-sept mille chevaux composaient sa suite, et pour chaque bête qu'il tuait de sa propre main, il récompensait le

propriétaire. Dans douze voyages il parcourut douze fois la totalité de ses vastes domaines, dispensa les bienfaits de la justice et se montra le père de son peuple. Le pieux musulman, dans son pèlerinage à la Mecque, bénissait le nom du sultan, dont la prévoyance pleine d'humanité avait pourvu à des lieux de rafraîchissemens et de repos qui animaient la solitude du désert de l'Arabie : enfin les afflictions de la nature humaine étaient adoucies et mitigées par les hôpitaux et les maisons de refuge qu'il bâtit. Sous ses auspices, les astronomes de l'Orient entreprirent la réforme du calendrier. Depuis l'époque de Mahomet le cours de la lune avait mesuré l'année persane, mais l'intercalation avait été négligée, et l'équinoxe de printemps avait été reculé du signe du Belier à celui des Poissons. Une ère nouvelle fut alors introduite dans la chronologie, et le style *Gélaléen* (1) est peu inférieur en exactitude au calendrier Grégorien. Depuis les beaux jours du califat de Bagdad, les lettres n'avaient jamais été encouragées par un protecteur plus éclairé que Malek, et cent poètes firent retentir de ses louanges les salles de son palais d'Isbahan. Des mosquées et des collèges rendirent

(1) Le style Gélaléen, est ainsi appelé à cause du nom de Gélaléddin, ou *gloire de la foi*, l'un des titres de Malek-Shah. Il commença le 15 mars, an de J.-C. 1079, an de l'hégire, 471.

témoignage de son amour pour la religion et la littérature, et sa magnificence ordinaire fut admirée dans ses grandes routes, ses ponts et le nombre infini de ses canaux artificiels de navigation.

La magnanimité du prince, la flatterie et l'adresse de son ministre Nedham sont dignes de remarque. A la veille d'une bataille qui mit fin aux impuissantes prétentions au trône d'un frère du sultan, il se prosterna avec son ministre devant le tombeau de l'iman Riza, à Thous. Ses dévotions étant terminées, Malek demanda à son ministre quel avait été le sujet de ses prières secrètes. « J'ai » prié, dit le visir, que vos armes fussent couronnées par la victoire. » « Pour moi, observa le sultan avec désintéressement, j'ai imploré que la » faveur de Dieu puisse se montrer à celui qui est » le plus digne de gouverner les musulmans. » Le paiement du passage de son armée sur l'Oxus fut effectué par des mandats sur le revenu d'Antioche. Les murmures des mariniers à cette évocation apparente de leurs demandes parvint aux oreilles du souverain. « Ce n'était point pour différer leur récompense que j'ai choisi cette place » éloignée, dit le ministre flatteur à son maître » irrité, mais afin de montrer à votre postérité que » sous votre règne Antioche et l'Oxus furent assujettis au même maître. » Le souverain sourit à cet

adroit compliment, et le visir récompensa en secret les bateliers (1).

Dans une excursion loin de son camp, qui était vis-à-vis celui de l'empereur de Constantinople, le hasard de la guerre fit tomber le sultan turc entre les mains de son antagoniste. L'illustre prisonnier étant vêtu avec une grande simplicité, son rang demeura inconnu à ses ennemis, et fut politiquement passé sous silence par ses amis. Un fugitif de la suite du sultan en fit le rapport à Nedham. L'habileté du ministre, mise à une épreuve si difficile, réussit toutefois à détourner la perte de la maison de Seljuk. Les gardes d'usage furent placées près de la tente du sultan. La discipline du camp fut observée dans l'ordre habituel, et le matin du jour suivant Nedham parut devant le trône de l'empereur avec des ouvertures de paix. Dans le cours de l'entrevue, l'échange des prisonniers fut mentionné par l'empereur; mais le ministre affecta une grande indifférence sur ce point, et déclara le mépris de son sultan pour une perte si légère. L'empereur ordonna cependant que les captifs fussent amenés devant lui, et comme un gage de la sincérité de ses vœux pour la paix, il les rendit généreusement à Nedham. Durant les hostilités sub-

(1) DE GUIGNES, liv. 10.

séquentes, le même prince grec fut amené captif en présence du sultan. Le courage du Grec ne fut point dompté par ses chaînes, et il s'écria fièrement : « Si tu es un roi, tu pardonneras franchement le passé ; si tu es un marchand, tu me vendras ; si tu es un boucher, tu me donneras la mort. » « Je suis roi, » répliqua le généreux Malek, et il ordonna que tout fût disposé pour le retour honorable de l'empereur dans ses états (1).

Mais la sagacité du sultan n'était point égale à ses grandes qualités guerrières, et la chute de Nedham fut rendue encore plus éclatante par l'injustice de sa cause. Une des femmes de Malek trama une infraction au droit sacré de primogéniture, en s'efforçant d'obtenir pour le plus jeune fils de l'empereur une adhésion en faveur de ses prétentions au trône, lorsqu'il deviendrait vacant par la mort de son père. Le loyal Nedham déjoua ses artifices, mais sa conduite attira sur lui tout le ressentiment d'une femme trompée dans son attente. La princesse répétait sans cesse au sultan des contes absurdes sur le manque de foi et l'avidité de son fidèle serviteur ; et le monarque, crédule et ingrat, commanda que le turban et l'écritoire, at-

(1) L'exactitude de ce fait, rapporté par d'HERBELLOT, est mise en doute par DE GIGNES, t. III, p. 223, Note D.

tributs des fonctions de visir lui fussent rapportés. En les consignant au porteur du message, le vénérable ministre s'écria : « Je m'applaudis de recevoir
» l'ordre de résigner ma charge, lorsque la prudence
» de mes mesures a produit les plus heureux effets.
» Quand la mer était agitée, Maleck m'honorait de
» sa confiance : maintenant tout est calme, et il
» daigne prêter l'oreille à la calomnie ; mais il ne
» tardera point à apprendre que les décrets éternels de la Providence avaient attaché à mon turban et à mon écritoire, son trône et son diadème. » Une réponse si haute et si imprudente n'était pas de nature à adoucir la colère de son souverain. La charge la plus importante de l'empire fut commise à un nouveau visir, qui s'affermir dans sa place en employant la main meurtrière d'un assassin contre le fidèle ministre d'Alp Arslan et de son fils. Sur son lit de mort, Nedham se plaignit de ce qu'une épée eût tranché le fil d'une vie qui s'était prolongée jusqu'à l'âge de quatre-vingt-treize ans, et exprima le plaisir d'aller rendre compte de ses actions devant le Dieu de Maleck et le sien. Le reste du règne du sultan fut court et sans gloire. Ispahan était devenue une ville de trop peu d'étendue, et il se mit en chemin pour Bagdad, dont il projetait de faire le lieu de sa résidence. Le simulacre de pontife qui occupait le trône de Mahomet, obtint un dé-

lai pour l'exil dont il était menacé; et avant l'expiration du terme, Malek tomba victime de sa passion pour la chasse.

Les règnes de quatre grands hommes tels que Trogol, Seljuk, Alp Arslan et Malek, qui se succédèrent, étaient dignes d'une histoire plus détaillée que ne le méritent les règnes de leurs successeurs. Depuis la mer Caspienne jusqu'à Damas, depuis les extrémités de la Chine jusqu'au golfe Persique, les princes Seljucks ne voulurent souffrir d'autres tyrans qu'eux-mêmes. Mais la grandeur et l'unité de l'empire turc expirèrent dans la personne de Malek-Shah. Le vaste édifice s'écroula, et, après une série de guerres civiles, quatre dynasties contemporaines et non successives, furent formées. D'abord celle de la Perse, proprement dite; celle de Kerman, province persane; celle d'une vaste portion de la Syrie, comprenant Alep et Damas; et celle de Rhoum, ou Asie mineure. L'existence et le nom même des trois premières de ces dynasties disparurent bientôt. Mais le royaume Seljuk de Rhoum eut une durée plus longue et plus importante. La conquête de Rhoum ou de l'Anatolie, avait été effectuée dans la vie de Malek par Soliman, prince de sa famille; et la politique généreuse de Malek lui avait permis d'en jouir.

La perte de l'Anatolie fut le plus grand mal-

heur que l'Église eût essuyé depuis les premiers temps des califes. Le royaume de Rhoum s'étendait depuis l'Euphrate jusqu'à Constantinople, et depuis les confins de la Syrie jusqu'à la mer Noire. Le sultan fixa sa résidence à Nicée, autrefois la capitale de la Bithynie (1) ; et cette ville, qui avait été si fameuse par son orthodoxie, dans les premiers temps de l'histoire de l'église chrétienne, était souillée désormais par la prédication de la divinité de la mission de Mahomet. Un lieutenant de Malek-Shah, Atsiz le korasinite, avait porté les armes de son maître au-delà des bornes de l'Égypte : mais les habitans du Caire se rallièrent autour du calife, et l'usurpateur fut repoussé dans la Syrie. A leur retour, les Seljuks pillèrent Jérusalem, et un frère du sultan établit dans cette ville le gouvernement des rois scythes : mais au bout des quatre ans qui suivirent la mort de Malek, l'émir Ortok se prévalut des dissensions des souverains Seljuks, et la puissance royale à Jérusalem devint héréditaire dans sa famille. Les enfans d'Ortok furent dépossédés à leur tour par les califes fatimites de l'Égypte, qui bientôt cède-

(1) Iconium devint ensuite la capitale des sultans, et ceux de cette branche de la famille de Seljuk, ont été appelés par cette raison, Sultans d'Iconium.

rent eux-mêmes aux croisés et aux fanatiques de l'Europe. Les sultans Seljuks suivirent ce que M. Gibbon appelle « la loi commune des dynasties asiatiques, la succession continuelle du courage, de la grandeur, des discordes, du déclin et de la chute. » Leur bravoure et leur puissance fut impuissante pour la défense de la religion, et dans ses régions éloignées de la Perse, les chrétiens demeurèrent étrangers au nom et aux armes de Sangiar, le dernier héros de sa race. Les débris dispersés de l'empire des Seljuks, en Tartarie, furent recueillis et réorganisés par les successeurs de Gengis-Khan; et les territoires de la Syrie, appartenant aux différens princes et émirs de la famille des Seljuks, furent successivement dévastés et ébranlés par les califes d'Égypte, les princes croisés et les Turcs ottomans. Les révolutions politiques dont les descendants de Gengis-Khan avaient été les auteurs, ont déjà été exposées. Un récit exact des croisades (ce qui est encore un *desideratum* en littérature) formerait une partie de l'histoire chrétienne plutôt que de l'histoire mahométane : mais le sujet des progrès de la puissance des Turcs ottomans est le dernier et le plus important chaînon dans une histoire de la religion mahométane.

Les obscurs ancêtres des Turcs ottomans habitaient originairement vers le nord de la mer

Caspienne , dans les plaines de Kipjak ou de Cumanie , et étaient appelés Kipjaks , Oghousiens ou Gozz Tartares. Vers le milieu du douzième siècle , ils descendirent dans le Korasan , finirent par devenir sujets des sultans de ce pays , et formèrent la principale force de leurs armées. La défaite de Mahomet par Gengis-Khan , et la retraite subséquente de Gelaleddin , dans l'Inde , abattirent , mais ne détruisirent point le pouvoir korasinite. Dans le passage de l'Indus , sept seulement de ceux qui accompagnaient Gelaleddin échappèrent avec lui aux flèches des Tartares. Mais les Turcomans défaits se rallièrent bientôt autour de ses étendards , et , dans l'espace de deux ans , son nom devint formidable dans l'Inde. Lorsque Gengis eut traversé le Jihon avec ses Mogols , Gelaleddin repassa l'Indus , et reçut les hommages des gouverneurs et des peuples des provinces persanes du Farsistan , de l'Irak et d'Aderbigia ou la Médie. Les nations efféminées de la Géorgie furent aisément conquises par ses audacieux Turcomans ; mais Octaï , successeur immédiat de Gengis-Khan , inonda la Perse de ses soldats , et vainquit l'armée de Gelaleddin. Le héros korasinite se raidit long-temps avec un courage exemplaire contre le torrent qui avait accablé son père ; mais il fut enfin subjugué par les vicissitudes de la fortune , et après avoir été un objet d'amour et

d'admiration universels, il en devint un de haine et de mépris.

Le héros qui, en traversant l'Indus à la nage, après avoir fait les plus vaillans efforts pour détruire ses ennemis, avait arraché des applaudissemens à Gengis, devint, vers la fin de sa vie, remarquable par son indolence et par ses excès : et la fin de sa carrière fut aussi peu glorieuse que ses commencemens avaient été nobles et héroïques. Il prit la fuite devant un faible détachement de Mogols, et alla se réfugier dans les montagnes du nord-ouest de la Perse, où il fut tué par un barbare, dont il avait mis le frère à mort quelque temps auparavant. Son armée fut dissoute, et en différens corps, et pour différentes expéditions de vol et de pillage, elle fit des excursions dans l'Arménie, dans la Syrie, et dans l'Asie mineure (1). Quelques-uns de ces Turcomans s'engagèrent au service d'Aladin, le sultan Seljuk d'Iconium. Les Turcs korasinites, commandés par Soliman Shah, passèrent dans l'Asie mineure, au commencement du quatorzième siècle. Orthogrul, son fils, ne regarda point comme au-dessous de sa dignité de devenir le sujet et le soldat d'Aladin, et avec leurs forces réunies, le sultan et son

(1) D'HERBELOT, tom. 2. p. 82-88; MALCOLM'S. *Persia*, vol. 1. p. 381.

capitaine préservèrent Iconium des ravages des Mogols (1). Les Seljuks d'Iconium et les Tartares korasinites devinrent un seul peuple : ils furent connus dans l'histoire sous le nom commun de Turcs ottomans ; et le glaive et le sceptre du pouvoir furent transportés des Seljuks indolens à leurs entreprenans et ambitieux généraux.

Le fils d'Orthogrul fut le célèbre Ottoman et le véritable fondateur de la grandeur turque , et , quoiqu'il ait été représenté tour-à-tour comme un berger et comme un brigand , nous devons séparer de ces dénominations toute idée de honte et d'abaissement. Ottoman possédait les vertus ordinaires d'un soldat , et il en avait peut-être d'un ordre supérieur, auxquelles les circonstances des temps et des lieux se réunirent pour favoriser son indépendance et ses succès.

La dynastie des Seljuks n'existait plus ; la distance et le déclin des khans mogols l'affranchirent bientôt de l'autorité d'un maître. Il était placé à proximité de l'empire grec ; et ses principes religieux sanctifièrent son ambition (2). Jusqu'au

(1) DE GUIGNES, t. v., p. 329-338.

(2) Ainsi, comme dit Bacon : « Le Turc a sous la main, pour prétexte de la guerre, la propagation de sa loi ou de sa secte ; prétexte dont il est toujours le maître. »

règne de Paléologue , qui occupait le trône de Constantinople, au temps d'Ottoman , les défilés du mont Olympe avaient été gardés avec soin par la milice du pays , qui étaient récompensée de sa vigilance par sa propre sûreté et par une exemption de taxes. Par une politique jalouse et erronée , l'empereur abolit leur privilège et s'appropriâ leur droit : en même temps le tribut fut exigé avec rigueur ; bientôt la garde des passages fut négligée , et les hardis montagnards dégénérèrent en une foule tremblante de paysans sans courage et sans discipline. Le passage des montagnes ayant été effectué par les Turcs , la chute des villes de Nicomédie et de Nicée ébranla le pouvoir des Grecs en Bithynie ; et la prise de Pruse affermit sur une base de richesses et de forces le pouvoir de la maison d'Ottoman. Mais il avait fallu employer vingt-sept ans aux incursions et aux victoires qui avaient fini par la chute de Pruse. Les Ottomans , quoique actifs et entreprenans, n'étaient point nombreux, et l'armée du sultan avait été formée , non comme celle de Gengis, avec des hordes innombrables de Tartares, mais par les ressources éventuelles des captifs et des volontaires. A la fin d'une vie de soixante-neuf ans, Ottoman reçut l'heureuse nouvelle de la reddition de Pruse aux armes d'Orcan, son fils et son successeur à la dignité royale. Les

vies et les propriétés des chrétiens vaincus furent rachetées par un tribut ou par une rançon de trente mille écus d'or, et la ville devint la métropole de la monarchie ottomane. Elle fut ornée d'une mosquée, d'un collège et d'un hôpital de fondation royale. Les effigies des Seljuks furent changées pour le nom et l'empreinte de la dynastie nouvelle, et les plus habiles professeurs dans les connaissances divines et humaines attirèrent à Pruse les étudiants persans et arabes des anciennes écoles scientifiques de l'Orient. La charge de visir (charge d'une si haute importance dans le gouvernement turc) fut instituée pour Aladin, frère d'Orchan. Un habillement différent distingua les citoyens des paysans, et les musulmans des infidèles. Toutes les troupes d'Ottoman avaient consisté jusqu'alors en escadrons épars de cavalerie turque, qui servaient sans recevoir de paie, et combattaient sans discipline; mais un corps régulier d'infanterie fut alors établi et formé au métier de la guerre par la prudence de son fils. Un grand nombre de volontaires furent enrôlés, avec une paie modique, mais avec la permission de vivre dans leurs foyers, à moins qu'ils ne fussent appelés sur le champ de bataille. Leurs mœurs grossières et leurs séditions déterminèrent ensuite Orchan à élever ses jeunes captifs comme ses soldats et ceux du prophète, mais il fut toujours permis aux paysans turcs de monter

à cheval et de suivre ses drapeaux , avec le nom et les espérances de maraudeurs (*).

Le fils d'Ottoman subjuga toute la province de Bithynie, jusqu'aux rives du Bosphore et de l'Hellespont , et par sa conquête de Gallipoli , dans la Chersonèse , il devint maître du passage de l'Asie en Europe. Mais son mariage si scandaleux pour la religion et pour le peuple, avec une fille de l'empereur grec Cantacuzène , en montrant toute l'étendue de son pouvoir, imposa silence pour quelque temps à la voix de son ambition, le cimetière turc fut porté avec le même esprit , par Amurat , premier fils d'Orchan , et troisième sultan de la dynastie ottomane. On peut distinguer à la lumière pâle des annales byzantines qu'il subjuga sans résistance toute la province de la Romanie ou de la Thrace , depuis l'Hellespont jusqu'au Mont-Hœmus , et aux environs de la capitale ; et qu'Andrinople fut choisie pour le siège royal de son gouvernement et de sa religion en Europe. Constantinople , dont le déclin est presque contemporain de sa fondation , avait souvent , pendant l'espace de mille ans , été assaillie par les barbares de l'Orient et de l'Occident ; mais jamais jusqu'à

(*) Le mot anglais est *free-boter* , c'est-à-dire , flibustiers ; expression qui ne s'emploie en français que pour désigner des pirates.

ce moment fatal , les Grecs n'avaient été environnés , à la fois en Asie et en Europe , par les armes d'une même puissance ennemie. Cependant la prudence ou la générosité d'Amurat différa pendant quelque temps cette facile conquête , et son orgueil se contenta de voir l'humble et fréquente assiduité de l'empereur Jean Paléologue et de ses quatre fils , à sa cour et dans son camp. Il marcha contre les nations esclavones situées entre le Danube et l'Adriatique , telles que les Bulgares , les Serviens , les Bosniens et les Albanais , et ces tribus guerrières , qui avaient si souvent insulté la majesté de l'empire romain , furent défaites coup-sur-coup par ses invasions destructives. Leur pays n'abondait ni en or , ni en argent ; ni leurs hameaux rustiques ni leurs villes n'étaient enrichis par le commerce , ou embellis par les arts du luxe. Mais les habitans de ce sol ont été remarquables dans tous les siècles par la vigueur du corps et de l'esprit , et ils furent transformés par de sages institutions en un appui des plus fermes et des plus fidèles de la grandeur ottomane. Le visir d'Amurat rappela à son souverain , que , selon la loi mahométane , il avait droit à la cinquième partie des dépouilles et des captifs , et que cet impôt pourrait être aisément levé , si des officiers vigilans étaient postés à Gallipoli , pour surveiller le passage , et choisir en même temps pour son usage ,

les plus beaux et les plus robustes des jeunes chrétiens. Ce conseil fut suivi, et l'édit fut aussitôt proclamé. Plusieurs milliers de captifs européens furent instruits dans la religion mahométane, endurcis et formés à l'obéissance et à l'art militaire par une sévère discipline et des exercices guerriers. La nouvelle milice fut nommée par Haji Bektash, derviche célèbre par ses miracles et ses prophéties. Placé à la tête de leur rang, il déploya la manche de sa robe sur la tête du plus avancé des soldats, et sa bénédiction leur fut donnée en ces mots : « Qu'ils soient appelés » janissaires (*Yengi cheri* ou nouveaux soldats) ; » que leur aspect soit toujours redoutable, leurs » mains toujours victorieuses, leurs glaives toujours tranchans ; que leurs lances soient toujours » suspendues sur la tête de leurs ennemis ; et en » quelque lieu qu'ils aillent, puissent-ils toujours » revenir avec une face blanche (1) ! » Les distinctions militaires les plus honorables que la faveur du prince eut le pouvoir de conférer, furent mises en usage pour animer ce corps d'une ardeur martiale, par le sentiment de sa prééminence. Les janissaires devinrent bientôt la principale force ,

(1) Les termes de *face blanche*, ou *face noire*, sont les expressions ordinaires de la louange ou du mépris parmi les Turcs. CANTUARIA, p. 41., note 20.

ainsi que l'orgueil des armées ottomanes , et leur nombre , ainsi que leur réputation , les firent distinguer par-dessus toutes les troupes dont le devoir était de défendre la personne du sultan (1).

Leur valeur a décliné , leur discipline s'est relâchée , et leur corps tumultueux est incapable de lutter contre l'ordre et les armes de la tactique moderne ; mais au temps de leur institution , ils avaient une supériorité décidée dans l'art de la guerre ; car aucun corps régulier d'infanterie , assujéti à un exercice constant et récompensé par une paie régulière , n'était entretenu par les princes de la chrétienté. Les janissaires combattaient avec un zèle de prosélytes contre leurs compatriotes *idolâtres* , et , dans la bataille de Cassova , la ligue et l'indépendance des tribus esclavones furent enfin anéanties. Comme le conquérant parcourait le champ de bataille , il observa que la plus grande partie des morts étaient des jeunes hommes sans barbe. Son visir lui fit la réponse la

(1) Le nombre des janissaires , lors de l'institution primitive de ce corps n'était pas considérable (an 1362). Sous Soliman , dans l'année 1521 , il se montait à douze mille. Depuis ce temps , il a grandement augmenté. Quoique Soliman possédât assez de talens et d'autorité pour contenir cette masse formidable dans les bornes de l'obéissance , sa tendance naturelle à limiter la puissance des sultans fut néanmoins prévue dès cette époque par les observateurs clairvoyans. *Robertson's Charles V* , vol. 1. , sec. 3. , note 43.

réponse la plus flatteuse pour sa vanité ; l'opposition à l'épée invincible des Ottomans , caractérisait plutôt, dit-il, la témérité de la jeunesse que la prudence de l'âge. Mais l'épée de ses janissaires ne put le défendre des coups du désespoir. Un soldat servien s'élança du monceau des corps morts étendus dans la plaine , et Amurat reçut dans le flanc une blessure mortelle.

Le caractère et les actions de Bajazet, fils et successeur d'Amurat , s'accordaient avec son surnom d'Ilderin ou *foudre*. Geme, son frère, lui disputa la couronne, mais il fut bientôt obligé de reconnaître l'ascendant de Bajazet. Le prince humilié, craignant que son allié, le calife fatimite d'Égypte, ne voulût l'offrir comme un sacrifice propitiatoire au sultan victorieux, s'enfuit à Rhodes, et de là, par l'avis du grand maître, à Rome, où Alexandre VI le traita avec distinction dans le palais du Vatican. Gagné toutefois par les présents de Bajazet, le pape retint le prince-turc dans une brillante captivité, et il finit par consentir à sa mort, ou peut-être même la fit hâter. Durant les quatorze années de son règne, Bajazet marcha à la tête de ses armées, de Bursa à Andrinople, du Danube à l'Euphrate et quoiqu'il travaillât avec ardeur pour la propagation du *Koran*, son ambition demeura neutre dans la cause religieuse, et il envahit indifféremment les domaines mahométans de l'Asie

mineure, et les territoires chrétiens de l'Europe. Les historiens turcs ont honoré tous les princes de la dynastie ottomane du titre de Sultan; mais il ne fut réellement en usage qu'au temps de Bajazet. L'humble titre d'émir ne convenait plus à la grandeur ottomane; et Bajazet condescendit à accepter un brevet de sultan de Romanie, de Grèce et de Thrace, des califes qui étaient courbés en Égypte sous le joug des mamelouks, frivole et dernier hommage rendu par la force de l'opinion et pas les conquérans turcs, à la maison d'Abbas et aux successeurs du prophète arabe. L'ambition du sultan fut encore enflammée par l'obligation de mériter cet auguste titre, et il tourna ses armes contre le royaume de Hongrie. La cause des Hongrois était celle de l'Europe et de l'Église : les plus braves chevaliers de la France et de la Germanie marchèrent sous l'étendard de Sigismond et de la croix; mais dans la bataille de Nicopolis, Bajazet défit une armée confédérée de cent mille chrétiens qui s'étaient orgueilleusement vantés que si le ciel tombait, ils le soutiendraient sur les pointes de leurs lances. La plus grande partie furent tués ou repoussés dans le Danube : et le prince Hongrois s'étant échappé en passant de ce fleuve dans la mer Noire, parvint jusqu'à Constantinople, d'où il retourna, après un long circuit, dans son royaume épuisé.

Enivré de sa victoire, Bajazet menaça d'assiéger Bude, d'envahir les contrées adjacentes, c'est-à-dire la Germanie et l'Italie, et de faire manger à son cheval un boisseau d'avoine sur l'autel de Saint-Pierre, à Rome. « Ses progrès furent arrêtés, dit M. Gibbon, non par une miraculeuse interposition de l'apôtre, non par une croisade des puissances chrétiennes, mais par un long et pénible accès de goutte. Les désordres du monde moral sont souvent corrigés par ceux du monde physique; et une humeur acrimonieuse, en tombant sur une seule fibre d'un homme, peut prévenir ou suspendre la ruine des nations. » Cependant, avec le retour de sa santé, son ambition se réveilla. L'empire papal était une conquête brillante, mais éloignée. Tandis que les richesses et la grandeur de la ville de Constantinople s'offraient sans cesse à son esprit, comme une brillante vision, son ambition aspirait au renversement de la ville sainte, mais elle céda aux politiques remontrances que lui fit son visir, de ne point provoquer l'indignation de l'Europe par une attaque contre la métropole de l'église orientale. Les ambassadeurs du Turc intimidèrent néanmoins Paléologue, jusqu'à lui arracher le paiement d'un tribut, et la tolérance de la religion mahométane dans les murs de sa ville. Mais la descente de Tamerlan dans les états de Bajazet différa pour long-

anéantissement total de l'empire chrétien

Le gros tartare mit fin, ainsi que nous l'avons vu, à la vie et à l'empire du sultan turc ; et ses successeurs de Tamerlan, ainsi que ceux de Gengis Khan, eussent été dignes du nom de leur aïeul, un nouvel empire tartare se fût promptement élevé sur les ruines de la monarchie otto-

manne. Les annales turques sont remplies des détails de guerres civiles survenues entre les sultans de Bajazet. Mais le plus jeune (dont le nom était Mahomet) rétablit l'unité de l'empire. La Bulgarie et l'Anatolie formaient sa force principale, et ces pays furent possédés avec un pouvoir sans limites par son fils Amurat II. Sous Mahomet II, le premier prince dans l'ordre de succession des rois ottomans, et, comme Bayle le dit avec justesse, l'un des plus grands hommes qui aient figuré dans l'histoire (si les qualités d'un grand homme constituent la vraie grandeur), la Morée fut subjuguée, l'empire grec, qui avait été si longtemps ébranlé par les dissensions intérieures et qui, livré au luxe et à l'indolence, penchait vers sa dissolution, fut foulée aux pieds dans la poussière par les conquérans musulmans. L'antique cité de Constantinople, la métropole de la chrétienté et de l'empire romain, fut prise par les

les mahométans. Pruse et Andrinople, autrefois les anciennes capitales des Ottomans, dégénérèrent en villes provinciales; et Mahomet II établit sa résidence et celle de ses successeurs, sur le même sol qui avait été choisi par Constantin (1) pour le siège de son empire. L'Euphrate et l'Adriatique bornèrent les conquêtes de Mahomet II; mais, sous ses successeurs, la puissance turque continua de s'accroître. Sans s'engager dans une histoire des querelles des Turcs avec les princes européens et asiatiques, dans un détail de guerres et de trêves, terminées par un succès décisif, l'historien peut remarquer que toutes les parties de la Grèce continentale et insulaire furent réunies à l'empire turc; que la Syrie tout entière paya ses contributions ou tributs à ces pi-

(1) Je suis redevable pour cette esquisse de l'histoire turque, depuis le règne d'Ottoman jusqu'à celui de Mahomet, aux articles de d'Herbelot, sous les noms de divers sultans, aux 64, 65 et 68 chap. de l'*Histoire* de Gibbon; à l'*Histoire de l'ordre de Malte*, par l'abbé Vertot; à l'*Histoire de l'Empire Ottoman*, par le prince Cantemir (ouvrage du reste peu important); à l'*Empire turc considéré dans son établissement et dans ses accroissemens successifs*, par d'Anville, 8 vol., Paris, 1772; à Voltaire, *Essai sur l'Histoire générale*, chap. 76, 78, 79; et, pour la vérification de tous les faits, à *Abrégé chronologique de l'Histoire Ottomane*, par M. de la Croix, t. II. in-12. Paris, 1768. Ceux qui ont travaillé sur les pesans volumes de l'*Histoire Orientale*, peuvent seuls apprécier le mérite de la clarté concise de cet ouvrage de de la Croix.

rates du Nord, et que la fertile Égypte devint une portion de la monarchie ottomane (1).

Depuis Mahomet II, qui s'empara de la ville des Césars, jusqu'à Soliman le Magnifique, une étonnante succession de princes actifs et guerriers commandèrent à l'empire turc. Par leur grande habileté, ils maintinrent leurs sujets de toutes les classes, militaires aussi bien que civiles, dans une soumission sans bornes à leur gouvernement, et eurent un pouvoir absolu sur tous les genres de forces que leur empire était en état de produire. Soliman, en particulier, que les chrétiens ne connaissent guère que comme conquérant, est célèbre dans les annales turques comme le législateur habile qui établit l'ordre et la police dans leur empire, et gouverna durant un long règne, avec non moins de sagesse que d'autorité. Il partagea ses états en plusieurs districts : il désigna le nombre de soldats que chacune de ces divisions devait fournir. Il appliqua une certaine portion des terres, dans chaque province, à leur entretien. Il régla avec un soin minutieux tous les détails relatifs à leur discipline, à leurs armes et à la nature de leur service. Il soumit les finances de l'empire à un enchaîne-

(1) On a une excellente dissertation de M. Tercier sur la conquête de l'Égypte par les Turcs, dans le 21^e volume des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

ment régulier d'administration ; et quoique les taxes dans les états turcs , aussi bien que dans les autres monarchies despotiques de l'Orient , soient loin d'être considérables , il pourvut à cet inconvénient par une économie attentive et sévère. Au lieu d'enfouir leurs talens dans la mollesse indolente du sérail , les héritiers du trône furent élevés dans le conseil et dans les camps. Dès leur plus tendre jeunesse , leurs pères leur confiaient le commandement des provinces et des armées ; et cette institution mâle , quoique souvent elle produisit des guerres civiles , doit avoir essentiellement contribué à la vigueur et à la discipline de la monarchie. La personne du souverain est moins sacrée que le droit de succession ; un sultan faible et vicieux peut être déposé ou étranglé , mais son héritage est toujours dévolu à son fils , fut-ce un enfant ou un idiot. Et tandis que les dynasties changeantes de l'Asie ont été sans cesse renversées , soit dans le palais par un visir artificieux , soit dans le camp par un général victorieux , la succession ottomane a été affermie en Europe par une durée de cinq siècles , et est maintenant identique avec le principe d'existence de la nation turque (1).

Sur les ruines des dynasties de Seljuk et de Gen-

(1) *Robertson's Charles V*, vol. 1., sec. 5. GIBSON, ch. 65.

gis, les bergers turcs érigèrent un édifice solide de force et de grandeur. Il fut soutenu et embelli par une longue suite de princes illustres, et leur monarchie tint pendant long-temps un rang éminent et distingué parmi les puissances de l'Europe et de l'Asie. Mais immédiatement après le règne de Soliman le Magnifique, le dernier des grands représentans des rois tartares, l'empire turc commença à décheoir. Son histoire, depuis cette époque jusqu'à nos jours, ne présente rien qui ait le plus léger degré d'intérêt ou d'importance pour celui qui s'occupe à considérer les progrès de la religion mahométane. La nation ne marcha point d'un pas égal avec les Européens dans l'avancement graduel des lettres et des sciences; et les sultans n'eurent plus rien de l'énergie martiale de leurs ancêtres.

Les troupes turques avaient autrefois possédé tous les avantages qui peuvent naître de la supériorité dans la discipline militaire. Les auteurs qui, dans le seizième siècle, ont montré le plus de désintéressement et de sagacité, reconnaissent et déplorent l'avancement supérieur des Turcs dans la science militaire. Guicciardini rapporte que les Italiens apprirent des Turcs l'art de fortifier les villes. Busbequius, qui était ambassadeur de Ferdinand près de Soliman, et qui eut l'occasion d'observer l'état des armées chrétiennes et turques,

publia un discours sur la meilleure manière de diriger la guerre contre eux, et il y donne une description travaillée avec soin des avantages immenses que les infidèles possédaient à l'égard de la discipline et des améliorations de toute espèce dans le corps militaire (1). Les armées chrétiennes n'acquirent cette supériorité qu'elles ont aujourd'hui sur celle des Turcs, que lorsque le long établissement des troupes réglées eut perfectionné la discipline militaire des premiers, et que les anciennes institutions guerrières des derniers eurent été altérées ou abolies.

(1) Voyez la note 44 de la 3^e section du 1^{er} volume de *Charles V* de Robertson.

CHAPITRE V.

LE KORAN, OU COUP-D'ŒIL SUR LE SYSTÈME THÉOLOGIQUE, MORAL ET JURIDIQUE DES MUSULMANS.
— SECTES MAHOMÉTANES.



Principes du mahométisme. — Origine du *Koran*. — Son mérite littéraire. — Sa division en chapitres et en versets. — Respect des mahométans pour ce livre. — Mission du *Koran*. — Son histoire littéraire. — Principes théologiques du *Koran* — Un seul Dieu. — Anges. — Décrets éternels. — Prophètes et écritures. — État intermédiaire de l'ame. — État futur. — Punition éternelle des infidèles. — Jugemens des musulmans. — Paradis des musulmans. — Responsabilité des femmes. — Principes moraux du *Koran*. — Prière. — Ablution. — Cérémonies extérieures mises au-dessus de la loi morale. — Jeûne. — Alimens interdits. — Aumône. — Pélerinage à la Mecque. — Circoncision. — Prohibition du vin. — Jeu. — Échecs. — Exhortations générales à la vertu. — Traités avec les infidèles. — Mariage et polygamie. — Degrés de prohibition pour le mariage. — Divorce. — Douaire, minorité, succession. — Usure. — Dettes. — Contrats. — Meurtre. — Adultère. — Punition de l'infanticide. — Vol. — Représailles pour les injures personnelles. — Lois d'évidence. — Hyérarchie et magistrature des musulmans. — Réflexions sur les effets de la religion mahométane. — Sectes mahométanes.

L'abolition de l'idolâtrie et de la superstition,
et le retour de la religion à ce que le prophète

de l'Arabie appelait sa pureté primitive, furent les projets avoués de ce réformateur. L'unité et l'indivisibilité de Dieu formaient la base de sa doctrine. La promesse des récompenses et la menace des punitions temporelles et éternelles affermirent la vertu de ses sectateurs. Mais leur confiance dans l'origine de sa mission, par rapport à l'établissement de la nouvelle croyance, était indispensablement nécessaire au soutien de son système, et c'est par cette raison que les noms discordans de Dieu et de Mahomet sont réunis dans la profession de foi musulmane. « *Allah il Allah, Muhammed resoul Allah.* »

« Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est l'apôtre de Dieu. » Nous ne nous arrêterons point à discuter la valeur des différentes notions des musulmans, relativement à leur livre sacré. Ainsi, sans examiner l'opinion des sonnites orthodoxes, qui croyaient que le *Koran* était increé et qu'il existait de toute éternité dans le septième ciel; que des copies de ce livre sur du papier, reliées en soie et ornées de pierreries, avaient été apportées de cette demeure céleste sur la terre par l'ange Gabriel, et données à Mahomet dans le mois de ramadan, ou l'idée plus simple et plus compréhensible des Mottazalites (1) que cette parole de

(1) D'HERRIOT, art. *Alcoran*, et D'HOSSEN, tom. 1, p. 84-95.

Dieu n'existait point de toute éternité, il nous suffit d'observer que le livre généralement connu sous le titre de *Koran* (ou le livre propre à être lu, ainsi que le mot l'exprime) (1) contient la substance des révélations que Mahomet prétendait avoir reçues du ciel. Toutes les fois que l'enthousiasme le suggérait, ou que la passion ou la politique l'exigeaient, une partie de ces commandemens étaient proclamés par le prédicateur devant son auditoire de fanatiques, et recueillis dans leur mémoire ou inscrits d'une manière plus durable sur des feuilles de palmier ou sur des peaux d'animaux (2). Une copie de ces fragmens fut confiée à l'une de ses femmes les plus favorisées, et quoiqu'Abu-Beker, le premier calife, les eût mis en ordre et rassemblés en un volume, il s'introduisit néanmoins en peu d'années, un si grand nombre d'erreurs dans le texte sacré qu'Ottoman, troisième calife, ayant fait venir les divers manuscrits, assura les fidèles qu'il les rectifierait d'après l'original. Mais la leçon de ces copies était devenue tellement variée, que ce successeur du prophète regarda comme une tâche moins difficile de détruire les volumes mêmes et de publier un nouveau *Koran*, qui est celui que nous lisons aujourd'hui.

(1) Voyez MARACCI, prod. de *Alc.* chap. 1.

(2) *Savary's Preface to the french translation of the Koran.*

La langue arabe n'est inférieure en richesse qu'à la seule langue sanscrite. Mais comme les peuples du désert sont partagés en différentes tribus, les unes étrangères aux autres, il arrivait naturellement que chaque tribu avait des formes de langage qui n'étaient propres qu'à elle seule. A la vérité, il n'y a dans aucune langue autant de dialectes que dans la langue arabe, et leur différence est si grande, que nous ne pouvons les rapporter qu'avec difficulté à une source commune. Le *Koran* fut écrit dans l'idiome qui était en usage à la Mecque. C'est par cette raison que les Arabes, dans leur respect pour la religion, font infiniment plus de cas de cet idiome que ceux de toutes les autres parties de leur pays. Aujourd'hui cependant nos voyageurs les plus sévères dans leurs recherches ne peuvent trouver que peu ou point de ressemblance entre les mots en usage dans les occasions communes de la vie en Arabie, et les mots du *Koran*. Le temps et les communications fréquentes avec les étrangers ont produit leurs conséquences ordinaires. L'arabe du *Koran* est enseigné à la Mecque comme une langue morte. Les dialectes des nombreuses provinces de l'Arabie sont aussi variés que ceux de l'Italie, et l'on peut remarquer qu'en Syrie, en Égypte et dans les autres pays mahométans, l'affinité qui existe entre la vraie langue arabe, et ses modifications modernes,

est comparable à la ressemblance que les langues espagnole, portugaise et provençale ont avec le latin. Quelques peuples parlent le pur langage d'Ismaël, tandis que d'autres le *balbutient d'une manière barbare*. Le style et la composition du *Koran* sont estimés par les docteurs de la mosquée, comme étant inimitables et *plus miraculeux que l'acte de ressusciter les morts*. Le défaut de connaissance dans les lettres, orgueilleusement avoué par Mahomet, fut proclamé par ses amis comme le grand argument en faveur de sa divine origine. Dans le délire de son enthousiasme ou de sa vanité, le prophète appuie la vérité de sa mission sur le mérite de son livre, défie audacieusement et les hommes et les anges d'imiter les beautés d'un seul de ses passages, et il a la présomption d'assurer que Dieu seul pourrait dicter cet œuvre incomparable. L'européen *infidèle* ne pourrait imiter dans une version l'harmonie et la richesse de style du *Koran*. Il parcourt avec impatience cette interminable et incohérente rapsodie de fables, d'histoires, de préceptes et de déclamations. La théologie et la morale y sont mêlées aux matières les plus triviales, et les exhortations du prophète à la charité y sont souillées par l'ordre sans cesse répété de faire la guerre aux infidèles. Comme les diverses parties du *Koran* furent écrites dans des vues déter-

minées par les circonstances du moment, il était impossible qu'il ne s'y introduisît point une foule d'erreurs et de contradictions. Lorsque ces circonstances variaient, de nouvelles révélations devenaient nécessaires, et le prophète imagina l'expédient commode de s'attribuer la permission divine d'abroger, aussi bien que de créer (1).

Le *Koran* est divisé en cent quatorze chapitres ou *suras*, mot arabe qui signifie une partie liée à un tout; et les *suras* sont eux-mêmes subdivisés en versets. Ces divisions, d'une longueur très-inégale, portent un titre, mais ne sont point numérotées; quelques-unes contenaient trois cents et d'autres trois ou quatre lignes seulement (2). Les musulmans ont une vénération aussi superstitieuse pour le *Koran*, que les juifs pour la *Bible*. A l'imitation des travaux des *Masori*, les savans musulmans ont compté chaque mot et chaque lettre contenus dans leur livre sacré, et afin de suppléer au défaut de voyelles dans les caractères arabes, ils

(1) NIEBUHR, *Description de l'Arabie*, p. 72, etc. MARACCI de *Alcorano*, p. 43-44; GIBBON, chap. 50; et Pocock's *Specimen*, p. 150, 152, 191. A l'égard de la beauté du style du *Koran*, consultez MNINSKI, *Thesaurus*, vol. 1, p. 16, 24.

(2) MARACCI (*Prod. de Alc.*), chap. 2, en parlant de la circonstance de l'inégalité de longueur des chapitres, ajoute plaisamment, mais en faisant preuve d'érudition : *Nit æquale homini fuit illi. Hæcebat sæpe ducentos, sæpe ducem servos.* HORAT., lib. 1, p. 3.

ont introduit des *points-voyelles*, (1) qui fixent et la prononciation et le sens du texte. Les musulmans ne lisent ou ne touchent jamais cet objet de leur vénération, sans que l'ablution légale ait été accomplie. Les empereurs ottomans, à l'imitation

(1) *Points-voyelles*. L'antiquité des points-voyelles ou des signes de la langue arabe, a été long-temps disputée. HOTTINGER, *Clavis Scrip.* p. 403, Tig. 1615, soutient que cette langue n'en a jamais été dépourvue, quoique leur figure et leur place aient souvent varié. ADLER (*Museum cuficum borgianum Velitris*, p. 34-37, in-4°. Rom., 1782,) soutient fortement la même opinion. GREGORY SHARP (*Dissertation on the original power of letters*, p. 87) dit que les points-voyelles ne furent en usage que plusieurs années après Mahomet. Les Turcs pensent de même et font honneur de cette invention à Ali. On doit observer que l'on ne connaît présentement aucun manuscrit cufique, où ces points ne soient employés. Ceux que Niebuhr et Chardin nous ont donnés en offrent des exemples. On les retrouve dans les deux exemplaires qui sont à Constantinople et qui sont appelés par les musulmans les *Copies d'Ali et d'Othman*. Ils furent en effet écrits, selon toute probabilité, au temps d'Ali. Des marques ou lignes distinctives sont regardées par Adler (*De codd. cuf.* 4° Hafn, 1788) comme plus nécessaires presque que les voyelles-points, quoiqu'il avoue son inhabileté à conjecturer la raison de leur absence dans les exemples rapportés par Niebuhr et Chardin. On ne les voit point non plus dans les manuscrits de Constantinople. La difficulté qu'éprouvait Adler de lire les caractères cufiques sans points-voyelles ou sans lignes distinctives, influa sur son jugement. Mais les inscriptions cufiques, soit sur marbre ou sur médailles, n'en ont aucune, et sont cependant entendues par les musulmans instruits. Adler semble convenir que l'un des cinq manuscrits cufiques à Copenhague n'a point de lignes distinctives. Ces lignes furent d'abord employées par Huggias, qui mourut l'an 95° de l'hégire. Voyez la *Dissertation sur les manuscrits cufiques de Constantinople*, dans 2° vol. de Toderini.

des anciens califes, considérèrent généralement comme un devoir religieux d'orner leurs exemplaires du *Koran*, avec de l'or et des pierres précieuses. Il est la consolation des musulmans au milieu des devoirs laborieux du camp, et il constitue le grand soulagement de leurs peines domestiques. Des versets de ce livre, inscrits sur leurs bannières, excitent leur esprit martial, et ses principales maximes écrites sur les murs de leurs mosquées, leur rappellent leurs devoirs sociaux. Les plus anciens manuscrits qui soient connus sont sur parchemin, dans le caractère cufique de la langue arabe. Les manuscrits modernes sont conformes à la manière d'écrire des Niski, sur du papier de soie admirablement bien préparés, et poli au plus haut degré de perfection (1). La copie qui est la plus admirée pour le

(1) *Manuscrits cufiques* d'Onsson, t. 1, p. 88, et *Sale's Preliminary discourse*, sect. 3. Les anciens Arabes avaient plusieurs dialectes et plusieurs caractères d'écriture. Peu de temps avant l'époque de Mahomet, le caractère appelé cufique fut inventé par Moramer Ebn Morra, d'Anbar, dans l'Irak arabe. Il fut introduit à la Mecque; le *Koran* fut écrit dans ce caractère, qui, avec le temps, fut propagé dans tout le monde musulman. Il paraît y avoir une grande ressemblance entre les caractères cufique et syriaque. Le cufique fut en usage pendant trois siècles, et il devint commun dans les inscriptions sur la pierre et sur les métaux, jusqu'aux treizième et quatorzième siècles de l'ère chrétienne. On l'emploie même encore aujourd'hui en Afrique sur les monumens publics, parce que sa grandeur

caractère d'écriture et pour les ornemens, appartenait autrefois au sultan turc Soliman-le-

le rend propre à cet usage. ADLER, *Mus. Cuf. Borg.* p. 11. Il serait peut-être plus correct d'appeler *mauritaniques* ces inscriptions africaines, car elles offrent quelques différences par rapport aux caractères cufiques primitifs. Les uns et les autres sont dérivés du syriaque, ainsi que les habiles et infatigables moines bénédictins l'ont démontré. Le cufique paraît avoir été le caractère oriental, et le mauritanique, le caractère occidental de la langue arabe. Deux autres caractères, l'africain et l'espagnol, en sont dérivés : *Nouveau traité de Diplomatique*, t. 1, ch. 14, 3 vol. in-4°, Paris, 1750-65. Vers la fin du troisième siècle de l'hégire, le caractère niski fut formé du cufique. Il subit plusieurs changemens, et ne reçut sa forme actuelle qu'au temps de Yakut, secrétaire de Mostasem, dernier calife de Bagdad; Pocock, *Specimen*, p. 158, et ELMACIN, *Hist. Sarac.* cap. 3, p. 205. Ceux des manuscrits cufiques que j'ai vus sont sur parchemin ou sur velin. Les plus anciens manuscrits cufiques sur papier sont à l'Escurial. Mais leur antiquité ne remonte pas plus haut que le quatrième ou cinquième siècle de l'hégire. Quoique le papier eût été introduit à la Mecque au commencement du huitième siècle de l'hégire, il paraît qu'il n'y devint pas immédiatement d'un usage commun. Le plus ancien manuscrit sur coton quelconque que l'on connaisse, n'a pas une antiquité plus reculée que le onzième siècle; mais depuis le douzième, le papier devint plus commun que le parchemin, au moins parmi les Grecs et les Orientaux, car les Latins ne le reçurent pas d'aussi bonne heure. MONTFAUCON, *Palæographia Græca*, p. 18, etc. in-fol. 1708. *Nouveau traité de Diplomatique*, tom. 1, chap. 7, et p. 129, note du présent ouvrage. Les manuscrits cufiques sont peut-être sur parchemin de diverses couleurs. C'est ainsi que les manuscrits sur parchemin de l'Ancien-Testament sont tantôt d'une couleur pourpre, et tantôt de leur couleur naturelle. *Westinii Proleg. in Nov. Test.* p. 3, *ed Semler Halæ*, 1764. Les peuples anciens coloraient fréquemment les matériaux sur lesquels ils écrivaient. Ovide s'adressant à son livre, a dit : « *Nec te purpureo velent vaccinia fuco, de Tristibus*, lib. 1, élég. 1. Le parchemin était fréquemment blanc du

Grand, et est conservée dans le Muséum Kircherianum à Rome. On trouve des copies du *Koran* dans toutes les bibliothèques de l'Europe. Comme les musulmans en ont généralement interdit l'usage aux chrétiens, la plupart de ces manuscrits ont été pris dans des batailles. Plusieurs de ces derniers appartenaient à des princes, et sont, par cette raison, d'une grande beauté. Quelques-uns de ceux qui étaient autrefois en la possession du sultan Tippoo, sont d'une élégance particulière. Épernius, Golius, Zechendorfius, Clenardus, Ravius, Pfeifferus et Danzius ont publié des portions du *Koran*. La première édition de l'ouvrage entier dans la langue arabe, fut publiée à Venise, en 1580, par Paganus de Brescia. Le pape en fut alarmé, et le livre fut condamné *au feu* selon la forme orthodoxe. Aussi est-il fort rare d'en rencontrer des copies. L'édition complète du *Koran arabe*, in-4°, fut ensuite publiée par Hinckelman, à Hambourg, en 1684 (1). La dernière et la plus célèbre des édi-

côté intérieur, et jaune du côté extérieur. Juvénal VII, 23; Perse III, 10. Le rouge foncé, ou la couleur de pourpre était généralement préféré, et l'on s'en servait pour écrire les compositions les plus célèbres et les plus estimées.

(1) RENNÉCH, *Historia Alcorani*, sect. 8, 9, 10; Lipsæ, 1721, PACHOT, *Dict. des livres condamnés au feu*, I, p. 277.

tions arabes fut imprimée à Saint-Pétersbourg, quelques années après sous les auspices de l'impératrice Catherine II. Des scolies, dans la même langue, accompagnent cette édition. L'impératrice avait pour but l'intérêt de ceux de ses sujets, qui étaient musulmans, et afin de ne point choquer leurs préjugés contre les livres imprimés, les caractères furent formés de manière que l'impression avait toute l'apparence d'un manuscrit.

Parmi les nombreuses versions du *Koran*, celles qui sont écrites dans les langues persane et turque sont les plus estimées. Il a été aussi traduit dans le dialecte malais et dans celui de Java. Ces traductions sont interlinéaires, et ont été faites à différentes périodes des annales musulmanes, postérieurement même à l'époque où, conformément au principe, que le progrès des langues et celui des conquêtes marchent ordinairement de niveau, le calife Walid publia un décret portant que le langage arabe serait le langage universel du monde mahométan. La louable curiosité de Pierre, abbé de Cluny, moine du quatorzième siècle, lui suggéra l'idée de faire faire une traduction latine du *Koran* : elle fut publiée par Bibliander, dans l'année 1550. D'autres traductions ont paru depuis, dans toutes les langues de l'Europe ; mais la version française d'André Du Ryer, publiée pour la première fois à Paris, en 1647, et souvent réim-

primée, eut le plus grand crédit jusqu'à l'apparition de la traduction latine du Père Louis Maracci, confesseur du pape Innocent XI, et professeur d'Arabe dans le collège de la Sapience à Rome. Sa célèbre édition contient une vie de Mahomet, une réfutation de la religion mahométane, le texte arabe du *Koran*, et une multitude de notes. Le pape Innocent XI protégea libéralement cette entreprise. Ce fut le résultat de quarante ans de travaux, et il fut publié à Padoue en deux volumes in-folio, dans l'année 1698. Cet ouvrage était d'une si prodigieuse érudition, qu'il mérita une place parmi les ouvrages laborieux, fruits des recherches des moines bénédictins. Les dissertations élaborées de Maracci sur la vérité du christianisme, et ses longues réfutations du mahométisme, sont plutôt propres à la conversion des musulmans qu'à l'instruction des chrétiens. Il appartient à l'une de ces classes nombreuses d'écrivains qui ne font point de distinctions entre les formes et les substances, et il répand un aussi grand torrent de savoir et d'argumentations sur les parties les plus frivoles du code mahométan, que sur les plus importantes. La minutie de ses investigations est très-curieuse. Il est plus habile dans la littérature orientale que dans la littérature chrétienne. Son savoir obtient toujours l'estime de son lecteur, mais sa manière de raisonner prête fort souvent au ridicule. L'avant-

propos de Maracci, ses réfutations et ses notes, sont une mine d'érudition sur les sujets qui appartiennent au mahométisme. L'Angleterre peut aussi s'enorgueillir de ses savans en matière de littérature asiatique. Sale soutint son caractère, que Pocock avait formé. La traduction du *Koran* en langue anglaise a reçu l'approbation de tous les professeurs d'Arabe. La dissertation préliminaire et les notes de M. Sale sont admirables. Tous ceux qui ont écrit sur ce sujet intéressant conviennent avec reconnaissance de leurs obligations envers cet écrivain (1). La traduction moderne du *Koran* en Français est l'ouvrage de M. Savary. Il la fit tandis qu'il était en Égypte, et après qu'il se fut bien familiarisé avec les mœurs des Arabes et avec le génie de leur langue. Le mérite de la vie de Mahomet, qui précède cet ouvrage, a déjà été relevé. Les notes de M. Savary ne sont ni nombreuses ni remarquables.

Le *Koran* est la base, 1° de la théologie, 2° de

(1) Mais on doit remarquer que la plus grande portion du mérite apparent de Sale appartient en effet à Pocock. En parlant du *Specimen hist. Arabum*, Reiske, dans ses *Observations* (p. 228) sur la géographie de Syrie, par Abulfeda, remarque, *ex hoc libro* (*hic libellus incomparabilis*, ainsi que Reiske l'appelle dans un autre passage) *Saliius concinnavit ille decantata sua prolegomena ad Alcorani quam anglicam versionem*. White, dans une note au bas de la préface de la dernière édition de Pocock, dit précisément la même chose.

la morale , 3^e des lois civiles et criminelles des mahométans. Les traditions des actions et des paroles du prophète constituent la seconde autorité de la loi musulmane : elles sont considérées comme un supplément au *Koran*, et sont appelées *sonna*, mot qui (parmi d'autres sens) signifie coutumes, ou institutes. Le seul ouvrage complet (1) écrit dans la langue anglaise, expressément sur ces lois traditionnelles, est une traduction du *Mischat ul Masabih*, livre de classe en usage dans les collèges musulmans. C'est une sorte de digeste des grandes collections des traditions *sonnites* ou orthodoxes. Le *Masabih ul Sunnat* (ou la *Lampe des observations religieuses*) fut compilé par Iman Husain, de Bagdad, qui mourut l'an de l'hégire 516. Il y a eu beaucoup de commentaires sur cet ouvrage. le dernier et le meilleur fut fait par Shykh-Waleeuden, Abu-Abdollah-Mahmud, qui termina son ouvrage, l'an de l'hégire 737. Il l'appela le *Mischat ul Masabih* (la *Niche pour garder la Lampe*). Cet ouvrage contient les traditions les plus importantes et les plus authentiques de Mahomet, compilées des précédentes collections (2). La tra-

(1) Le premier volume du *Digeste de la loi mahométane*, par le colonel Baillie, fut publié à Calcuta, en 1805. Ce volume fait regretter que l'ouvrage n'ait point été achevé.

(2) Il y a six recueils de tradition pour lesquels les sonnites ou les

duction anglaise fut faite par le capitaine Matthews,

traditionnistes orthodoxes ont une estime particulière. Celui qui a été formé par Abu Abdollah Muhammed de Bokharah, est le plus célèbre. Deux cents ans après la mort du prophète, ce docteur de la loi choisit sept mille deux cent soixante-quinze traditions primitives parmi cent mille d'un caractère douteux, et deux cent mille autres plus suspectes encore. Ces traditions avaient été l'ouvrage des premiers Arabes convertis à l'islamisme, et se rapportent aux actions, aux paroles, et même au silence de Mahomet. Sa taciturnité, semblable à celle des femmes, était pleine d'éloquence; et les interprétations de la plus grande importance en ont été tirées. Ses yeux envoyaient aussi des *messages muets*. Cet ouvrage fut compilé à la Mecque. Chaque jour le pieux et infatigable auteur priait auprès de la porte d'Abraham, et faisait son ablution avec de l'eau du puits Zimzim. Absorbé dans sa vénération pour le prophète, il porta son livre à Médine, le divisa en chapitres, qu'il plaça dans le tombeau et sur la chaire de Mahomet. Et son ouvrage fut terminé dans l'espace de seize ans, espace assez court en considérant la longueur du travail. Sa collection est appelée le *sahi* ou *primitif*. Il a été reçu par les quatre sectes orthodoxes des sunnites, et des commentaires innombrables sur le *Sahi* ont été publiés par les docteurs musulmans. *Bib. Orient.*, art. *Bohari* et *Sahiah*. Les cérémonies merveilleuses qui accompagnèrent la compilation du sonna ne sont point sans exemple. L'épître de Léon-le-Grand à Flavien sur l'Incarnation est bien connue de ceux qui sont versés dans l'érudition biblique. Jean Mosehus nous apprend dans son *Spiritual Meadow*, qu'il avait entendu dire à l'abbé Menas, qui le tenait de l'abbé Eulogius, auquel l'archidiacre Grégoire l'avait dit, que l'église romaine avait une tradition; que le pape Léon, lorsqu'il entachevée cette lettre, la plaça sur la tombe de l'apôtre Pierre et le supplia de la corriger, si elle était erronée ou imparfaite. Après qu'il eut prié, jeûné et se fut couché sur la terre pendant un temps convenable, environ quarante jours, car l'apôtre se fit un peu prier, comme l'Ève de Milton, qui voulait être sollicitée et non vaincue sans être désirée, Pierre lui apparut et lui dit : « J'ai lu et corrigé. » Alors Léon retira la lettre du tombeau, l'ouvrit, et reconnut que l'apôtre ne l'avait point trompé. *Lettres de Porson à Travis*. p. 379.

del'artillerie du Bengale, et fut publiée à Calcuta, en deux volumes in-4°, 1809 (1).

1. En opposition à l'idolâtrie généralement répandue sur la terre, l'adoration d'un seul Dieu était la grande base de la législation mosaïque. Mais Mahomet avança faussement que dans son temps, cette doctrine pure avait été altérée par l'admission d'Ezra, comme le fils ou l'égal de Dieu (2). Lorsque le prophète arabe parut, les différens systèmes d'idolâtrie et de croyance superstitieuse choquaient la raison de tous ceux qui étaient éclairés par l'esprit philosophique, tandis que les fausses interprétations, que les théologiens chrétiens de cette époque donnaient de la doctrine évangélique, de la trinité de personnes en une essence divine, ne confirmaient que trop bien l'assertion du réforma-

(1) En écrivant ce chapitre, l'auteur a trouvé un grand secours dans l'*Hedaya* ou le *Guide commentaire sur la loi musulmane*. La même politique libérale et éclairée qui a donné lieu à la compilation des lois des Hindous, a suggéré qu'il ne serait pas moins utile d'avoir un ouvrage de la même nature sur les lois des musulmans dans l'Inde. Sous la direction de M. Hastings, les principaux docteurs mahométans du Bengale traduisirent de l'arabe en langue persane l'*Hedaya*, ouvrage d'une très-grande autorité dans tous les pays musulmans où domine la foi sunnite. Il discute la plupart des sujets mentionnés dans le *Koran* et dans le *Sonna*; et une grande variété de matières relatives à la propriété, que les complications d'une société graduellement conduite de la barbarie à la civilisation ont rendues nécessaires. Une traduction anglaise de l'*Hedaya* a été faite par le colonel Charles Hamilton, et publiée en 1791, en 4 volumes in-4°.

(2) *Koran*; ix.

teur, que l'on adorait plusieurs dieux : ainsi, pour bannir un dogme si absurde, Mahomet proclama dans tout le cours du *Koran*, l'unité et l'indivisibilité de Dieu. Sans entrer, à l'exemple des philosophes de l'antiquité, dans aucunes recherches métaphysiques sur l'essence et la nature de l'objet de toutes nos espérances et de toutes nos craintes, le prophète de la Mecque prêche ses attributs dans un style énergique et sublime. « Comme tout-puissant, dit-il, son trône s'étend sur le ciel et la terre ; comme créateur de toutes choses, sa providence se manifeste dans les changemens des saisons, et dans les révolutions du monde. Ni sommeil, ni assoupissement ne peuvent le saisir : il est l'être vivant, subsistant par soi-même, le Très-Haut, le Tout-Puissant. Il fait concourir toute la nature au bien-être de l'homme, et sa sollicitude s'étend depuis ce roi de la création, jusqu'aux plus vils des animaux qui rampent sur la terre. Ses récompenses sont décuples, et il est toujours prêt à pardonner au moindre signe de repentir. Il donne la vie et soumet à la mort, et il est tout-puissant. Il sait tout ce qui est passé, tout ce qui doit arriver, tout ce que renferme le cœur de l'homme, et tous les mystères de l'avenir (1). »

(1) *Koran*, II, p. 29, 47 ; V, p. 418 ; XI, 16 ; XVI, 86, XXVII, 230. XXXIV 287 ; LXXIII, 485. MISCHAT, I, 534, 558.

Les propriétés inconnues de l'état spirituel, et l'inhabileté de l'homme à s'expliquer toutes les apparences du monde extérieur et du monde moral, l'ont conduit à imaginer l'existence de races et de gradations d'agens spirituels : de là les systèmes de démonologie parmi les philosophes et les poètes de la Grèce et de Rome, et des anges parmi les Persans. La dernière de ces doctrines fut adoptée par Mahomet, et en conséquence, l'existence des anges⁽¹⁾, ou d'une classe d'êtres d'une nature pure et aérienne, qui ne mangent ni ne boivent, et dont l'espèce est continuée par la création, qui environnent le trône de Dieu, et veillent à la fois sur la conduite des hommes, et enregistrent leurs actions pour le jour du jugement, est un point d'une haute importance dans la foi musulmane. Quatre anges sont considérés avec un respect tout particulier : l'ange Gabriel, appelé le Saint-Esprit ; Michel, l'ange de la révélation et l'ami des Juifs ; Azriel, l'ange de la mort ; et Israfeel, l'ange de la résurrection. Le prophète suppose en outre l'existence d'une autre race d'êtres, appelés *génies* ; mais ils sont moins purs que les anges : quoiqu'aériens, ils vivent comme les hommes, et seront jugés au dernier jour. A la création du genre hu-

(1) *Koran*, II.

main, l'envie s'empara du cœur d'Eblis (1) et d'une multitude nombreuse de ses compagnons, qui, depuis lors, pleurent dans les régions de l'enfer, la perte de leur héritage céleste. « Il n'y a pas un homme ou une femme, disent les traditions, sans un ange et un diable. Le diable entre dans l'homme comme le sang dans son corps. Tous les enfans d'Adam, excepté Marie et son fils, sont touchés par le diable au moment de leur naissance, et en ressentant cet attouchement, les enfans poussent un cri aigu. » L'occupation du diable est de suggérer le mal; celle des anges, de faire voir aux hommes la vérité. « Ainsi, dit le *Koran*, « le diable vous menace de la pauvreté, si vous êtes charitable, et il vous inspire l'avarice; mais Dieu vous promet de récompenser votre charité par sa grâce et par l'abondance (2). »

L'un des sujets les plus incompréhensibles sur lesquels l'homme ait jamais exercé ses facultés, et qui a, plus qu'aucun autre, déployé en même temps les forces et la faiblesse de l'intelligence humaine, a été abordé par Mahomet avec une assurance digne ou d'un fanatique insensé ou d'un envoyé du ciel. Il inculque dans les termes les

(1) *Koran*, II et VII. L'éblis des mahométans est précisément le même que le Satan des juifs, et l'Arimane des mages.

(2) *Mischat*, I, 23.

plus forts et les plus précis , la doctrine des décrets éternels et de la prédestination absolue (1). Ses compagnons supposant que la nécessité et la responsabilité étaient incompatibles , lui disaient naturellement : « O ! prophète , puisque Dieu a » fixé nos places , nous pouvons nous confier là- » dessus , et abandonner nos devoirs moraux et » religieux. » Mais il répliquait non , parce que les élus feront de bonnes œuvres , et les reprouvés en feront de mauvaises (2).

Que le créateur ait , dès le premier âge du monde , déclaré sa volonté à ses créatures , c'est un fait sur lequel on peut aisément être d'accord ; et les différentes révélations de cette volonté furent comprises , selon Mahomet , en cent quatre livres. Mais le *Koran* ajoute avec une égale assurance , que ces lois écrites , excepté le Pentateuque , les Psaumes et les Évangiles , ont été entièrement perdus. Et afin de prouver la nécessité d'une nouvelle révélation des commandemens du Ciel , puis de soutenir la doctrine du livre inspiré dans l'origine par le Tout-Puissant , et annonçant l'apparition du prophète arabe , les mahométans prétendent que les livres sacrés et des juifs et des chrétiens , sont devenus si matériellement cor-

(1) *Koran* , III , IV XVII , etc.

(2) MISCHAT , I , 28.

rompus dans le cours des siècles, qu'à peine aucune portion des originaux existait encore lorsque le *Koran* fut écrit. D'après un récit de la mission du Christ, faussement attribué à saint Barnabas, et dans lequel on fait parler le rédempteur au sujet de Mahomet, comme du *Paraclet* ou consolateur, on enseigne aux musulmans que Jésus, non point fils de Dieu, mais fils de Marie (car la confession de la divinité du sauveur serait incompatible avec leur croyance), fut le dernier prophète des juifs, le véritable messie; celui qui accomplit les miracles, et prêcha la vérité; mais le crucifiement est nié par eux, car ils ont adopté l'opinion de quelques chrétiens hérétiques des premiers temps, que Jésus échappa aux juifs, et fut enlevé dans le troisième ciel. Aujourd'hui cependant, la vérité a prévalu sur le bigotisme, et les plus savans docteurs de la mosquée rejetant cette narration, s'en rapportent au langage des évangiles canoniques. Quoiqu'ils nient la divinité du Christ, ils admettent qu'il naquit d'une manière miraculeuse, au commandement de Dieu (1). Comme les crimes et l'ignorance

(1) REZLAND, de *Relig. muhammedicâ*, préfât. lib. II, in-8°, Ultraj. 1705. Les musulmans forment une sorte de chrétiens hétérodoxes. Ils sont chrétiens, si Locke raisonne juste, parce qu'ils croient fermement à l'immaculée conception, au caractère divin et aux miracles du

des hommes firent naître la nécessité d'établir de fréquentes communications entre le ciel et la terre, une longue succession de prophètes et d'apôtres, parmi lesquels Adam, Noé, Abraham, Moïse et le Christ sont les plus éminens, parurent de temps en temps jusqu'à ce qu'à la fin l'esprit de révélation cessa après la mission de Mahomet, le dernier et le plus grand des prophètes du Tout-Puissant (1).

La dissolution du corps à l'heure de la mort est palpable à nos sens, et sa séparation de sa partie immortelle est d'accord avec la plus saine philosophie. Mais tandis que la raison d'un côté rejette l'idée que l'âme doive mourir en conséquence de sa séparation d'avec ses formes corporelles, elle trouve de l'autre une grande diffi-

messie, mais ils sont hétérodoxes, en ayant avec obstination son caractère de fils, et son égalité, comme Dieu, au père, pour l'unité et les attributs duquel ils ont et expriment les idées de respect et de crainte les plus prononcées. A l'égard de la sainteté, le Christ est placé par eux dans un rang presque égal à celui de leur faux prophète. Les Turcs et les Persans nomment toujours le Christ avec vénération. Il est même arrivé qu'un Turc d'une classe commune a reçu la bastonnade, jusqu'à ce qu'il eût presque succombé à ce châtimement, pour avoir proféré des paroles offensantes contre le messie. Tandis qu'il aurait pu donner aux chrétiens l'épithète de chiens, tant qu'il aurait voulu. Sir W. JONES, *Sur les dieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde*, et sir W. OUSELEY, *Oriental collection*, n° 1, p. 41.

(1) SALE, Section, IV.

culté à pouvoir lui assigner des forces et des opérations quelconques, à moins qu'elle ne soit revêtue des organes des sens. C'est dans l'incertitude des connaissances de l'homme, et dans son inquiète curiosité que nous devons chercher l'origine de toutes les fables des Grecs et des Hébreux sur ce sujet. Les écrivains de ces deux nations, lorsqu'ils parlent de l'état futur, assignent aux âmes des morts une demeure commune dans les profondeurs de la terre. Les peuples des temps les plus reculés représentent ce séjour comme un lieu d'une obscurité impénétrable ; mais dans la succession des âges, l'opinion du monde sur cette matière a subi quelques changemens. Les Grecs et les Latins qui vivaient vers le temps de l'apparition du Christ, considéraient cette demeure spirituelle comme un lieu où les bons et les méchans trouvaient les récompenses et les punitions qu'ils avaient méritées (1). Les juifs soutenaient que c'était un état intermédiaire où le plaisir et la peine se faisaient sentir. Ainsi, comme les Grecs et les Latins avaient leurs régions de félicité et de tourmens, leur tartare et leur élysée ; de même, les juifs avaient leur *gehenna* et leur paradis. Dans le

(1) LOWETH, de *Poesi Hebræorum*, prelec. vii, et MICHAELIS, notes, et PRABSON, *Sur la Croyance*, art. v. avec ses admirables notes.

testament grec, le mot *αιδης* est employé pour exprimer l'état intermédiaire. Selon l'étymologie, (*ab ειδω video et a privatif*), il indique un lieu de ténèbres et correspond au mot latin *inferus* (1). Dans la parabole du riche et du Lazzarre, où les deux personnages sont représentés comme étant en enfer dans un même séjour, où ils étaient très-près l'un de l'autre; et dans la promesse du Christ au larron repentant sur la croix, l'auteur de notre religion reconnaît et sanctionne la croyance que l'ame humaine, dans l'état mitoyen entre cette vie et la vie future, ne reste point inactive, mais se trouve dans une condition de souffrance ou de bonheur. Le sommeil de l'ame n'est point un principe de l'islamisme; mais d'après certains passages du huitième, du quarante-septième et du soixante-dix-neuvième chapitres du *Koran*, la doctrine de Mahomet semble avoir été que l'état intermédiaire, ainsi que la vie future, serait un lieu de récompenses et de punitions. Munnker et Nekir, deux anges noirs avec des yeux bleus, entrent dans la tombe et demandent à la personne morte les noms de son seigneur, de sa religion et de son prophète.

(1) SCHLEUSNER, *Lexicon in Nov. Test.* in loco ROSENMULLER *Scholia*, in *Nov. Test.* in Luc, chap. 16, ver. 23.

Les fidèles répondent : « Dieu est mon seigneur, » Islam est ma religion , et Mahomet est mon prophète (1). » D'effroyables tourmensseront le partage des infidèles, et les anges annonceront aux musulmans la nature et le degré de la félicité qui leur est réservée pour l'avenir (2). Les docteurs de la mosquée ont exercé leur sagacité et amusé leur imagination , en décrivant les occupations et les demeures diverses de l'ame dans cette condition de misère ou de béatitude (3). Mais toutes ces opinions sont à la fois si nombreuses et si arbitraires, et les plus savans parmi les musulmans y attachent si peu d'importance , qu'il est inutile de les analyser. Ces traditions furent imaginées selon toute apparence pour la satisfaction du vulgaire. C'est le propre du caractère des philoso-

(1) Cet examen sépulcral est un grand sujet de ridicule parmi les sceptiques. Un noble Persan interrompit un jour tout à coup un prédicateur de la mosquée, en s'écriant devant la congrégation étonnée : « Tout ce que dit cet homme sur Munnker et Nekir n'est que mensonge. Mon esclave mourut il y a quatre jours, et comme je voulais découvrir la vérité, je remplis sa bouche de grains desséchés. J'ai ouvert son tombeau depuis, et le grain est précisément où il était placé. Il est donc tout-à-fait impossible qu'il ait parlé ni à un homme ni à un ange.

(2) D'OHSSON, t. 1, p. 136-137.

(3) SALK, sec. IV. Prier pour les morts est un acte légal, ainsi qu'on peut le supposer d'après la doctrine établie dans le texte. Dieu accordera des bénédictions aux morts, pour l'amour des vivans. MISCHAT, vol. 1, 561.

phes que de s'arrêter et de s'en tenir au doute, dans des matières d'une aussi grande obscurité que la nature et la destination de l'ame; tandis que pour des esprits faibles, toute fable, quelque grossière qu'elle soit, est préférable à la nécessité d'ignorer.

Les fidèles sont exhortés à être continuellement attentifs aux récompenses aussi bien qu'aux plaisirs sensuels de l'autre vie, et aux jouissances intellectuelles attachées à la pratique de la vertu dans la vie présente, mais ni l'ange Gabriel ni Mahomet ne prétendent connaître le temps précis de la rémunération finale de l'obéissance; tandis que les disciples du prophète, s'arrogeant plus de connaissances que leur maître, ont hasardé de prophétiser les signes qui doivent annoncer au monde l'approche du grand et dernier jour. L'antéchrist apparaîtra en Syrie et ravagera tous les pays, excepté la Mecque et Médine; mais au bout de quarante jours de différentes longneurs (l'un desquels sera égal à une année), il sera tué par Jésus lui-même. Mehdy, imam de la famille de Mahomet, gouvernera toute l'Arabie et fera régner la justice sur toute la terre. Une décadence générale de la vertu, un penchant universel à l'idolâtrie, des guerres, des désastres multipliés, et d'effrayantes convulsions de la nature, annonceront la nécessité et la certitude de quelque chan-

gement prochain et terrible. Alors le Christ descendra sur la terre afin de calmer les élémens agités du monde naturel et moral , et pour rétablir la tranquillité universelle. Au bout de quarante ans , la création retournera dans le chaos d'où elle fut tirée ; mais « le souffle de la résurrection » sera annoncé par la grande trompette , et un retour général des anges , des génies , des hommes , et même des animaux , s'ensuivra. Les corps de tous les hommes dispersés sur la terre et réduits en une poussière impalpable seront alors rendus à leur première forme , et au commandement du Tout-Puissant , ils seront réanimés par leur réunion avec l'ame. « Au jour où la terre sera » changée en une autre terre (1), et quand les cieux » deviendront comme de l'airain fondu (c'est le *Koran* qui parle ici) , « et les montagnes semblables à des laines de diverses couleurs dispersées

(1) *Koran*, ch. 9. Je suis redevable pour cet exposé de la résurrection , et pour les objets qui s'y rapportent , au *Koran*, à SALE , MORACCI et RELAND : consultez ces autorités dans leurs propres ouvrages. Mahomet n'exerçait pas souvent sa propre imagination , et il eut constamment les Persans et les Hindous dans la mémoire lorsqu'il décrit son paradis. Les mages avaient déjà peuplé les régions de la béatitude avec les Hoorani-Behest ou les Houris du paradis , qui sont les vierges aux yeux noirs du *Koran*. Les merveilles de la demeure bienheureuse selon les Hindous sont presque littéralement copiées par Mahomet. *Malcom's Persia* , vol. 2 , p. 330.

» par les vents (1), » le jugement final des hommes aura lieu. Ceux qui auront été incrédules à l'islamisme seront condamnés à brûler dans d'éternels torrens de feu. Le séjour des peines pour les chrétiens, les Juifs, les Sabéens, les mages et les idolâtres, sera, conformément à l'ordre où leurs noms sont placés ici, plus terrible pour les uns que pour les autres; tandis que, par une justice égale, le plus haut degré de la punition est réservé pour les hypocrites et pour ceux qui n'auront professé qu'en apparence l'un ou l'autre de ces systèmes religieux. La condamnation de la portion infidèle du monde ayant été prononcée de la sorte, la piété des musulmans sera examinée. Mais comme la justesse des opinions d'un vrai croyant, à l'égard de Dieu et de son apôtre, est pour ainsi dire renfermée dans le nom même de musulman, ses actions seules, et non sa croyance, seront examinées. Dans une balance soutenue par l'ange Gabriel, et dont un bassin sera sur le paradis, l'autre sur l'enfer, et d'une grandeur suffisante pour contenir le ciel et la terre, les actions des fidèles seront pesées. Mais comme, dans toute religion fausse, le caractère de son auteur et des personnes auxquelles elle est adressée, s'intro-

(1) *Koran*, vii.

duisent et se manifestent toujours dans son code , ainsi , selon la loi de Mahomet , on sera soumis à une circonstance qui marque fortement la nature sombre et vindicative du caractère asiatique. La représaille des injures aura lieu , et faute d'autres moyens , l'agresseur cèdera une partie proportionnée de ses bonnes œuvres à celui qu'il aura injurié ; et en cas que l'absence totale de bonnes actions rende cet arrangement impossible , le poids des crimes de l'agresseur sera augmenté d'une portion des crimes de l'offensé : le lot de bonheur ou de misère de chaque individu dépendra entièrement de la prépondérance de la vertu ou du vice (1). Les musulmans soit criminels , soit vertueux , marcheront ensuite vers le pont Al-Sirat , plus mince qu'un cheveu , et plus tranchant que le fil d'une épée ; les criminels tomberont dans l'enfer ouvert au-dessous d'eux , et où ceux-mêmes qui seront le moins coupables auront leurs pieds chaussés avec des souliers d'un feu si ardent , qu'il fera bouillir leurs crânes comme des chaudières. Cependant , comme c'est un grand principe de l'islamisme , qu'aucun incrédule ne peut jamais être délivré , ni qu'aucun individu qui , durant sa vie , aura professé l'unité de Dieu , ne

(1) *Koran* , xxiii , vii.

sera condamné à une punition éternelle, ceux pour lesquels le passage du pont aura été trop difficile, resteront dans un état de souffrance pendant une durée de temps déterminé, et jusqu'à ce que « les crimes commis pendant qu'ils étaient » sur la terre aient été entièrement purifiés et » effacés par le feu. » Les musulmans vertueux passeront sains et saufs, sous la conduite du prophète, et avec la rapidité de l'éclair, au-dessus de l'abîme, et ils arriveront dans les bosquets et dans les jardins du septième ciel, ou du paradis. Là, des palais de marbre et toutes les vaines frivolités du luxe terrestre les attendent ; mais leur plaisir le plus exquis consistera dans leur société continues avec des beautés toujours éclatantes, formées non d'argile, mais du musc le plus pur : et le feu de leurs grands yeux noirs sera si délicieusement tempéré par la modestie, que, pour nous servir du langage expressif du *Koran*, « ils ressembleront à des perles cachées dans leurs coquilles (1). » Soixante-douze houris seront le partage du plus vulgaire des croyans. Tous ses désirs seront satisfaits au moment de leur formation, et les chants des filles du paradis ajouteront encore aux délices qui lui sont réservées. Le *Koran* parle

(1) *Koran*, LVI.

si positivement de la réalité de tous ces plaisirs, que nous ne pourrions, sans en changer le sens, les transformer en allégories. Cependant, les plus purs parmi les musulmans, ceux qui ont été honorés pendant cette vie pour l'éminence de leur vertu et de leur savoir, seront récompensés par des biens d'un ordre plus élevé que ceux de la volupté des sens (1) : ces plaisirs grossiers seront perdus dans la félicité mentale des vérités éternelles, et dans la contemplation perpétuelle de la Divinité.

Nos idées de l'état d'abaissement des femmes en Orient, ont donné lieu à une opinion peu honorable de leur caractère moral et intellectuel. Mais quoique Mahomet vît avec les yeux d'un prophète que la majorité des damnés serait composée de femmes, il a néanmoins décidé charitablement que le beau sexe serait immortel et responsable, et il a dit dans le *Koran* : « Ceux qui font le bien, » soit hommes ou femmes, et sont de vrais croyans, » nous les élèverons certainement à une heureuse » vie, et nous leur donnerons leur récompense en » proportion du plus grand mérite de leurs actions (2). »

La félicité des femmes ne sera point aussi

(1) RELAND, p. 199-205.

(2) *Koran*, xv; MISCHAT, I, 526. II, 502. Le prophète croyait qu'une

exquise que celle des hommes , parce que leurs actions dans cette vie n'auront pu être ni aussi importantes ni aussi méritoires. Le *Koran* ne fait même aucune déclaration positive que les deux sexes soient destinés à habiter le même séjour. C'est pourquoi Mahomet n'a point parlé des compagnons célestes des femmes élues, de crainte, dit malignement Gibbon, « ou d'alarmer la jalousie » de leurs anciens maris, ou de troubler leur » propre bonheur par l'idée d'un mariage d'une » durée éternelle. »

2°. La prière adressée à l'objet de leur foi , est le plus important des devoirs que les musulmans sont appelés à pratiquer. « Glorifiez Dieu, » dit le *Koran*, « quand le soir vient vous surprendre, et » quand vous vous levez le matin ; que ses louanges » soient célébrées dans le ciel et sur la terre, et au

femme ne valait que la moitié d'un homme. C'est pourquoi il avait mis en principe que, l'amende pour une offense contre une femme serait de moitié moins forte que l'amende pour une offense contre un homme. Le *Koran* dit : « L'homme libre mourra pour l'homme libre, et la femme pour la femme. » Les sonnites, plus chevaleresques, ont violé la loi de leur prophète en décrétant l'égalité des deux sexes, et ont été jusqu'à l'excès monstrueux d'établir qu'un homme même serait mis à mort pour le meurtre d'une femme. Les femmes peuvent exercer la magistrature dans tous les cas qui concernent la propriété, mais non dans ceux où il s'agit de punition ou de représailles : cette distinction paraît étrange, car la nature ne mêle jamais le moindre sentiment de malice ou de rancune dans la composition de ces douces créatures.

» coucher du soleil, et quand vous reposez à midi (1). » Le *Koran* déclare que la prière est le pilier de la religion, la clé du paradis. Rien n'est plus méritoire que de répéter les louanges de Dieu, et de déclarer sa grandeur et son unité. Cet hommage doit être renouvelé cinq fois dans le cours de chaque jour : le matin, avant le lever du soleil; aussitôt après midi; immédiatement avant le coucher du soleil; le soir, après le coucher du soleil, et une fois encore entre ce temps et l'heure de minuit. Les crieurs des minarets (2) ou du haut des mosquées, sont obligés de faire connaître au peuple, en répétant les mots mêmes que Mahomet prononça, lorsqu'il entra dans la ville de Médine, que l'heure de la prière est arrivée. Le musulman, soit dans sa maison, soit dans la promenade publique (car tout lieu est également pur lorsqu'il s'agit de servir Dieu), doit élever son ame au ciel par une courte, mais fervente supplication. Son attention n'est point épuisée par la longueur de sa prière, et le

(1) *Koran*, xxx. L'expression « *Sun set* » (coucher du soleil), qui se trouve dans ce passage, a toujours été interprétée comme indiquant l'après-midi, aussi bien que la prière du soir.

(2) Les premiers minarets ou tours élevées furent bâtis par Walid, calife de la la dynastie des Ommiades, au-dessus de la magnifique mosquée de Damas. *Bibl. orient.*, t. 3, p. 365.

peu de mots renfermés dans cette invocation, qui est considérée comme très-efficace, expriment avec force des sentimens d'humilité, d'adoration envers Dieu, et de confiance dans sa miséricorde (1).

Différentes cérémonies sont prescrites pour la pratique de ce devoir; mais les docteurs de la mosquée assurent avec raison (2) que c'est à la disposition religieuse du cœur, et non à l'attitude du corps, que s'attachent les regards de celui qui lit dans la pensée. Parmi leurs cérémonies, il en est une qui est parfaitement analogue avec le sentiment religieux d'une influence universelle, sentiment qui indique le penchant de l'homme à révéler un Dieu, et la difficulté de pratiquer un culte purement spirituel. Lorsque le Persan tourne sa face vers l'Orient, qu'il considère comme particulièrement consacré au soleil, et que le Sabéen contemple, pour nous servir de la belle expression de Job, la lune marchant dans la clarté, ou porte la vue vers l'étoile du Nord, l'aspect des objets de leur adoration excite la ferveur de leur piété, et arrête les écarts de leur imagination. Les Juifs regardaient constamment, à l'heure de la prière, vers la ville sainte de Jérusalem; et de même, tous

(1) *Bibl. Orient.* t. II, p. 332.

(2) *Al Gahazali*, cited by Sale, *Preliminary discourse*, sec. IV.

les serviteurs de Mahomet tournent religieusement leurs yeux vers le temple de la Mecque, aux heures d'adoration (1).

A l'imitation de l'ancienne coutume des Juifs, ou plutôt, conformément à l'opinion générale des Asiatiques contre toute communication sociale entre les deux sexes, il est interdit aux femmes d'assister au service de la mosquée en présence des hommes (2).

La consécration de certains jours particuliers à des fonctions religieuses plus solennelles que dans les temps ordinaires, et l'idée d'assurer par ce moyen les progrès de l'ame et le repos du corps, était une institution si bienfaisante pour l'avantage spirituel et temporel de l'homme, que Mahomet ne pouvait manquer de l'observer. Son orgueil lui faisant dédaigner d'être considéré comme un imitateur servile des juifs et des chrétiens, il fixa le vendredi pour le sabbat des musulmans. Pendant ce jour, des prières solennelles doivent être adressées à Dieu dans les mosquées, et le *Koran* doit être lu et expliqué par quelque prédicateur désigné. Plus la congrégation est nombreuse, plus

(1) *Bibl. Orient.* article *Heblah*.

(2) Mahomet dit : Les femmes peuvent aller à la mosquée, mais leurs maisons sont plus convenables pour elles. *MISCAT* I, 223.

les prières doivent être efficaces (1). Mais l'observance générale de ce jour n'est point prescrite avec ce caractère de rigueur qui distingue le sabbat des juifs ; car le *Koran* dit (2) : « Dans les intervalles » de la prédication et de la prière, les croyans » peuvent se disperser dans les champs à leur gré, » et profiter de la libéralité de Dieu, » c'est-à-dire, en se livrant aux occupations du monde et aux amusemens innocens, ainsi que la suite du discours nous l'indique.

De fréquentes ablutions sont nécessaires à la santé et agréables aux sens, parmi des hommes qui vivent sous les climats chauds de l'Orient ; et la purification extérieure présente à l'esprit d'un Asiatique, une vive image de la pureté intérieure du cœur. Le soin du corps est recommandé par Mahomet, comme la clé de la prière, et comme la préparation sans laquelle elle ne peut être agréable à Dieu ; et afin d'attacher constamment l'esprit à cette pratique, il prescrit aux croyans de verser du sable fin sur leur corps, lorsqu'ils poursuivent leurs voyages à travers les déserts du Levant (3). Mais, ainsi qu'un écrivain mahométan l'a observé,

(1) MISCHAT, 1, 225.

(2) Ch. 62.

(3) *Koran*, ch. III et V; CHARDIN, t. II, *ad finem*, d'OHSSON, t. II, ch. V. Dans tous les cas où le bain pourrait être dangereux, on peut se servir de terre. MISCHAT, 1, 117.

après avoir décrit les différentes manières de pratiquer les lustrations prescrites, « la plus importante des purifications est de chasser du cœur » toutes les inclinations blâmables, tous les vices, » et toutes les affections qui peuvent distraire du » devoir de servir Dieu (1). » Quoique Mahomet sût bien que les principes doivent être conservés par le moyen des cérémonies, il a cependant exhorté ses disciples à ne pas attacher trop de conséquence aux simples rites extérieurs, et il a déclaré, dans le langage de la plus pure morale : « que la vertu » ne consiste point à tourner vos faces en prières » vers l'est et l'ouest; mais celui-là est vertueux, » qui croit en Dieu et qui croit au dernier jour, et » aux anges, et aux écritures et aux prophètes; qui » donne de l'argent pour l'amour de Dieu à son » prochain, aux orphelins, aux pauvres, et pour » le rachat des captifs; qui est exact à la prière et » donne des aumônes : et ceux-là aussi sont dans » la bonne voie, qui accomplissent les traités qu'ils » ont faits, et qui se conduisent patiemment dans » les peines et dans les adversités, et dans les occasions de la colère : ce sont ceux-là qui sont » sincères et qui craignent Dieu (2). »

(1) *Al Gahazali*, cité par SALE, *Diss. prél.* sec. iv.

(2) *Koran*, II. Zoroastre a dit dans le même sens : « Celui qui ense-
mence la terre avec soin acquiert un plus grand fonds de mérite re-
ligieux, qu'il ne pourrait en avoir en répétant dix mille prières. »

De toutes les mauvaises interprétations, et de toutes les fausses applications des principes les plus salutaires, aucune n'a été plus complètement remplie d'abus que cette opinion et ce précepte, qu'à la contrainte morale de nos passions, imposée par la raison et la révélation, l'on dût ajouter une mortification corporelle volontaire. Mais quelque disposée que soit la faiblesse de la nature humaine à corrompre ce qui est institué pour son avantage, cependant le principe d'abnégation de soi-même, accompagné d'un sage esprit de précaution contre la destruction de l'énergie mentale et corporelle, reste indépendant des obscurités des fanatiques et des effrayantes superstitions des ascétiques. Le but légitime du jeûne est d'empêcher les offenses, et non de les punir ; car la raison et la révélation nous disent que la vie actuelle est une vie d'épreuves ; mais que la vie future est une vie de récompenses. Mahomet devait donc, en conséquence, prescrire un assujettissement du corps, habituel et journalier, et non pas un jeûne particulier à certaine saison de l'année. Quoique le jeûne volontaire soit recommandé, le mois de ramadan a cependant été distingué pour la pratique de l'abstinence, et dans les révolutions du cours de la lune, le musulman est obligé de supporter la chaleur de l'été et le froid de l'hiver sans aucune mitigation ou soulagement. « O vrais croyans ! »

dit le prophète , « le jeûne vous est ordonné afin
 » que vous puissiez craindre Dieu. Vous jeûnerez
 » dans le mois de ramadan , qui est celui dans le-
 » quel le *Koran* fut envoyé du Ciel ici-bas. C'est
 » pourquoi celui d'entre vous qui sera dans sa
 » maison pendant ce mois , doit jeûner ; mais celui
 » qui sera malade ou en voyage , jeûnera pendant
 » un pareil nombre d'autres jours (1). » Durant cette
 époque consacrée , aucun plaisir des sens , ni même
 aucun soutien pour le corps n'est permis depuis le
 matin jusqu'à la fin du jour ; mais le soir , on peut
 renouveler ses forces corporelles , ranimer ses es-
 prits , et la nature peut reprendre ses droits. Ma-
 homet recommande une sainteté de vie toute par-
 ticulière pendant le mois de ramadan. La vertu
 de la charité est plus méritoire quand elle est pra-
 tiquée durant cette période. La vengeance des in-
 jures est défendue , et « la voix même ne doit point
 » s'élever pour faire entendre des paroles d'inimi-
 » tié. » Lorsque celui qui garde le jeûne (soit légal
 ou volontaire) n'abjure point le mensonge et la
 détractation , Dieu ne fait point de cas de son
 abstinence de boire et de manger (2).

La nature du climat , dans les pays orientaux ,

(1) *Koran* , II , « Mangez et buvez jusqu'à ce que vous puissiez clai-
 rement distinguer un fil blanc d'un fil noir au point du jour. »

(2) *MISCHAT* , I , 463—477.

à rendre certains alimens nuisibles à la santé ; c'est par cette raison que les législateurs, tantôt ont distingué les animaux en purs, ou impurs, c'est-à-dire, ceux qui offrent et ceux qui n'offrent point une nourriture salubre, et tantôt, en ont spécialement interdit quelques-uns, en laissant l'usage du reste à la discrétion des peuples. Moïse appartient à la première, et Mahomet à la seconde classe de ces législateurs. C'est un fait généralement connu, que la chair de l'animal immonde (*ignavum*, comme Tacite désigne le porc avec tant de décence) engendre des maladies cutanées, et plus particulièrement dans les pays chauds. La malpropreté de ce quadrupède suffit pour en donner le dégoût, et nous voyons en effet que les Égyptiens, les Arabes et les autres peuples orientaux l'ont toujours abhorré : la nécessité des circonstances en dictait la prohibition, et c'est sans doute pourquoi le *Koran* dit expressément : « Il vous est défendu de manger la chair ou le sang des animaux « morts de mort naturelle, ou de la chair de cochon, ou de ce qui a été offert à des idoles, « ou étranglé, ou tué par un coup ou par une « chute, ou frappé à mort par une autre bête à « corne, à moins que vous ne le trouviez encore « vivant et n'acheviez vous-même de le tuer (1). »

(1) Lettre d'un Juif à Voltaire.

Les docteurs mahométans ont compris les bêtes féroces et les oiseaux de proie dans cette défense. Tous les animaux amphibies sont regardés avec horreur, ainsi que l'âne et le mulet; mais quant au cheval, les interprètes de la loi ne s'accordent point entre eux. Cependant, selon l'opinion la plus générale, sa chair est vouée de même à l'abomination. Les lièvres sont neutres. Les réglemens du Code de l'islamisme, pour que les animaux soient tués de la manière la moins douloureuse, offrent un exemple remarquable de l'attention compatissante du législateur (1).

(1) *Hedaya*, XLII. Selon la loi mahométane, plusieurs choses sont positivement légitimes ou illégitimes; d'autres sont neutres et peuvent être faites ou évitées. Il y a une classe nombreuse d'actions condamnées et vouées à l'abomination, mais qui cependant ne sont pas absolument illégitimes. Mahomet, toujours indulgent envers ses disciples, leur permet de manger du porc, s'ils sont obligés de le faire inévitablement, c'est-à-dire s'ils souffrent une grande faim. Il y a plusieurs passages dans le *Koran*, où cette permission leur est accordée. Les animaux propres au repas d'un musulman doivent être tués selon les formes prescrites, ou bien ils ne peuvent être mangés par les fidèles. Selon la manière orthodoxe, la gorge de l'animal doit être coupée. Si de pauvres bêtes sont tuées par accident, ou à la chasse, quoique leur chair ne puisse être aussi bonne que s'ils étaient tués de l'autre manière, on peut en manger. Les bouchers musulmans semblent croire que couper la gorge est le moyen le plus prompt d'extraire ce que notre grand lexicographe Johnson appelle « la liqueur rouge qui circule dans les corps des animaux, » et qui était si odieuse au palais du prophète; les savans musulmans sont chirurgiens-bouchers aussi bien que légistes. Quelques-uns pensent qu'il suffit de couper la trachée-artère et

La prière nous conduit à moitié chemin vers Dieu, le jeûne nous mène à la porte de son palais, et l'aumône nous y fait admettre. Telle était la maxime de l'un des premiers califes (1), un dixième de la propriété, soit qu'elle consiste en terre, en bestiaux, ou en marchandises, qui aient été pendant douze mois en la possession d'un individu, est ce que la loi de Mahomet exige de sa charité. Cette taxe n'est point levée une seconde fois sur la propriété stationnaire, c'est-à-dire qui demeure entre les mains du même maître, mais elle se renouvelle sur les marchandises importées par la voie du commerce. Son application, dans la

le gosier; d'autres, afin d'être plus surs de leur fait, séparent le *hal-koom*, ou trachée-artère, le *mirrés*, ou gosier, et le *wadijan*, ou les deux veines jugulaires. D'après une considération attentive pour les besoins de l'homme, les livres de la loi musulmane disent que celui qui tue un animal pour la nourriture d'un musulman peut-être ou un musulman lui-même, ou un *hitabee*; or, les savans voudront bien se rappeler, et les ignorans doivent apprendre, qu'un *hitabee* est un *scripturiste*, c'est-à-dire un Juif ou un chrétien, tributaire ou non. L'animal doit être tué « au nom de Dieu. » Si l'exécuteur omet volontairement ce *tasmeed*, ou cette invocation, ou qu'il y ajoute quelque expression, l'animal est impur; s'il omet l'invocation par pur oubli, la chair peut légitimement être mangée, ou du moins les plus habiles docteurs soutiennent cette opinion: mais je demande la permission d'assurer le lecteur chrétien, une fois pour toutes, qu'il y a plusieurs *veritates questiones* dans la loi musulmane, aussi bien que dans la loi anglaise: et que sa vénération pour les subtilités des vrais croyans ne peut surpasser le respect de ceux-ci pour les détours des infidèles.

(1) D'HABELOT, t. 3, p. 71.

plupart des pays mulsulmans, à été transportée du soulagement des pauvres au besoin de l'état; tandis que le prince tranquillise sa conscience en érigeant quelques mosquées et en soutenant quelques fakirs paresseux (1). Le devoir de faire l'aumône n'est cependant point considéré comme rempli dans toute son étendue, à moins qu'en outre des aumônes légales, le croyant ne fasse des dons volontaires aux pauvres : Hassan, fils d'Ali, et petit fils de Mahomet, partagea ses biens deux fois dans le cours de sa vie entre les malheureux et lui; et les califes Omar, et Abu-Beker distribuaient chaque semaine, pour des charités, la différence qui se trouvait entre leurs dépenses et leurs revenus (2). Les productions des champs de blé, des plantations d'oliviers et des vignes, ne sont point recueillies avec beaucoup de soins en Orient. La faculté de glaner était réservée aux pauvres : Jacob les représente comme ramassant la récolte couverte de rosée, même dans la vigne de l'homme injuste (3). Mahomet permet à ses disciples de faire usage du blé, des dates, des grenades, des olives, et de tous les autres bienfaits du Tout-Puissant ; mais il ordonne que du-

(1) HAMILTON, *Discours préliminaire*, p. 63.

(2) Ockley's *History of the Saracens*, in loco.

(3) MICHAELIS, sur la *Loi musulmane*, vol. 2, p. 257

rant la moisson et la vendange , les pauvres reçoivent ce qui leur est dû (1).

Les Arabes étaient depuis long-temps attachés avec le plus grand zèle au temple de la Mecque , regardé parmi eux comme sacré et inviolable. Ce temple est peut-être le même que Diodore (2) indique comme révééré par tous les Arabes , et d'une antiquité telle , que son origine se perd dans la fable (3). Ils se rassemblaient de tous les points de l'Arabie pour célébrer dans ce lieu leurs fêtes païennes , et pour adorer les images des différentes divinités qu'ils avaient placées dans cette espèce de Panthéon. Trois cent-soixante idoles d'hommes et de divers animaux y étaient les objets de leur culte. Selon la description de Joseph Pitts , qui est presque le seul anglais qui ait visité la terre sainte des musulmans , le temple ressemble par sa forme à la Bourse royale de Londres , quoique dix fois plus grand. Des coupes et des minarets décorent le portique , et dans le milieu de l'enceinte est la caaba , partie la plus respectée de ce bâtiment. Sa forme est quadrilatérale ; les côtés et les angles sont inégaux , mais comme elle est recouverte d'un voile noir ,

(1) *Koran* , vi.

(2) *Diod. Sic.* , lib. 5 , cap. 44.

(3) *Sir William Jones's Dissertations on the Arabs.*

que le sultan turc renouvelle tous les ans, cette irrégularité n'est point apparente. Sa hauteur est de trente-quatre pieds, et la façade, au milieu de laquelle la porte est placée, a trente-sept pieds de largeur (mesure de France). La lumière y entre par une porte et par une fenêtre. La caaba a un double toit soutenu par trois piliers de bois d'aloès, d'une forme octogone. L'eau de la pluie est répandue du haut du toit sur le terrain; au moyen d'une espèce de robinet. Le puits Zimzim, regardé par les Arabes comme la source qui jaillit pour secourir Ismaël, lorsque sa mère errait avec lui dans le désert, est défendu par une petite coupole de tout mélange avec la pluie. L'eau de cette célèbre fontaine est chaude, saumâtre et pesante, mais très-limpide. Par sa vertu surnaturelle, l'ame est purifiée de tout péché, et a le même pouvoir pour donner de la vigueur à la mémoire, que les eaux de l'Hélicon avaient pour inspirer l'imagination des poètes. Le temple renferme en outre plusieurs merveilles : la principale est une pierre noire placée à l'angle qui regarde le sud-est. Elle tomba du ciel pendant la vie d'Adam, elle fut replacée dans le paradis au temps du déluge, et apportée à Abraham lorsque (selon la même tradition) il érigea la caaba. La superficie de la pierre a été changée en noire, de blanche qu'elle était, par les baisers des pèlerins, ou par

l'attouchement d'une femme impure, ou par les péchés des enfans d'Adam. Laissant les musulmans avancer et changer toutes les hypothèses imaginables sur ce point, nous nous bornerons à rapporter, d'après l'autorité du mulsulman espagnol, que cette pierre est un fragment de basalte volcanique parsemé dans toute sa circonférence de petites pointes de cristaux colorés, et variés avec du feldspath rouge, sur un fond noir comme le charbon, excepté une de ses protubérances, qui est un peu rougeâtre. Elle est élevée de quarante-deux pouces au-dessus de la surface du terrain, et est bordée, à l'entour, par une plaque d'argent, large environ d'un pied. La partie de la pierre qui, vers l'angle, n'est point couverte par l'argent, forme presque un demi-cercle de six pouces de haut, sur huit pouces six lignes de diamètre à sa base (1). Les pèlerins, pour remplir le but de leur pèlerinage, se dépouillent de la plus grande partie de leurs vêtemens en arrivant auprès du temple. Ils font sept fois le tour de la caaba, quelquefois en courant, et d'autre fois en marchant; et sept fois ils baisent la pierre sacrée: enfin, ils se prosternent sept fois devant des idoles sur les deux

(1) *Pitt's account of the religion of the mahometans*, p. 86, etc., Oxon, 1704; *Voyages d'Ali Bey*, vol. 2, ch. 6; D'HARBELOT, article *Abdallah*.

montagnes adjacentes, appelées Sofa et Moreva; ils jettent ensuite des pierres dans la vallée de Mina; sacrifient des brebis, et terminent leurs cérémonies en coupant leurs cheveux et leurs ongles, qu'ils enterrent auprès du temple (1). La suppression totale de ces coutumes fut au-dessus du pouvoir de Mahomet. La raison ou la ferveur d'une religion nouvelle avaient banni l'idolâtrie; mais quoique l'objet du pèlerinage n'existât plus, soit que la tyrannie de l'habitude dans les choses indifférentes ait un pouvoir égal à son influence dans des matières importantes, ou que, craignant de résigner complètement les objets de nos affections, nous nous attachions avec une passion puérile à des noms et à des symboles, lorsque la substance a disparu, les disciples de Mahomet faisaient toujours avec plaisir leur voyage au temple qui avait été l'objet de la vénération de leurs ancêtres. Le prophète, après une longue lutte, consentit à la cérémonie, mais en légittima le but, en la faisant tourner à la gloire de Dieu. Le pèlerinage est donc prescrit, particulièrement dans les second et vingt-deuxième chapitres, et Mahomet, excité à la fin par sa politique ou par son patriotisme, prétendit attacher une telle importance à cette

(1) Росоок, *Specimen*, p. 115.

mesure, que parmi ses sentences orales, nous trouvons la déclaration, que celui qui n'a pas accompli le voyage de la Mecque, une fois dans le cours de sa vie, pourrait tout aussi bien mourir chrétien ou juif: les docteurs mahométans nous tiennent le même langage, en nous disant que la simple vue de ce temple, sans aucune prière ou cérémonie, est aussi méritoire aux yeux de Dieu, pour un vrai croyant, que l'exercice régulier de ses devoirs religieux pendant une année entière dans tout autre lieu de dévotion (1). Il n'est peut-être pas hors de propos de remarquer que les temples regardés avec le plus de vénération après la caaba, sont, le Mesged (ou temple) Al-Nabi, bâti par Mahomet à Médine, et la grande mosquée de Jérusalem: il fit des prières, prêcha, et fut enterré dans le premier de ces lieux sacrés. Les pèlerins musulmans visitent ordinairement ce temple après avoir fait leurs dévotions dans la ville sainte. Les temples de la Mecque et de Médine sont appelés, par distinction, *Haramain*, ou les deux lieux sacrés; et le titre de leur ministre, ou de leur desservant, figure dans la liste des pompeuses distinctions des sultans de Constantinople (2).

(1) D'HÉRBELOT, art. *Caaba*.

(2) D'HÉRBELOT, *ubi supra*. La prière d'un homme dans sa maison

Le rite de la circoncision fut adopté comme un signe de l'alliance entre le vrai Dieu et la postérité d'Abraham. On peut aisément soutenir que cette cérémonie est d'une origine plus ancienne même que l'époque de ce père des fidèles. Les témoignages des anciens auteurs s'accordent unanimement à prouver son existence en Égypte, en Abyssinie, en Éthiopie, et dans d'autres contrées auxquelles les lois juives n'avaient pu s'étendre; et l'on en a conservé l'usage dans les temps modernes (par un principe d'hygiène et de propreté, qui peut-être donna origine à cette coutume) en Égypte, chez les chrétiens cophtes, aussi bien que chez les musulmans (1). Il n'y a dans le *Koran*

est égale à toute prière digne de récompense, mais dans un temple, auprès de sa maison, elle est aussi efficace que vingt-cinq prières. Dans une mosquée publique, elle en vaut cinq cents; à Jérusalem ou à Médine, elle en vaut cinquante mille; mais dans la caaba, cent mille. MISCHAT, 1, p. 155. Des troupes nombreuses de prophètes et d'anges prient chaque jour dans la mosquée de Jérusalem. Il y a une garde de soixante-dix mille invisibles, qui y maintiennent l'ordre le plus parfait.

(1) Voyez les remarques curieuses de Niebuhr, sur des faits relatifs à la circoncision des deux sexes, dans sa *Description de l'Arabie*, p. 67-71. MICHAELIS, *Questions à Niebuhr*, p. 185-192, in-12; et aussi sur la circoncision des femmes, note 160 du ch. 47 de GIBSON. La circoncision est commune en Afrique parmi les païens aussi bien que parmi les mahométans. Voy. note 27 de *Robert Adam's narrative*, in-4°, p. 111; pour la coutume de la circoncision, lisez *Hido opera*, t. II, p. 236, in-4°, Oxon, 1767.

aucune injonction positive à l'égard de la circoncision, mais comme elle a toujours été exactement observée en Arabie par les arabes ismaélites, descendants d'Abraham, Mahomet en parle comme d'une coutume d'un usage universel, et qui, par cette raison même, n'a pas besoin de la sanction d'un législateur, pour que sa continuation soit assurée. C'est lorsque cette formalité est remplie, que l'instruction religieuse doit commencer.

**« Ordonnez à vos enfans de dire leurs prières,
 » lorsqu'ils ont atteint leur septième année, et
 » battez-les s'ils ne les disent point, lorsqu'ils
 » sont parvenus à l'âge de dix ans (1)**

Parmi les lois de Mahomet, qui, en raison de leur opposition avec les usages de notre monde occidental, paraissent d'une politique hasardée, aux yeux d'un observateur peu philosophe, aucune n'a davantage cette apparence que la prohibition du vin (2); mais les préceptes du maho-

(1) MISCHAT, I, 129.

(2) *Koran*, II, v. En défendant l'usage du vin (expression dans laquelle sont comprises toutes espèces de liqueurs enivrantes), le prophète entendait simplement préserver ses sectateurs d'une conduite contraire aux bienséances, et des autres effets de l'ivresse. Le précepte fut d'abord donné dans le *Koran*, contre l'ivresse, ce qui n'avait pour but que de prévenir les excès dans l'usage des liqueurs fortes. Mais cette précaution étant insuffisante, les liqueurs enivrantes furent entièrement interdites. HAMILTON, *Disc. prél.*

métisme sur ce sujet n'étaient ni nouveaux, ni extraordinaires; car, bien des siècles avant le prophète de la Mecque, on ne buvait que fort peu de vin, soit en Égypte, soit en Arabie. On ne voit que rarement des raisins dans la première de ces deux régions, parce que la nature du terrain, qui est absolument plat, n'est point favorable à la croissance de la vigne, qui se plaît sur les hauteurs (1). D'ailleurs, pendant les mois où les raisins approchent de leur maturité, le pays est inondé par le Nil, ce qui rendrait leur destruction inévitable. Quelques endroits y sont à la vérité propres à la culture de cette plante, (2) mais ils ne sont, ni assez nombreux, ni assez étendus, pour autoriser à donner à cette terre, d'ailleurs si fertile, le nom de pays de vignes. Les législateurs égyptiens appelèrent à leur secours l'imposture religieuse pour rendre efficace l'avis qu'ils don-

(1) Apertos

Bacchus amat collis.

Géorg. II, 112.

Les meilleurs vins des anciens, tels que les vins de Falerne, de Massique, le Cæcube d'Albano et de Tusculum venaient des vignes des collines. C'était aussi sur des hauteurs que se récoltaient les vins fameux de Chio, de Crète, et des autres îles de la Grèce. Plus le sol était élevé, plus le vin était parfait. Le vin du mont *Lebanon* était d'une supériorité reconnue. *Harmer's observations*, 22.

(2) Le vin alexandrie ou vin maréotique a été vanté par Horace, qui certainement était bon juge sur cette matière. lib. I, od. 37.

nèrent au peuple de se contenter des différentes préparations et distillations de grains. C'est par cette raison que le vin fut déclaré être en abomination aux dieux, et être le sang des anciens ennemis de l'Égypte (1). Ce fut de l'Égypte, berceau de la philosophie, de la superstition et des sciences, que ces opinions se répandirent dans les autres pays. Les manichéens de la Perse même regardaient le vin comme le sang, ou plutôt comme le fiel, c'est-à-dire le venin de leur mauvais principe, et ils en supposaient l'usage interdit aux élus. C'est de là que les manichéens chrétiens défendirent l'usage du vin dans la communion (2). On peut faire remonter à une période très-reculée de l'histoire de l'Arabie l'horreur pour le vin, et nous pouvons remarquer que Jérémie, qui vivait douze cents ans avant Mahomet, fait mention d'une famille arabe qui entra dans la Palestine avec les Israélites, et qui, après une résidence de huit cents ans au moins dans ce pays, continua de se soumettre pieusement aux recommandations de Jonadab, l'un de ses ancêtres, de « ne point bâtir » de maisons, mais de demeurer dans des tentes; » de ne point semer, de ne point planter, de ne

(1) PLUTARCH. *de Iside*.

(2) MICHAELIS, *Commentaires sur la loi mosaïque*, vol. 3, art. 190, Traduct. de Smith; JABLONSKY, *Panthéon Égypt.*, part. 1, p. 133-134.

» posséder aucune vigne , et de ne point boire de
» vin (1). » Ces coutumes des peuples et ces ré-
glemens des législateurs sont bien appropriés à
l'Orient. « Dans les pays chauds, dit Montesquieu,
» la partie aqueuse du sang se dissipe beaucoup
» par la transpiration; il y faut donc substituer
» un liquide pareil. L'eau y est d'un usage admi-
» rable, les liqueurs fortes y coaguleraient les glo-
» bules du sang qui restent après la dissipation de
» la partie aqueuse (2). » Par conséquent, la loi
de Mahomet convient au climat de l'Arabie. D'ail-
leurs, l'ivresse, dans les pays méridionaux, a
des conséquences beaucoup plus dangereuses,
excite plus fortement les passions, la colère et l'ef-
fusion de sang que dans les climats du Nord. Le
législateur doit donc nécessairement la considé-
rer sous un autre point de vue. La crainte des pu-
nitions de l'enfer plane toujours sur la tête de
l'agresseur, s'il est coupable d'ivresse; mais en
envisageant cette action simplement comme une
offense contre la société, les lois simples, mais
expresses du prophète contre l'ivresse ont été
tellement altérées par les légistes musulmans,
que leur essence est presque perdue. Le crime
peut être pratiqué avec impunité dans toutes les

(1) MICHAELIS, vol. 3, p. 128.

(2) MONTESQUIEU, *Esprit des lois*, liv. XIV, ch. 10.

circonstances où il ne s'étend point jusqu'à des désordres extrêmes. Si l'odeur du vin ne se fait point sentir dans le souffle de l'accusé, ou que son ivresse ne soit point apparente, le témoignage du fait n'est d'aucune valeur, à moins, à la vérité, qu'en conséquence de la distance des lieux les émanations du vin aient cessé avant que les accusateurs aient pu porter la cause devant le magistrat. Si même l'odeur existe encore, ou que le coupable vomisse le vin, les témoins doivent l'avoir vu boire la liqueur défendue; car les casuistes mahométans allèguent en sa faveur qu'il peut s'être trouvé seulement parmi des hommes qui ont enfreint la défense, ou que le vin peut lui avoir été administré par la force ou par les menaces. Les légistes sont divisés dans leurs opinions relativement au degré d'ivresse qui mérite punition. Quelques-uns soutiennent que le coupable ne doit pas être en état de distinguer ce qu'on lui dit sous aucune forme, ni de distinguer un homme d'une femme; d'autres pensent que des paroles confuses et indistinctes marquent suffisamment l'état de l'infracteur. Quand le crime est complètement prouvé, la punition est de quatre-vingts coups de bâton pour un homme libre, et de quarante pour un esclave (1).

(1) *Hedaya*, liv. VII, ch. 4; MISCHAT, II, 204. La règle générale est

Les principes moraux qui sont applicables à l'objet de la discussion précédente, ne perdent rien de leur force, si l'on y rapporte de même un autre objet des réglemens de Mahomet. Au milieu des soins et des calamités de la vie, il est naturel d'ajouter des secours extérieurs à nos consolations morales ; mais les abus de ces secours auxiliaires sont si funestes à la société, que la religion et les lois se prononcent hautement contre eux. Le danger et les chances du hasard doivent entrer dans tous nos projets, soit qu'ils se dirigent vers des intérêts publics ou privés ; mais l'extension de ce principe à des circonstances là où les besoins véritables de la vie ne l'exigent point, remplit un pays des écarts du vice, et plonge les familles dans la ruine. La passion du jeu, née de l'avarice, de l'oisiveté et de l'inquiétude de l'esprit, a, par conséquent, encouru la plus sévère réprobation des moralistes ; mais dans l'Orient,

que, les esclaves coupables d'avoir enfreint la loi, ne sont assujettis qu'à la moitié de la punition applicable aux hommes libres ; coutume fondée sur cet argument que, comme la servitude ne permet que la moitié des *jouissances* de la vie, de même, elle ne doit souffrir que la moitié des *punitions* ; car une offense s'accroît en étendue, en proportion du nombre de faveurs accordées par le Tout-Puissant, à celui qui la commet. En cas de vol, crime qui est puni par l'amputation, l'esclave et l'homme libre sont traités également : car les docteurs musulmans disent gravement qu'il n'est pas possible de faire la moitié d'une amputation.

où toutes les passions sont extrêmes de leur nature, et terribles par leur énergie, les lois ont sanctionné les efforts du moraliste. Dans les *institutes* de Menou, et dans le corps général des Lois de Gentoo, si vénérables par leur antiquité, aussi bien que par leur autorité, le jeu est interdit (1). Dans la corruption progressive des siècles, la nécessité des lois cornéliennes sur ce sujet, la « *Vetita legibus alea* (2) », s'accrut par degrés, et la sévérité de la morale chrétienne suggéra aux empereurs de Constantinople d'interdire tous les jeux de hasard au clergé, et de ne les permettre aux laïcs que pendant le temps des solennités publiques (3). Les Talmudistes ont aussi réprouvé ce vice, et Mahomet a fulminé contre, par les plus fortes menaces de la colère du ciel (4). Mais une distinction bien entendue a sauvé le passe-temps

(1) Voy. la traduction des *Lois de Gentoo*, par HALLER, ch. 21, sec. 1, et les *Institutes des lois des Hindous*, par JONES, ch. 9, sec. 221-225.

(2) HORAT., lib. 3, od. 24.

(3) Les lois romaines sur le jeu, sont, *Dig.*, lib. 11, tit. 5, cod. 3, tit. 43. Justinianus in jure civilis, laicis aliquando permittit tabulum, si modicè fiat. Sed clericis planè interdicat ad tabulum ludere (quippe in quâ sit alea), aut cum aliis ludentibus participes esse, aut inspectores fieri, aut ad quodlibet spectaculum spectandi gratiâ venire. Et si aliquis in hoc delinqueret, per triumvirum erat ab officio suspendendus. Aliâ verò apud Romanorum magnates et doctos jurisconsultos sine scrupulo exercere solebat. HYNÉ, *De ludis Orient*, p. 115, in-12, OXON., 1694.

(4) Koran, 11 et v.

des sages de ces rigoureuses ordonnances. De l'occident de l'Inde, le jeu d'échecs passa dans la Perse, et fut introduit en Arabie, vers le temps de l'établissement du mahométisme. Quelle que puisse avoir été l'origine de cette invention, ou le but de son auteur, la belle simplicité et l'extrême perfection de ce jeu, tel qu'il se joue dans l'Europe occidentale, et la grande leçon de politique qu'il offre aux rois (que la personne d'un monarque, quoiqu'elle soit sacrée, cependant son existence politique repose sur la sagesse de son gouvernement), le place au rang le plus honorable parmi les productions de la science. Le puissant conquérant Tamerlan étudiait « l'art et » l'industrie, le courage et la politique (1) » d'après les mouvemens des pièces de l'échiquier; et l'artifice et l'adresse des docteurs de la mosquée dans les affaires temporelles s'exerce et se perfectionne dans ce champ allégorique des dissensions du monde (2).

(1) COWLEY, *Ode à la destinée*.

(2) Comme le jeu d'échecs dépend entièrement du calcul et du talent des joueurs, et nullement du hasard, les docteurs musulmans l'admettent comme légitime. SAUL, *Dissert. prélim.* sec. 5. Mais le prophète est supposé avoir défendu l'emploi des figures sculptées d'hommes, de dromadaires et d'éléphans, avec lesquelles les Arabes païens jouaient ce jeu : c'est pourquoi les sunnites se servent simplement de pièces d'ivoire ou de bois. Les Persans et les Indiens sont

Outre ces réglemens particuliers pour la conduite morale, les exhortations à la vertu sont très-

beaucoup moins scrupuleux. SALZ, note du ch. 5. Selon l'*Hedaya*, la légalité générale des échecs paraît très-douteuse. Voyez le chapitre des *Abominations*. Les écrivains arabes racontent que les échecs furent inventés dans un temps de troubles publics, par un bramin, pour servir de leçon à un prince pervers et despotique, et lui apprendre qu'il ne pouvait attaquer ses ennemis, ni se défendre lui-même sans le secours de ses sujets. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. 5, p. 253. Sir W. Jones appuie l'opinion des Hindous, que le jeu d'échecs fut inventé par une femme indienne (la femme de Ravan, roi de Lanca), afin de l'amuser par une image de la guerre, tandis que sa ville était assiégée par Rema, il y a environ quatre mille ans. Sir W. Jones, vol. 1 de ses ouvrages, éd. in-4°; Daines Barrington, attribue cette invention aux Chinois. Il prouve d'une manière satisfaisante que les échecs étaient inconnus aux Grecs ainsi qu'aux Romains. Les Italiens furent les premiers qui les reçurent des Grecs modernes. Boccace en parle comme d'un amusement commun à Florence dans le quatorzième siècle. Il se répandit bientôt de l'Italie dans toutes les contrées de l'Ouest. Consultez l'*Essai de Barrington* sur ce sujet, dans le neuvième volume de l'*Archéologie*. Les Maures d'Espagne contribuèrent beaucoup à en rendre l'usage général. Jones se trompe certainement dans l'opinion que, « ce jeu fut inventé par un effort de quelque grand génie, et non complété par un perfectionnement graduel. » Il fonde cette opinion sur la perfection et la simplicité de ce même jeu, tel qu'on le joue communément en Europe et en Asie. Mais il paraît que le jeu d'échecs, ancien et primitif des Indiens est extrêmement compliqué, et essentiellement différent du mode moderne de l'Indostan. Ces deux modes diffèrent matériellement à leur tour du jeu chinois, et celui-ci s'éloigne également de celui des Birmans. Le jeu moderne est le même dans la Perse et dans l'Indostan. Le jeu d'échecs des Anglais n'a rien de commun avec tous les précédens. Voyez la curieuse dissertation du capitaine Cox sur ce sujet, dans le septième volume des *Recherches Asiatiques*, et les remarques admirables sur l'*Histoire des échecs*, par le docteur Hyde,

multipliées dans le *Koran* et dans le *Sonna*, et elles y compensent un grand nombre de pages remplies d'absurdités. La règle admirable de la bienveillance réciproque est répétée dans l'un et dans l'autre. Le vice y est défini *pensée et regard coupables*, et les hommes sont récompensés suivant le mérite de leurs intentions. L'orgueil, la colère et l'avarice y sont vouées à l'abomination ; la foi doit être gardée même envers les infidèles (1). La douceur des manières et la modestie de la contenance y sont recommandées partout. Le pardon des injures doit avoir sa récompense, et les hommes sont exhortés à prier pour ceux qui les ont offensés, et à ne point les maudire. Ce n'est peut-être point la réflexion philosophique, que la pratique affaiblit l'influence des affections passives, quoiqu'elle renforce nos habitudes actives ; mais c'est plutôt un sentiment généreux pour la nature

l'un de nos grands hommes, dans son *Historia Shahiludii*, p. 53-68, in-12, Oxon, 1689. Le jeu ordinaire des échecs n'était point assez difficile pour un génie tel que Tamerlan : il ajouta plusieurs pièces et altéra le jeu par diverses complications. Voyez le portrait intéressant du grand Tamerlan, trad. de l'Arabe par Vattier, p. 8, in-4°. Paris, 1658.

(1) La foi publique doit être gardée avec les étrangers ou infidèles hostiles ; mais aussi long-temps seulement que cela convient aux musulmans. La guerre est la volonté de Dieu ; et quand la paix ne s'accorde pas avec les intérêts des musulmans, on peut rompre le traité en avertissant l'ennemi, et si l'ennemi agit avec perfidie dans la paix, l'attaque peut se faire par surprise. *Hedaya*, ix, 3.

de l'humanité, qui a induit le prophète à déclarer l'hypocrisie et le crime ne pas devoir être imputés à un homme, si, lorsqu'il est engagé dans des poursuites mondaines, l'ardeur qu'il sentait dans ses exercices religieux est un peu refroidie. « *Il vaut mieux s'abstenir d'actes dont la légitimité est douteuse.* » « *Quelques choses légitimes doivent être évitées, de crainte de tomber dans les douteuses et illégitimes.* » « *La santé, la paix et la justice sont tout ce qui est désirable* (1). » Quelque odieuses que fussent les différences religieuses aux yeux du réformateur d'une religion, elles ne détruisent cependant pas l'obligation de l'humanité; et Mahomet déclare qu'un homme est obligé de soutenir ses parens, lorsqu'ils sont dans le besoin, quand même ils seraient des idolâtres (2). L'avantage d'une bienfaisance active est inculqué par la promesse d'une « récompense aussi grande pour celui qui dirige vers le bien, que pour celui qui le fait lui-même »; et sa nécessité, par l'assurance « que celui qui ne commet point, mais qui pourrait prévenir l'acte du péché, et ne le pré-

(1) *Koran*, II, IV, V; *Mischat*, 2, 4, 17, 28, 164, 198, 482, 494, 537; II, 276.

(2) Mais l'*Hedaya* (IV, 14) dégage de l'obligation de secourir s'il y a une différence de religion, parce qu'en ce cas, les hommes sont inhabiles à hériter, et que l'héritage est la base de l'obligation.

« vient point, s'en rend le complice. » « Vous ne devez ni vous diffamer les uns les autres, ni vous donner des noms injurieux. Ne recherchez point avec trop de curiosité les fautes des autres hommes; et que nul d'entre vous ne parle mal d'un autre en son absence (1). »

Selon l'ordre que nous avons donné à notre sujet, les lois civiles et criminelles des musulmans, telles qu'elles sont contenues dans le *Koran* et dans le *Sonna*, nous restent encore à considérer (2). Ce n'est que de loin en loin que l'on rencontre des principes de droit public, dispersés dans ce volumineux assemblage de dogmes religieux, de morale, de déclamations et de récits. Mahomet, législateur aussi bien que prophète, fit des lois pour un peuple grossier et non civilisé, et dont la manière de vivre était simple et uniforme; on ne doit donc point s'attendre que la jurisprudence de Mahomet, telle qu'elle a été promulguée par son au-

(1) MISCHAT, I, 57, II, 141, 443, 483; *Koran*, XLIX.

(2) Le *Koran* et le *Sonna* sont les seules lois écrites des pays mahométans. Ce sont des lois de coutume, ou d'anciens usages, que l'islamisme n'a point fait disparaître. Les prêtres sont les dispensateurs de la loi écrite, et le roi et ses ministres sont les arbitres de la loi non écrite. On a vu des luttes fréquentes entre les deux ordres, qui cherchent continuellement à empiéter l'un sur l'autre. Les princes religieux et les prêtres ont observé avec exactitude cette distinction; mais les despotes et les pontifes ont été divisés par des querelles dans lesquelles le pouvoir royal a prévalu.

teur, soit un système volumineux, adapté aux combinaisons infinies de l'état social d'un peuple policé. De crainte que l'on ne puisse croire que la division entre quelques-uns des articles compris dans cette section, et entre ceux de la précédente, soit purement imaginaire, nous pouvons remarquer, pour prévenir cette censure, qu'il règne un mépris total de l'ordre dans les livres de la loi mulsumane, et que la liaison y est si étroite, entre plusieurs institutions morales et civiles, que quelques sujets peuvent être discutés avec une propriété égale, sous le titre de moralité ou de loi.

Selon les lois juives, la pratique de la polygamie était du moins tolérée, si non ouvertement permise. Mais elle cessa entièrement après le retour de ce peuple de la captivité de Babylone; et, à la vérité, elle n'était pas très-commune parmi eux dans des temps plus anciens; car, Salomon (1), dans sa description de cette femme qu'il regarde comme une bénédiction pour son mari, la représente en même temps comme *mater-familias*, c'est-à-dire la maîtresse et la régulatrice de toute la maison; ce qu'une femme ne peut jamais être dans l'état de polygamie, où elle n'est

(1) *Proverbes*, xxxi, 10, 31.

destinée seulement qu'aux plaisirs de son mari, et n'a la permission de se mêler en rien de l'économie domestique (1). Les législateurs de la Grèce et de Rome défendirent expressément la polygamie. Platon se montra l'ardent défenseur de cette coutume ; mais les états policés de la Grèce ne lui accordèrent pas le même respect comme législateur que comme philosophe, et regardèrent la polygamie comme une coutume qui ne convenait qu'aux gouvernemens asiatiques et barbares (2). Selon les nations vulgaires, à l'égard des mahométans, aucunes limites n'ont été mises aux jouissances individuelles (3) ; mais il est certain que la sensualité est punie dans les deux sexes par les magistrats civils, et que le *Koran* déclare positivement que chaque homme doit se borner à la société de quatre femmes, soit épouses ou concubines (4). Cette limitation était d'ailleurs con-

(1) MICHAELIS, *Commentaires sur les lois mosaïques*, vol. 2, art. 95.

(2) TAYLOR, *Éléments de la loi civile*, p. 342. Lisez la réprobation de la polygamie dans le traité de Cicéron, *de Orat.* 1, 40.

(3) Notre loi, favorable aux plaisirs
Ouvre un champ sans limite à nos vastes désirs.

Zaïre, acte 1, scène 2.

(4) *Koran*, 1v ; RELAND, *de Relig. muham.*, p. 243. Mais un esclave ne peut avoir seulement que deux femmes. Voy. ci-dessus, la note de la p. 355. Plusieurs des lois de Mahomet trahissent l'imprévoyance de leur auteur, par rapport à l'étendue de leur influence. La pratique de

forme à l'ancien usage des familles patriarcales ; et nous trouvons dans les ouvrages des Talmudistes et des Rabbins, cités dans Selden : *De uxore hebraica*, que les docteurs juifs réduisirent aussi au même nombre la permission de la polygamie. Dans les pays occidentaux, depuis l'établissement du christianisme, le seul lien honorable entre les deux sexes est celui du mariage ; mais sous la loi mosaïque, l'état de concubinage était reconnu, et la violation du plus grand des devoirs de la femme était seulement punie avec moins de sévérité, s'il s'agissait d'une concubine, que s'il s'agissait d'une femme. La première recevait des coups, et la seconde la mort (1) ; et nous verrons également dans les *Pandectes* et dans le *Koran*, qu'un état intermédiaire entre ceux du mariage et de la prostitution fut sanctionné par Justinien et par Mahomet. Les lois de Rome étaient d'accord avec l'opinion publique. Un grand nombre des hommes les meilleurs et les plus sages parmi les Romains éprouvèrent la fidélité de leurs

la polygamie n'aurait jamais été soufferte par le fondateur d'une religion universelle. La nature et la politique se réunissent contre cette coutume, et quoiqu'elle s'accorde avec les mœurs licencieuses d'une grande partie du monde social, le genre humain en masse la considère avec aversion. Le silence sur ce sujet, ou une prohibition absolue aurait été le moyen adopté par un homme qui aurait voulu fonder une législation pour tous les peuples et pour tous les temps.

(1) *Lévitique*, ch. xix, ver. 20.

femmes avant de les élever jusqu'au noble caractère de matrone romaine ; mais du moment de la célébration des cérémonies du mariage , les enfans du concubinage devenaient légitimes ; ils étaient placés de niveau avec la postérité née dans le mariage , et partageaient de même les biens des parens ; mais les fruits d'une prostitution passagère n'eurent ni existence ni secours , jusqu'à ce qu'une loi de Valentinien eût permis au père de leur laisser une modique portion de sa fortune (1). Le seul privilège que les lois de Mahomet donnent à une femme , mais refusent à une concubine , est celui du douaire. A l'égard de la considération , leurs caractères sont indistincts , et les lois et l'opinion accordent le même rang aux enfans des unes et des autres. Le mariage des musulmans n'est point chargé de cérémonies ; la déclaration du consentement mutuel devant témoins est tout ce qui est nécessaire. Il dépend des personnes des deux sexes , en parvenant à l'âge de majorité , d'annuler ou de confirmer tout engagement de cette nature que leur tuteur aurait contracté pour eux durant la minorité. Mais si le mariage a été décidé par les pères ou par les grands-

(1) *Taylor's Elem.* p. 273 ; *Harris' Justinian*, 1 ; 10 ; *Cod. Theod.* 17, édit. Gothofred.

pères, ils ne peuvent s'y soustraire (1). Dans tous les mariages, l'égalité est nécessaire ; la tribu ou la famille, la religion (2) et le caractère moral des deux parties, doivent avoir un mérite égal. On doit aussi considérer l'égalité à l'égard de la propriété. Et puisque l'importance est toujours accordée, et le mépris souffert, selon l'élévation ou l'abaissement des conditions sociales, le métier ou la profession de l'homme doit être mise en ligne de compte. Les esclaves sont ordinairement traités avec tant de douceur, selon la loi musulmane, que leur mariage avec les croyans est légalement autorisé, excepté, cependant, que si un homme est déjà marié avec une femme libre, il ne peut épouser une esclave (3). Si une femme esclave se marie à l'instigation de son maître, et qu'ensuite elle obtienne sa liberté, elle peut annuler l'engagement ou le confirmer ; mais cette faculté n'existe

(1) Les tuteurs d'un enfant sont le père, ou le grand-père paternel seul. En cas de mort de tous les deux, celui qu'ils ont nommé peut agir, et s'ils n'ont désigné personne, le juge devient le tuteur. La mère n'a aucun droit à la tutelle. BAILLIEU, p. 230. Il paraît cependant, selon l'*Hedaya*, qu'il y a une loi qui admet les parens maternels, à défaut de ceux du côté du père.

(2) Si le père ou la mère sont musulmans, les enfans le sont aussi ; et en cas que l'un des deux se convertisse à l'islamisme, le magistrat peut ordonner la séparation, si l'autre ne veut point embrasser la même croyance. *Hedaya*, II, 5.

(3) *Hedaya*, I, II, et III.

pas pour elle, si son mariage n'a pas eu l'approbation de son maître.

Nous consulterions en vain les lois de la nature pour découvrir les degrés de prohibition du mariage. La doctrine de l'*horror naturalis* est une fiction : elle a été établie par ces moralistes qui étaient hors d'état de marquer la différence entre la nature et la coutume, ou de découvrir la véritable politique des institutions législatives. L'histoire du genre humain réfute cette doctrine. Les nations les plus policées, telles que les Phéniciens, les Égyptiens, les Perses, les Athéniens et les Lacédémoniens; les peuples sauvages, tels que les Tartares (1), et les Indiens du nord de l'Amérique; par exemple, ont été dans l'usage de faire des mariages parmi leurs plus proches parens. Moïse, qui nous dit expressément que l'auteur de la nature (au pouvoir duquel il était de créer le premier couple marié, sans aucune relation antécédente), les créa à dessein dans les rapports les plus étroits,

(1) Ils s'unissent par le mariage à tous leurs parens en général, et même à leurs plus proches, excepté leur mère, leur fille, et leur sœur du côté de la mère : car ils sont dans l'usage d'épouser leur sœur du côté du père, ainsi que la femme de leur père après la mort de celui-ci. Le plus jeune frère ou quelqu'autre de sa famille, est obligé d'épouser la veuve du frère aîné. *Carpyn in Hakluyt*, vol. 1. Cette dernière circonstance mérite l'attention de celui qui étudie la loi mosaïque.

pouvait-il penser que Dieu eût inspiré à l'homme aucune aversion naturelle pour un mariage avec celle qui était une partie de sa chair ? Mais la raison pour laquelle les mariages à un certain degré sont interdits, est dérivée du soin des hommes pour la conservation de la pureté des mœurs : car, si des rapports universels d'affections de cette espèce étaient permis entre proches parens, et légitimés par la loi et par la coutume, les occasions fréquentes de former de ces liaisons intimes, particulièrement durant la première jeunesse, introduiraient une dissolution et une corruption générales. Mais comme les coutumes des divers pays varient infiniment, et donnent lieu à des rapports plus ou moins restreints entre différentes familles, ou entre les différens membres de la même famille, nous trouvons que le précepte moral, variant avec sa cause, est susceptible de s'étendre sans aucun inconvénient, dans des mesures très-différentes chez les diverses nations, et dans les divers âges du monde. Les législateurs de Rome ne furent jamais tentés par la superstition ou par l'intérêt, de multiplier les degrés interdits ; mais ils condamnèrent inflexiblement les mariages entre frères et sœurs, hésitèrent à prononcer si les cousins au premier degré seraient soumis à la même interdiction, et respectèrent le caractère, pour ainsi dire paternel, des tantes et des oncles.

Les lois de Moïse et celles de Mahomet ont une grande ressemblance sur ce point; et comme, parmi les Romains, le droit ou le privilège d'embrasser, qui n'était permis que parmi les plus proches relations, forma d'abord la limite de distinction; ainsi, parmi les Arabes, ce fut probablement le voile, dont on était dispensé de se couvrir en présence de quelques-uns de ses parens, qui répondait au même usage (1). « N'épousez point de femmes » dit Mahomèt, dans le quatrième chapitre du *Koran*, « que vos pères ont eues pour épouses. Il vous est défendu d'épouser vos mères, et vos filles, et vos sœurs, et vos tantes, soit du côté du père ou de la mère, et les filles de vos frères, et les filles de vos sœurs, et vos belles-mères, et vos sœurs de lait, et les mères de vos femmes, et vos belles-filles, et les femmes de vos fils; et il vous est pareillement défendu de prendre deux sœurs pour femmes. » Cette prohibition de mariage avec des sœurs de lait, et par conséquent avec la nourrice elle-même, forme une partie intéressante de la jurisprudence de Mahomet. Celle dont l'enfant a tiré sa première nourriture, est traitée avec un respect filial; et

(1) PALBY, *Philos. morale*, liv. 3, ch. 5; *Hume's England*, reign. *Henri VIII*; MICHAELIS, sur la *Loi mosaïque*, vol. 2, ch. 7; SALE, *Disc. prélim.* section 6; et TAYLOR, *Elémens de la loi civile*, p. 314-339.

c'est pourquoi la règle générale de Mahomet est que tout ce qui est défendu à l'égard de la parenté, doit l'être de même à l'égard de la nourrice; et cette doctrine est portée si loin, que quand une femme a nourri deux enfans, mâle et femelle, le lien conjugal est de même interdit entr'eux (1).

Le pouvoir accordé à deux époux d'annuler leur contrat nuptial, semblerait devoir être absolu et illimité; mais des considérations de politique et d'humanité à l'égard des enfans, et la circonstance que le privilège de la séparation pour toutes sortes de causes, réelles ou imaginaires, tend à une méfiance mutuelle et à une licence générale dans les mœurs, ont appelé le législateur à en régler et à en restreindre le droit. Selon les loix des premiers temps de Rome, la prérogative du mari pour le divorce était sans opposition. Pendant cinq siècles, toutefois, elle ne fut point exercée, et « l'on est » étonné de l'harmonie, dit l'antiquaire romain, » que cette union inséparable d'intérêts produisait » entre les personnes mariées, pendant que cha- » cune d'elles considérait l'inévitable nécessité par » laquelle elles étaient liées ensemble, et aban- » donnait la perspective de tout autre choix ou de » tout autre établissement (2).

(1) *Hedaya*, II, r. III. L'esclavage ne peut exister entre des parens compris dans les degrés prohibés.

(2) *PLUTARCH. in vita Romul.*; *DYONISIUS HAL.* II, 25; *A. GELLIVS*, I, 25.

A mesure que la république romaine avançait en âge, la pureté des mœurs déclinait, et l'obligation des devoirs du mariage se relâcha graduellement. L'empereur chrétien, alarmé de l'explication donnée par le Rédempteur, de la loi mosaïque sur ce sujet, s'efforça de définir et de limiter les causes du divorce (1), et le reproche du satiriste romain (2) cessa d'être fondé. Selon les lois de Moïse et de Mahomet, l'imagination, aussi bien que la raison, justifiait le mari, en dissolvant le plus doux de tous les liens des hommes; et les déclarations du mari musulman sont suffisantes, quoiqu'un acte écrit, constatant le divorce, soit généralement en usage. Cette facilité apparente de répudiation est fortement restreinte par les formalités qui l'accompagnent. De crainte que la colère, ou quelque mécontentement passager, ne donne lieu à cet acte, trois déclarations successives et un intervalle d'un mois entre chacune d'elles (ou au moins un temps suffisant pour donner à la réflexion le temps d'agir) sont exigés avant que le divorce devienne irrévocable. Mais

(1) *Heineccii Elem. jur. civ.* XXIV, 2.

(2) Sic fiunt octo mariti
Quinque per autumnos.

Juv. Satyr, VI, 20,

la plus singulière méthode, et cependant la plus efficacement sage dans ses effets, pour prévenir le divorce, est la loi que, si une femme est une fois complètement divorcée, le mari ne peut pas la reprendre sans qu'elle se soit mariée avec un autre homme, et ait divorcé de nouveau (1). Différent en cela des Romains et des Athéniens, qui donnaient également aux deux sexes le pouvoir de la séparation (2), le prophète arabe ne favorise point le caprice de la femme, et ne lui permet de se séparer de son mari que pour les causes importantes de la mauvaise conduite et d'une négligence absolue envers elle. Mais comme il arrive rarement, dans le cas d'un divorce à l'instigation de la femme, que la loi lui permette de jouir de sa pension, elle est obligée de supporter son malheur jusqu'à ce qu'elle puisse persuader à son mari de rompre leur union, ou l'y provoquer (3).

Avant l'époque de Mahomet, la propriété d'un Arabe était partagée à sa mort entre ceux de ses parens qui étaient en état de porter les armes, et la portion légitime de la veuve et de l'orphelin leur était injustement arrachée par les membres mêmes

(1) *Hedaya*, IV; SAVARY, *Koran*, t. 1, p. 39, n. 2.

(2) MONTESQUIEU, *Esprit des lois*, liv. XVI, ch. 16.

(3) CHARDIN, t. 1, p. 169; *Koran*, IV; MISCHAT, II, 117.

de leur tribu (1). Le douaire d'une femme était aussi très-fréquemment saisi. Mahomet défendit les droits d'un sexe opprimé, et déploya dans cette occasion le caractère d'un législateur sage et humain. Les lois relatives à la minorité, aux successions et aux douaires sont réglées de la manière suivante, dans le quatrième chapitre du *Koran* : « Don-
 » nez aux femmes leur douaire sans réserve (2), et
 » ne donnez point à ceux qui sont faibles d'enten-
 » dement, la substance que Dieu vous a chargé de
 » conserver pour eux ; mais entretenez-les avec le
 » revenu, habillez-les, et parlez-leur avec dou-
 » ceur. Examinez aussi l'instruction religieuse des
 » orphelins et leur capacité pour le gouverne-
 » ment de leurs affaires, jusqu'à ce qu'ils aient
 » atteint l'âge du mariage et de la maturité. Mais
 » si vous voyez qu'ils sont en état de bien con-
 » duire leurs affaires, remettez leurs biens entre
 » leurs mains, et ne les prodiguez point d'une ma-

(1) Pocock, *Specimen*, p. 337.

(2) Le douaire d'une femme, ou cette partie de la propriété de son mari, qui lui est assurée par son contrat de mariage, est entièrement à sa disposition, et est hors du contrôle, ou des réclamations de son mari, ou des créanciers de ce dernier. *Hedaya* II. Et leur indépendance à cet égard est si grande, que l'on voit très-fréquemment des mères assigner leur dot à leurs fils après qu'ils en ont exigé le paiement de leur père. Ces réglemens offrent un singulier contraste avec les conditions générales des femmes dans les pays mahométans.

» nière extravagante ou précipitée, car ils seront
 » bientôt majeurs (1). Que celui qui est riche s'abs-
 » tienne entièrement de jouir des biens de l'or-
 » phelin, et que celui qui est pauvre en retienne
 » ce qui sera raisonnable pour les peines que son
 » éducation lui aura coûtées. Les hommes et les
 » femmes doivent avoir une part de ce que leurs
 » pères et mères et leur parenté laissent à leur
 » mort. Dieu vous a imposé les obligations sui-
 » vantes à l'égard de vos enfans : Un mâle aura
 » l'équivalent de la portion de deux filles; mais
 » si vos enfans ne sont que des filles, et que leur
 » nombre passe deux, elles auront deux tiers de
 » ce que le défunt laissera; et s'il n'y en a qu'une,

(1) La majorité est établie ou par les circonstances, ou par l'âge, qui est fixé à dix-huit ans pour les hommes, et dix-sept ans pour les femmes. *Hedaya*, xxxv, 2. Tous les actes de la minorité sont nuls, à moins qu'ils ne soient sanctionnés par le tuteur. Les achats et les ventes faits par le mineur et son tuteur sont valables; mais leurs volontés réunies ne suffisent point pour légitimer le divorce du mineur, ou affranchir son esclave. Les actes des esclaves et des lunatiques sont pareillement nuls. Cependant, un esclave a la faculté du divorce. La prudence et non pas seulement l'âge sont nécessaires pour qu'un individu acquierre le droit de diriger ses affaires; et, selon l'opinion la plus accréditée, on ne doit pas abandonner de propriété à un prodigue, c'est-à-dire à une personne qui dissipe son bien sans discernement, même dans un âge avancé.

Quand un juge interdit un prodigue, l'interdiction doit être déclarée publiquement, afin que les autres puissent être avertis de ne point traiter avec lui. Voyez les chapitres sur l'interdiction dans *BAILLIE* et l'*Hedaya*.

» elle aura la moitié. » Et le tiers restant, ou la moitié restante de la fortune, dont le législateur n'a pas expressément disposé dans ce règlement, va au trésor public, si le mort ne laisse après lui ni un fils ni un père. « Les père et mère du mort auront la sixième partie de ce qu'il laissera, s'il a un enfant; mais s'il n'a point d'enfans, et que ses parens soient ses héritiers, sa mère aura un tiers, et son père deux tiers: et s'il a des frères, sa mère aura une sixième partie, après les legs qu'il aura faits pour des vues de charité (1), et ses dettes payées. Vous ne savez point si vos pères et mères ou vos enfans vous sont le plus utiles. De plus, vous pouvez réclamer la moitié de ce que vos femmes auront, si elles ne laissent point de postérité; mais si elles laissent de la postérité, vous aurez alors le quart de ce qu'elles laisseront, après que leurs dettes et leurs legs charitables seront payés. Elles auront aussi le quart de ce que vous laisserez, en cas que vous n'ayez point de postérité; mais si vous en avez, elles auront alors la huitième par-

(1) Le testateur a un pouvoir absolu sur un tiers, seulement, de ses biens; les deux autres tiers doivent être répartis parmi ses parens. *Commentaires de JONES*, sur *Al-Sirajiyah*, p. 557, édit. in-4° de ses ouvrages. Les legs entre les musulmans et les tributaires infidèles, sont valides. *Hadaya*, liv. 1. Les premiers musulmans étaient plus scrupuleux. *MISCHAT*, II, 69.

» tie de ce que vous laisserez. Et si les biens d'un
 » homme ou d'une femme deviennent l'héritage
 » d'un parent éloigné, et que lui, ou elle, ait
 » un frère ou une sœur, chacun d'eux aura une
 » sixième partie; mais s'ils sont en plus grand
 » nombre, ils participeront tous également à un
 » tiers de ces biens. Si un homme meurt sans en-
 » fans, et qu'il ait une sœur, elle aura la moitié
 » de ce qu'il laissera; et il sera son héritier en cas
 » qu'elle ne laisse point de postérité. Mais s'il y a
 » deux sœurs, elles auront entr'elles deux tiers de
 » ce qu'il laissera; et s'il y a plusieurs frères et
 » sœurs, un mâle aura une portion égale à celle
 » de deux femmes. » Dans le cinquième chapitre,
 le pouvoir de la disposition testamentaire est re-
 connu, et l'auteur y donne plusieurs règles pour
 faire un testament d'une manière convenable et
 solennelle (1).

(1) Tels sont les principaux passages du *Koran* sur les lois de suc-
 cession. L'importance de ce sujet dans l'opinion des mahométans
 doit nous servir d'excuse pour la longueur de ces extraits : « Apprenez
 » les lois de succession et enseignez-les aux autres; car elles forment
 » la moitié de la science juridique. » La loi relative aux héritages a été
 développée par Sirajuddin et Sharif, le Coke, et le Littleton de l'O-
 rient. Leurs ouvrages ont été traduits de l'arabe en persan par ordre
 de M. Hastings : et cette partie intéressante de la science, en Orient,
 a été offerte à la curiosité du lecteur anglais par sir William Jones,
 dans un livre intitulé *Al Sirajiyyah*. Il a su resserrer dans un court es-
 pace l'érudition diffuse des ouvrages originaux, et s'est immortalisé
 par les commentaires qu'il y a joints.

Le *Koran* s'exprime de la manière la plus positive en défendant l'usure. Cet acte est défini être la vente de l'un de deux articles homogènes, évaluables par le poids ou par la mesure de capacité, ou compris sous un nom générique, en échange contre l'autre à un taux inégal. Lorsque les articles sont hétérogènes, l'inégalité du prix n'est point usuraire. La vente, par exemple (dit l'*Hedaya*), de deux charges d'orge, en échange d'une charge de blé, ne constitue point l'usure, puisque ces deux substances ne sont point homogènes. L'usure n'a point lieu, c'est-à-dire que l'excès est permis dans la vente, entre un père et un fils, un maître et un esclave, un mari et une femme, un musulman et un hurbée (infidèle, étranger ou ennemi); mais elle a lieu entre un musulman et un zimmée, ou tributaire infidèle. Des rapports semblables au *mutuum* et *commodatum* des légistes romains sont permis dans le code musulman. Dans le *Karz* et dans le *mutuum*, l'objet (soit de l'argent, ou différens articles de commerce) est destiné à la consommation de l'emprunteur, et il s'acquitte légalement de son obligation, soit en rendant la chose empruntée, ou, si elle est consommée, en y substituant la même valeur, conformément à une juste estimation du nombre, du poids ou de la mesure. Dans l'*areeat* et dans le *commodatum*, l'emprunteur est obligé de rendre la chose

même, avec le simple intérêt dont il est convenu avec le prêteur (1).

En réglant les rapports pécuniaires entre ses concitoyens, Mahomet s'efforça de concilier les vertus de l'humanité et de la justice. Les créanciers sont exhortés à la clémence, et même à la remise des obligations; mais les débiteurs sont menacés d'une punition future s'ils violent inconsidérément leurs promesses, et Mahomet refusait de prier pour ceux qui étaient morts sans laisser de moyens de payer leurs dettes. Il excepta aussi la banqueroute et l'hypocrisie, de la sanctification obtenue par l'acte de tuer des infidèles (2). Les contrats devaient être faits par écrit, et en présence de témoins. Toute supercherie dans la vente est défendue, et le vendeur doit déclarer les défauts qui peuvent se trouver dans sa marchandise. Chaque partie intéressée doit subir une perte légère, plutôt que de l'occasionner à l'autre. Ali

(1) Le livre de Baillie, sur l'usure, est plus satisfaisant que l'*Heday*.

(2) La règle générale, dans les pays musulmans, à l'égard de l'emprisonnement pour dettes, semble être que, quand un créancier établit son droit contre un débiteur solvable, le magistrat doit enjoindre au débiteur de s'acquitter, et qu'en cas de refus, l'emprisonnement doit être prononcé; la propriété du débiteur peut être vendue par l'ordre du magistrat pour le paiement de la dette. Le cadi paraît avoir un pouvoir discrétionnaire à l'égard de la période de l'emprisonnement. *Heday*. xx, l. xxxv, 3. Un débiteur qui a prouvé son indigence

disait : « Le prophète a défendu tout marché avec
 » une personne que sa pauvreté force à vendre ce
 » qu'elle possède , à bas prix : l'humanité veut, au
 » contraire, qu'on la soulage. » La ratification d'un
 contrat, ou la faculté de l'annuler, demeure au
 choix des deux parties , jusqu'à ce que l'une d'elles
 ait quitté la place où le marché a été conclu. L'ac-
 quéreur ayant ratifié définitivement son contrat,
 doit répéter sa profession de foi, et glorifier Dieu.
 Les traditions insistent sur le principe d'agir libé-
 ralement, et de traiter avec des procédés mutuels.
 « Les marchands honnêtes et de bonne foi, seront
 » élevés au dernier jour avec les prophètes. »

Le monopole est une pratique hautement désap-
 prouvée et déclarée abominable. Les objets aux-
 quels s'étend cette prohibition sont le blé, l'orge,
 les dattes, les raisins, l'huile et, selon quelques
 autorités, le sel ; car, toutes ces choses étant d'une
 consommation nécessaire, les accumuler dans la

ne peut être emprisonné pour dettes. Quelques légistes soutiennent
 que l'emprisonnement est légal, si le débiteur a dissipé ses biens pour
 un mauvais usage. La preuve d'indigence n'est point admise si le
 débiteur professe quelque art, ou exerce quelque emploi. Il peut être
 obligé à travailler pour acquitter ses dettes. Une infinité de juricons-
 ultes (*doctores dubitantium*) disent qu'une personne indigente étant
 poursuivie en justice, et menacée d'emprisonnement, peut légitime-
 ment nier la dette, et même jurer qu'elle n'existe point, avec la res-
 triction mentale et l'intention de s'acquitter quand elle en aura le
 pouvoir. BAILLIE, p. 134.

vue d'augmenter leur valeur, est suivi des effets les plus préjudiciables au genre humain, et doit par conséquent être interdit par les lois. Excepté dans les cas où la prospérité publique est intéressée, le souverain doit laisser aux marchands la liberté de fixer les prix. Le cadi peut ordonner aux monopoleurs de vendre leur superflu, et a le droit de les punir, en cas de désobéissance : mais si, pour protéger les pauvres contre les spéculations des *approvisionnementneurs*, le cadi, aidé par des hommes d'une habileté et d'un discernement reconnus, règle les prix ; et que le grain se vende au-dessus du taux, le cadi doit confirmer la vente. Il semble néanmoins avoir le pouvoir de vendre le grain appartenant aux accapareurs, sans leur consentement (1).

3. Les lois de Mahomet à l'égard du meurtre sont dignes d'attention. Dans l'enfance d'une société, quand le magistrat civil n'a qu'une faible autorité, la vengeance particulière devient nécessaire. Le *Goel*, ou *vengeur du sang*, existait parmi les Juifs, long-temps avant Moïse, et le *Tair* indique, dans la langue arabe, le plus proche parent d'une

(1) *Koran*, ch. 11, *ad fin* ; MISCHAT II. 7, 8, 10, 29, 32 ; BAILLIE, p. 29, 32 ; *Hedaya*, liv. x. Zoroaste avait dit : « Il n'y a point de plus grand crime que d'acheter du grain et de différer de le vendre jusqu'à ce qu'il devienne cher, pour le vendre à un prix plus élevé. »

personne assassinée, et dont le droit et le devoir étaient de venger de sa propre main la mort de son parent.

Parmi les Arabes, dont on peut dire que l'esprit national réside dans leurs poèmes, les morceaux les plus beaux et les plus sublimes de leurs poésies sacrées sont consacrés aux louanges du *vengeur du sang*; et toutes les fois que le poète se propose de célébrer les vertus de son héros, il ne manque jamais de s'arrêter sur les sujets, incompatibles en apparence, de son hospitalité et de sa soif de vengeance. Le *Tair* n'était point obligé d'envoyer un défi au meurtrier; car la perfidie, la trahison, et même l'assassinat, étaient légitimes pour venger le sang. Le législateur arabe s'efforça de mitiger cette horrible coutume. Il reconnaît le droit de représailles, mais recommande au *vengeur du sang* de se contenter d'une compensation raisonnable en argent. Cette modification ne fait pas grand honneur à Mahomet; il aurait dû, comme Moïse, qui gouvernait un peuple semblable, sous plus d'un rapport, aux Arabes, reconnaître le privilège du *Goel*, mais ordonner en même temps qu'une enquête juridique précéderait toujours l'exercice de sa vengeance. La justice, par ce moyen, aurait été satisfaite, et les lois civiles auraient prévenu le mal moral. Du reste, cette recommandation de Mahomet n'a jamais été

observée : car recevoir une somme d'argent dans une occasion semblable, est tout-à-fait en opposition avec les maximes des Arabes sur l'honneur (1).

Les livres de la loi musulmane attachent la punition de mort à un meurtre volontaire (2), à moins que le *Goel* ne pardonne, ou ne souscrive à une compensation pour l'offense. Des amendes, soit en chameaux, en esclaves, ou en argent, expient le crime de l'homicide dans toutes ses variétés (3). Cette précaution législative a été presque aussi inutile que celle contre le meurtre. Moïse, au contraire, sachant que si le meurtrier était autorisé à conserver sa liberté, son sang

(1) MICHAELIS, I, art. 134. La famille de la personne assassinée peut, ou exercer sa vengeance, ou pardonner au meurtrier, ou faire un accommodement avec lui. La substitution d'un arbitre privé à un juge légal, est un abus formidable dans la plupart des pays musulmans.

(2) Le maître a sur son esclave le pouvoir de vie et de mort. *Hedaya*, XVI, 4. Sous la loi mosaïque, le maître pouvait impunément tuer son esclave. On est dans le doute si ce délit était puni par la peine capitale. *Saintag. comm.* 1, 51; *Gott.* 1759.

(3) Mais si une personne en frappe une autre avec le dessein de la blesser, que le coup soit répété, et que le blessé meure, la peine réservée au meurtre volontaire est prononcée. *Hedaya*, XLIX, 1. L. Les Turcs actuels font souvent les applications les plus sophistiquées des principes généraux; et le docteur Clarke rapporte une circonstance d'homicide par implication, circonstance dans laquelle une peine pécuniaire avait été imposée à un habitant de Cos, parce qu'un jeune homme s'était empoisonné par amour pour sa fille. *Voyages*, part. 2. sect. 2, ch. 8.

serait versé tôt ou tard par le *Goel*, il lui permit, sagement et humainement, de vivre dans une ville consacrée au refuge, jusqu'à la mort du grand-prêtre, délai pendant lequel il était vraisemblable que le ressentiment du *Goel* pourrait s'apaiser (1).

L'infanticide a été appelé avec justesse le vice dominant et barbare de l'antiquité. Les Egyptiens et les Thébains furent peut-être les seuls peuples qui ne poussèrent pas jusqu'à cet excès féroce leur exercice du pouvoir paternel (2). Solon le permit aux Athéniens (3). Le moraliste, qu'un grand homme d'état a honoré du titre « d'inimitable », fait mention de cet acte, avec complaisance, dans plus d'un endroit de ses œuvres morales (4). Sénèque, philosophe vertueux en théorie, parle froidement de la destruction des enfans déformés et imparfaits, parmi les autres sacrifices convenables (5). Les républicains romains exposaient leurs enfans, sans honte, parce qu'on ne leur en faisait point un tort; lorsque les mœurs devinrent plus raffinées, la loi pompeïane

(1) *Nombres*, xxxv, 9, etc.

(2) *Diod. Sicul.*, 1; 80, *Ælian*, *Var.*, 11, 7.

(3) *Sextus Empiricus*, 1, xxiv, p. 154, Paris, 1621.

(4) *Plutarch.*, de *Fraterno amore* et de *Amore proliis*, t. 2, p. 674, 697. *Opera moralia*, Oxon, 1795. *Lord Grenvill's preface to lord Chatam's letters to lord Camelford*.

(5) *Seneca*, de *Ira*, 1, p. 15.

défendit à la mère de détruire son enfant, et la prérogative du père fut terminée par le code de Théodose (1). Avant Mahomet, la naissance d'une fille était regardée par les Arabes comme un malheur, et les entrailles d'un père n'étaient point émues en enterrant sa fille toute vivante. Mahomet se montre éloquent et énergique contre cette pratique barbare, et, avec toute l'autorité réunie d'un théologien, d'un moraliste et d'un législateur, il recommande que l'on conserve tous les enfans qui naîtront (2). Les docteurs mahométans ont adopté l'esprit d'humanité de leur maître, et ont déclaré que c'était un devoir moral que de conserver la vie d'un enfant trouvé et exposé à périr. L'enfant, dans ce cas, devient libre : car, disent les orientaux, la liberté est une qualité inhérente à l'homme dans l'origine. Ainsi, l'entretien de l'enfant trouvé est payé par le trésor public, et s'il meurt sans héritiers, le public jouit de ses biens. Un enfant abandonné, trouvé par un infidèle tributaire, dans un territoire musulman, doit être élevé dans l'islamisme ; mais s'il a été trouvé dans un village infidèle, dans une église, ou dans une synagogue, il ne peut jouir de ce privilège (3).

(1) *Pandectæ*, XLVIII, 8, 9. *Cod. Theod.*, IX, 16.

(2) *Koran*, VI, XVI, XVII et LXXXI.

(3) *Hedaya*, liv. 10. Les enfans nés d'un maître et de son esclave sont

Il paraît que les anciens Arabes punissaient les coupables du crime de l'adultère, en les enfermant entre quatre murailles jusqu'à ce qu'ils mourussent. Mais cette cruelle sentence fut adoucie par Mahomet, et, selon les traditions, il ordonna que la lapidation, jusqu'à la mort, serait désormais le châtimement de la femme. Si l'homme coupable est marié, il est sujet à la même loi; mais s'il est célibataire, cent coups de fouet et le bannissement sont la punition qui lui est infligée (1). La déposition de quatre témoins est nécessaire pour établir la conviction. Aucune explication satisfaisante n'a encore été donnée sur un règlement en apparence si absurde. Il est singulier qu'en Arabie, l'acte de l'adultère ne fasse point rejaillir autant de honte sur le mari que sur les père et mère, et les frères de la femme. On prétend qu'un mari peut avoir recours au remède civil du divorce; mais que les rapports de consanguinité ne peuvent être rompus. C'est pour quoi l'opinion publique tolère qu'un père ou un frère tue sa fille, ou sa sœur coupable; mais il n'est jamais permis à un mari de venger ses droits. Dans l'empire turc, cependant, le magistrat ne

libres, liv. 5, chap 5. La mère ne peut pas non plus être vendue, et elle devient libre à la mort de son maître, chap. 7.

(1) MISCHAT, II, 182.

punit jamais un homme qui tue sa femme et l'amant de celle-ci, s'il les surprend dans l'acte de cette offense domestique (1).

« Si un homme ou une femme dérobent quelque chose, dit le *Koran* (2), coupez leurs mains en rétribution de ce qu'ils ont commis. » Les lois de Justinien, à cet égard, sont bien plus sages que celles de Mahomet. Les *Novelles* (3), d'après la considération très-sage, que la pauvreté est généralement ce qui fait naître la tentation du crime, et que la mutilation priverait pour toujours un homme d'exercer la moindre industrie, ont expressément défendu l'amputation de la partie offensante. L'amputation, selon la pratique des tribunaux mahométans les plus éclairés, ne doit pas être infligée, à moins que la valeur des objets volés ne se monte à cinq *dinars*, ou quarante-huit francs. Ces objets doivent avoir été pris à la dérobée; autrement la peine de l'amputation ne peut s'appliquer à l'offense; ils doivent aussi être en garde, c'est-à-dire en sûreté contre les mains d'autrui. De cette manière, un abus de confiance

(1) ARVIEUX, *Voyage en Palestine*, chap. 19. NIEBURN, *Description de l'Arabie*, p. 39, et D'HONSSON, t. IV, p. 347. Il est douteux que le mari puisse exercer une vengeance légère. *Hedaya*, VII, 6. MISCHÄT, II, 127.

(2) Chap. 5.

(3) *Novelles*, 134, chap. 13.

n'est pas puni comme un vol ; car l'objet volé n'était point surveillé par le propriétaire. Une des sentences du prophète , « que les mains ne seront » point coupées pour vol de dattes , de fruit de » palmier ou de vivres , » s'étend à tous les fruits et à tout ce qui , de sa nature , est sujet à périr promptement. Cette punition sévère ne doit pas être infligée non plus pour avoir volé des instrumens de musique (1) , car ce ne sont que de vains objets d'amusement ; ni du vin , car la propriété n'existe point à l'égard des choses défendues ; ni pour avoir dérobé un crucifix ou un échiquier , car le voleur peut avoir eu en vue de les détruire ; ni un enfant né libre , parce que les individus libres ne sont point une propriété , et que le voleur pourrait alléguer qu'il l'a pris lorsqu'il criait , et qu'il l'a fait dans le dessein de l'apaiser ou de le rendre à sa mère ou à sa nourrice. Par un autre règlement singulier , si la chose possédée appartient à un père , à une mère , à un enfant ou à un parent compris dans les degrés prohibés du mariage , le châtement ne peut être infligé , parce que le père , la mère ou l'enfant ont un droit mutuel à l'usufruit de la propriété l'un de l'autre :

(1) Le vol d'une flûte faite de sinnan (espèce de bois semblable au *lignum vitæ*) , d'ivoire , d'ébène ou de buis , est punissable , parce que c'est un objet à conserver , et non pas d'une nature ordinaire.

cette exception s'étend de même aux maris, aux femmes, aux esclaves; car le voleur est autorisé, par l'usage, à entrer dans le lieu où l'on conserve tous les objets susceptibles d'être volés, c'est-à-dire dans la maison du propriétaire. Le vol avec effraction est punissable; mais si un voleur entre de force dans une maison et consigne les objets volés à un complice qui l'attend dehors, sa main ne doit point être coupée, car le voleur n'a point emporté ce qu'il a pris, et la chose volée est tombée dans la possession d'un autre, avant qu'il fût sorti de la maison. Le complice n'est point coupable non plus, car il n'est point entré dans le lieu où les effets étaient gardés. Dans tous les cas où la punition a lieu, la main droite est abattue à la première offense, et le pied gauche coupé à la seconde. L'emprisonnement est la peine du crime réitéré. Les voleurs de grand chemin perdent leur main droite et leur pied gauche si le vol qu'ils ont fait est considérable. Ceux qui ont commis un meurtre sur le grand chemin sont punis de mort, lors même que le *vengeur du sang* voudrait leur pardonner. Le voleur et l'assassin sont également punis, soit par une mort immédiate, soit par le crucifiement, avec ou sans amputation, selon la discrétion du juge. Ceux qui sont pris sans avoir pu effectuer leur intention sont emprisonnés jusqu'à ce qu'ils se repentent.

Une bande entière de voleurs est responsable des actions de chacun de ses membres (1).

Le principe de la vengeance des injures personnelles a été adopté par les peuples dans les temps de civilisation, aussi bien que dans les ténèbres de la barbarie. Les lois de Moïse reconnaissent les représailles comme étant légitimées par la coutume (2), et approuve leur application dans plusieurs cas. Solon déclara que quiconque arrachait l'œil à un borgne, devait perdre ses deux yeux (3). Le langage des douze tables est que, *si membrum rupsit, ni cum eo pascit, talio esto*. Mais dans la suite des siècles, la loi du talion devient hors d'usage, et les *Institutes de Justinien* (4) déterminent une peine pécuniaire équivalente à l'injure personnelle. Dans les second et cinquième chapitres du *Koran*, la représaille est autorisée ; mais dans la plupart des pays musulmans, on a suivi l'esprit, plutôt que la lettre de la loi ; et l'expression : « œil pour œil, dent pour dent », a été prise dans le sens clair et raisonnable, qu'un homme doit être puni selon l'étendue de son crime. Les circonstances de la société ont exigé

(1) *Hedaya*, VIII et XLVI.

(2) *Exodus*, XXI, 24, etc.

(3) PETIT, *Leges Atticæ*, VII, 3, Paris, 1635.

(4) *Instit.* IV, IV, 7.

que le commandement du prophète, relativement à l'expiation des injures, reçût une interprétation plus étendue. C'est de là que nous trouvons dans les écrits des légistes mahométans, différens réglemens pour la sécurité de l'ordre social; et le genre humain y est déclaré responsable, non-seulement de ses actions manifestes, mais encore de tout mal qui peut résulter de son imprudence, de son obstination, ou de sa négligence volontaire (1).

Les lois concernant le témoignage légal dans les pays musulmans, sont conçues de la manière suivante. Le *Koran* dit : « Que les témoins ne refusent pas de rendre leur témoignage, quand il leur est demandé ; » et ailleurs : « Ne cachez point votre témoignage ; car celui qui agit ainsi, offense Dieu. » Mais, dans les cas qui entraînent une punition corporelle, il est convenu que les témoins peuvent donner, ou s'abstenir de donner leur témoignage ; car, parmi les traditions de Mahomet,

(1) *Hedaya*, XLIX. L. Les Turcs donnent une singulière preuve de leur habileté judiciaire en faisant payer aux Grecs de Samos la perte d'une frégate qui avait fait naufrage sur les rochers de cette île. Les Samiens témoignèrent le regret de n'avoir point élevé de fanaux ; mais l'amiral turc leur dit : *Il y a un argument que vous ne pouvez nier : le naufrage aurait-il eu lieu si votre île n'eût point été sur notre passage ?* Voilà une curieuse application du principe que l'on ne doit se prévaloir d'aucun droit au préjudice d'autrui. *Voyages de Clarke*, part. 2, sect. 1, p. 193, note de la deuxième édit.

on remarque la maxime charitable que, « qui-
» conque a caché les vices de son frère musul-
» man, aura un voile tiré sur ses propres crimes
» dans l'un et l'autre monde, par la miséricorde
» de Dieu. » Dans toutes les affaires criminelles,
excepté l'adultère, le témoignage de deux hom-
mes est suffisant. En matière de propriété, ou dans
les occurrences communes de la vie, deux hom-
mes, ou un homme et deux femmes, peuvent
prouver un fait. Le caractère moral du témoin
doit être pris en considération : ainsi, le témoi-
gnage des hommes ivres, des joueurs et des usu-
riers, est inadmissible. Le témoignage en faveur,
soit d'un fils ou d'un petit-fils, soit d'un père ou
d'un grand-père, ne peut être reçu. Les oncles
et les frères ne sont point exclus de porter té-
moignage l'un pour ou contre l'autre, car la pro-
priété et les droits de ces classes de parens sont
séparés, et aucun d'eux n'a de pouvoir sur l'autre
à cet égard. Les sonnites rejettent tout témoi-
gnage entre mari et femme ; mais les shiites ad-
mettent le principe contraire. Les esclaves ne peu-
vent porter témoignage : la raison de ce règlement
embarrassant et absurde est tout-à-fait singulière.
« Le témoignage des esclaves n'est point admis-
» sible, parce que le témoignage est d'une nature
» identique à l'autorité, et que, comme un esclave
» n'a point d'autorité sur sa propre personne, il ne

» peut en avoir sur d'autres. » Un maître ne peut témoigner en faveur de son esclave. Les infidèles, soit ennemis ou tributaires, et même apostats, ne peuvent porter témoignage dans une cause où un musulman est partie (1). Un serment fait par un musulman ne lie en rien sa conscience, à moins qu'il ne l'ait prononcé expressément au nom du Tout-Puissant; et encore, n'est-il point complet, que le témoin, après avoir fait sa déclaration, ne jure une seconde fois par ce nom redoutable, qu'il n'a rien dit que la vérité. La crainte du châtimement dans la vie future est le principal frein au parjure. Dans toutes les accusations criminelles (excepté une fausse-accusation d'adultère, qui est punie par des coups de fouet), une amende est la seule peine, même pour avoir faussement juré, lorsqu'il s'agit de la vie d'un homme. Dans des procès relatifs à la propriété, l'exposition publique, à peu près semblable à la peine du pilori, diffame celui qui a porté un faux témoignage. Ces institutions législatives, ou sont insuffisantes pour leur objet, ou sont entravées par l'opinion publique dans leur exécution; car c'est une triste

(1) Dans quelques cas cependant, où la peine de mort et la peine du talion ne sont point comprises, le témoignage des infidèles peut être admis. Lorsqu'ils sont appelés à le donner, les juifs doivent prêter leur serment sur le Pentateuque, et les chrétiens sur l'Évangile.

vérité, que le parjure est le crime dominant dans la plupart des pays musulmans, et qu'il est regardé avec moins d'horreur par les mahométans que par les chrétiens (1).

En terminant cette courte analyse du système théologique, moral et judiciaire des musulmans, nous croyons remplir l'attente du lecteur, en lui rendant compte des institutions établies pour la pratique des rites religieux, et pour l'application de la loi. Des lecteurs de prières publiques et des prédicateurs sont attachés aux mosquées. Mais la religion de l'islamisme n'est point chargée de sacrifices; et tout individu a la faculté d'en accomplir les cérémonies : c'est pourquoi les prêtres, en raison de leur caractère sacerdotal, n'ont que peu de pouvoir; mais comme le code religieux et le code judiciaire ne sont qu'un, les prêtres musulmans sont en même temps les interprètes des lois. Ceux des théologiens qui veulent pratiquer la jurisprudence, demeurent dans les écoles et dans les collèges pendant plus de temps que lorsqu'ils ne sont simplement destinés qu'au service de la mosquée. L'influence des juges sacerdotaux sur la société doit dépendre de la mesure de leur savoir et de leurs talens; mais, en général, ils sont en posses-

(1) *Hedaya*, liv. 6; 21. Exhortations au grand jury de Calcuta, par sir William Jones.

sion d'un grand crédit, et constituent pour le peuple une protection contre les actes arbitraires. Les livres de la loi musulmane reconnaissent trois classes générales d'officiers judiciaires : les muftis, les cadis et les mujtahids (1).

Le devoir du mufti est d'appliquer la loi, soit religieuse, civile ou criminelle, dans les cas particuliers, de résoudre tous les doutes qui peuvent lui être proposés sur la loi écrite, dans son application aux individus. Mais si le *Koran*, ni les traditions ne s'expliquent sur la question agitée, le mufti doit répondre que les livres sacrés ne lui fournissent point de lumières à cet égard. Le cadi donne à la loi son exécution et ses effets. Ses décisions sont réglées par le *Koran* ou par les tradi-

(1) Les noms et l'autorité des différens juges sacerdotaux varient dans les pays musulmans. Les principes sur lesquels repose le système social des musulmans forment seuls l'objet de notre travail; mais on peut remarquer en passant, que dans l'Inde, le cadi est le principal juge civil. En Turquie, le mufti est le chef nominal de la magistrature; mais il n'a point de tribunal et ne décide jamais de causes, excepté celles qui sont d'une grande importance, et c'est le cadi qui est le juge ordinaire. En Perse, le shaikh ul-islam est le principal administrateur de la loi. Il y a dans chaque ville un de ces officiers et un cadi qui leur est subordonné. Les villes secondaires et les villages ont des officiers judiciaires, selon l'importance de la place. Les principaux prêtres ou mujtahids ont un pouvoir très-grand et presque indéfini sur les cours de justice : les juges leur soumettent continuellement des questions. Dans toutes les hautes cours musulmanes, le cadi est assisté par plusieurs hommes instruits.

tions, ou par des commentaires estimés sur les livres sacrés. Quand un cas nouveau et imprévu se présente, il exerce son propre jugement. Les mujtahids sont des hommes d'une habileté supérieure dans les matières légales, et forment comme une cour d'appel contre les décisions du cadi ou des juges ordinaires, dans les causes solennelles et importantes. Les écrivains mahométans s'attachent avec ardeur à dissuader leurs concitoyens de solliciter l'emploi difficile et plein de responsabilité de cadi, et citent avec éloges les noms de ceux qui ont souffert l'emprisonnement plutôt que de l'accepter. Quelques-uns des anciens légistes prétendent même que l'accepter, sans y être contraint par la violence, est une action abominable, fondant leur opinion sur la déclaration du prophète, que « quiconque est désigné pour » être cadi, souffre la même torture qu'un animal » dont la gorge est déchirée, au lieu d'être coupée » avec un couteau tranchant. » Le cadi doit siéger ouvertement dans une mosquée pour l'exercice de son emploi. Sa propre maison n'est point un lieu convenable, pour que l'accès en soit libre au peuple. L'administration impartiale de la justice est assurée par plusieurs réglemens fort sages. Le cadi doit ne recevoir aucun présent, excepté de ses parens ou de ses amis intimes, et même, si ces personnes ont quelque cause qui dépende de

lui, il est de son devoir de refuser leurs présens. Il peut prendre part à des amusemens publics ou particuliers; mais il doit refuser toute invitation particulière, si, en l'acceptant, il s'exposait à donner lieu au soupçon. Il doit prêter une attention égale aux deux parties dans un procès. Il lui est défendu de parler en particulier à l'une ou l'autre des parties, ou de provoquer, ou d'influencer un témoin en lui disant (par exemple) : « votre témoignage a-t-il pour but tel ou tel effet ? » La décision d'un juge en faveur de son père, de sa mère, de sa femme ou de son enfant, est nulle, parce qu'un témoignage en leur faveur étant illégal, une décision en leur faveur serait sujette à la même objection. Cependant, une décision *contre* aucune de ces mêmes personnes est valide, parce que le témoignage contr'elles n'étant point suspect, est de même accepté.

Nous avons maintenant complété notre esquisse générale de l'édifice de croyance et de morale qui triompha de toutes les religions établies en Asie et en Afrique : et quelque profond que soit notre regret de ce qu'elle fut élevée par des moyens en horreur à la nature humaine, comme son grand principe, toutefois, est plus pur et plus sublime qu'aucun de ceux que la raison non éclairée de l'homme eut jamais conçus, on doit convenir que l'ismaïsme est, à l'égard de

sa théologie, plus digne de considération que les autres fausses religions qui ont guidé les passions du genre humain. Les systèmes populaires des temps anciens, les doctrines mêmes de Brahma et de Zoroastre, furent décrédités par le nombre de leurs dieux. Quelques-uns de leurs partisans peuvent, à la vérité, avoir conclu que le polythéisme, qui dominait alors, était une doctrine corrompue, et non primitive ; mais l'être suprême, que leurs esprits vastes avaient conçu, était seulement une abstraction métaphysique ou une action du destin, et n'était point, comme celui des musulmans, un Dieu infiniment sage, indépendant et fort. Une foule de divinités malfaisantes ou licencieuses, ou des personnifications des puissances de la nature, ou des principes de bien et de mal étaient adorées par la multitude. Dans le culte de tous ces dieux, la supercherie des prêtres exerçait un pouvoir formidable. Un des côtés louables de la religion de Mahomet est, que nonobstant les ministres institués pour célébrer avec décence les rites religieux, elle n'est point opprimée par cette foule d'hommes qui, sous les noms de bramines et de mages, dirigeaient les consciences de leurs concitoyens superstitieux, dans la vue de satisfaire, ou leur insatiable ambition, ou leurs passions sensuelles. Comme l'enthousiasme rationnel de Mahomet confessait et adorait l'unité

de Dieu, il est étonnant qu'il y eût un si grand mélange d'absurdités dans les autres parties de sa théologie. Par son système des anges et des génies, il avait prétendu découvrir les voies de la Providence, et le problème justement déclaré inexplicable par Bacon, à l'égard de l'*opus quod operatur Deus à principio usque ad finem*. Son voluptueux paradis, emprunté des écoles persanes et indiennes, choque sans doute le philosophe et le chrétien ; mais leur censure pourrait s'adoucir à la réflexion que ce même paradis ne peut s'obtenir sans avoir d'abord pratiqué la vertu ; et comme il renfermait l'idée effrayante de la responsabilité de l'homme, nous devons convenir que sa tendance vers la vertu, est de bien loin supérieure à celle des théories philosophiques des anciens (1).

(1) Les sentimens des péripatéticiens sur l'immortalité de l'ame sont complètement intelligibles. CUMMONT, I, 66, 500 ; II, 1171 ; et cela n'a rien d'étonnant : car Aristote, dans un endroit de son *Ethique ad Nicom.*, affirme l'annihilation, et il semble la nier dans un autre passage. Les stoïciens, *diu mansuros aiunt animos, semper negant* ; opinion absurde, ainsi que Cicéron l'observe fort bien ; car ils admettent l'existence de l'ame indépendamment du corps, ce qui est précisément la seule difficulté de la question. *Tusc. Quæst.*, I, 32. Les opinions, ainsi que l'on pouvait s'y attendre, se contredisent dans les écrits des diverses académies. Cicéron, le plus illustre des membres de cette secte, semble partout, dans ses ouvrages sérieux et dans ses oraisons, désirer avec anxiété de croire que l'ame

Si nous considérons seulement la théologie et la morale du système mahométan, nous pouvons penser que l'islamisme conduit plus sûrement au bonheur qu'aucun autre des fausses religions auxquelles le genre humain a été soumis; mais si nous examinons plus profondément ce sujet, nous

est éternelle, et cependant il est confondu par l'incertitude des déductions de la raison: partout aussi il ridiculise l'état futur des païens. *Pro Cluent.*, 61, 62. Le doute se montre dans toutes ses épîtres; la plupart de celles-ci cependant sont d'une nature consolante, et sont adressées à des Romains qui pensaient que l'âme était immortelle, opinion généralement répandue au temps de Cicéron. Il n'exprime pas plus librement ses sentimens dans ses épîtres que dans ses ouvrages philosophiques: car César déclara en plein sénat (ainsi que Salluste le rapporte) qu'il n'y avait point d'état après la mort. Cicéron pouvait sans scandale exposer la même doctrine dans des ouvrages qui n'étaient destinés qu'à des savans. Pythagore, Platon et Socrate enseignaient l'immortalité de l'âme. *Tusc. Quæst.*, I, 17, 30. Mais à quoi se réduisait cette doctrine? Renfermait-elle les idées de la responsabilité de l'homme et d'un état futur de récompenses et de punitions? Non. Cicéron nous dit que les plus sages parmi les philosophes soutenaient que l'âme était une des parties de la divine essence. *De Divin.*, I, 49. *Tusc. Quæst.*, V, 15. Pythagore, Platon, Empédocle et la plupart des philosophes italiens pensaient que les âmes des dieux, des hommes et des brutes étaient de la même nature, et qu'il y avait un esprit répandu sur tout l'univers, soit Dieu, soit une émanation de sa toute-puissance, dans lequel tous les autres esprits vont se refondre, en se réunissant à lui. *SEXTUS EMPIRICUS*, IX, 127. *TIM. et PHOED. M. ANTONINUS*, *De seipso* II, 10. *SENECA*, *Epist.* XCII, 31, 32. Ce retour de l'âme humaine dans l'âme du monde détruit toute personnalité, de même que toute individualité est perdue par la dissolution du corps et par sa jonction subséquente avec le monde matériel.

en tirerons une conclusion toute différente. L'intolérance des autres systèmes est un grand défaut de la religion de l'Arabie. Confucius et Brahma respectèrent les superstitions de leurs semblables. Zoroastre et Mahomet furent d'inexorables persécuteurs. L'unité de religion ne pouvait s'obtenir qu'aux dépens de l'humanité.

Le principe erroné de soumettre la charité envers l'homme à de vaines opinions spéculatives, a donné un caractère sévère et arrogant aux musulmans dans leurs relations avec le reste du monde. C'est ce qui a mis obstacle à des communications libres avec les autres nations, et conservé, à travers tous les siècles, l'Asie mahométane dans sa condition primitive. Que la guerre se fît par le commandement de Dieu, et que le succès fût une marque de la faveur divine, c'est le principe naturel de tout peuple dont la religion a été établie par l'épée (1).

(1) Quelques écrivains, qui ont parlé superficiellement de la religion musulmane, ont vanté la tolérance de Mahomet ! Quelques passages du *Koran* pourraient, à la vérité, faire rougir le bigotisme ; mais ces passages ne représentent pas exactement le caractère de la religion. Il est certain que (comme tous les autres réformateurs) tant que Mahomet ne fut qu'un humble prédicateur, il accorda la liberté de conscience ; mais quand il fut devenu un prince puissant, il ne laissa plus d'autre choix à ceux à qui il offrait sa religion, que la soumission ou le tribut. Ainsi, les parties du *Koran* qui furent prêchées à la Mec-

Il est une circonstance qui se reproduit dans tout le cours de l'histoire mahométane. La soumission a été regardée comme une vertu religieuse, jusqu'à ce qu'une guerre faite avec succès eût prouvé que le ciel approuvait la violence : mais dans tous les chocs des empires, que l'ambition ou le fanatisme occasionèrent, les formes du gouvernement sont restées intactes.

Tout changement dans l'état politique ou social du monde est contraire à une religion regardée comme un système parfait de théologie, de morale et de jurisprudence. L'impiété serait attachée à celui qui suggérerait le moindre perfectionnement, qui voudrait, par exemple, mettre fin à la polygamie et adoucir le caractère de l'homme, en remplaçant la femme au rang qui lui appartient dans la société. Dans les gouvernemens despotiques de l'Orient, les gradations de la vie publique et de la vie domestique ne présentent que les deux caractères de tyran et d'esclave. Les passions basses doivent s'y engendrer, et les vertus nobles s'y détruire. L'injustice et l'oppression y sont combattues par le mensonge et par la ruse, aussi l'habitude de tromper s'y contracte nécessairement. Enfin, la justice ne peut jamais être bien

que respirent l'esprit de tolérance, tandis que celles qui furent révélées à Médine ne parlent que de persécution.

administrée dans une société où la force est dominante , et où la vengeance ainsi que les autres passions malveillantes de notre nature sont inévitablement mises en action.

L'orgueil despotique , la barbarie et la férocité doivent former les traits les plus forts et les plus saillans du caractère de ces hommes sans cesse excités par une religion qui ne respire que la guerre et la persécution. L'empreinte de la divinité et de l'éternité , que l'islamisme fixe sur toutes les institutions , a conservé les principes du despotisme asiatique , et les maux qui doivent naturellement être la conséquence d'un pareil état de société , sont assez nombreux et assez terribles pour empêcher , ou du moins pour restreindre la pratique de la morale , quelque belle et quelque pure que soit cette même morale.

Ni les menaces du glaive , ni les foudres de la chaire , ne purent établir cette unanimité de sentimens que Mahomet avait désirée avec tant d'ardeur. Si les caractères variés de l'esprit humain produisent tant de manières différentes d'envisager les mêmes apparences , et tant d'interprétations diverses des mêmes vérités , nous ne pouvons nous étonner des erreurs multipliées et des écarts du fanatisme. Les sectes des mahométans ont été aussi nombreuses que celles du christianisme , et l'histoire de la mosquée offre un spectacle aussi

triste de la faiblesse de l'intelligence de l'homme et de l'orgueil du cœur humain, et les mêmes leçons de morale sur la nécessité de la charité et de la bienveillance mutuelle, que celles qui nous sont offertes par les annales de l'Église. Un détail exact de l'histoire de ces sectes pourrait remplir des volumes ; mais il n'entre dans le plan de cet ouvrage que d'indiquer quelques-unes de leurs principales différences.

L'orthodoxie et l'hérésie ne sont absolument que des termes relatifs, et la charité abhorre l'application illibérale des noms. C'est le pouvoir temporel et non la vérité spirituelle qui décide de ces distinctions. Le mot *sonnite* ou traditionniste orthodoxe fut adopté par les ennemis d'Ali et de sa famille, et son faible parti fut flétri du nom de *shiïtes* ou sectaires. Des disputes politiques ont formé une grande source de division parmi les musulmans. L'union réelle ou imaginaire de l'église et de l'état parmi les chrétiens n'a pas produit plus de guerres et de calamités intérieures que n'a causé de maux l'étroite liaison des intérêts politiques et spirituels dans la mosquée. La grande doctrine du droit héréditaire et indestructible est soutenue par les shiïtes avec tout l'orgueil du bigotisme. En conséquence de ce principe, Ali, quatrième calife, cousin et gendre de Mahomet, aurait dû être le successeur

immédiat du prophète. Ainsi les trois califes qui le précédèrent, c'est-à-dire Abu-Beker, Omar et Ottoman, furent de véritables usurpateurs. Mais les sonnites prétendent que la nomination des chefs temporels et spirituels est un droit qui ne peut appartenir qu'à ceux qui doivent être gouvernés. Les shiïtes nomment Ali le vicaire de Dieu, et regardent son autorité comme d'un poids presque égal à celle de Mahomet lui-même ; mais les sonnites soutiennent la supériorité de Mahomet sur tous les êtres créés, et déterminent le mérite des quatre premiers califes, Abu-Beker, Omar, Ottoman et Ali, selon l'ordre successif de leurs règnes. Les sonnites et les shiïtes s'accordent à admettre l'autorité de la tradition ; mais ils font usage de recueils différens. Les sonnites attribuent une autorité divine aux traditions des compagnons de leur prophète, ainsi qu'aux quatre premiers califes et à ceux de leurs contemporains qui passaient pour être instruits et éclairés, et enfin à ceux de leurs successeurs qui ont confirmé les rapports de leurs traditions. L'esprit de discorde se manifesta en Arabie immédiatement après la mort de Mahomet ; les schismes se multiplièrent de tous les côtés ; mais la grande masse des croyans s'accorda enfin à reconnaître l'autorité de quatre grands docteurs de la loi, Hanecfa, Malik, Shaffci et Hanbal. Ces sages vi-

vaient dans les premier et second siècles de l'hégire, et ont été déclarés imans ou grands-prêtres; on les nomme les quatre colonnes de la foi sonnite, et ils ont des chapelles séparées dans le temple de la Mecque. Quoique leurs sectateurs diffèrent sur plusieurs points de morale et de jurisprudence, ainsi que sur les formes du culte, leur religion dogmatique est la même, et ils se tolèrent et se respectent l'un l'autre. L'autorité de Haneefa est dominante en Turquie, en Tartarie et dans l'Indostan. Malik n'est connu aujourd'hui que dans la Barbarie et dans les parties septentrionales de l'Afrique. Shaffei a une influence limitée aux côtes maritimes de la péninsule indienne et des îles orientales. L'autorité de Hanbal paraît n'avoir nulle part une grande importance. Les shiïtes n'accordent aucun crédit aux traditions des trois premiers califes, ni à aucun des autres compagnons de Mahomet, excepté ceux qui étaient les partisans d'Ali. Ils étendent néanmoins leur foi et leur obéissance jusqu'à admettre toutes les traditions des paroles et des actions de leur prophète, qu'ils croient avoir été confirmées par quelqu'un des douze imans, aussi bien qu'aux préceptes et aux exemples de ces imans eux-mêmes. Ces douze imans sont Ali, Hassan, Hossein et les neuf descendans de Mahomet, qui viennent immédiatement après eux.

Le dernier de ceux-ci, l'iman Mehdy, est supposé par les shiïtes être encore vivant, quoiqu'invisible, parce qu'il a été prédit de ce personnage qu'il reviendrait pour juger et gouverner le monde, pour punir les pécheurs et ceux qui se sont écartés de la vraie foi, et pour ramener et confirmer les vérités primitives de la religion, la piété, la justice et toutes les autres vertus. Les shiïtes croient que le titre pompeux d'iman ne peut être donné à aucune autre personne; mais les sonnites soutiennent hautement qu'il doit toujours y avoir un iman visible, un père de la mosquée ou un chef temporel et spirituel de l'islamisme. On a prétendu pendant long-temps que l'iman devait descendre des tribus arabes Koräischites; mais les empereurs de Constantinople ont été pendant trois siècles les imans mahométans, le défaut de descendance héréditaire ayant été suppléé au moyen de la renonciation de cette dignité en faveur de Sélim I^{er} par Mahomet XII, dernier calife de la maison d'Abbas, et de la reddition au sultan des clés du temple de la Mecque par le shériff. Le calife et le shériff étaient l'un et l'autre de la tribu des Koräischites, le premier de la branche abasside, et le second de la branche fatimite.

Aucune des guerres qui ont désolé le monde chrétien n'a jamais causé la moitié des désastres

et de l'effusion du sang, ni été si fortement empreinte du caractère d'une animosité implacable, que les controverses politiques et religieuses de ces sectaires mahométans. L'histoire de chacun des siècles de l'hégire est ensanglantée par des détails pleins d'horreur, et les Turcs et les Persans, qui sont les représentans des deux sectes ennemies, ont rivalisé de tous temps dans la haine et dans l'aversion qu'elles ont l'une pour l'autre. Ils ne se sont accordés que sur un principe dans leurs discordes. Dans l'excès de leur antipathie mutuelle, ils ont non-seulement accordé aux chrétiens et aux juifs une estime relative ; mais la destruction d'un seul individu de la secte ennemie a été regardée par eux comme une action plus méritoire que le massacre de soixante-dix individus appartenant à tout autre croyance. Aujourd'hui cependant les Persans ont un peu adouci leurs préjugés religieux, et cessent d'appeler infidèles ceux de leurs frères qu'ils pensent être dans l'erreur. « Ce sont des croyans, disent-ils, parce » qu'ils reconnaissent la sainteté de la mission de » Mahomet, et qu'ils adorent Dieu ; mais ils ont » perdu leurs droits à être appelés fidèles, en » adoptant ceux qui ont refusé de reconnaître la » vérité ; et en traitant avec cruauté le cousin, la fille » et les descendans directs du saint prophète. » Les sunnites ne sont point aussi charitables dans leurs

sentimens à l'égard des shiites , et ce n'est que le petit nombre des plus habiles docteurs sonnites , qui a reconnu comme mahométans les partisans d'Ali (1).

(1) D'ONSSON, *Tab. Gén.*, tom. 1, p. 25, 95 et 270. *Malcom's Persia*, vol. 2, chap. 22, and p. 381; BARRINGTON, *Sur les autorités de la loi musulmane*, *Recherches asiatiques*, vol. 10; HAMILTON, *Discours prélimin. de l'Hedaya*, p. 23, etc. CHARDIN, t. 2, p. 314, 336, etc. NINEBURN, *Voyage en Arabie*, tom. 2, p. 208, etc.

CHAPITRE VI.

LA LITTÉRATURE ET LES SCIENCES DES SARRASINS ET DES TURCS.

Remarques générales sur la littérature orientale. — Introduction de la science parmi les Arabes, an de J.-C. 758. — Institutions littéraires. — État actuel des connaissances. — Philosophie d'Aristote. — Les Druses. — Mathématiques. — Chiffres arabes. — Astronomie. — Anatomie. — Chirurgie. — Chimie. — Botanique. — Influence de la conquête sur le langage. — Les Sarrasins introduisent les lumières en Europe. — Rime. — École de Salerne. — Littérature turque. — Langues. — Rhétorique. — Morale. — Mathématiques. — Astronomie. — Astrologie. — Beaux-arts. — Imprimerie.

Ceux qui voyagent en Asie et qui cherchent à connaître la littérature des pays qu'ils parcourent, ne peuvent manquer de remarquer la supériorité de l'Europe à cet égard. Cette observation est, à la vérité, au moins aussi ancienne qu'Alexandre; et, quoique nous ne puissions convenir avec le sage précepteur de ce prince ambitieux que « les Asiatiques sont nés pour être esclaves », nous croyons que le poète athénien a complètement raison

lorsqu'il représente l'Europe comme une princesse souveraine, et l'Asie comme sa femme de chambre. Mais si la maîtresse l'emporte en noblesse et en majesté, on ne peut nier que la suivante n'ait de grandes beautés et quelques avantages qui lui sont propres. Si la raison est la grande prérogative du monde occidental, les Asiatiques ont pris leur essor dans les régions les plus élevées de la sphère de l'imagination (1). Lorsque nous lisons les éloges que les savans orientaux prodiguent avec tant d'enthousiasme aux vers héroïques de Ferdousi, aux chants didactiques de Sadi et à la lyre de Hafiz, qui ne regretterait de ne point connaître les ouvrages originaux de ces hommes célèbres, et ne penserait avec peine que la plupart des traductions que nous possédons des poésies asiatiques ont été faites par des hommes qui manquaient de génie ou de goût? Et cependant, à travers les pâles reflets de ces versions imparfaites, il est aisé de découvrir une vivacité de descriptions, une hardiesse de métaphores et une force d'expression qu'un esprit prévenu par l'habitude d'étudier un seul modèle de perfection peut seul ne point admirer; et si les manuscrits qui sont à la portée de ceux qui cultivent les lan-

(1) JONES, *Dissertation sur la Littérature asiatique*.

gues de l'Orient étaient dépouillés de leurs enveloppes fabuleuses, et publiés avec l'avantage précieux d'être éclaircis par des commentaires et par des notes, un champ vaste et nouveau serait bientôt ouvert à la littérature; nous obtiendrions des notions plus étendues sur l'histoire de l'entendement humain; nous ferions l'acquisition d'un nouveau fonds d'images et de similitudes; enfin une multitude de compositions remarquables seraient mises au jour, de nouveaux savans pourraient les commenter, et des poètes futurs les imiter (1).

Si les nations asiatiques des temps actuels semblent couvertes des ténèbres de l'ignorance, il y eut une époque où nos sciences les plus vantées étaient universellement enseignées en Égypte et dans l'Indostan. Il est vrai que les résultats des travaux de la Société de Calcuta ont fait voir que

(1) *Traité sur la poésie orientale*, JONES'S WORKS vol. 5, p. 447. Si les traités d'algèbre que M. Colebrooke a dernièrement traduits du sanscrit en anglais eussent été traduits plus tôt, nous aurions une augmentation dans les ressources de l'algèbre pour la solution de plusieurs problèmes qui ont été ou retrouvé, ou perfectionnés dans les deux derniers siècles, en France et en Angleterre. *Disc. prélim.*, p. 2, 4. Il a été prouvé que les Indiens avaient fait d'étonnans progrès dans quelques parties de l'algèbre; que dans l'analyse générale, ils étaient en possession d'un degré de connaissance qui avait été communiqué au monde, en Europe, d'abord par Bachet et Fermat, dans le dix-septième siècle, puis par Euler et La Grange, dans le dix-huitième. *Rech. asiatiques*, vol. 12, p. 160.

les opinions reçues à l'égard du mérite de la littérature orientale étaient pour la plupart erronées ; mais on doit considérer que les espérances du monde savant étaient illimitées sur ce point, et que l'histoire de la philosophie et de la religion en Asie est encore incomplète. Quelques faits positifs semblent cependant avoir été établis : les systèmes des philosophes de l'antiquité ne furent point originairement formés dans la Grèce. Les six écoles philosophiques dont les principes sont expliqués dans le *Dersana sastra* comprennent toute la métaphysique de l'ancienne académie, du lycée et des stoiciens. Pythagore et Platon pénétrèrent dans les mystères des prêtres de l'Égypte et des mages de la Perse (1). Les œuvres du Sage, qui contiennent, dit-on, un système de l'univers, fondé sur le principe de l'attraction et de la position centrale du soleil, sont très-bien connues des savans de l'Indostan (2).

(1) CICERO, *Tusc.*, *Quæst.* iv, 19, 25 de *Finibus*, v, 25. Les doctrines des pythagoriciens, des manichéens, et des autres auteurs des systèmes religieux et philosophiques les plus célèbres, peuvent aisément se retrouver dans les livres des Hindous, source à laquelle ils ont été puisés. Voyez la traduction de l'*Upanishedshad*, par M. HALHED, ou les *Commentaires* et les *Paraphrases* du *Vedas* ; *Museum britanniq.*, add. mss. 5658 ; et aussi BARTHOLOMÆUS, *Mus. Borg.*, *Velitris*, *Codd. mss.*, *Romæ*, 1790, p. 186, 197.

(2) Comme nous apprenons de Cicéron que les anciens sages de l'Europe avaient une idée de la *force centripète* et un principe de *gravita-*

Les annales de la philosophie asiatique, et particulièrement dans leurs rapports avec les lettres grecques, sont encore incomplètes; les titres, par exemple, des Hindous à l'invention de ce qu'on appelle la théorie syllogistique d'Aristote, sont encore en question. L'histoire de la littérature abonde en autres sujets non moins riches et non moins intéressans. Le flambeau de la science a fréquemment brillé en Asie, et l'austère fanatisme des Sarrasinés même céda à la douce influence des lettres. Dans les premiers chapitres de cet ouvrage, nous avons vu les disciples de Mahomet sous l'aspect d'autant de fanatiques politiques et religieux. Les événemens que nous avons décrits étaient grands et éclatans, et leurs conséquences furent d'une importance des plus graves. Mais c'est sur ce que M. Burke ap-

tion universelle (qu'à la vérité ils n'ont jamais tenté de démontrer), je puis hasarder de dire, sans vouloir arracher un seul des lauriers de notre immortel Newton, que toute sa théologie et une partie de sa philosophie peuvent se trouver dans le *Vedas*, et même dans les ouvrages des *Sufis*. L'esprit très-subtil qu'il supposait devoir pénétrer dans tous les corps naturels, et qui, selon sa théorie, y demeure caché pour y produire l'attraction, la répulsion, l'émission, la réflexion et la réfraction de la lumière, l'électricité, le calorique, la sensation, et le mouvement musculaire, est décrit par les Hindous comme un cinquième élément doué de tous ces mêmes pouvoirs. Le *Vedas* abonde en allusions à une force universellement attractive, qu'ils attribuent principalement au soleil. JONES, *Sur la Philosophie des Asiatiques*. *Recherch. asiat.*, vol. 4, p. 169.

pelle, en se servant d'une si belle expression poétique, la douce fraîcheur de l'âme, que la pensée se plaît à s'arrêter, et nous aimons à nous détourner des champs de carnage et des scènes de misères et de crimes, pour contempler les disciples du prophète arabe, cultivant paisiblement les arts qui charment la vie. Ce sont des peuples grossiers et étrangers aux lettres, qui ont été en général les fondateurs des empires, et il est certain que les Arabes possédaient au plus haut degré ce titre à l'héritage du monde. Leur histoire est partagée entre les deux périodes de l'ignorance et de l'islamisme : cette division peut comprendre à la fois l'état littéraire et l'état religieux du pays (1). *Les peuples des livres*, tel était le titre honorable des chrétiens et des juifs, et les indigènes barbares n'avaient aucun mépris pour le défaut de littérature du grand prophète de la Mec-

(1) Pockok dit que l'ignorance des Arabes était si grande, qu'au temps de la promulgation du *Koran*, il n'y avait pas dans la province de Yémen un seul individu qui fût capable de lire ou d'écrire; mais je crois que cette remarque n'est juste qu'autant qu'elle se rapporte au caractère cufique de la langue arabe. Ce caractère avait été inventé peu de temps avant la naissance de Mahomet, et il fut employé pour écrire le *Koran*. Nous n'avons aucune peine à concevoir que le caractère cufique fût inintelligible pour un peuple qui avait toujours été accoutumé à celui que l'on appelait *hamjarik*. Ce dernier est tout aussi inintelligible aujourd'hui parmi les mahométans eux-mêmes. Pocock, *Specimen*, p. 153. Niebuhr; p. 83, 84, note.

que. Cependant l'esprit de Mahomet était libéral. Dans le premier mouvement d'une noble admiration pour la science, il s'était écrié « qu'un esprit » sans culture était comme un corps sans ame, » et que « la gloire ne consistait point dans les richesses, mais dans le savoir (1). » Cependant, absorbés par les idées de la conquête et de la conversion du monde, les premiers successeurs du prophète regardaient avec un égal mépris la religion et la science de leurs nouveaux sujets et tributaires (2). Mais quand les siècles de la vio-

(1) MENINSKI, *Lexicon*, t. 1, p. 58.

(2) Les Sarrasins, aussi bien que d'autres *bons peuples*, ont quelquefois condamné des livres au feu. Leur action la plus pieuse en ce genre a été de détruire la riche bibliothèque d'Alexandrie. Cet arrêt fut exécuté par les ordres du calife Omar, lorsqu'Amrou conquirit l'Égypte. Ce fait n'est point appuyé sur la seule autorité d'Abul-Pharajius, ainsi que je l'avais cru d'abord. Macrisi et Abdollatif, auteurs d'un ouvrage sur les antiquités égyptiennes, ont fait mention de cette circonstance. J'ai hésité, avec Langlès, à ajouter foi à cette histoire d'après Abul-Pharajius seul, mais les témoignages de Macrisi et d'Abdollatif ayant dissipé les doutes du savant orientaliste, je m'empresse de corriger l'erreur qui se trouve dans ma première édition. Mais lorsque nous parlons de la destruction de la bibliothèque, ne nous laissons point abuser par les mots. On ne doit point imaginer que la bibliothèque ravagée par les Arabes fût celle des Ptolémées. Celle « *Elegantiae regum curaque egregium opus* », fut détruite au temps de César, et la nouvelle collection que Cléopâtre forma fut dissipée dans les guerres que les chrétiens firent aux païens, au de J.-C. 390. Nous ignorons quel était le mérite littéraire de la bibliothèque que les savans d'Alexandrie formèrent ensuite. Abul-

lence et de la rapine furent remplacés par ceux de la paix et de la sécurité, et que Bagdad fut devenue une ville somptueuse et brillante, les muses furent appelées de leur ancienne demeure des rivages de la Grèce, pour expier les crimes de la conquête, et illustrer les règnes des Abassides.

Almansor, second prince de cette dynastie, orna son esprit par l'étude de la jurisprudence et de l'astronomie. Haroun Al-Raschid se montra

Pharajius rapporte que les livres furent brûlés pour l'usage des bains d'Alexandrie, et qu'ils furent tous consumés au bout de six mois. Il ne dit, ni ne fait entendre quel était le nombre de ces livres. Voyez la *Dissertation* de M. Bonamy sur la bibliothèque d'Alexandrie, dans le neuvième volume des *Mémoires de l'académie des inscriptions*, Marci, cité par White, *Ægyptica*, p. 69; ABDOLLATIFUS, *Historia*, p. 115; *Magasin encyclopédique*, an v, t. 3, p. 384. A la honte du monde chrétien, la conduite barbare des Sarrasins demeura sans vengeance pendant huit siècles. Le grand et bon Ximènes pensait, comme ses dignes compatriotes, le curé et le barbier de D. Quichotte, que le feu purifiait l'esprit de tous ses maux, sans en excepter l'infidélité et la folie. C'est pourquoi il brûla et détruisit tous les livres musulmans qu'il put rassembler, sans même en épargner les ornemens en or et en argent, quoique les Sarrasins s'engageassent à les employer à d'autres usages. Le cardinal, d'ailleurs, savait très-bien qu'il y avait aussi peu à se fier sur la parole d'un infidèle que sur celle d'un hérétique. Quelques auteurs, persuadés de l'amour de Ximènes pour la littérature, ont assuré que les exemplaires du *Koran* et des commentaires faits sur ce livre avaient seuls été livrés aux flammes. Mais la piété était la plus éclatante de ses vertus; et sachant que la théologie et la philosophie des Sarrasins étaient étroitement unies, il ne voulut point sauver la première en faveur de la seconde.

également curieux ; mais ce désir de la science était encore excité chez les deux califes par une cause secondaire. Tant que les Arabes avaient conservé leur genre de vie simple et uniforme, ils avaient continué à jouir d'une santé robuste, et leurs connaissances en médecine étaient bornées à quelques simples dont ils faisaient usage dans l'occasion. Mais dans les cours brillantes et tumultueuses de Damas et de Bagdad, de nouveaux vices donnèrent lieu à des maladies nouvelles. Les califes eurent alors recours aux savans chrétiens qui professaient l'art de guérir, et les Arabes ignorans virent avec admiration l'apoplexie guérie par la saignée (1). Les disciples d'Esculape se sont distingués dans tous les siècles par leurs connaissances générales. Lorsque leur réputation fut établie à Bagdad, ils y introduisirent, par leurs préceptes et par leurs exemples, les études de la littérature et de la philosophie. Les mahométans devenus alors aussi passionnés dans leur amour pour les lettres, que leurs ancêtres l'avaient été pour la gloire des armes, déploraient l'insuffisance de leurs sources de connaissances ; mais les trésors de la Grèce étaient inépuisables. Pen-

(1) ELMAGIN, *Hist. Saracen.*, lib. 2, cap. 3, 6. ABUL-PHARAJIUS, *Dynast.* 9, *passim*.

dant les règnes d'Almanzor, d'Al-Raschid, et d'Al-mamon, le second des successeurs de ce dernier, et le septième des Abassides, les chrétiens résidant à Bagdad et au Caire transportèrent la philosophie et les sciences d'Athènes dans le riche langage de l'Arabie. Cependant, par une suite naturelle de l'esprit de barbarie qui régnait encore, la plupart des originaux grecs furent détruits aussitôt après que les traductions en eurent été faites (1); mais cet exemple d'illibéralité ne doit point s'étendre au caractère général de la nation : Al-mamon était un prince généreux et éclairé.

« Il n'ignorait point, dit l'un de nos guides
 » dans l'histoire de la littérature, que les élus de
 » Dieu, ses serviteurs les plus fidèles et les plus
 » utiles, sont ceux qui travaillent au perfection-
 » nement de leurs facultés rationnelles. L'ambi-
 » tion vulgaire des Chinois et des Turcs peut s'en-
 » orgueillir de l'industrie de leurs mains, ou se
 » borner aux jouissances de leurs appétits gros-
 » siers; mais ces ouvriers adroits ne peuvent
 » voir qu'avec une émulation sans espoir les
 » hexagones et les pyramides des cellules d'une

(1) *Epistola Renaudoti ad A. Dacerium*; in FABRICIUS, *Bibl. Græc.*, t. 1, p. 861, etc.; ABUL-PHARAJIUS, *Dynast.* 9. Le mérite de ces traductions est soutenu par Casiri et nié par Huet. Voyez MENINSKI, *Lexicon*, t. 1, p. 42.

» ruche : ces héros formidables sont cependant
 » tenus dans la crainte par la férocité plus terrible
 » des lions et des tigres , et les plaisirs de leurs
 » sens sont moins exquis que ceux des plus vils
 » quadrupèdes. Ceux qui enseignent la sagesse
 » sont les vraies lumières et les vrais législateurs
 » d'un monde qui, sans leur secours, retomberait
 » de nouveau dans l'ignorance et dans la bar-
 » barie. »

• Élevé par son père à la dignité de gouverneur
 de Korasan, Almamon appela de tous côtés les
 hommes les plus expérimentés dans les arts, et
 les plus profonds dans les sciences. Mais l'éléva-
 tion de Messua, médecin chrétien de Damas, à
 l'emploi éminent de président du collège, cho-
 qua l'orthodoxie de son père, Al-Raschid. Alma-
 mon se défendit noblement en disant : « J'ai choisi
 » cet habile homme, non pour être mon guide
 » dans les affaires religieuses, mais pour m'in-
 » struire dans les sciences ; et il est bien reconnu
 » que les hommes les plus savans ne se rencon-
 » trent que parmi les juifs et parmi les chré-
 » tiens (1). »

Les Sarrasins devinrent un peuple littéraire.

(1) Abul-Pharajius, p. 160. Léo, *De viris illustribus Arabum*, cap. 1, p. 260 ; dans le treizième volume de la seconde édition, de Fabricius, *Bibl. liot. Græc.*, Hambourg, 1718-1728.

La prospérité de l'empire méridional ne ralentit point leur ardeur, et les distractions politiques qui se succédèrent n'interrompirent point les progrès de leurs connaissances. Les sciences et les arts furent encouragés par les califes de l'Est, de l'Ouest et de l'Afrique. Il y eut une période pendant laquelle six mille professeurs et élèves cultivaient les études libérales dans le collège de Bagdad; vingt écoles firent du grand Caire le siège principal des belles-lettres, et les talents des étudiants s'exercèrent dans le vaste champ de la Bibliothèque royale, qui consistait en cent mille manuscrits. Les écrivains arabes insistent avec un orgueil complaisant sur les institutions littéraires qui ornaient les villes de la côte septentrionale de leurs plaines sablonneuses. Le flambeau de la science brilla même en Afrique, et les mœurs sauvages des Maures furent adoucies par la philosophie. Leurs frères d'Europe amassèrent de nombreuses et magnifiques collections; deux cent quatre-vingt mille volumes avaient été rassemblés à Cordoue, et plus de soixante-dix bibliothèques furent ouvertes à la curiosité publique dans le royaume d'Andalousie (1).

(1) LEO, *Hist. Africae*, lib. 1, p. 53, lib. 2, p. 60, lib. 3, p. 110, lib. 8, p. 267, 272. GASEONIUS, *Rerum Arabicum quæ ad historiam sæculam spectant ampla collectio*, p. 233-240, fol. Panorm., 1790.

Ainsi, les matériaux littéraires étaient à la fois magnifiques et nombreux. Nous allons maintenant observer les progrès des Sarrasins dans ces branches de la science, par lesquelles l'homme cherche au dedans de lui-même l'objet de ses travaux, et dans les genres d'une utilité plus pratique, où l'observation et l'expérience tiennent lieu d'invention.

Les nations de l'Orient et de l'Occident ont disputé de soumission envers Aristote. Quelque grande que fût la puissance du héros macédonien sur la vie et sur la fortune de ses contemporains, le génie de son précepteur fonda un empire encore plus étendu et plus durable. Dans l'épaisse obscurité de la barbarie, comme dans le plus grand éclat de la civilisation, le nom du philosophe de

CASIRI, *Bibl. Arab.-Hisp.*, t. 2, p. 38, 71, 201, 202, et chaque page de l'*Eximius libellus* de Léon, sur les philosophes arabes. Ce sont autant d'autorités que le lecteur peut consulter, s'il est curieux d'étendre ses connaissances sur l'état des institutions littéraires parmi les Sarrasins. La première place fut donnée, dans la bibliothèque du Caire, aux exemplaires du *Koran* et aux interprétations qui en avaient été faites. La place suivante fut assignée aux écrits sur les traditions de Mahomet. Les livres de jurisprudence venaient ensuite. La philologie, la poésie et la science avaient chacune leur place. REAUDOT, p. 536. En estimant la totalité des matières contenues dans les bibliothèques des anciens ou des Sarrasins, on doit se rappeler que leurs manuscrits ne contenaient point autant que nos livres imprimés. Les quinze livres des *Métamorphoses* d'Ovide, par exemple, contenaient quinze volumes.

Stagyre n'a été proféré qu'avec respect, et ses opinions sont devenues la règle du monde. La subtilité de son système était bien adaptée au génie des Sarrasins. « Ils le cultivèrent, dit Warburton, avec une espèce de rage scientifique. » Quand ils étaient pressés par les argumens solides des juifs et des chrétiens, les premiers prosélytes de Mahomet imposaient silence à leurs antagonistes, en les menaçant de leurs sabres ; mais quand les Sarrasins furent devenus un peuple littéraire, ils défièrent leurs rivaux dans la lice d'une savante controverse. Le *Koran* ne pouvant être défendu dans ses formes simples, fut masqué et embelli par ses champions sous les ornemens fantastiques de l'allégorie et de la métaphore. On prétendit trouver dans chaque mot un sens mystérieux, et les théologiens s'entourèrent des nuages obscurs de la métaphysique. Dans ces controverses, l'objet réel de la dispute fut bientôt perdu de vue, et les subtils Sarrasins employèrent avec tant de succès le syllogisme d'Aristote, qu'ils ne semblaient jamais vaincus par leurs antagonistes. Lorsque quelque passage particulier du *Koran* était attaqué, les docteurs de Bagdad n'argumentaient point sur le passage même, mais sur le sujet général dans lequel il était enveloppé, ou auquel il se trouvait lié. Ils se réfugiaient dans des généralités sans conclusion, remparts ordi-

naires du sophisme, ou tiraient avantage du défaut de logique de leurs adversaires. La philosophie des Sarrasins fut appelée *Al Calam*, la sagesse des mots, ou la science de la raison. L'opinion fausse et anti-libérale de l'incompatibilité de la philosophie et de la piété est toujours saisie avec ardeur par les fanatiques de toutes les religions. L'orthodoxie des humbles et simples musulmans fut offensée de ce mélange de littérature profane et sacrée; une mort violente et ignominieuse fut déclarée le partage mérité de ceux qui se livreraient à de stériles spéculations. Le sens littéral du *Koran* était proportionné à l'entendement grossier du vulgaire, et il était plus facile à la multitude d'opposer aux chrétiens l'indifférence et le mépris, que les argumens d'une raison perfectionnée (1). Mais la philosophie d'Aristote

(1) MAIMONIDES, *Mora Nourohim*, p. 135; POOOCK, *Specimen*, p. 166-7, 194-197, 209; BAYLE, art. *Tahedijn*. Les descendants légitimes de l'une de ces sectes de philosophes enthousiastes sont les Druses du mont Liban, et assurément ils ne sont point au-dessous de leurs ancêtres quant aux pratiques de la superstition. Leurs élus mènent une vie contemplative; mais les Druses vulgaires ne sont ni chrétiens ni mahométans. Lorsque les Turcs les engagent à entrer dans une mosquée, ils y entrent, font leurs ablutions, et prient. Dans d'autres occasions, ils accompagnent des maronites dans une église. L'éloquence d'un missionnaire les a souvent déterminés au baptême, et peu de temps après ils se faisaient circoncire à la sollicitation des Turcs. VOLNEY, t. II, p. 32, 57. Ces vicaires de Bray ont rangé les quatre évangiles parmi leurs livres sacrés; mais ils les

ne fut pas le seul mélange accidentel que reçut la théologie musulmane. Les doctrines des Égyptiens avaient été dérobées aux yeux du vulgaire, et cachées sous des symboles. Ce système idéal passa chez les sàvans Hébreux, à qui leur loi interdisait les arts de la sculpture et de la peinture, et qui conservèrent leurs doctrines sous des signes énigmatiques. Pendant toutes les époques du califat, les juifs avaient été protégés par les musulmans, et lorsque Bagdad devint le séjour de la science, le commandeur des croyans favorisa les juifs qui étudiaient à Sora et à Pundebita. Les juifs eux-mêmes avaient cessé de mépriser les sciences profanes, et avaient entrepris d'acquérir les connaissances des Grecs, dont les versions arabes leur offraient l'assemblage. En retour de ces acquisitions, les juifs apportèrent aux Sarrasins la philosophie de l'Égypte; les principes fondamentaux de ce système étaient d'accord avec ceux des philosophes de la Grèce; et par cette raison, les nouveaux disciples du stagyrite les reçurent favorablement. Mais, les parties ajoutées, les cabales égyptienne et juive n'étaient que des spéculations frivoles et imaginaires. La sagacité et

ont défigurés par des explications irrationnelles et peu chrétiennes. MARSH'S MICHAELIS, vol. 2, part. 1, p. 85. Les notions les plus exactes sur les Druses sont dues à Adler, dans son *Mus. cuf. Borg.*

l'imagination des docteurs de la mosquée s'exercèrent néanmoins, en tirant de subtiles interprétations des paroles du *Koran*, ou en appliquant ces paroles à des combinaisons, telles qu'elles étaient supposées offrir à l'étudiant la connaissance des bons et mauvais esprits du monde invisible. Ils se perdirent dans la profondeur de leurs recherches sur les noms de Dieu et de ses anges, et ils s'imaginèrent que la connaissance des choses du ciel pouvait s'obtenir par un usage arbitraire des lettres et des nombres (1).

Quoique les Sarrasins ne se soient point élevés aux plus hautes branches des mathématiques, leurs connaissances dans les autres divisions de cette science doivent avoir été considérables, car la trigonométrie reçut d'eux la forme dans laquelle elle est maintenant étudiée (2). L'art de l'analyse arithmétique tire son nom de la langue arabe. Les Sarrasins apprirent l'algèbre jusqu'aux équations simples et composées; mais ils s'arrêtèrent, selon l'apparence, aux problèmes limités de ces mêmes degrés. Ils tenaient cette science des Hindous, dont ils avaient appris aussi la science des nombres; et l'algèbre n'était qu'une

(1) KIRCHER, *Oedipus Egypt.*, vol. 2, part. 1, p. 360, 400. Rom., 1654, et *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, vol. 9, p. 55.

(2) MONTUCLA, *Histoire des mathématiques*, t. 1, p. 573.

branche du mode de computation des habitans de l'Inde (1). Dès la fin du huitième, ou le commencement du neuvième siècle, les Arabes étaient versés dans ces parties de la science. Des traités furent écrits en arabe à cette époque sur l'analyse algébrique, par deux mathématiciens distingués, qui florissaient sous Almamon; et le plus ancien de ces auteurs est reconnu par les Arabes comme le premier qui leur ait fait connaître l'algèbre. Près de deux siècles après qu'ils eurent reçu des Hindous l'astronomie et la science numérique, ils devinrent familiers avec les écrits des

(1) C'est une opinion généralement reçue, que les chiffres (appelés les chiffres arabes), qui sont en usage en Europe depuis plusieurs siècles, ont été inventés dans l'Inde. Divers auteurs de systèmes en ont attribué l'honneur à d'autres nations. Les auteurs du *Nouveau Traité de Diplomatie* ont produit les différens argumens à l'appui des hypothèses reçues et des hypothèses rejetées, travail qui porte l'empreinte ordinaire de leur érudition et de leur sagacité. t. III, ch. 9, art. 2. Les Hébreux, les Grecs et les Romains se servaient des lettres de l'alphabet pour la représentation de leurs nombres, et cette méthode simple et naturelle était peut-être d'un usage général chez toutes les nations. MONTUCLA, t. I, p. 46. Quelques essais ingénieux ont été faits dernièrement pour prouver que les chiffres arabes étaient le résultat de différentes combinaisons de simples traits. Voyez la seconde partie de l'*Encyclopédie britannique*, article *Arithmétique* : mais il paraît que les nombres originaux des Hindous, et dont les chiffres arabes ne sont qu'une abréviation, peuvent être considérés comme des mots primitifs. Ce sont évidemment des lettres, et non des combinaisons de simples traits. *Wilkin's Sanscrit gramm.*, p. 521.

mathématiciens grecs, et Muhammed-Abul-Wafa, Al Buzjani, firent une traduction de l'ouvrage de Diaphantus. Mais les Indiens étaient beaucoup plus avancés dans cette science que les Grecs (1).

L'astronomie est l'étude naturelle d'un peuple pastoral ; et l'atmosphère pure et sans nuages de l'Orient est favorable à la culture de cette science sublime. La contemplation des corps célestes conduisit les habitans primitifs de la terre à la croyance, que ces corps lumineux, si réguliers dans leurs cours, et d'un aspect si grand et si solide, réglaient les destinées de ce monde sublunaire. Le mahométisme était en opposition déclarée avec l'idolatrie, et lorsque les lettres furent favorisées par les califes, on s'occupa de l'étude des astres sans les adorer. Néanmoins, un secret esprit de superstition excita les Sarrasins à s'efforcer de lire les décrets du sort dans les mouvemens des étoiles, et le système de plus d'un grand astronome fut déshonoré par un monstrueux mélange d'astrologie.

Quoique la découverte du système solaire fût réservée pour une époque plus tardive, les connaissances que les Sarrasins possédaient en astronomie étaient assez considérables. Sous les aus-

(1) *Colebrooke's Hindu algebra*, p. 20, 22, 70, 72.

pices du calife Almamon , et dans les plaines spacieuses de Sengar et de Cufa , un degré du cercle de la terre fut mesuré , et sa circonférence entière fut reconnue être de vingt-quatre mille milles (9000 lieues de France) (1). Nous devons à Albatenius une observation sur l'obliquité de l'écliptique , laquelle , abstraction faite de la réfraction et de la parallaxe , donne $26^{\circ} 21' 82''$, pour cette obliquité. Il trouva aussi le mouvement annuel des équinoxes égal à 163,3 , et la durée de l'année tropique égale à $365^d 24.156$. Le premier de ces calculs offre un excédent de $14''$; dans le second , on trouve une erreur d'une minute et demie. Mais ces inexactitudes sont dues à la préférence qu'Albatenius donna au système de Ptolémée sur celui d'Hypparque. Ce grand homme perfectionna aussi la théorie de l'orbe solaire. Ses ouvrages confirment cette diminution de l'excentricité du soleil , que la théorie de la gravité , et l'équation séculaire de la lune ont démontrée depuis. Trois éclipses de lune , observées par Ibn Junis , ont servi à augmenter nos connaissances de l'accélération des mouvemens lunaires (2).

(1) ABULFEDA, t. 2 , p. 239-241 , où le système des mesures est minutieusement décrit.

(2) LAPLACE , *Exposition du système du monde* , t. 2 , p. 239-242. L'aperçu le plus exact de l'astronomie des Arabes est dû à Bailly , *Histoire de l'astronomie moderne* , p. 214-250. Il semble probable que

Les notions que les Sarrasins possédaient de la médecine offrent matière à de curieuses recherches. Dans la branche anatomique de cette science, ils ne firent guère que traduire et paraphraser les écrivains grecs. Les erreurs que leurs auteurs originaux avaient faites en anatomie devinrent consacrées : et si les Arabes ont décrit quelques parties du corps avec plus d'exactitude que Galien, ou ces descriptions n'étaient que de pures conjectures, ou elles avaient pris leur source dans les études de quelques auteurs grecs qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Les lois mahométanes interdisent les dissections, parce que, dans l'opinion des musulmans, l'ame ne se sépare point du corps au moment de la mort. Elle passe successivement d'un membre à un autre, jusqu'à ce qu'elle se concentre dans la

le pendule était en usage parmi les Arabes. Bailly prétend qu'il est d'une antiquité encore plus grande. Le sujet de l'astronomie a été habilement traité par Montucla dans le premier volume de l'*Histoire des mathématiques*, et par Assemanus dans son *Globus celestis cufico-arabicus, veliterni musei Borgiani illustratus*. Patav., 1790. L'œil perçant de Halley vit tout le mérite des Arabes. *Transactions philosophiques*, vol. 17, p. 913. Les Sarrasins tenaient des Hindous leurs connaissances en astronomie et en algèbre. Sous le règne d'Almansor, et par son ordre, on fit la traduction d'un traité hindou sur l'astronomie, contenant les tables des équations des planètes selon les notions vulgaires, avec des observations sur les éclipses solaires et lunaires, et l'ascension des signes. Leurs connaissances dans l'astronomie grecque date d'une époque postérieure. COLEBROOK, p. 64.

poitrine, où elle reste pendant un temps considérable. L'examen que les anges font de la personne morte, dans son tombeau même, ne pourrait avoir lieu sur un corps mutilé. C'est pourquoi les médecins des Arabes ne pouvaient étudier les corps que dans les cimetières (1).

Dans la plupart des cas qui sont du domaine de la chirurgie, les Sarrasins suivirent les anciens d'une manière implicite, mais une des grandes disputes des écoles de médecine arabes, s'éleva sur la nouvelle doctrine d'Avicennes (Maure-espagnol) qui s'opposait à ce que, en cas de pleurésie, le patient fût saigné au bras du côté qui était affecté (2).

Les Sarrasins ont été justement applaudis pour leurs connaissances en chimie, science que l'on doit regarder comme l'une des plus grande bases de la médecine. Nous n'avons aucune preuve que la chimie ait été cultivée par les Égyptiens comme une branche de science séparée, ou distinguée dans son usage, d'une foule d'autres théories qui

(1) *Encycloped. méthod.*, t. II, p. 623, 674. Paris, 1790; SPANWEL, *Histoire de la médecine*, traduite par Jourdan, t. II, p. 262, 342. Paris, 1815.

(2) LE CLERC, *Histoire de la médecine*, p. 779. On trouve parmi les manuscrits de l'Escurial, un traité en caractère eufique, sur la chirurgie, avec une collection d'instrumens de chirurgie, gravés. *Bibliotheca Arabico-Hispana*, t. I, p. 296.

doivent avoir été appliquées au soutien et au soulagement de la vie humaine. Toutes dépendent vraisemblablement, en quelque manière, des principes chimiques; mais ces sciences étaient alors exercées, comme elles le sont quelquefois à présent, par différentes classes d'hommes, sans qu'ils eussent aucune connaissance approfondie de leurs professions respectives.

On ne sait point à quelle nation doit être attribué l'art de transformer des métaux en or; mais pour marquer la distinction de cette branche de connaissances, on l'appela *Al-Chemia*, comme on avait appelé le livre sacré *Al-Koran*. La chimie ayant été bannie avec le reste des sciences, des autres parties du monde, prit refuge parmi les Arabes. Geber, dans le septième ou huitième, et d'autres dans le neuvième siècle de l'ère chrétienne, écrivirent en arabe plusieurs livres de chimie, ou plutôt d'alchimie. Ces ouvrages de Geber renferment des directions si utiles concernant la manière d'opérer la distillation, la calcination, la sublimation, et d'autres procédés chimiques, avec des observations si justes à l'égard de différens minéraux, qu'elles semblent lui donner des droits légitimes à la réputation que quelques-uns lui ont faite, d'être le père de la chimie, et celui qui a découvert la clé des plus riches trésors de la nature; quoique

lui-même confesse modestement qu'il n'a presque fait rien de plus que d'abrégé la doctrine des anciens concernant la transmutation des métaux. Il fait mention de plusieurs préparations mercurielles, telles que le sublimé-corrosif, le précipité rouge, l'acide nitrique, l'acide muriatique, et beaucoup d'autres compositions chimiques (1).

L'herbier de Dioscorides fut enrichi par les Sarrasins, qui l'augmentèrent de deux mille plantes, et leur connaissance du règne végétal les mit en état d'insérer dans leur *Pharmacopée* plusieurs remèdes qui avaient été inconnus aux Grecs. Une grande différence entre les dispensaires grec et sarrasin, consistait en ce que les médicamens du dernier étaient d'une nature plus douce que ceux du premier. Une autre différence fut l'usage commun du sucre en place du miel. Dioscorides, en parlant des diverses espèces du miel, dit qu'il en existe une espèce dans un état de concrétion, et appelée *saccharon*, qui est contenu dans des cannes, et qui se trouve dans l'Inde et dans l'Arabie-Heureuse. Il décrit aussi

(1) WATSON, *Essais chimiques*, vol. I, p. 9, 16-19, troisième édit. SPRENGEL, p. 263; KIRCHER, t. II, part. II, p. 389-433. L'art d'obtenir, par la distillation, des spiritueux, des liqueurs fermentées, fut découvert, dit-on, par les Arabes. *Murray's chemistry*, vol. IV, p. 411.

ses vertus médicinales. Galien a écrit à peu près de la même manière sur ce sujet; mais l'histoire de la préparation artificielle du sucre par l'ébullition ou par d'autres moyens, n'y est que très-imparfaitement connue. Les Sarrasins paraissent cependant avoir eu quelque idée de cet art : car, par un mélange de sucre avec d'autres ingrédients, ils composaient plusieurs médicamens dont les anciens n'avaient aucune connaissance. Les travaux des Arabes pourraient encore être aujourd'hui de quelque utilité (telle est au moins l'opinion de Sprengel), si nos médecins voulaient étudier la langue arabe, et les ouvrages de médecine de Messua, de Geber, de Razis, d'Averroes, et d'Avicennes (1).

La théorie de la médecine fut raffinée par les Sarrasins, qui y mêlèrent une foule de subtilités : la philosophie d'Aristote y fut introduite; et si nous ne pouvons y reconnaître la belle simplicité

(1) SCUDERI, *Introd. à l'histoire de la médecine*, trad. par Billarde p. 53-55, Paris, 1810; SPRENGEL, p. 343; LECLERC, p. 780; *Dr. Falconer's Sketch of the history of Sugar, memoirs of the Manchester society*, vol. IV, p. 291, 301; *Bibliot. Arab. Hisp.*, t. I, p. 275. Beithar était le nom du médecin espagnol dans les ouvrages duquel on trouve plus de deux mille simples qui n'étaient point comprises dans le livre de Dioscorides. Son manuscrit porte le n° 834 dans le catalogue de l'Escurial. La première pharmacopée qui ait jamais été publiée sous les auspices d'un gouvernement, fut produite par les Sarrasins à la fin du neuvième siècle. SPRENGEL, p. 264.

d'Hippocrate, nous y trouvons des traces des doctrines de Galien, quoiqu'elles y soient étrangement défigurées. Les médecins n'avaient dans leur pratique, ni réserve, ni circonspection, ni simplicité. Le goût du peuple pour le merveilleux les fit recourir à tous les moyens d'en imposer au vulgaire. L'astrologie fut mise en vogue : les apparences et les positions accidentelles des étoiles furent consultées dans les cas graves, et les amulettes furent employées par tous les praticiens auxquels quelques succès avaient valu du crédit (1).

Tel était, en général, l'état de la philosophie et des mathématiques, de l'astronomie et de la médecine dans les jours les plus florissans des Sarasins. Les historiens de ce peuple ne nous fournissent aucunes lumières positives à l'égard de leur avancement dans les autres branches des lettres et des sciences : et comme tout genre de mérite est purement relatif, on ne peut obtenir aucune notion exacte d'après les épithètes générales consacrées à la louange. Mais on ne peut faire une évaluation moins arbitraire par rapport à la

(1) SPENCER, p. 264, 343; SCUDERI, p. 53; KIRCHER, vol. II, part. II, p. 577. Il y a quelques faits singuliers et intéressans, concernant la pratique médicale des Arabes, dans le célèbre discours d'inauguration de Reiske, au collège de Leyde. An de J.-C. 1740.

culture de la philologie, chez les Sarrasins, d'après cette circonstance, que le seul catalogue de l'Escorial nous offre une liste de deux cent un ouvrages sur la grammaire arabe. Cette langue, dont la pureté fut si soigneusement conservée par ces moyens, était la langue dominante du monde musulman (1); mais c'était à Bagdad, ce centre des

(1) Nous avons déjà fait mention du décret du calife Walid, pour répandre l'usage de la langue arabe dans toute l'étendue du monde mahométan. Depuis l'Archipel indien jusqu'en Portugal, elle devint le langage de la religion, de la littérature, du gouvernement, et généralement de la vie journalière. On cessa de parler les dialectes syriaque et copte, et les pieux musulmans de toutes les parties de l'Asie adoptèrent le langage de la religion nouvelle. La langue grecque n'était plus celle du gouvernement, dans les provinces grecques conquises par les Sarrasins. Et quoiqu'elle eût déjà été corrompue par les Latins qui avaient suivi Constantin (qui la conserva comme le langage de l'état), et qu'elle eût été ensuite encore plus altérée par les différens peuples qui inondèrent Constantinople au temps des croisades, cependant la prise de cette ville par les Turcs, fut la principale cause de la formation du *romeïka*, ou grec moderne. Dans le nord de l'Afrique, on parlait universellement la langue arabe, et les idiomes naturels de chaque pays devinrent saturés de l'idiome du *Koran*. Les Romains avaient aussi bien senti que les Sarrasins l'influence du langage sur les habitudes et les opinions nationales; mais dans leurs conquêtes en Orient, les républicains n'établirent pas aussi généralement l'usage de la langue latine que dans l'Occident. Un amour passionné et généreux pour les lettres détermina les Romains à respecter l'idiome de la Grèce, qui continua d'être le langage ordinaire. Dans les jours brillans de la république, la langue latine était celle du gouvernement romain, même dans ses colonies grecques et asiatiques; et Cicéron, dans son voyage en Sicile, fut censuré par le préteur, pour avoir parlé grec dans le sénat sicilien. Cette accusation

lumières aussi bien que de l'empire, que le dialecte *attique*, ainsi qu'on pourrait l'appeler, était généralement parlé (1). La nécessité força les Sarrasins à consulter les anciens sur les matières scientifiques; mais leur haine prononcée pour l'idolâtrie ainsi que leur mépris pour les *infidèles* et pour les *barbares* les empêchèrent de s'enrichir de la connaissance de la poésie et de la mythologie de la Grèce et de Rome. Les sciences furent encouragées par les califes, et tout ce que peut faire un gouvernement despotique et militaire fut exécuté. L'étude des historiens et des moralistes des états libres de l'antiquité aurait pu allumer l'enthousiasme généreux de la liberté, et enseigner aux peuples en quoi consiste réellement la grandeur et la dignité de l'homme. Mais les Sarrasins étaient éblouis par le brillant spectacle des institutions littéraires, et

était ridicule, dans la circonstance dont il s'agit; mais elle donne l'idée des sentimens qui régnaient dans le peuple. Les nations des Gaules, de l'Espagne, de l'Afrique, et des autres régions occidentales, n'avaient ni littérature ni beaux-arts, pour s'attirer le respect de leurs vainqueurs; et elles acceptèrent la civilisation et les lumières que les Romains offraient en échange de la liberté. La langue latine ne cessa d'être portée en Italie qu'après le septième siècle, pendant lequel Grégoire-le-Grand, qui vivait alors, prononça en latin des discours populaires. On ne s'étonne point que le langage des Romains ait survécu à leur pouvoir, lorsque l'on considère que les barbares qui envahirent l'Italie avaient été long-temps les alliés des Romains, et respectèrent leurs coutumes et leurs institutions.

(1) MENINSKI, *Lexicon*. t. 1, p. 42.

ils se figuraient que le flambeau de la science avait lancé des rayons plus éclatans sur leur horizon , que sur celui d'aucun autre peuple du globe.

Comme inventeurs et comme auteurs de découvertes , les Sarrasins ont peu de droits à nos éloges. Un respect plein de reconnaissance pour l'antiquité dégénéra bientôt parmi eux en une vénération superstitieuse, qui mit obstacle à toute originalité dans les idées , et à toute liberté dans les conceptions. Mais ils formèrent le chaînon qui réunit les lettres anciennes et modernes, et comme leur situation relative avec l'Europe a quelque ressemblance avec celle de l'Égypte , par rapport à la Grèce , ils ont quelques titres à notre respect et à notre reconnaissance. Dans le dixième siècle , Gerbert (depuis pape, sous le nom de Silvestre second) apprit dans le cours de ses voyages à travers l'Espagne, le mode de computation arabe, ou plutôt indien : mais l'obscurité de ses préceptes et de sa manière d'écrire empêchèrent les autres nations de profiter beaucoup de sa découverte. A la fin du douzième siècle , ou au commencement du treizième , Léonard , marchand pisan , apprit cet art à Bugia , dans les états algériens , où son père était agent du commerce de Pise ; le trouvant beaucoup plus utile que celui qui était généralement pratiqué en Europe , il l'introduisit à Pise , et c'est à cette république commerçante que l'on

peut attribuer l'honneur d'être le premier peuple chrétien de l'Occident qui ait fait usage de l'échelle décimale.

Lorsque les nations de l'Europe commencèrent à sortir de la barbarie, elles reconnurent, avec raison, que les Maures étaient les dépositaires de la science. Beaucoup de traités utiles, dont les originaux sont maintenant perdus; une partie des ouvrages de mathématiques d'Appollonius Pergæus (1), et quelques-uns des commentaires de Galien sur Hippocrate, furent conservés dans le langage des Sarrasins. La littérature se répandit de l'Italie et de l'Espagne dans les autres états européens. Les écoles mauresques étaient fréquentées par les étudiants de toutes les parties de la chrétienté. L'établissement des Arabes dans la Péninsule était affermi dans le huitième siècle ;

(1) L'ouvrage de ce fameux mathématicien sur les sections coniques était divisé en huit livres. Les quatre derniers sont les meilleurs : le cinquième et le septième ont un mérite particulier. Les quatre premiers livres furent tout ce que les Européens possédèrent jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Ce fut par un pur hasard que Borelli découvrit les cinquième, sixième et septième livres de cet ouvrage, écrits en arabe, dans la bibliothèque des Médicis. Il les publia en 1661, en même temps que l'*Eccholensis*. Le huitième livre n'a jamais été mis au jour; mais les notes de Pappus ont mis Halley en état de le rétablir. Parmi les autres ouvrages d'Appollonius, on cite le livre *De sectione rationis* traduit en Arabe, qui fut trouvé dans la collection Bodléienne. Le docteur Bernard, professeur d'astronomie,

et les anciens romans espagnols sont fortement imprégnés de la teinte des idées arabes (1). Trois siècles plus tard, la Provence fut le trône de Raimond Béranger, comte de Bar et que les Catalans et les Provençaux ne furent plus qu'un peuple, une influence directe et immédiate des sentimens et des mœurs vint se faire sentir dans toute l'étendue du chrétien. Les poètes provençaux sont redoublés de quelques-unes de leurs plus belles idées dans la connaissance qu'ils acquirent de la littérature arabe. Les notions de l'honneur, le mystère de l'amour, le mélange harmonieux de l'esprit et du sentiment, la grâce romantique des mœurs et le caractère des femmes, tel que les poètes le décrivent, sont en concordance avec le génie universel de la poésie orientale.

en commença une version latine. Par des motifs que nous ne pouvons expliquer, il l'abandonna avant d'en avoir terminé la dixième partie. Intervalle de quelques années, Halley obtint la chaire d'astronomie et désirait vivement achever cette traduction ; mais il ne sut pas l'arabe, et le manuscrit était effacé ou déchiré en plusieurs endroits. Les fragmens de Bernard lui servirent cependant, comme une clef, pour les interpréter. Halley fit une liste des mots dont la signification avait été fixée par la version de Bernard, et ensuite, en comparant ces mots, lorsqu'il les retrouvait dans les raisonnemens qui étaient enveloppés, il déchiffra le texte par degrés, et continua la traduction. Voyez sa préface, mise en avant de quelques-uns des volumes d'A. Pergæus in-8°, 1706.

(1) WARTON, *Hist. of english poetry*, vol. 1, p. 111.

la rime, l'un des caractères particuliers de la versification moderne, fut empruntée par ces bardes au rythme des arabes (1).

Les principaux livres arabes, soit originaux, soit versions, furent traduits en latin par l'ordre de Charlemagne, pour l'usage des peuples des différentes parties de son empire. La philosophie d'Aristote fut répandue dans toute l'Europe occidentale; les musulmans avaient trouvé dans la dialectique du philosophe de Stagyre les armes les plus tranchantes de la dispute, et les moines, dans leurs controverses avec les hérétiques et les juifs, formèrent d'après les écrits du même auteur, cet étrange système de leur ingénieuse folie, la théologie scolastique.

Les sectateurs du prophète arabe, qui peuplaient la Sicile et l'Afrique, avaient été souvent attirés vers les riches et fertiles contrées de Naples

(1) *Traité sur la poésie orientale*. JONES'S WORKS, in-4°, t. v. p. 435, et *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. iv, p. 470. Cependant, on peut encore trouver une autre source de la rime moderne, dans cette espèce de vers qui étaient appelés par les Grecs *ομοιτελευτα* et par les Romains *Similiter desinentia et eodem modo declinata*. Dans le déclin des lettres latines, rien n'était plus commun que le goût de la rime, et nous avons des témoignages de son existence dans le septième siècle. On ne lui donna le nom de poésie léonine, que vers le douzième siècle, quand la célébrité de Leoninus, moine de Marseille, donna son nom à ce genre de poésie. Ce sujet a été très-bien discuté par Moreau dans ses *Prolégomènes à l'école de Salerne*.

et de la grande Grèce; et les pages de l'italienne sont remplies des guerres que vastateurs y occasionèrent. Mais la ville de Salerne semble avoir été l'objet favori d'attention; les coffres des Salernitains furent ouverts par leurs sacrifices pour acheter la paix; les musulmans et les chrétiens se mêlèrent de sciences, et la littérature des Sarrasins fut communiquée à l'Italie. Dès le neuvième siècle un collège fut fondé par Charlemagne à Salerne, et ce fut la première université chrétienne où la médecine fut enseignée. Pendant les trois siècles suivans, Salerne, la source de la médecine que la nomment les anciens écrivains, fut célèbre où ceux qui étudiaient cette science semblaient en foule de toutes les parties de l'Europe; et les ouvrages de Galien et d'Hippocrate furent connus des chrétiens (1). Les aphorismes des médecins de Salerne étaient adressés au duc de Normandie, fils de Guillaume-le-Conquérant; et, conformément aux usages d'un pays dans lequel la poésie était devenue le v

(1) MURATORI, *Antiquitates medii ævi*, t. III, p. 395, 396; NORD, *Histoire de Naples*, liv. X, ch. II, sec. II et III, *Scholastica*, cum. comm. Villanova ed animad. MOREAU, *Prolegomena*, 1625; EOLY, *Diction. histor. de la méd.* article Salerne, in-4 1778.

des lettres et des sciences, ces maximes médicales étaient écrites en vers.

En parcourant l'histoire bigarrée du genre humain, la littérature turque est généralement regardée comme peu digne d'attention. Cependant on trouvera qu'un coup-d'œil sur l'état des lettres chez une grande puissance musulmane de l'Orient, n'est point dépourvu d'intérêt. La connaissance des langues arabe et persane est essentiellement nécessaire aux hommes qui ont en vue de pénétrer dans la science turque, ou d'écrire la langue de ce pays avec élégance : et l'affinité est tellement étroite entre ces divers instrumens de la pensée, que le savant Reviozi nous assure qu'un Turc n'est point en état d'étudier les livres qui ont été écrits dans son idiome natal, s'il n'a point quelque connaissance des langues de l'Arabie et de la Perse. Le mépris des musulmans pour quiconque professe un autre système de foi que celui de Mahomet, les a empêchés de marcher d'un pas égal avec le reste de l'Europe dans le chemin de la science. Mais un esprit naissant de libéralité a quelquefois tempéré ce sentiment d'orgueil, et plus d'un savant musulman a ajouté les langues de l'Europe à ses acquisitions littéraires (1).

(1) TODDNERI; *Littérature des Turcs*, trad. par Courmand, t. 1, p. 7, 8.

Quoique dans l'Occident le syllogisme a à l'induction, et que l'on ne songe plus à la logique d'Aristote, l'étude de cette par vole de la philosophie est cependant encore avec ardeur en Orient, et particulièrement Turquie; et l'art de raisonner y est assujéti méthode scientifique. La rhétorique des est divisée en trois parties. La première c en étymologie; la seconde est la connaissance tropes, des figures et des autres combinais la pensée et du langage; la troisième, enseigne le choix et les formes de l'expr dans le discours, tant en prose qu'en poés.

La morale forme une branche considérable la littérature turque. Dans le *Koran*, d *Sonna* et dans les écrits des divers commenteurs de ces livres, les principes de l'*Éthique* établis d'une manière générale; mais dans ques-uns des traités turcs sur la morale, les convenances les plus minutieuses de la même jusqu'aux formes de la politesse sont données avec autant de précision que dans les auteurs d'essais de l'Angleterre. Les *Proverbes de mon*, l'*Éthique* d'Aristote et le *Gulistan* de sont les lectures favorites des Turcs (2).

(1) TODERINI, t. 1, p. 70, 73.

(2) TODERINI, t. 1, p. 75, 86. Les moralistes de toute les

L'exactitude et la promptitude des Ottomans dans les opérations d'arithmétique sont toujours un sujet d'étonnement pour les Européens. L'algèbre et la géométrie font partie de l'éducation turque ; et le sentiment de Platon , que nul homme ne peut , sans avoir de notions de mathématique , faire des progrès en philosophie , est une des opinions les plus accréditées parmi les savans de la Turquie (1). Les Turcs ont peu ajouté aux connaissances que les Sarrasins avaient de la médecine , de l'anatomie , de la chimie et de la botanique ; et l'état déplorable de la science et de la physique en Turquie est suffisamment prouvé , par le seul fait que la recherche de la pierre philosophale est aujourd'hui une illusion aussi puissante sur les peuples de l'Orient , qu'elle l'était il y a quelques siècles pour les nations occidentales (2).

Les Turcs suivent encore le système d'astronomie de Ptolémée (3). Les *Tables astronomi-*

pourraient encore être éclairés par les idées de vertu qui abondent dans le *Gulistan* de Sadi. Il fut traduit en Français par Du Ryer , et publié à Paris en 1634 , 1 vol. in-8°. Gentius en fit aussi une version latine , laquelle parut à Amsterdam , 1687 , en 1 vol. in-12 : la traduction anglaise de M. Gladwin est bien connue.

(1) TODERINI , t. 1 , p. 90 , 99 , 100.

(2) *Ibid.* t. 1 , p. 106—138.

(3) *Ibid.* t. 1 , p. 145.

ques de Lalande ont été traduites dans la langue, mais elles n'ont point élevé l'esprit des musulmans jusqu'à les mettre en état de connoissances de la science auxquelles elles se rapportent. Ils ignorent absolument plusieurs instrumens de physique expérimentale, et les autres ne sont connus d'eux que comme des jouets d'enfans. Le télescope, le microscope, la machine électrique, ne sont point appliqués par eux aux usages qui leur sont propres. Le compas même n'est point universellement employé dans leur marine (1).

Le prophète arabe, sachant que partout où règne le fanatisme, les imposteurs s'élèvent, et craignant pour l'existence de sa religion, défend expressément l'astrologie. Elle n'en est pas moins la superstition favorite des Turcs; et les mouvemens des étoiles sont consultés par les sultans, dans les grande

(1) TODERINI, t. 1, p. 164. *Thornton's Present state of Turkey* des copies des cartes des côtes anglaises et françaises, à Constantinople, avec les noms en langue turque; mais les officiers de marine dédaignent de les comprendre, et se confient entièrement à leurs pilotes grecs. Il n'y a point de matière sur laquelle ils soient plus ignorans que sur la géographie. La Méditerranée borne les idées qu'ils ont de l'Océan, et un pacha du plus haut rang soutenait que l'Angleterre était une île de la mer noire, avant qu'il y eût un autre canal de communication que celui des Dardanelles. *Karamania* de BRAUFORT, p. 95.

sions publiques, avec autant d'anxiété d'esprit et autant de cérémonies extérieures, qu'il y en eût chez les grandes nations de l'antiquité. Aucune dignité de l'état n'est conférée, les fondemens d'aucun édifice public ne sont posés qu'aux temps indiqués par les astrologues. Le peuple est continuellement dupe de ces imposteurs. Beaucoup de personnages d'un haut rang les soutiennent, et la partie la plus éclairée de la société proteste vainement que l'astrologie est une science illusoire (1).

Il n'y a que peu de choses à dire à l'égard de la littérature et des arts libéraux. La poésie turque n'a aucun caractère particulier et distinct ; mais elle offre en général une imitation des mûses arabe et persane, et elle présente les mêmes qualités ainsi que les mêmes défauts (2). La sévère interdiction du prophète relativement au

(1) D'OHSSON, t. 1, p. 333, 416-420. Le même proverbe qui recommande l'étude du *Koran*, tend à dissuader des recherches astrologiques. SCHULLEN, *Anthologia sententiarum Arabicarum*, p. 95, in-4°. On peut espérer pour l'honneur des Turcs, qu'ils sacrifient souvent leurs opinions à leur bienveillance, et qu'ils regardent l'astrologie sous le même point de vue que beaucoup de savans persans. Le premier ministre de Perse consultait un jour un devin sur le moment propice de mettre un nouvel habit ; et observant sur les lèvres du colonel Malcolm, un sourire d'étonnement, il lui dit : « Ne pensez pas que je sois assez fou pour croire à ces absurdités ; mais je ne veux point affliger ma famille, en refusant de me prêter à des formes auxquelles plusieurs de ceux qui la composent attachent de l'importance.

(2) THORNTON, p. 14.

culte des images, a été complètement fait par les beaux-arts. La peinture, comme art appartenant au domaine de l'imagination, ou de ce qu'on appelle communément génie, semble, comme le remarque très-bien sir Willam Jones, être encore dans son enfance chez les nations de l'Asie. Les peintures turques, limitées au pays de l'architecture, n'ont que peu de mérite dans le dessein, soit dans l'exécution : les ornemens de sculpture que l'on remarque dans les maisons des Turcs annoncent de l'ignorance et même du goût. Les prêtres sunnites regardent avec horreur les beaux-arts ; la cour de Constantinople n'est point embellie, car la marine impériale, et les équipages militaires sont ornées de figures d'animaux peints (1). Dans le dix-septième siècle, la musique fut étudiée comme science en Turquie, d'où elle passa en Europe ; et le prince Cécil écrivit les airs nationaux de son pays en notation alphabétique. Mais l'usage de ces notes a été abandonné, et l'on a adopté des signes arbitraires. La musique des Turcs est fondée sur des principes des règles fixes : ils entendent mieux la mélodie que l'harmonie et le contrepoint. La plupart

(1) TONERINI, t. 3, p. 57 ; THORNTON, p. 26.

sonnes de distinction étudient la musique comme une partie de l'éducation : mais la pratique de cette science est généralement abandonnée aux esclaves (1).

L'art d'imprimer fut introduit à Constantinople au commencement du dix-huitième siècle, et fut déclaré par le mufti une institution légale. Un édit du souverain sanctionna cette sage décision de la loi et de la mosquée. Mais ces mêmes autorités suprêmes prononcèrent qu'il serait contraire à la religion et à la dignité des musulmans de permettre que le *Koran*, ou autre tout ouvrage relatif au système religieux, moral et judiciaire du prophète, fût imprimé. Les types furent fondus à Constantinople, et s'accordent parfaitement avec les caractères arabes des manuscrits. Quelques dictionnaires et quelques ouvrages historiques furent imprimés. Mais celui qui professait cet art mourut en 1755, et les Turcs sont tellement apathiques à l'égard de la littérature, que trente ans s'écoulèrent avant qu'un seul individu parût pour réclamer un édit impérial en faveur de l'établissement d'une autre presse (2). Ceux qui s'occupent à transcrire les manuscrits peuvent encore suffire

(1) TODERINI, t. I, p. 219-223; D'ONSSON, *Tab. gén.*, t. IV, p. 419.

(2) TODERINI, t. III, ch. II; D'ONSSON, t. II, p. 495; et *Dallaway's Constantinople*, sec. XXV.

aux demandes des hommes studieux. Chaque mosquée, dans les grandes villes de la Turquie, a une bibliothèque, et un collège qui y est attaché, et dans lequel des jeunes gens sont instruits pour les professions du sacerdoce et de la magistrature. Il existe encore à Constantinople trente-cinq bibliothèques publiques qui sont toujours ouvertes aux érudits. Le nombre des livres, dans chacune d'elles, varie depuis mille jusqu'à deux mille cinq cents. Ils sont généralement écrits avec beaucoup de soin et d'élégance, reliés en maroquin vert ou noir, et renfermés dans un étui de la même matière et de la même couleur.

CHAPITRE VII.

ÉTAT PRÉSENT, ET EXTENSION DE LA RELIGION MAHOMÉTANE.



Mahométisme en Tartarie. — Dans la Chine. — Dans l'Indostan. — Dans les îles de l'Orient. — En Perse. — En Afrique. — En Arabie. — Les Wahabets. — Mahométisme dans l'empire Ottoman. — Son état actuel en Turquie. — Foi. — Prédestination. — Respect des Turcs pour la religion. — Purification. — Prière. — Sabbat des Turcs. — Jeûne de ramadan. — Pélerinage à la Mecque. — Viandes interdites. — Vin. — Opium. — Jeu. — Prosélytisme. — Tolérance. — Les maronites. — Aumônes, hospitalité, bienveillance. — Polygamie, divorce. — Prêtres turcs. — Fanatiques du mahométisme. — Derviches, Fakirs. — Sofis de Perse. — Ressemblance entre le sofisme et le platonisme.

L'ÉPÉE des mahométans a cessé depuis plusieurs siècles d'alarmer le monde, et l'ardeur de leur fanatisme s'est éteinte ; mais leur religion n'a point souffert de diminution sensible dans le nombre de ceux qui la professent ; car les chrétiens, quoiqu'ils aient triomphé des Maures d'Espagne, et arrêté les progrès de l'islamisme en Sibérie, n'ont point empêché que les prosélytes de la foi mu-

sulmane se soient considérablement accrus dans l'**Asie** mineure, et dans l'intérieur de cette même **partie** du monde, aussi bien qu'en **Afrique**. Il est impossible d'estimer, avec quelque degré d'**exactitude**, le nombre des musulmans ou celui des **chrétiens**; mais en considérant pour un moment ces religions sous le seul rapport géographique, on peut remarquer en général que si le **christianisme** a une influence illimitée en Europe, l'**islamisme** est de même la religion dominante en **Asie**; et que, comme la foi chrétienne a un poids considérable en Amérique, le mahométisme, de son côté, exerce une autorité proportionnée en **Afrique**.

Dans les régions immenses de la Tartarie, les jouissances du paradis sensuel de Mahomet ne sont point attendues par autant de myriades d'hommes, qu'en contenaient les armées du conquérant musulman Tamerlan. Le grand Lama du Thibet partage avec plusieurs idoles nationales le culte d'une foule innombrable d'adorateurs; et les églises chrétiennes de la Russie et de la Grèce, ont prêché avec succès jusque dans ces régions inhospitalières, l'évangile aux nations païennes. Les Circassiens et beaucoup d'autres races de Tartares, semblent n'avoir aucune espèce de religion. Les peuples de la Crimée sont musulmans, et soutiennent la doctrine de la prédesti-

nation avec plus d'opiniâtreté que les Turcs. Dans le pays appelé par les géographes modernes la Tartarie indépendante, s'étendant depuis la mer Caspienne à l'Occident, jusqu'aux montagnes de Beluc à l'Orient, dans un espace de huit cent soixante-dix milles d'Angleterre (350 lieues de France); et depuis les montagnes de Gaur au midi, jusqu'aux limites russes septentrionales du désert d'Issim, formant une étendue de quinze cents milles anglais (600 lieues de France), la religion mahométane semble être le système de dévotion dominant parmi les peuples, dans cet intervalle immense, qui, depuis le dixième jusqu'au quatorzième siècle, fut si fécond en conquérans du monde musulman (1).

Dans le vaste empire de la Chine, qui de nos jours embrasse une portion si vaste de l'ancienne Tartarie, la religion de Mahomet est tolérée. Les irruptions des Sarrasins dans les territoires chi-

(1) RENILLY, *Voyage en Crimée*, p. 158. Paris, 1806; *Choix des lettres édifiantes*, t. v, p. 406-411, Paris 1808. *Voyages de Tavernier*, t. 1, liv. III, ch. II. Paris, 1679. Tavernier et les jésuites sont des autorités un peu anciennes, pour aider à tracer le tableau de l'étendue actuelle de l'islamisme: mais les notices des voyageurs plus modernes sur la Tartarie, sont trop générales et trop peu nombreuses sur ce qui a rapport à la religion mahométane, et ne contredisent d'ailleurs en rien les descriptions de Tavernier et des jésuites. On doit, au surplus, admettre que les églises grecques et russes ont fait depuis, quelques progrès dans ces régions.

nois, durant le califat de Walid, ne prirent point le caractère décisif de la conquête : cependant, lorsque les successeurs de Gengis-Khan s'emparèrent du trône de Pékin, ils n'adoptèrent point le système de la politique jalouse des Chinois ; mais ils ouvrirent ce pays aux autres peuples, avec lesquels ils établirent des relations. Il est vrai que les Arabes avaient conservé pendant long-temps des rapports de commerce avec les ports de mer du midi de la Chine ; mais l'accès dans la capitale de l'empire cessa alors d'être interdit ; les mahométans s'y rendirent utiles en mettant en ordre la chronologie de la nation, et en faisant les calculs nécessaires pour fixer son calendrier. Ils apprirent ainsi le langage, et adoptèrent les mœurs, et même le costume de ce peuple. A mesure que leur pouvoir et leur influence s'accrurent, leur désir de faire des prosélytes prit des forces ; mais leurs mesures de conversion furent sages et humaines. Lorsqu'ils trouvaient la génération existante trop obstinée pour céder à leurs exhortations à la vertu, ils essayaient le caractère plus flexible des jeunes gens. Ils prenaient sous leur protection les enfans que les Chinois inhumains avaient abandonnés, et les élevaient dans l'islamisme. Les mahométans sont tolérés en Chine, parce que ce sont généralement des hommes doux et paisibles. Cependant une rébellion sans succès, qui éclata dans

les années 1783 et 1784, peut nous donner une idée de leur nombre ; car dans ce court intervalle, cent mille d'entr'eux furent mis à mort par l'ordre de l'empereur Kien-Long (1).

Dans les premiers temps du califat, les conquérans sarrasins, après avoir envahi la Perse, passèrent dans l'Indostan. Ils ne s'y établirent toutefois qu'en petit nombre, et ce ne fut qu'au temps de Mahmoud le gaznavide, que le mahométisme y fut introduit. Mais le glaive ne parvint point, comme au temps des beaux jours de l'histoire musulmane, à détruire la religion, en massacrant les vaincus. La population de l'Inde est à la fois nombreuse, et zélée pour le culte religieux. Elle répara bientôt la perte des milliers d'hommes qui avaient péri par les armes des Tartares. Le mahométisme était la religion de la cour et du gouvernement ; mais la politique, l'indifférence ; ou la timidité des princes qui succédèrent à l'usurpateur, les empêchèrent d'allumer la torche de la persécution, et les idoles nationales furent rétablies par degrés. Quoique dans le douzième siècle, Mahomet-Gauri fût parvenu à s'emparer de Bénarès ; le centre de l'érudition des brames, et le

(1) *Barrow's Travels in China*, in-4°, p. 442. *Choix des lettres édifiantes*. t. 1, p. 296, Paris, 1808 ; DE GUIGNES, *Voyage à Pékin*, t. II, p. 342. Paris, 1808.

siège principal de la religion des Indiens, et quoiqu'il y eût détruit les images consacrées par l'adoration populaire, la sainteté particulière attribuée à cette ville par les nations bramines, continua, sous les successeurs de ce prince, à attirer le respect des peuples. Les habitans du Gentiah, qui généralement regardent un voyage dans cette métropole consacrée (1) une fois dans leur vie, comme aussi obligatoire que le pèlerinage de la Mecque l'est aux yeux d'un mahométan, eurent la liberté de célébrer les rites fantastiques de leur religion : le gouvernement même de la ville sainte fut réservé aux habitans indigènes ; et aucun des conquérans musulmans ne songea, même dans toute la plénitude de son orgueil, de sa puissance et de son fanatisme, à en permettre l'entrée à ses magistrats. Les princes mahométans de l'Inde, et les millions de Tartares, de Persans et d'Arabes, qui, à différentes époques de l'hégire, ont quitté leurs pays pour jouir des richesses de l'Inde, ont toujours formé la grande masse des mahométans dans l'Indostan. La proximité des parties du nord, du nord-ouest de cette vaste région, avec la terre natale de ces usurpateurs, y a fait passer une foule de musulmans (2).

(1) *AYEEN AKBERY*, vol. III, p. 255, édit. in-4°.

(2) *Elphinstone's Caubul*, ch. 5 ; l'admirable dissertation du capi-

Les Bohrahs, race d'hommes musulmans par leur religion, mais juifs par leurs traits, par leur génie et par leurs mœurs, se trouvent aussi en grand nombre dans la péninsule indienne, et dans la plupart des grandes villes de l'Indostan. Si l'on découvrait que ce peuple, si bien policé, descend des races cruelles des Carmathiens et des Assassins, notre histoire de l'esprit humain se trouverait enrichie d'un fait aussi neuf qu'extraordinaire. Les Aliilahiajahs (hommes qui regardent Ali comme une divinité) sont encore fort nombreux; et l'on peut dire que toutes les sectes du mahométisme ont des membres dispersés sur le sol indien. Mais à l'égard des musulmans de l'Inde en général, on a observé que les princes sont presque tous sonnites, aussi bien que leurs principaux officiers, les docteurs de la loi, et les ministres d'état; tandis que la grande multitude des musulmans qui descendent ou d'une race persane, ou des prosélytes des premiers conquérans mahométans, suivent avec une exactitude rigide les principes des shiïtes (1).

tainé Wilford, sur le mont Caucase, dans les *Asiatic Researches*, et les *Voyages de Pottinger dans le Belooocistan et dans le Sindo*. Il est singulier que Nepaul ait été le seul pays, dans le voisinage de l'Indostan, qui n'ait jamais été troublé, et bien moins encore subjugué, par aucune puissance musulmane. *Kirkpatrick's account of Nepaul*, p. 185, in-4°, London, 1816.

(1) *Asiatic Researches*, vol. III, p. 8; vol. VII, p. 536, 342; *Hamit-*

Le nombre des mahométans répandus et dispersés dans l'Inde est estimé de dix à quinze millions ; et quoique , ainsi que nous l'avons déjà remarqué , la majorité remonte à une origine étrangère , il y a néanmoins quelque raison de croire que ceux qui ont été convertis de la religion de l'Indostan à celle de l'islamisme , se sont élevés à un nombre assez considérable.

Les musulmans forment en général des communautés séparées des Hindous. Cependant, les

ton's Prel. disc. , p. 19. Les mahométans de l'Inde , dans toutes les nuances de leur couleur , depuis le blanc jusqu'à la teinte de l'ébène , prétendent à une supériorité relative en proportion de leur ressemblance plus ou moins prononcée avec les races arabe , persane , ou mogole. Les Afghans , ou Patans , figurent après les précédens par rapport à la considération générale , comme n'étant que des peuples des frontières , c'est-à-dire , à demi Indiens. *Wilk's Mysore* , vol. II , p. 164. Une classe nombreuse de ces peuples , Afghans pour la plupart , soutient que l'iman Mehdy est déjà apparu à Jionpour. Ils ne sont point déconcertés par l'argument que , si c'eût été le véritable Mehdy , le monde aurait déjà dû finir ; il sont toujours prêts à défendre à la pointe de l'épée , le dogme que , « Mehdy s'est montré et a disparu. » Les autres sectes les représentent , et peut-être avec raison , comme ignorans , perfides et féroces , et conservant pendant des siècles le sentiment de la vengeance pour les plus légères offenses. Sur tous les autres points de leur croyance ils sont sonnites ; mais afin d'éviter les querelles religieuses , il sont partout exclus de la célébration de leurs rites dans les villes et dans l'intérieur des camps , à cause des clameurs qu'ils firent entendre pour soutenir leur foi , et des défis par lesquels ils offensèrent toutes les autres sectes dans la vingt-septième nuit du mois de ramadan , et dans d'autres occasions. *Wilk's* , vol. III , p. 290.

classes d'hommes se sont visiblement mêlées dans plusieurs parties de l'Inde, et elles vivent entre elles dans des habitudes aussi sociales que leur foi peut le permettre.

Il n'a point été rare que des princes hindous, tels que Scindia et Holkar, se soient concilié l'estime de leurs sujets et de leurs tributaires musulmans, en faisant leurs dévotions devant les reliques des saints mahométans, et en prenant part aux solennités de leurs fêtes (1).

Les Bohrahs, qui étaient originaires de Guzerat, furent convertis à la religion mahométane, il y a environ cinq cents ans (2).

Les Arabes qui faisaient le commerce sur les côtes du Malabar se montrèrent ardens à convertir les habitans du pays; et achetant, ou se procurant par d'autres moyens, les enfans appartenant aux classes les plus pauvres, ils les élevaient dans ce qu'ils appelaient la vraie foi. La délicatesse scrupuleuse de leur conduite religieuse, et la disposition des Malabares au changement, en ont attiré un grand nombre à l'islamisme (3).

(1) *Malcom's Evidence*, (sur les affaires de la compagnie des Indes.) *Parl. deb.* vol. xxv, p. 576.

(2) *As. Res.*, vol. vii, p. 336.

(3) *As. Res.*, vol. v, p. 7, 16.

L'histoire des Seekhs, ou Sikhs, qui habitent les provinces de Panjab, situées entre les fleuves de Jumna et de l'Indus, est une autre preuve évidente que la population indigène de l'Inde n'est point absolument incapable de changemens dans ses institutions sacrées, domestiques et politiques. Dans la religion de ce peuple, les fables du mahométisme sont unies aux absurdités de la superstition des Hindous ; car Nanac-Shah, l'un des souverains de cette nation, s'efforça de les accorder. Né dans une province située à l'extrémité de l'Inde, au point même où la religion de Mahomet et le culte idolâtre de l'Hindou semblaient se toucher, et dans un temps (le milieu du quinzième siècle) où les deux tribus entretenaient l'une contre l'autre la haine et l'animosité les plus violentes, le but de ce fanatique bienveillant était de lier ces élémens hétérogènes par une union paisible. Dans cette vue, il respecta les livres sacrés des deux nations. Il prêcha aux Hindous d'abandonner le culte des idoles, et de revenir à cette adoration pure de la divinité, d'où leur religion tirait son origine. Il exhorta, d'un autre côté, les mahométans à s'abstenir de pratiques (telles que d'immoler des vaches) qui scandalisaient les habitans du Gentiah. Les doctrines des sophis mahométans souffrirent aussi quelque mélange. Partout où la religion des Sikhs domine, les insti-

tutions de Brahma doivent tomber. L'admission de nouveaux prosélytes, l'abolition des distinctions de castes, l'usage pour la nourriture, de toute espèce de chair, à l'exception de celle de la vache, les formes du culte religieux, le droit, commun à toutes les classes, de porter les armes (1), sont autant de points inconciliables avec la mythologie des Hindous, et ont rendu la religion des Sikhs aussi coupable aux yeux des bramins et des hautes castes indiennes, qu'elle est conforme aux passions des classes inférieures de cette portion nombreuse du genre humain.

Quelqu'étroitement que la religion des Sikhs paraisse unie avec l'islamisme, les vrais musulmans qui vivent dans le Panjab sont insultés et persécutés par tous les moyens qu'une cruauté ingénieuse est capable de suggérer. Ils sont contraints à manger de la chair de porc, et à s'abstenir de la circoncision. Des chiens et d'autres animaux, déclarés abominables par la loi musulmane, sont fréquemment jetés dans les temples consacrés à leur culte, et il leur est interdit par les fiers et intolérans sectaires sikhs d'annoncer aux fidèles l'heure de la prière (2).

(1) Les Sikhs sont assez nombreux pour pouvoir être supposés en état de lever deux cent mille hommes de troupes à cheval.

(2) *Malcom's Sketch of the Sikhs*, sec. II-III, in-8°, 1812, *Asiatic annual Register*, 1812, p. 8.

Les disciples de Mahomet, dans l'Inde, sont non-seulement devenus plus relâchés dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux, que leurs frères de croyance en Perse, en Arabie et en Turquie, mais ils semblent avoir adopté quelques-uns des usages les moins importants des Hindous (1) : et quelque différentes qu'aient été les peintures qui ont été faites du caractère des Indiens indigènes, tous les observateurs s'accordent cependant à placer les Maures bien au-dessous des autres, dans l'échelle des êtres moraux qui composent la société humaine. Lorsque M. Hasting s'efforça, avec une si grande énergie de langage, de détruire l'opinion générale, que les naturels de l'Inde sont dans un état complet de dégradation, et leur attribua plusieurs vertus sociales, il parut croire que les mahométans étaient, à plusieurs égards, un peuple très-inférieur aux Hindous (2).

Selon le même discours dans lequel l'opinion de M. Hasting était exposée, l'esprit intolérant, superstitieux, irascible et turbulent des disciples de Mahomet dans l'Inde, était prouvé par des témoignages venus de tous les côtés. Quelqu'un a dit que cette espèce d'hommes est plus jalouse

(1) *Malcom's Evidence*, ubi supra.

(2) *Parl. Deb.*, vol. 25, p. 558.

d'une violation ou d'une insulte faite à leurs habitudes et à leurs préjugés qu'aucun autre peuple (1). Enfin, quoique le portrait qui a été fait d'eux, il y a quelques années, par l'historien des habitans de Carnat, puisse être d'une couleur trop forte dans quelques-unes de ses parties, la fidélité de la représentation, en général, n'a point été contestée. « Une insolence despotique envers tous » ceux qui leur sont assujettis, une obstination, » une inhumanité, une cruauté indomptables, » des meurtres, des assassinats commis avec le » même sang-froid, et avec la même perfidie que » le reste des actes de leur politique; et une telle » insensibilité aux remords pour leurs crimes, » qu'ils sont à peine considérés autrement que » comme des accidens nécessaires dans le cours » de la vie; des excès sensuels qui révoltent la » nature, une soif insatiable de pouvoir, et une » avidité pour les richesses, égale à l'extravagance » de leurs penchans et de leurs vices : tel est » le caractère des Maures indiens (2).

(1) M. SYDENHAM, p. 89.

(2) *Orme's India*, vol. iv, p. 423. La disposition à la turbulence et à l'irritation, dans les musulmans de l'époque actuelle, peut être attribuée en partie, aux principes belliqueux de leur religion, et en partie à ce que, dans les révolutions de l'Inde, durant le siècle dernier, les Maures ont été ceux qui en ont le plus souffert. Ils ont perdu une grande portion de leur autorité, ce qui les a naturellement mécon-

Depuis le point le plus méridional de l'Indostan, le mahométisme continue à s'étendre vers les côtes de la péninsule de Malayan, jusqu'à Sumatra, Java, Borneo, et aux îles Manilles et Célèbes. La petite île de Goram, l'une des Iles-aux-Épices (entre Céram et Papua), forme la limite orientale du monde mahométan. Le christianisme, et la plupart des autres systèmes religieux, ont aussi des racines dans cet archipel asiatique. L'islamisme domine sur la côte de la mer. L'esprit militaire des Sarrasins a établi leur religion dans la plus grande partie de l'Asie; mais c'est leur esprit commercial qui semble l'avoir étendue jusque dans ces régions éloignées. Nous ne sommes informés qu'imparfaitement de son état actuel dans plusieurs des îles que nous venons de nommer; mais l'influence de l'islamisme sur le plus intéressant de tous ces peuples a été clairement exposée dans un de ces estimables ouvrages qui ont mis en évidence l'histoire et les mœurs de l'Orient. La religion de l'Arabie fut instituée à Java, dans le quinzième siècle de notre ère, et à l'époque

tentés. Un grand nombre ont été privés de leurs emplois à la cour et dans l'armée (théâtres sur lesquels ils figuraient ordinairement): il n'est donc point étonnant qu'il s'en soit suivi des maux qui sont la conséquence inévitable d'avoir déchaîné sur le monde un corps nombreux d'hommes entièrement étrangers aux arts paisibles de la vie sociale.

de l'établissement des Hollandais à Batavia (1620). Tous les habitans indigènes, à l'exception d'un petit nombre de ceux de l'intérieur et des chaînes des montagnes, furent convertis. Quoique les Javans de l'époque actuelle aient peu de respect pour les temples et pour les idoles appartenant à leur ancien culte, ils conservent de la vénération pour les lois et les usages qui dominaient parmi eux avant l'introduction du mahométisme; et si les principes religieux de la nature humaine peuvent exciter un zèle plus ardent dans les cœurs de quelques individus de ces régions, on peut dire avec vérité que les Javans, en général, quoiqu'ils croient en Dieu et en son prophète, et qu'ils observent quelques-unes des formes et des cérémonies des Arabes (la circoncision, par exemple, et le pèlerinage de la Mecque), sont fort peu instruits des doctrines de la religion. Il semble toutefois que les institutions mahométanes gagnent du terrain, et l'on peut présumer que, moyennant la liberté du commerce, la quantité des prédicateurs arabes ira toujours en augmentant. La propriété se transmet ordinairement d'une manière conforme à la loi musulmane; mais dans d'autres cas, ce code est étrangement mélangé avec les usages anciens de ce pays. Comme nation, ils ne haïssent point les Européens pour être infidèles. Mais on ne peut censurer les prê-

tres à l'égard de cette indifférence ; car ils ne négligent rien pour exciter le *theologicum odium* ; ils prêchent l'intolérance avec le zèle le plus infatigable, et ce sont eux qui ont toujours été les auteurs et les promoteurs des insurrections, dans toutes les parties de l'archipel Indien. Une foule de ces prêtres, qui appartiennent d'ordinaire à une race mêlée d'Arabes et d'insulaires, voyagent d'état en état, et à leur sollicitation, les chefs de ces petites monarchies pillent et massacrent les Européens, comme des infidèles et des usurpateurs (1).

La religion établie en Perse est le mahométisme de la secte d'Ali. Nous avons rapporté dans un des chapitres précédens, qu'à l'époque de la conquête de ce pays par les Sarrasins, la religion de Zoroastre fut presque anéantie. Les fidèles adorateurs du feu se retirèrent dans les montagnes de la Perse, ou cherchèrent un asile dans les régions occidentales de l'Inde. Quelques milliers de ces idolâtres vivent aujourd'hui dans la ville de Yezd, où ils observent les anciennes formes de leur culte, et ont la liberté d'avoir un

(1) SONNERAT, *Voyage à la nouvelle Guinée*, Paris, 1776; Forrest's *Voyage to Guinea and the Moluccas*, in-4°, London, 1779. L'admirable ouvrage de Marsden sur Sumatra. *Thunberg's Travels*, vol. II, p. 213-220; *As. Res.*, vol. X, p. 160, 192; and *Raffle's Java*, ch. IX.

magistrat civil , choisi dans leur tribu. Les mahométans les tolèrent afin de pouvoir jouir de leur triomphe par une oppression prolongée. Mais leur nombre diminue chaque jour ; quelques-uns deviennent musulmans , les autres vont rejoindre ceux de leur croyance , qui sont établis dans l'Indostan. Ces Persans forment à Bombay , et dans d'autres parties de l'Inde , une classe riche et honorable de cultivateurs et de marchands. Ils sont rassemblés en un corps distinct pour la pratique de leur religion et le soutien de leurs pauvres ; mais ils se mêlent librement avec les Hindous, les chrétiens et les juifs, dans leurs relations sociales (1). Depuis le temps de l'introduction du mahométisme jusqu'au quinzième siècle , les Persans flottèrent entre les sectes sonnite et shiite. Enfin , dans l'année 1499 , Ismaël , premier roi de la race Suffaveane , proclama la foi shiite comme la religion nationale de la Perse ; et depuis cette époque jusqu'à-présent , le respect du peuple pour ses dogmes a été la cause ou le prétexte de presque toutes les guerres dans lesquelles la Perse s'est trouvée engagée. Entourés de nations qui professent la doctrine sonnite , les Persans , soit

(1) *Malcolm's History of Persia*, vol. II, cap. XXII; *Morier's Journey through Persia*, p. 254; *Richardson's Dissertation on the languages of the East*, p. 26, in-8°, 1778; *NIEBUHR*, t. II, p. 36, in-4°.

qu'ils aient été tentés d'envahir les territoires des Turcs, des Afghans, des Tartares, ou obligés de repousser les attaques de ces diverses nations, ont toujours été appelés aux armes par le même mot de ralliement; et l'idée que la foi shiïte était en danger, n'a jamais manqué de les mettre en mouvement (1).

Lorsque Nadir-Shah gouvernait la Perse, il s'efforça de convertir ses sujets à la foi sonnrite, qui est le système de croyance le plus généralement adopté par les nations musulmanes. Il savait qu'une identité de religion faciliterait l'exécution de son plan de conquête universelle; mais son entreprise échoua, et l'attachement du peuple à la mémoire d'Ali est toujours aussi prononcé que jamais (2). « *Puisse cette flèche aller droit au cœur d'Omar,* » telle était l'expression fréquente des Persans lorsqu'ils tiraient leur arc (3); et lorsqu'un voyageur moderne, qui parcourait cet intéressant pays, s'entretenait avec quelques-uns de ses habitans, dont il avait reconnu le bon sens et la modération, et qu'en parlant de l'histoire musulmane, il louait Omar comme le plus grand des califes, le shiïte, subju-

(1) *Malcolm's Persia*, vol. II, ch. xxii.

(2) *Sir W. Jones's History of Nadir-Shah*, t. II, passim.

(3) *Voyages de Chardin*, t. II, p. 240.

gué par la justesse de l'observation, mais toujours attaché à ses préjugés enracinés, répondait ; « tout cela est très-vrai, mais ce n'était qu'un chien, après tout (1). » Dans le royaume despotique de la Perse, le caractère moral du peuple est plutôt formé par la nature du gouvernement que par la religion. L'on y professe le mahométisme, et les cérémonies en sont exactement observées (2). La classe supérieure des prêtres est ordinairement composée d'hommes savaus, dont le caractère est paisible et les habitudes retirées. Quelques-uns d'entr'eux sont élus par le suffrage muet, mais unanime, du pays dans lequel ils vivent, et d'autres sont désignés par le roi : cependant le vœu du peuple est toujours consulté. Ils évitent soigneusement toute espèce de rapports avec les hommes revêtus du pouvoir ; car la seule apparence d'une liaison de cette espèce leur ôterait la confiance et le respect du peuple, qui est naturellement très-jaloux de l'in-

(1) MALCOLM, vol. II, p. 377, note.

(2) Les habitans de la Perse ne sont mahométans que de nom, et les tribus errantes sont encore moins religieuses. Les Kurds, par exemple, avouent franchement qu'ils ressemblent plus aux Européens qu'aux mahométans ; et lorsqu'on les interroge sur les points de cette ressemblance, ils répondent : « Nous mangeons de la chair de porc, nous n'observons point de jeûne, et ne disons point de prières. »

dépendance et de l'intégrité de ses prêtres , parce qu'ils protègent souvent la communauté contre la tyrannie de la puissance suprême. Les chefs du sacerdoce sont , par cette raison , très-attentifs à conserver le respect dont ils jouissent , en maintenant cette opinion que l'on a de leur piété et de leur humilité. Ils sont rarement intolérans , excepté dans les cas où ils jugent que l'intérêt de la religion dont ils sont les chefs court quelque danger. Les classes inférieures des prêtres en Perse , sont ordinairement d'un caractère très-opposé à celui de leurs supérieurs. Avec peu de lumières et beaucoup de prétentions , ils exigent un respect qu'ils obtiennent rarement , et sont , par conséquent , du nombre des plus mécontents de la nation. La disposition générale des Persans à traiter avec douceur et hospitalité les étrangers d'une croyance différente , est un sujet continuel d'irritation pour ces hommes intolérans. Ils insultent tous ceux qui ont quelque communication avec les infidèles , et s'efforcent de se donner de l'importance aux yeux des dernières classes du peuple , en déployant leur zèle et leur prétendue rigidité. Ni les nobles du corps militaire , ni les grands qui figurent à la cour , ne se piquent pas d'être fort stricts observateurs de leurs devoirs moraux ou religieux. Ils ne prétendent accorder que peu de valeur aux premiers , et quoiqu'ils se

conformement exactement aux actes extérieurs des derniers, ils semblent avoir peu de respect pour la substance; ils sont même dans l'habitude de discuter sur les principes et sur les dogmes de leur foi avec une liberté qui s'approche souvent du scandale (1). Les rois de Perse ont toujours observé les rites extérieurs de la religion, et c'est leur disposition naturelle à la vertu ou au vice, qui détermine leur attention ou leur négligence à l'égard des devoirs moraux. Ils disent leurs prières aux heures marquées, et comme l'habitude des musulmans est d'accomplir ce devoir sacré d'une manière ouverte et en public, leur négligence sur ce point serait remarquée, et aucune impression ne serait aussi capable d'affaiblir leur autorité, que l'idée qu'ils fussent irréligieux. Ils assistent souvent aux cérémonies du culte dans la principale mosquée de leur capitale, et, à l'exemple de leurs sujets, ils font leurs dévotions, toutes les fois qu'ils en ont l'occa-

(1) La religion fait souvent en Perse le sujet de la conversation; et nos voyageurs dans ce pays ont été plus d'une fois étonnés de la liberté avec laquelle on en parle. Le colonel Malcolm entendit une personne d'un haut rang s'écrier, dans une réunion mêlée, dans laquelle plusieurs prêtres soutenaient la nature sacrée des droits de la famille de Mahomet: « Tout cela est fort bon pour des ignorans qui ne connaissent rien de mieux, mais j'ai lu et voyagé; et j'ai rencontré plus d'une fois un coquin de seide, et un juif comparable à un ange. » Ce discours excita un grand éclat de rire, aux dépens du saint homme qui avait commencé la conversation.

sion , sur les tombeaux des saints personnages qui ont été inhumés dans les limites de leurs états (1).

Dans tous les traités de paix entre les Turcs et les Persans, la liberté, pour les sectaires d'Ali, de faire le pèlerinage de la Mecque, est solennellement stipulée (2). Mais comme cette cérémonie ne peut s'effectuer sans manifester quelque vénération pour les trois premiers califes, les Persans, scrupuleux, évitent ce voyage, tandis que quelques bigots, se figurant qu'un respect purement extérieur envers leurs ennemis est moins criminel que l'omission d'une obligation religieuse, mêlent l'acte sacré avec l'acte profane. La masse de la population persane se contente d'un pèlerinage au tombeau d'Ali, à Meshed-Ali, près de Cusa, et à celui de son fils Hossein, à Meshed-Hossein, près de Kerbelah, à trente milles de Cufa. Ces tombeaux étaient, il y a quelque temps, et sont peut-être encore entre les mains des Turcs, qui imposent aux pèlerins une taxe considérable. Une fête annuelle a été consacrée au martyre d'Hossein, et les Persans révèrent son nom avec une ferveur qui approche de l'adoration. Les tombes de ces saints, et de beaucoup d'autres qui appartiennent

(1) *Malcolm's Persia*; passim.

(2) *Sir Jam's Porter's Observations on the Turks*, ch. 1, 2^e édition, 1771.

au culte des shiïtes, ont été enrichies des plus magnifiques présens, par la piété des fidèles. Sur les restes d'Ali, le dôme de cuivre, avec sa dorure massive, au milieu d'une ville située sur une colline, brille aux rayons du soleil, à une distance de cinq ou six milles d'Allemagne, comme un témoignage éclatant des principes religieux d'un roi persan. Tous les princes de la maison d'Ali ont ajouté au revenu destiné à l'entretien de ce sépulcre (1).

Dans les états d'Alger, de Tunis et de Tripoli, le long des côtes de l'Afrique septentrionale, le mahométisme est la religion de ces divers gouvernemens et du peuple en général. De l'Arabie et de l'Égypte, elle s'étendit aux parties orientales et méridionales de l'Afrique, et fut communiquée à Madagascar : elle est la religion reconnue de l'empire de Maroc. Dans les autres divisions de la Barbarie occidentale, et dans plusieurs des royaumes de l'intérieur de l'Afrique, on parle la langue arabe, et l'on professe les doctrines du *Koran* (2). Excepté dans quelques régions du Sud de la par-

(1) MALCOLM, vol. II, ch. XXII; Sir W. JONES, *History of Nadir-Shah* t. II, p. 155; NIEBUHR, t. II, p. 210-220; OTTER, *Voyages en Turquie, et en Perse*, t. I, ch. XV, Paris, 1748.

(2) Voyez les Voyages de Niebuhr, Jackson, Lemprière, et Barrow.

tie occidentale de l'Afrique, les Maures ne se sont que rarement établis au midi des grandes rivières. A l'Ouest et dans les régions centrales de cette portion du globe, la ligne de séparation entre les mahométans et les païens s'étend, en remontant la rivière du Sénégal, jusqu'au petit état mauresque du Gédumah à $14^{\circ} 20''$ de latitude. Son cours de ce point vers le Nord-Est, à travers la Nigritie et la Nubie, n'est point encore exactement connu. On est dans le doute si Tembuctoo, ce grand empire de l'Afrique centrale, est mauresque ou nègre (1). Mais le mahométisme, s'il n'est pas la religion dominante, y est certainement toléré. Il paraît probable que les souverains des grands empires de Bornou et de Kassina sont mahométans, mais que la plupart de leurs sujets sont païens ou nègres.

• Dans toute l'étendue de ces vastes territoires, ce sont les descendants et des Maures d'Espagne, et des tribus arabes qui, à toutes les périodes de l'hégire, ont émigré des déserts de l'Arabie dans ceux de l'Afrique, qui forment la population mahométane. Un musulman zélé doit gémir de l'état de corruption de sa religion : parmi les

(1) *Jackson's Morocco*, ch. xiii; *Park's first mission*, in-4°, p. 213; et *Robert Adam's Narrative*, in-4°, 2^e édit. p. 112, 113, 168-180.

Maures, son esprit de persécution y est seul conservé. Les lustrations du corps n'y sont point pratiquées avec l'exactitude scrupuleuse de l'Orient; les boissons enivrantes et la chair de porc y sont d'un usage autorisé, et l'unité de l'Être-Suprême y est souvent abandonnée ou confondue avec les notions de polythéisme des descendans des habitans primitifs de ce pays. Quant au caractère moral, les musulmans sont incontestablement plus dépravés que les idolâtres. Ces derniers pourraient être appelés les *Hindous de l'Afrique* : mais ce serait calomnier les mahométans de l'Inde, quelque immoraux qu'ils soient, que de les comparer aux Maures d'Afrique. Nos voyageurs en Afrique se sont plus à vanter l'hospitalité que les nègres leur ont toujours montrée. Les musulmans ne cessaient de les insulter à cause de leur religion (1). Et il est certain que, dans aucune partie du monde musulman, l'islamisme n'offre un aspect aussi redoutable qu'en Afrique.

Les sonnites abondent dans les villes de la Mecque et de Médine; les shiïtes sont nombreux sur les bords du golfe Persique : et différens systèmes, dérivés de ces deux grandes divi-

(1) *Park's first mission*, in-4°; *Appendix*, p. 89-92; *Robert Adam's Narrative*, in-4°, p. 74. 126.

sions du mahométisme, ont été embrassés par les autres habitans de l'Arabie. Mais les Bedouins sont aussi licencieux dans leur religion que dans leur politique. Ils gardent une apparence de respect pour Dieu et son prophète sur les frontières de la Turquie ; mais leur doctrine et leurs mœurs sont tellement relâchées, que c'est avec une apparence de justice que les Turcs les accusent d'infidélité. Les Bedouins justifient leur indifférence d'une manière presque plaisante, en disant : « La religion de Mahomet ne peut avoir été instituée pour nous. » Nous n'avons point d'eau dans les déserts ; comment pourrions-nous donc faire les ablutions prescrites ? Nous n'avons point d'argent ; comment pourrions-nous faire des aumônes ? Le jeûne de ramadan est un commandement inutile pour des gens qui jeûnent pendant toute l'année ; et si Dieu est partout, pourquoi serions-nous obligés d'aller à la Mecque pour l'adorer (1) ? »

L'esprit belliqueux des Arabes a encore été sanctifié récemment par le manteau de la religion. Dans la province de Nesjd, la secte des moséilamites avait menacé d'anéantir le mahométisme pendant la vie même de son fondateur : au commencement du siècle dernier, Abdol-

(1) NIEBUHR, *Description de l'Arabie*, in-4°, 16-24 ; VOLNEY t. 1, p. 380.

Wahab parut dans la même province comme le réformateur de la religion nationale. Les exhortations de ce fanatique ambitieux, et l'autorité d'Ebn-Saoud, et d'Abdol-Aziz, successivement princes de Nedsjid, répandirent les doctrines d'Abdol-Wahab dans toute l'étendue de la péninsule. L'unité de l'Être-Suprême est le principe fondamental des Wahabées. Ils admettent le *Koran*, mais rejettent les fables et les commentaires absurdes dont ses marges ont été surchargées. La loi traditionnelle est complètement dédaignée par eux : ils ont le même mépris pour une foule d'histoires relatives au prophète, et que le temps a accréditées dans les pays musulmans. Sa mémoire est respectée, mais pour éviter le crime de laisser dégénérer en adoration ce sentiment louable d'ailleurs, toute visite à son tombeau est interdite : observant aussi que la superstition avait défié les grands hommes qui n'étaient plus, ils regardent comme une sorte d'idolâtrie condamnable, l'usage d'élever de magnifiques monumens à la mémoire des hommes : mais ils pensent surtout que de baiser des reliques, et se livrer à d'autres actes superstitieux de cette espèce, c'est tomber dans l'idolâtrie même : ainsi, ils soutiennent que c'est une action agréable à Dieu, que de détruire les tombeaux des saints mahométans en Arabie et en Perse, et d'en ap-

proprier les riches ornemens aux usages profanes, pour lesquels ils semblent destinés. Il est criminel, disent-ils, de jurer par Mahomet ou Ali : car faire un serment pareil, c'est les appeler à témoin de nos pensées secrètes ; et quel autre que Dieu peut les connaître ?

Ils refusent même le titre de seigneur à Mahomet, et le désignent simplement par son nom, sans dire, selon la coutume des autres sectes, « Notre Seigneur, le prophète de Dieu. » Tous les regrets dont les morts seraient l'objet, sont impies à leurs yeux ; car s'ils ont été bons musulmans, le paradis sera leur récompense, « et nous » ne devons point pleurer lorsque l'ame de notre » frère est dans le ciel. » Ils rejettent comme infidèles tous ceux qui s'écartent du sens simple et littéral du *Koran*, et ils soutiennent que leur faire la guerre est le devoir de tout Wahabée. Ces rigides unitaires voudraient dépouiller la religion de toute pratique extérieure. Animés du véritable esprit des controversistes religieux, ils sont aussi zélés sur les matières les plus puériles, que sur les plus importantes de leur loi. Ils ont strictement interdit l'usage du tabac et de la soie, et ont dépouillé leur tête de la seule touffe de cheveux que leurs premiers principes d'islamisme leur eût permis de ne point raser. Mais un sentiment secret de superstition leur a fait conserver

les cérémonies de l'ablution et le pèlerinage de la Mecque , et même jeter des pierres contre la maison du diable , dans la vallée de Mîna.

C'est avec toute l'ardeur des anciens Sarrasins qu'ils ont pris une contenance militaire, et se sont préparés à attaquer à la fois les consciences et les propriétés des hommes. A la voix de leurs chefs , les Wahabées s'assemblèrent à Draïya (à 400 milles à l'est de Médine), complètement armés et équipés pour la guerre. Ils contribuèrent d'un dixième de leurs troupeaux et de leurs fruits en faveur de leur chef , mais ils soutinrent le culte à leurs propres dépens, ou plutôt avec le produit de leur pillage. Les pachas de Bagdad et le schériff de la Mecque tentèrent en vain de les exterminer. Les cris d'alarme des provinces pénétrèrent jusque dans le sérail, et le sultan trembla au nom d'Abdol-Aziz.

Les caravanes de Damas cessèrent de faire leurs voyages ; Constantinople fut privée de la provision de café nécessaire à sa consommation ; les pieux musulmans entendirent avec horreur que les reliques des saints mahométans de l'Arabie avaient été violées, et que les chapelles de la Mecque , consacrées à la mémoire du prophète et de sa famille , avaient été rasées au niveau du terrain. Mais l'armée des ottomans reconquit la ville sainte ; et dans cette conjoncture critique (an de

J.-C. 1803), la peste et la petite vérole, qui se déclarèrent parmi les Wahabées, sauvèrent le grand édifice de l'islamisme. Abdol-Aziz fut assassiné, peut-être par les ordres de la cour timide et cruelle de Constantinople. Saoud, son fils, s'était déjà distingué dans l'armée : il fit avec succès une seconde tentative sur Médine, et il étendit son pouvoir sur le golfe Persique. En 1805, la grande caravane de Damas ne put obtenir le passage qu'au prix d'un sacrifice considérable; et Saoud déclara qu'elle ne devrait consister désormais que dans les seuls pèlerins, et sans le vain et pompeux appareil d'une procession religieuse. Deux ans plus tard, lorsque le musulman espagnol accomplissait son pèlerinage à la Mécque, les Wahabées entrèrent dans la ville. Leur zèle à remplir leurs obligations religieuses ne connut point de bornes : ils se pressèrent en tumulte pour courir à la pierre noire ; les lampes qui brûlèrent autour de la caaba furent brisées par leurs fusils. Les cordes et les seaux du puits Zimzim furent détruits, et ceux qui en étaient les gardiens abandonnèrent leur poste. La ville était bien approvisionnée et bien fortifiée ; mais aucune tentative n'eut lieu ; et la modération des Wahabées, aussi bien que les négociations du schériff rendirent ces précautions inutiles. Pendant le pèlerinage au mont Arafat, les Wahabées parurent dans la vallée au

nombre de 45,000, montés sur des chameaux et des dromadaires, avec mille autres chameaux portant les provisions de l'armée.

Maîtres des places fortes situées sur les bords de la mer Rouge, et des trois Arabies (à l'exception de Moka, et de quelques villes murées de l'Yémen), les Wahabées devinrent des voisins redoutables pour le pacha d'Égypte.

Mahomet-Ali avait déjà déployé ses talens militaires, en conduisant ses mamelucks à Dongola, au-delà des Cataractes; et il préparait alors ses troupes à châtier les rebelles en Arabie. On dit que les Anglais lui fournirent des armes, et que les Wahabées reçurent le même secours des Français, alors en possession de l'Ile-de-France. La campagne de 1812 se termina à l'avantage des Wahabées; mais au commencement de l'année suivante le pacha les défit, et l'autorité du grand-seigneur fut rétablie à Médine, à Jodda et à la Mecque. Ces événemens abattirent l'esprit martial et fanatique des Wahabées. Ils sont encore redoutés comme brigands, mais ils n'ont plus causé de grande convulsion nationale (1).

(1) NIKBOURN, *Description de l'Arabie*, p. 296-302; *Waring's Travels in Persia*, revue d'Edimbourg, vol. VIII, p. 41-44; *Malcolm's Persia*, vol. II, p. 378; n. *Legh's Travels in Egypt.*, 27-33; *Voyages d'Ali Bey*, vol. II.

Quoique l'église grecque subsiste en Égypte, en Syrie, et dans toutes les parties du vaste empire des Turcs, le mahométisme y est la religion établie et dominante; et c'est là, véritablement, que Mahomet conserve ses disciples les plus sincères et les plus zélés. Il serait étranger au plan de cet ouvrage, d'entreprendre une esquisse du caractère des différens peuples qui constituent la population de l'empire ottoman. Cette tâche n'a jamais été, et ne sera peut-être jamais bien exécutée. « Toute proposition universelle, dit un grand auteur, est suspecte; et sujette à l'erreur, et bien plus encore, lorsque nous parlons du caractère général d'une nation, dont les traits sont toujours infiniment variés, selon la situation, le rang, les dispositions naturelles et la profession de chaque individu. Chaque province d'un empire est aussi différente de la province voisine, que toutes les deux le sont de la capitale, et que celle-ci l'est de la cour; chaque famille même à une teinte particulière, d'après laquelle ses individus sont rangés dans des classes distinctes. S'il n'existe pas dans un bois deux feuilles qui aient une ressemblance complète entr'elles; si dans le monde il n'y a pas deux figures parfaitement semblables, ni deux hommes qui aient exactement la même manière de penser sur tous les sujets, comment est-il pos-

» sible de faire d'un coup de plume la peinture morale d'une nation? (1) » Mais sans avoir en vue une analyse complète du caractère national des Turcs, il n'est point inutile de faire une comparaison générale entre le mahométisme en Turquie (tel qu'il est représenté par les observateurs les plus judicieux) et la religion elle-même, telle qu'elle est exposée dans le *Koran*.

La croyance des Turcs dans l'unité de Dieu et la mission divine du dernier et du plus grand de ses prophètes, est générale et illimitée; car, comme dans l'opinion des musulmans, le simple assentiment de l'esprit à ces deux grands dogmes sera suivi de la possession du ciel, immédiate ou éloignée, selon le degré de vertu qui aura présidé à la conduite du fidèle, nous pouvons concevoir sans peine que l'infidélité à l'égard d'une croyance si simple et si consolante, doit être infiniment rare.

Parmi les controverses élevées sur des points théologiques d'une importance moindre, celles qui regardent la prédestination ont été les plus nombreuses et les moins satisfaisantes. Le fatalisme, dans sa plus grande étendue, fut un des puissans ressorts par lesquels Mahomet établit

(1) Lettres de certains juifs à Voltaire (écrites par l'abbé Guénée), vol. 1, p. 30. traduction anglaise.

sa religion ; mais les docteurs de la mosquée soutiennent aujourd'hui que la prédestination à la vie éternelle ne regarde qu'un certain nombre de fidèles , et n'a aucune relation avec les institutions morales, civiles et politiques de l'état, parce que l'homme n'est jamais privé de sa liberté. S'appuyant de l'autorité des anciens imans, le mufti déclare que quiconque nie le libre arbitre de l'homme, pèche contre la religion , et mérite la mort. Mais malgré ces sages décisions de la mosquée, la doctrine de la prédestination a une grande influence pratique parmi les musulmans : elle ôte à l'ame toute énergie pour des entreprises nobles et généreuses ; elle répand un sommeil léthargique sur toute la nation turque, arrête les progrès de la raison , et dispose l'homme à attendre de la divinité des opérations sensibles. Dans quelques cas, elle est considérée sous le simple rapport de la connaissance de l'avenir, et dans d'autres , comme une action positive de Dieu. Le Turc est pénétrant et sage dans les affaires ordinaires de la vie, et il sait diriger les facultés de son esprit dans le sens le plus favorable à ses intérêts : mais lorsqu'il est arrêté par quelque difficulté , par quelque doute, ou qu'une circonstance nouvelle et embarrassante se présente à lui, il ne fait aucun effort pour dissiper le nuage de son infortune , et regarde comme impie , de s'opposer aux décrets

du Ciel. Quelque fatale que soit cette doctrine aux progrès de l'esprit humain, elle est cependant d'une utilité pratique à l'heure de l'adversité. Un mahométan éprouve-t-il quelque grand malheur ? est-il volé ? est-il ruiné ? il dit avec calme : « Cela » était écrit », et il se soumet sans murmure à la transition la plus inattendue, de la richesse à la pauvreté. Sur son lit de mort même, rien n'altère sa sérénité. Il fait son ablution, répète sa prière, déclare sa croyance en Dieu et en son prophète ; et dans un dernier et tranquille appel à l'affection des siens, il dit à son fils : « Tourne ma tête vers la » Mecque », et il meurt en paix (1).

Les Turcs ont un grand respect pour les formes établies de la religion : les négliger ou les mépriser, ne passe point parmi eux pour être la marque d'un esprit fort, ou d'un entendement supérieur. Ainsi, la décence publique est toujours conservée : et quoique les principes religieux et moraux ne soient peut-être que trop souvent violés, on n'en parle du moins jamais qu'avec respect. Un mahométan n'éprouve jamais de honte à défendre ses principes, et la fermeté de sa foi est attestée par sa chaleur à en prendre la défense.

(1) *Tableau général de l'empire ottoman*, par M. D'ONSSON, t. 1, p. 166-177, vol. iv, in-8°. Paris 1788-1791 ; *Russel's History of Aleppo*, vol. 1, ch. vii ; et VOLNEY, *ad finem*.

En effet, les musulmans parlent continuellement de leur religion, et interrompent souvent la conversation pour répéter le symbole de leur croyance. Les oreilles d'un Européen s'étonnent des cris répétés dans les rues de toutes les villes turques, de « Allah Achar », et le nom de Dieu est aussi fréquemment répété par les musulmans que par les chrétiens fanatiques (1).

Les purifications prescrites par la loi du *Koran* sont accomplies en Turquie par les musulmans de toutes les nations, avec toute l'exactitude imaginable. « Aucun acte religieux n'est agréable à Dieu, disent-ils, à moins que le corps ne soit d'abord mis dans un état de pureté. » Mais c'est une calomnie que de dire que l'ablution extérieure rend inutile parmi eux la purification intérieure. L'objet réel de cette cérémonie est de mettre le corps en état de remplir avec décence les devoirs de la religion; et les Turcs sont si scrupuleux à cet égard, que si, dans le cours de leurs prières journalières, ils reçoivent par hasard quelque souil-

(1) VOLNEY, t. II, ch. XL. Ce n'est point une chose rare en Orient, parmi les jeunes gens, que de savoir par routine le *Koran* tout entier. Quand ce travail est terminé, leurs parens empruntent un beau cheval tout équipé, et promènent le jeune théologien par la ville, avec le livre dans sa main, suivi de ses amis, et au son de la musique du pays. *Harmer's Observations*, vol. II, p. 413. London, 1808.

lure de fange, ils suspendent leur acte de dévotion, jusqu'à ce que l'impureté soit effacée par l'eau ou par d'autres moyens. Les fontaines qui sont placées autour des mosquées, et les bains, qui sont multipliés à l'infini dans chaque ville, mettent les musulmans à même de se préparer pour les cinq prières du jour.

A l'heure indiquée, les maazéens, ayant, en général, la face tournée vers la Mecque, avec les yeux fermés et les mains élevées, marchent lentement dans la petite galerie des minarets, et proclament, en arabe (qui est aussi le langage musulman de la prière), que l'heure de la dévotion est arrivée (1). La profonde humilité des Turcs est attestée par tous les voyageurs. Aussitôt que la voix éclatante et solennelle du crieur s'est fait entendre, le musulman, quel que soit son rang ou sa profession,

(1) Le maazéen profère les mots suivans : « Dieu est grand, Dieu est grand, Dieu est grand, Dieu est grand. Je déclare qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. Venez à la prière, venez à la prière, venez au temple de la santé. Grand Dieu ! grand Dieu ! il n'y a de Dieu que Dieu. » Le matin, le crieur ajoute : « La prière vaut mieux que le sommeil, la prière vaut mieux que le sommeil. » D'ONSSON, t. II, p. 110. On doit remarquer que les musulmans peuvent répéter leurs prières et lire les portions prescrites de l'Alcoran, dans toute autre langue que la langue arabe ; car leurs théologiens disent : la différence de langage n'altère en rien le sens ; et il ne serait pas possible que le cœur prit part à ce que l'esprit ne comprend point.

se met en prières. Les ministres d'état suspendent les affaires publiques les plus importantes, et se prosternent à terre ; le marchand oublie son marché avec l'acheteur, et transforme sa boutique en une mosquée. *C'est un bon musulman ; il ne manque jamais d'accomplir ses cinq namazs chaque jour* : tel est le plus bel éloge que puisse recevoir un Turc ; et le soupçon d'irréligion est tellement préjudiciable à celui sur lequel il tombe, que les plus licencieux même ne négligent point d'observer ces pratiques extérieures. Ces dévotions s'accomplissent deux ou trois fois par jour dans la mosquée ; car les mosquées sont toujours ouvertes. Les prières se disent soit debout, soit prosterné ; et des chrétiens pourraient être édifiés de la gravité simple et de la décence des Turcs à l'heure de la dévotion. Par une opposition ouverte avec la coutume des juifs, les Turcs gardent leurs bottes et leurs souliers dans la mosquée ; ils mettent rarement de côté leurs turbans. Les femmes, renfermées dans leurs appartemens, se couvrent d'un voile dans ces momens de communication avec le ciel (1). Des versets du *Koran*, les noms et la description des personnes de Mahomet, d'Ali, de ses fils, et d'autres saints musulmans, sont

(1) D'ONSSON, t. II, p. 52, 68, 98, 128, 158, etc. et *Russel's Hist. of Aleppo*, vol. I, ch. IV.

inscrits en lettres d'or autour des murs des édifices consacrés au culte; mais on n'y voit ni autels, ni peintures, ni statues. Les personnes de tous les rangs et de toutes les conditions se jettent indistinctement sur le pavé couvert d'un tapis, exprimant, par ce sacrifice volontaire des distinctions mondaines, leur croyance de l'égalité du genre humain aux yeux du Créateur (1). Il est interdit aux infidèles d'entrer dans les mosquées; et l'ordre du grand sultan, ou du principal magistrat peut seul suspendre l'action de la loi à cet égard (2).

Le vendredi, jour du sabbat des Turcs, est observé d'une manière moins rigoureuse que ne l'est le dimanche parmi les chrétiens protestans; cette période consacrée commence le jeudi soir au moment où les minarets illuminés, ainsi que les colonnades des mosquées, donnent un air de fête à la ville. A minuit, le vendredi, toute espèce d'occupation est suspendue, et les fidèles se rendent

(1) D'ONSSON, t. II, p. 168-172.

(2) La mosquée de Sainte-Sophie peut être visitée par les chrétiens, mais aucun gouverneur musulman n'oserait permettre à un infidèle de passer sur le territoire de la Mecque, ou dans le temple de Jérusalem. Une permission de cette espèce serait considérée comme un horrible sacrilège; elle ne serait point respectée par le peuple, et l'infidèle deviendrait la victime de son imprudente hardiesse. *Voyages d'Ali-Bey*, vol. II, p. 215.

à leurs temples. On y lit des prières d'une importance et d'une solennité particulières, que le peuple, en faisant des génuflexions et en se prosternant, répète après les imans. Les sermons sont prêchés par les sheiks, ou vaiz. Des points de morale, et non des controverses théologiques, forment le sujet de leurs discours. Dans la chaleur de leur zèle, ils déclament souvent contre la corruption politique et la dépravation de la cour. Dans les temps de troubles civils ils irritent ou apaisent les séditions populaires, et on a vu l'éloquence d'un prédicateur de la mosquée de Sainte-Sophie exciter un sultan faible et voluptueux à s'arracher aux délices de son harem, pour conduire ses sujets belliqueux dans les plaines de la Hongrie; les prières et le sermon étant terminés, chacun retourne à ses occupations et à ses amusemens ordinaires. Le jour est néanmoins observé de la manière prescrite par la loi, par les personnes de tous les rangs, et on ne perd jamais de vue ces paroles du prophète, que « celui qui, » sans cause légitime, s'exempte de la prière publique pendant trois vendredis consécutifs, est » considéré comme ayant abjuré sa religion (1). » Le Namaz, prière d'un usage général, consiste

(1) D'OHSSON, t. II, p. 192, 222, 369, 373.

principalement en une confession des attributs divins , et du néant de l'homme , acte solennel d'hommage et de reconnaissance envers la majesté éternelle. Il est interdit aux fidèles de demander à Dieu les biens de cette vie fragile et périssable. Le seul objet légitime de la partie suppliante du namaz , est la grâce spirituelle , et l'ineffable avantage de la félicité éternelle (1).

Les Turcs peuvent cependant prier pour la santé du sultan , pour la prospérité de l'empire , et pour que les guerres et les discordes s'élèvent parmi les chrétiens.

Dans cette religion de cérémonies et de prières , aucune institution sainte n'est plus généralement et plus exactement observée par les Turcs , que le jeûne du ramadan. Une violation de ce devoir expose celui qui s'en rend coupable à la réputation d'infidèle et d'apostat , et la déposition de deux témoins en confirmation de cette offense , le fait juger digne de mort. Une abstinence parfaite de toute espèce de soutien pour le corps , et même du rafraîchissement des parfums , est observée depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Le pieux et riche musulman passe ces longues heures dans la méditation et dans la prière.

(1) *Thornton's Present state of Turkey* , p. 255.

Les grands, livrés au luxe et à l'oisiveté, consacrent ce temps au sommeil ; mais l'industriel artisan, ressent pendant le travail du jour toute la rigueur du jeûne. Quand le mois de ramadan se trouve à l'extrémité des saisons, l'abstinence prescrite est presque intolérable, et est « *plus sévère que la pratique de tout devoir moral, même pour les hommes les plus vicieux et les plus dépravés de la terre.* » Tout le mouvement des affaires civiles et commerciales est suspendu pendant le jour. Lorsqu'il fait nuit cependant, les mosquées et les bazars sont éclairés par une innombrable quantité de lampes ; et ceux qui ont voyagé à Constantinople, ont exprimé une vive admiration pour l'aspect brillant des rues à cette époque de l'année. Les cafés restent ouverts jusqu'au matin, et comme les chrétiens et les juifs participent de même à cette fête nocturne, les rues sont remplies de monde. Chaque nuit de cette saison consacrée est marquée par quelque fête particulière parmi les personnes de la cour. Le Turc se dépouille de sa réserve habituelle, et cette saison est la seule de l'année où les amis et les parents cimentent leurs rapports par un échange de communications sociales. Ils se rassemblent dans des banquets nocturnes de la plus grande magnificence ; et l'aménité des convives serait parfaite, si l'on suspendait, du moins alors, la loi qui interdit

aux femmes de paraître à la table des hommes (1).

Dans tous les lieux où règne l'islamisme, l'importance du pèlerinage de la mosquée est portée au plus haut degré dans l'opinion : et cependant les voyageurs les plus exacts nous indiquent comme une preuve frappante du relâchement général des mœurs, le fait constant, que le nombre des pèlerins va toujours en décroissant. Les femmes, les hommes d'un rang élevé, et tous ceux qui ne peuvent abandonner leurs charges, accomplissent ce devoir pénible, en se faisant représenter par quelque ami de leur choix ; et la légalité de cette manière de s'acquitter de leur obligation par un substitut, est un point qui ne souffre aucune contestation. L'on fait de ce pèlerinage une affaire d'état ; chaque individu fournit ses provisions de voyage : mais c'est le grand sultan qui se charge de la surveillance de la route publique, et il envoie les meilleurs soldats de l'empire pour protéger les caravanes. Les pieux musulmans partent chaque année de Damas et du grand Caire, en formant une magnifique et solennelle procession ; et la troupe des Turcs proprement dits, est grossie dans les déserts par les

(1) D'ONSSON, liv. IV, ch. 1; *Russel's Aleppo*, ch. IV; *Dallasey's Constantinople*, p. 81.

Maures de toutes les parties de l'Asie et de l'Afrique. Depuis les bords de l'Atlantique, d'un côté, et des contrées les plus lointaines de l'Orient, de l'autre côté, on voit le chemin de la Mecque couvert de prosélytes du prophète (1).

Tous les dangers du désert sont comptés pour rien par les fanatiques ; mais les attaques incommodes des voleurs arabes, qui n'ont ni respect pour la piété des pèlerins, ni de crainte de leur épée, épuisent presque la fidélité des musulmans. En arrivant à l'entrée de la Terre-Sainte, les dévots font une ablution générale avec de l'eau et du sable, répètent une prière particulière dans un état complet de nudité, et se revêtent ensuite de l'iham, ou habit sacré, qui consiste seulement en deux robes de laine sans couleur, et des sandales qui défendent la plante des pieds, mais laissent le reste à découvert. Ils articulent une invocation particulière et s'avancent vers la Mecque. Des méditations spirituelles doivent alors devenir leur seule occupation. Les soins et les plaisirs du monde leur sont défendus, et l'empereur

(1) Durant ma résidence dans l'Inde, le nabab d'Arcot et d'autres princes mahométans envoyaient tous les ans des vaisseaux dans la mer Rouge, afin d'offrir aux pèlerins de la Mecque, la commodité d'un passage à Jodda, port de mer dans lequel ils débarquaient ordinairement. *Forbe's oriental Mémoires*, vol. 3, p. 136.

Julien lui-même aurait applaudi à un rite qui permet à toutes les sortes de vermines d'errer sur le corps avec impunité. Lorsqu'on arrive à la Mecque, les grandes cérémonies commencent (1) : semblables aux anciens païens de l'Arabie, ils tournent sept fois en cercle autour de la caaba, tantôt en courant, et tantôt en marchant : ils répètent différentes prières, et boivent copieusement des eaux de l'intarissable Zimzim. La pierre noire consacrée est baisée avec ardeur, et ces chastes salutations en ont altéré la surface au point que la partie qui n'est point recouverte par la plaque d'argent, a perdu près de douze lignes de son épaisseur. Ils marchent sept fois entre Saffa et Moreva. Leurs têtes sont alors rasées, et cette cérémonie si simple doit aussi être sanctifiée par la prière. La caaba est ouverte pendant trois jours (2). Le premier et le second, les hommes et les femmes font alternativement leurs dévotions, et le troisième, le scheriff de la Mecque, les chefs des tribus, et les étrangers illustres qui

(1) On doit observer que les cérémonies absurdes du pèlerinage ne sont défendues par les docteurs musulmans, que sous les rapports du règlement et de la coutume.

(2) Ali-Bey n'est point exact en disant que la caaba n'est ouverte que pendant trois jours de l'année. Pitts demeura pendant quatre mois à la Mecque, et alla deux fois dans la caaba. Elle est ouverte une fois toutes les six semaines.

se trouvent dans la ville, lavent et balayent. L'eau troublée par la fange de la recueillie et bue avec ardeur par les qui l'entourent ; et les balais de feuillier sont conservés comme des reliques. La cérémonie se termine en coupant le drap noir qui entoure la porte et le fontiment, et en la distribuant aux pèlerins sur la montagne voisine, appelée la partie du cérémonial qui succède aux cérémonies que nous venons de rapporter. C'est appelée la fête du sacrifice, et ne paraît qu'un certain temps (deux mois et demi) après le jeûne de ramadan. La plus précieuse prière, disent les traditions, est celle qui se fait durant cette journée, soit qu'on l'adresse sur l'Arafat, ou ailleurs. La prière de l'Arafat est répétée dans les tentes, et les pèlerins se rendent ensuite au pied de la montagne pour élever la prière au coucher du soleil. Au moment où le soleil paraît, la multitude quitte la place, et s'en va toute hâte de gagner une petite chapelle nommée Mosdelifa, avant le dernier moment du jour, afin de répéter en même temps (1) la prière du coucher du soleil et celle de la nuit.

(1) Tel est le récit d'Ali-Bey. Lorsque Pitts était au milieu du peuple y resta jusqu'au coucher du soleil, répéta la prière

« C'est dans la vallée qui entoure le mont Arafat, dit le musulman espagnol, qu'il faut voir le grand spectacle du pèlerinage, et cette foule innombrable d'hommes de toutes les nations et de toutes les couleurs, venant des extrémités de la terre à travers mille dangers, pour adorer ensemble le même Dieu. Le Circassien présente cordialement sa main à l'Éthiopien ou au nègre de Guinée; l'Indien et le Persan embrassent l'habitant de la Barbarie et de Maroe; tous se regardent les uns les autres comme des frères, ou comme des membres de la même famille, unis par les liens de la religion; et la plus grande partie parlent ou entendent plus ou moins le même langage, le langage de l'Arabie. » Dans la matinée qui suit le voyage au mont Arafat, les pèlerins vont vers *Mina*, fontaine auprès de laquelle le diable se bâtit une maison. Quelques petites pierres (d'un nombre inégal), que chacun des pèlerins a eu soin de recueillir le soir précédent à Mosdelifa, sont jetées par eux contre la maison, non pas tant pour injurier le bâtiment

reçut de l'iman le titre de Hagge, et s'avança vers la route de la Mecque (p. 96). Le départ précipité de l'Arafat n'est point orthodoxe. Le prophète prescrivit au peuple de marcher tranquillement. MISCHAR, *et Masabih*, vol. 1, p. 627. On accorde toutefois une très-grande latitude par rapport à l'ordre du pèlerinage. p. 638.

que pour manifester leur haine contre
 sesseur. Deux colonnes érigées au diabl
 vées par lui, sont de même attaquées
 ensuite le sacrifice d'un bouc, d'un cha
 d'une vache, en commémoration de l'o
 d'Abraham au commandement divin,
 fut sur le point de sacrifier son fils (1).
 intervalles qui se trouvent entre ce rite
 et les autres cérémonies, les pieux m
 courent à la Mecque, baisent la pierre s
 courent en cercle autour de la caaba. L
 rins demeurent pendant trois jours dans
 de Mina, retournent ensuite à la Mecqu
 hâtent de repartir, chacun pour son pa

Des idées et des objets de commerce
 lent à ceux de la dévotion. « Ce ne sera
 » crime de votre part, dit le *Koran*, si vo
 » chez à vous enrichir, par la grâce de v
 » gneur, en vous livrant au commerce d
 » pèlerinage ». La multitude des chame
 accompagnent ces nombreuses caravan
 chargés de celles des productions des c
 pays, qui sont les plus faciles à transpo

(1) *Hedaya*, XLIV. Le sacrifice doit être fait annuellement
 les musulmans qui en ont le moyen, soit dans leurs propre
 soit dans la vallée. Les Arabes croient que ce fut Ismaël, et
 qui fut offert par Abraham. *Koran*, XXXVII.

dont la vente est la plus certaine. La ville sainte est peuplée, non-seulement de dévots, mais de riches marchands : et à une époque de l'histoire de la Mecque, plus brillante que celle de nos jours (1), la foire annuelle de cette ville était peut-être la plus grande qui eût lieu sur la face de la terre. Il s'y fait cependant encore quelque commerce. Les productions et les manufactures de l'Inde offrent les articles d'échange les plus importants, et le marchand trouve aisément à les distribuer sur tous les points de l'Asie et de l'Afrique. Ces marchandises indiennes sont d'une assez grande variété pour satisfaire au goût des nations dans tous les climats, et dans les différens degrés de civilisation; elles sont aussi recherchées par les grossiers habitans de l'Afrique que par les peuples voluptueux de l'Asie : et c'est pour fournir à leurs demandes répétées, que les caravanes reviennent chargées des mousselines et des percales peintes du Bengale et du Deccan, des schalls de Cachemire, du poivre de Malabar, des diamans

(1) Les derniers renseignemens que nous avons eus sur la Mecque nous la représentent comme une ville penchant vers son déclin. Sa population s'élevait à cent mille âmes; elle n'excède pas aujourd'hui dix-huit mille âmes : le peuple est d'une pauvreté extrême, et ignore jusqu'aux arts mécaniques les plus communs. Une grande partie des faubourgs tombent en ruine, et les deux tiers des maisons restantes sont vides. Sans l'objet du pèlerinage, la métropole de l'islamisme ne serait bientôt plus qu'un hameau.

de Golconde, des perles de Kilkau, nelles de Ceylan, et des épices des Moluc

Les mahométans violent rarement l'ind de quelques viandes dont il est fait men le *Koran*. Leurs repas sont simples et d'un frugalité. Le grand Bajazet et plusieurs sultans scandalisèrent les musulmans en étant coupables d'ivresse; mais de pareils de ce vice sont extrêmement rares. Les et les magistrats sont sobres; mais les d quoique voués à une vie monastique, vi

(1) VOLNEY, t. II, p. 251, etc.; D'OHSSON, t. III, p. 1 *Robertson's Disquisitions on ancient India*, p. 146, in-4°. *Bibl. Orient.* art. *Hagge* et *Haggi*. Le mot *Haggi* est d'honneur que s'attribuent fréquemment les pèlerins. Les bien que les Seïds (descendants de Mahomet) et les ordres inférieurs (prêtres et gens de loi), en imposent la crédulité de leurs frères dans l'islamisme, que les jugement éclairé ne les reçoivent qu'avec beaucoup de c tion. Les Orientaux appuient toujours leurs raisonnem qu'anecdote. En voici une qui est applicable à l'occas

Un homme acheta un jour une belle grappe de raisin, d placée derrière une petite fenêtre : après qu'il en eut p se saisit de l'extrémité de la grappe; mais en la tirant à lage, tous les grains de raisin tombèrent dans l'intérieur resta que la tige. « Oh Seïd ! ô Moallah ! ô Haji ! » s'écria qui était au dedans ouvrit à l'instant la porte et lui d « connaissez-donc mon ami ? — Je ne vous ai jamais vu « cheteur, mais j'étais parfaitement convaincu que qui « raît eu de droits à aucun de ces titres sacrés, n'aurait « jouer un pareil tour. »

vent et assez ouvertement les injonctions du prophète. Quoique l'ivrognerie ne puisse jamais être reprochée aux Turcs comme un vice national, leur préjugé contre l'usage du vin se relâche cependant par degrés. Les janissaires boivent sans réserve lorsqu'ils sont de service, et leurs orgies avec les chrétiens et les juifs sont connues publiquement. La rigueur dont les magistrats sont armés contre les hommes ivres, oblige ceux d'un rang élevé à se renfermer dans le secret de leur harem, et d'empêcher le vice auquel ils se livrent, de devenir d'un exemple contagieux pour le peuple.

C'est une opinion constante parmi les Asiatiques, que le seul plaisir du vin consiste dans ses effets enivrants. C'est pourquoi les Turcs méprisent les petits verres des Européens, et les Persans justifient les excès d'ivresse auxquels ils se livrent quelquefois en disant que « l'on pêche autant » lorsqu'on en boit dans un verre que lorsque » l'on en boit dans une bouteille (1) ». Les liqueurs fortes distillées de Zante et de Corfou, se vendent ouvertement, et l'eau-de-vie est très-commune dans le Levant. Le musulman impose silence à sa conscience avec toute l'adresse d'un

(1) RUSSEL, vol. 1, ch. III; *Malcolm's Persia*, vol. II, p. 585; CHARDIN, t. II, p. 344.

casuiste, en soutenant que le feu toutes choses, a détruit et dissipé les pures du vin, et que nulle part il interdit l'usage de l'eau-de-vie.

Les Grecs qui habitent les îles de la mer Égée, fameuses dans les temps anciens pour leurs raisins, font du vin une très-grande branche de commerce. Les vignes y sont sous la propriété des Turcs, mais ils abandonnent aux Grecs fidèles le soin d'en préparer le produit pour la vente. L'état même est complice de l'infraction de la loi qui rend nulle la vente des denrées interdites, et accepte une taxe annuelle sur le cultivateur de la terre aussi bien que du vin. Un musulman peut charrier du vin, et un infidèle, et son paiement est légitimement exigible. Quelques docteurs consciencieux ont essayé de faire en doute; mais l'argument du grand maître est que le péché consiste uniquement à boire ce qui est l'acte d'un agent libre; que le porteur n'a rien de commun avec l'acte de boire, et que le porteur doit recevoir une récompense de sa peine (1).

Les effets enivrants de l'opium de l'Inde naturellement choquer la morale pure de

(1) *Hedaya*, XLIV.

de la mosquée : les disputes relatives à la légitimité de son usage furent longues et véhémentes ; mais comme la lettre de la loi ne s'y oppose point, le musulman se livre sans contrainte à sa passion pour cet équivalent du vin, et quoique l'expression *mangeur d'opium* indique le mépris qu'inspire une personne dont l'esprit a un tour irrégulier et disposé à l'aliénation, c'est cependant un très-grand objet de luxe, et qui est général parmi la nation turque (1). Les préceptes de Mahomet contre le jeu sont observés en Turquie. Les échecs sont leur amusement favori ; mais ce sont d'autres motifs que ceux du gain, qui doivent avoir occasionné leurs progrès extraordinaires. Des gageures sur des assauts d'habileté quelconque, ou sur des événemens à venir, sont regardées comme illégitimes (2).

Les Indiens et les Maures d'Afrique suivent dans toute sa force le précepte de Mahomet, que lorsqu'il s'agit de convertir les infidèles, la guerre est un commandement de Dieu, et doit être entreprise dans tous les temps. Mais les Turcs n'ont, comme peuple, qu'un zèle très-tiède pour le prosélytisme ; et par un manque de charité poussé

(1) *Russel's Aleppo*, vol. 1, ch. III ; d'ONSSON, t. IV, p. 22—76 ; *Porter's Observations on the Turks*, ch. XIV.

(2) *Dallaway's Constantinople*, p. 81.

jusqu'au raffinement, ils croient qu'on du monde n'est point digne de
 Il arrive cependant quelquefois, qu'un musulman, excité par son zèle, ou par un sentiment particulier pour un juif ou païen, élève ses mains et s'écrie : « Gagne ta grâce, à embrasser ta sainte religion »
 des personnages dévots offrent d'insinuer leur foi un jeune homme qu'ils estiment un talent ou pour ses connaissances, ils lui donnent un air d'urbanité et un langage persuasif
 du missionnaire est toujours limité par le défaut d'une bonne éducation, et une réponse ou le silence, sont reçus comme un succès
 qu'il ne doit point insister sur ce sujet
 un musulman puisse prier pour la conversion des infidèles, il lui est néanmoins défendu de leur donner la bénédiction divine (1). Or, les préceptes de la religion mahométane
 » point pour ceux dont la mort est éternelle
 » ne souille point tes pieds en passant sur les tombeaux
 » beaux des hommes qui sont les ennemis de ton prophète » . Ainsi, comme un homme d'une grande sagacité l'a remarqué, les

(1) D'ONSSON, t. IV, p. 275; THORNTON, p. 282.

tans actuels distribuent la damnation, quoiqu'ils ne livrent point aux flammes les autres sectes (1).

Dans toutes les parties de la Turquie, la religion chrétienne est tolérée, moyennant certaines conditions pécuniaires, et l'insatiable avarice des Turcs est le plus puissant préservatif des chrétiens et des juifs qui vivent parmi eux. Ces infidèles sont pour le gouvernement comme un trésor inépuisable, ainsi que pour les hommes puissans, dont la protection se fait chèrement acheter : c'est, à la vérité, un principe de la loi musulmane, que les infidèles doivent payer des taxes doubles à l'état. Le premier effort de l'éducation, est d'enraciner dans l'esprit des enfans la haine des chrétiens et des juifs, qu'on les habitue à distinguer par le nom de Ghiaour (2). Les chrétiens sont traités par les mahométans avec une cruauté qui se reproduit sous toutes les formes. La pompe des processions, le son des cloches, le chant des psaumes, et toutes les démonstrations publiques de leur culte leur sont interdites. Les chrétiens ne peuvent ériger de nouvelles églises dans les

(1) HUME, *Histoire naturelle de la religion*, section II.

(2) Le mot *Ghiaour* est dérivé de *Guëbre* ou *Ghebr*, mot persan qui signifie un adorateur du feu. Il est devenu, depuis plusieurs siècles, le titre général de ceux qui ne professent point la foi de Mahomet, soit sectateurs de Zoroastre, soit chrétiens ou juifs.

grandes villes de l'islamisme, et de payées au gouvernement, augmentent les dépenses qu'entraînent les réparations. Les petites villes et les villages sont exceptés de cette sévère inter-diction de la règle et de l'exception comme les signes extérieurs de l'islam (que la prière publique, les fêtes et annuités) se manifestent dans les grandes villes (tributaires infidèles) ne point être autorisés à y faire voir les signes de fidélité : mais comme les signes du mahométisme ne se manifestent point dans les villages et hameaux, il n'y a aucune raison de leur en interdire d'y bâtir des églises ou des synagogues. Les temples publics et particuliers des chrétiens sont réduits à une proportion moins grande que les autres (1).

Ils doivent céder le pas, dans les bains, aux dernières classes du peuple. Les chrétiens même ne peuvent être d'une forme égale à ceux des musulmans (2); et ce dans un très-petit nombre de villes qui ne violent la loi, en se montrant à cheval sur la jurisprudence mahométane, un musul-

(1) D'OHSSON, t. IV, p. 235.

(2) RELAND, de Religion. muham., p. 19, lib. II, in-8°

être condamné à mort pour le meurtre d'un tributaire infidèle ; mais il serait difficile pour les amis d'un chrétien assassiné, d'obtenir une justice légale. Les femmes des musulmans ne peuvent avoir de rapports de société avec les femmes des juifs et des chrétiens ; et l'on doit mettre une marque particulière aux demeures des infidèles , afin que les mendiants qui viennent à leur porte ne prient point pour eux (1). Dans les salutations adressées aux individus de ces différentes religions, le mot *salam* est soigneusement évité par les Turcs, à cause de son affinité avec les mots sacrés *eslam* et *moslem* : et le chrétien est heureux, si le salut le plus bienveillant de son maître mahométan n'est point accompagné de l'épithète d'infidèle ou de chien (2).

La tyrannie des Turcs est néanmoins considé-

(1) *Hedaya*, ix, 49.

(2) VOLNEY, t. II, p. 367. Le caractère de la multitude n'est pas de garder un juste milieu. Superstitieux ou réformateur, le peuple multiplie ou anéantit, mais toujours par fanatisme, les cérémonies de son culte. Dans les religions humaines, les prêtres ne manquent pas d'entretenir cet enthousiasme, le plus solide appui de leur autorité. C'est ce que le commerce des Indiens, des Perses, et des mahométans m'a donné occasion de remarquer ; mais j'ai trouvé moins de fureur, moins d'inhumanité parmi les ignorans décidés et de bonne foi, que parmi les demi-savans. Par exemple, rien n'est plus dur, dans les conséquences qu'elle tire de ses doctrines théologiques, que la religion mahométane, qui se donne le fléau de l'idolâtrie. Ses sectateurs ont

dérablement adoucie en faveur d'une secte de chrétiens. Le pays des maronites tend depuis le sommet du mont Liban aux rivages de Tripoli. Dans la descente de cet espace, toutes les variétés de sol et de climat se succèdent, depuis les cèdres majestueux s'élèvent sous le poids de la neige jusqu'au murier et à l'olivier de la vallée. Le monastère ou d'un dévot fut donné à l'usage de nombreux corps de chrétiens, qui, dans le sixième siècle, bouleversèrent le monde par leurs controverses sur l'incarnation du Christ. Les chrétiens de l'Orient adoptèrent des doctrines différentes de celles des maronites, et la famille des califes les persécuta par le glaive et par les taxes. Dans le douzième siècle, les maronites retournèrent à l'erreur des monothéistes, et cessèrent de soutenir que, quoiqu'il y eût deux natures en Jésus-Christ; et obtinrent la protection de Rome. La suprématie du pape est purement nominale; car le clergé

une roideur de caractère qui vient de l'orgueil qu'elle se donne. Leur zèle, resserré dans un petit nombre d'usages, n'est ni si ardent. Les Indiens, au contraire, livrés au culte d'une multitude de dieux, dont ils n'étudient point la nature, sont généralement plus indulgens et plus sociables. *Zend Avesta*, traduit par A. Anquetil-Duperron, vol. II, p. 228, in-4°, 1771.

même l'élection de ses chefs spirituels, et méprise les réglemens de l'église latine pour le célibat des prêtres. Dans l'ancien monastère de Canubin, le patriarche est appelé patriarche d'Antioche, titre que Jean Maron, fondateur de cette secte, s'était attribué. Toutes les cérémonies de la religion sont célébrées sans contrainte parmi eux. Il y a neuf évêques, cent cinquante prêtres, et cent vingt mille membres séculiers. Chaque village a sa chapelle et son prêtre, et chaque chapelle a ses cloches, privilège dont les chrétiens ne jouissent que dans un fort petit nombre de pays turcs (1) : car le son d'une cloche est en abomination à l'oreille pieuse d'un musulman. Ils s'attribuent aussi le droit de porter le turban vert, ce qui, partout ailleurs que dans leur territoire, coûterait la vie à un chrétien (2).

Les exhortations à la charité, qui abondent

(1) Naxos et Pathmos ont le sublime privilège de jouir du son bruyant des cloches.

(2) Il y a un collège à Rome pour l'éducation gratuite des jeunes maronites. Le savant le plus distingué qu'il ait produit a été Jos.-Simon Assemanis, défenseur habile de sa secte. Voyez sa *Bibliotheca orientalis Clementino vaticano*, t. 1, fol. p. 496. Les antiquités des maronites sont exposées au long dans le cinquième volume du *Voyage en Syrie et au mont Liban*, de la Roque et dans le *Voyage de Niebuhr*, t. II, p. 346. Mais les détails les plus intéressans ont été donnés par le meilleur de tous les voyageurs, Volney, t. II, p. 8, 32. Les grands cèdres, si souvent mentionnés dans l'ancien testament comme le plus bel orne-

dans le *Koran*, ont toujours été fidèle servées par les musulmans, et la bienvenue un des grands traits du caractère de la Turquie, la bourse du riche est à la disposition des parens et des étrangers; et la rareté des auberges au milieu d'un peuple indolent, chez lequel la police est aussi mal réglée, est une preuve convaincante de la générosité pécuniaire de la Turquie. Des khans, ou caravanseraïls, pour la commodité des voyageurs, des hôpitaux, et d'autres institutions charitables se trouvent dans toutes les villes de la Turquie; et sur les grandes routes de l'empire, la bienfaisance publique et privée a pourvu à la défense et au soulagement du voyageur indigent. L'hospitalité de l'Orient est proverbiale (1). Elles s'étendent à l'amour du prochain, dans le christianisme à toutes les personnes, sans égard aux di-

ment du mont Liban, et auxquels Théophraste a fait allusion dans son rapport de leur immensité, n'existent plus aujourd'hui qu'un petit nombre. Lorsque Volney voyageait, il n'en restait que quelques-uns des plus grands. t. 1; p. 264.

(1) Mahomet ordonne que l'hospitalité soit exercée envers tous les hommes, même ceux qui l'ont autrefois refusée; mais si un homme ne veut pas donner à chaque auberge pour le manoir d'un châtelain, Mahomet avertit les fidèles de ne pas prendre des maisons pour des auberges. Il dit : « Il n'est pas juste qu'un homme soit assez long-temps pour incommoder son hôte. » *Miscell.* p. 329-331.

religieuses. Ses lois donnent droit non-seulement aux soins de la politesse commune, mais encore à la protection. Si un homme réclame d'un Arabe l'hospitalité, son esprit farouche s'apaise et s'adoucit, et il exposerait sa vie pour la défense de son hôte. *Nous avons mangé du pain et du sel ensemble* : telle est encore l'expression simple de l'affection mutuelle ; et quoique les maisons des nobles ne soient point considérées comme des asiles dans le cas où la loi aurait été évidemment violée, cependant, en cas d'offense légère, un grand ne manque jamais d'exercer son influence en faveur d'un homme dans la détresse, qui s'est réfugié sous le vestibule de sa maison, et qui a réclamé les droits de l'hospitalité.

La bienfaisance des musulmans s'étend jusqu'à la création animale, et c'est un des articles établis de la foi musulmane (1), que les animaux irrationnels seront jugés au dernier jour et seront mutuellement vengés des injures qu'ils se sont faites l'un à l'autre dans cette vie. Un sentiment de pitié a consacré, parmi les Turcs, une aversion prononcée pour la chasse, et les oiseaux sont rarement privés de leur liberté. Selon la tradition populaire, Mahomet affectionnait principalement le chat, parmi les ani-

(1) *Koran*, ch. vi, and *SALT*, *Note and Prélim. disc. sec. 17*.

maux domestiques (1). La gravité de sa
 et son indifférence indépendante s'accroît
 avec la solennité sombre et l'orgueil du
 des Turcs : et quoiqu'ils soient d'une pro-
 recherchée pour permettre qu'il touche
 sonne, ils le reçoivent familièrement
 maisons. Le chien n'est pas traité avec
 tion aussi bienveillante. Les préjugés
 ques contre lui se manifestent souve-
 livres juifs : son attouchement est regardé
 contagieux, et son nom même est l'ex-
 plus énergique du mépris parmi les Turcs.
 quoiqu'il ne lui soit point permis de
 les limites de leurs maisons ou des cour-
 quées, on en voit par milliers, qui trou-
 tranquillité et souillent la propreté de
 sont nourris par la libéralité des ha-
 Tournefort assure même que les testa-
 tiennent souvent des legs pour leur en-
 sont traités avec plus de faveur dans la
 que dans les villes; ils y sont souvent
 gnons des bergers et des tribus errantes
 surveillent leurs troupeaux, gardent le

(1) LABAT, *Mémoires du chevalier d'Arvieux*, t. III, p. 111, p. 112. Les chiens ne sont point des animaux impurs, et ils peuvent boire les mêmes choses que les fidèles. Mais si un chien boit d'un croyant, elle doit être lavée sept fois. MISCHAT, t. I, p. 111.

(2) D'ONSSON, t. II, p. 53, et t. IV, p. 308; TOURNEFORT, t. II, p. 111.

et les accompagnent lorsqu'ils prennent le plaisir de la chasse.

« Dans tout l'Orient, comme M. Burke l'a remarqué avec justesse, dans une de ses Lettres sur une *paix régicide*, la polygamie et le divorce sont en discrédit, et les mœurs corrigent les lois. » Les musulmans riches sont aussi corrompus que les riches chrétiens ; mais le Turc ; dans les sentiers ordinaires de la vie, s'attache en général à la société d'une femme. Son avarice est le plus sûr préservatif de leur union, car si le divorce a lieu, à son instigation, sa femme réclame la dot qu'elle lui a apportée en mariage (1). Les deux grandes causes de divorce dans d'autres pays, c'est-à-dire l'incompatibilité d'humeur et l'adultère, ne sont point très-connues en Turquie. Le peu de rapports généraux entre les deux personnes mariées, l'exclusion des femmes, de la société, et l'universalité du mariage, sont des coutumes qui favorisent peu l'existence de l'un ou l'autre de ces maux. Le divorce est encore réprimé par la délicatesse orientale. Car rien ne peut plus blesser ce

du Levant, t. II, p. 355, Lyon, 1707 ; LABAT, t. III, p. 223 ; LA ROQUE, *Voyage en Palestine*, p. 181-184, *Russel's Aleppo*, vol. I, ch. 5.

(1) NIMBUHR, *Description de l'Arabie*, p. 62-66 ; RUSSEL, vol. I, ch. 6 ; LABAT, t. III, p. 311 ; THORNTON, p. 342 ; DALLAWAY, p. 32.

sentiment dans un mari , què de p
d'autres hommes des rapports avec u
qui lui a appartenu.

Il est aisé de se former une idée de
chie-turque. Comme le *Koran* était su
le trésor des lois divines et humaines,
les califes étaient les dépositaires de
ils devinrent à la fois pontifes , légi
juges ; et les dignités sacerdotales ;
judiciaires furent réunies en leurs]
Nous avons dit , dans un précédent cha
Sélim I^{er} avait acquis le titre de calife.
sultan est aussi appelé *Sultandin*, ou]
de la foi, le *Padishah-Islam*, ou em
l'islamisme , et le *Zil-Ullah*, ou ombre
Les administrateurs des pouvoirs diver
trés dans la personne du sultan former
des hommes éclairés, que l'on nomme
Trois sortes de personnages constituent ce
blée. Les premiers sont les ministres de l
et sont appelés les imans ; les seconds s
terprètes de la loi, et ont le titre de mul
troisièmes, qui sont les administrateurs
tice, sont nommés cadis (1). Les princip

(1) Il n'appartient point à un écrivain dont la tâche e
tableau de la religion mahométane , et une histoire de
tion et de son établissement , de s'arrêter sur l'importa

font partie de l'oulema. Le clergé inférieur n'y figure point. Les ministres immédiats de la religion sont partagés en cinq classes : 1°. les sheiks, ou prédicateurs ordinaires de la mosquée ; 2° les khatibs, lecteurs ou diacres, qui, à l'imitation des prophètes ou des califes, et au nom et sous l'autorité sacerdotale du sultan, remplissent les fonctions de l'iman ou du haut sacerdoce, et lisent les prières le vendredi ; 3° les imans, titre général des prêtres qui font le service de la mosquée dans les jours ordinaires, et qui consacrent les cérémonies de la circoncision, des mariages et des funérailles ; 4° les maazéens ou crieurs ; 5° les cayims, qui sont, en général, attachés au service matériel de la mosquée.

Le nombre des prêtres varie selon les différentes mosquées auxquelles ils sont attachés. Les temples impériaux ont un sheik, un khatib, deux,

de ce corps, comme formant une barrière entre le souverain et le peuple. Mais nous pouvons observer en général, que si le Koran est la règle de la conduite du sultan, les membres de l'oulema, sont les interprètes de ce livre, et que par cette raison, aucune mesure d'état ne peut être exécutée sans le Fetra, ou décret de cette assemblée. Le sultan peut, à la vérité, déposer leur président, le grand mufti ; mais ce pouvoir est presque nul, car l'oulema étant un corps considérable ; il s'y forme différens partis, et la personne de ses membres étant sacrée, ils peuvent s'opposer, et en effet s'opposent fréquemment, avec impunité, aux vœux du souverain. Sir JAMES, PORTER, *Observations sur les Turcs*, 2^e édition, 1771, préface.

trois ou quatre imans, douze maazécayims. Excepté dans les quatorze mosquées de Constantinople, les klisent de la prééminence sur tout le rest. Les ministres sont désignés fondateurs, soumis à la confirmation des muftis tropole, et à celle des représentans d tan dans les provinces. Les oulemas différens privilèges : depuis plus de t ils ont été exempts de taxes et de arbitraire (1). Les ministres de la reh toute l'étendue de l'empire turc, sont nés au magistrat civil, qui exerce sur voir d'un évêque diocésain. Il a le po mettre et de changer ceux dont l est blâmable, ou qui n'ont pas la c remplir les devoirs de leur emploi. trats eux-mêmes peuvent exercer tout tions sacerdotales ; et c'est en vertu de rogative, jointe à l'influence qu'ils ti leur pouvoir judiciaire et de leurs riche ont une prééminence si marquée et u si prépondérante que celle dont ils actuellement sur les ministres du cul. Les prêtres ne se distinguent point c

(1) THORNTON, p. 260 ; D'ONSSON, t. IV, p. 483, 586,

citoyens dans les habitudes de leur vie : ils se mêlent dans la même société, s'engagent dans des occupations semblables, et leur conduite n'est pas caractérisée par une austérité plus grande que celle des autres musulmans. Leur influence sur les membres séculiers de la communauté dépend entièrement de leur réputation de savoir ou de talents, ou de leur gravité et de leur conduite morale. Il sont rarement, par profession, les instituteurs de la jeunesse, beaucoup moins encore des hommes, et ne sont considérés en aucune manière comme les directeurs des consciences. Ils se bornent à chanter à haute voix le service public, et exercent des emplois qu'un chef de famille pourrait également remplir. Les Turcs ne connaissent aucune de ces cérémonies expiatoires qui donnent tant d'influence au clergé catholique. Toutes les pratiques de leur religion peuvent être, et sont souvent accomplies sans l'intervention des prêtres (1).

Dans un aperçu général de l'islamisme, l'état de ses fanatiques mérite d'arrêter l'attention : ce titre déshonorant était, dans les premiers temps de l'islamisme, applicable à tous les prosélytes de Mahomet ; tandis que de nos jours, le fanatisme

(1) *Thornton's Turkey*, p. 261.

eux est si étroitement mêlé aux préjugés de la nation, que l'on a vu dans cette circonstance que le despotisme même a ses limites (1). Si ce sujet était examiné de trop près, on trouverait que l'enthousiasme dans toutes les religions, -et dans tous les systèmes de philosophie, est à peu près le même (2). Des prétentions à des rapports familiers avec la Divinité, constituent son essence même. Les philosophes de la Grèce, les disci-

(1) D'ONSON, t. IV, p. 616-686, *Voyage de P. della Valté*, Let-
ter 6.

(2) Si toutefois le mot enthousiasme comprend l'idée d'une imagination qui n'est point maîtrisée par la raison, nous ne devons en faire l'application qu'avec réserve aux personnes qui passent leur vie dans la méditation. Lorsqu'on nous dit qu'il y a eu des hommes qui ont été successivement, dans des siècles passés, dans l'habitude journalière d'une contemplation abstraite, commencée dès leur plus tendre jeunesse, et continuée par plusieurs d'entr'eux jusque dans la maturité de l'âge, chacun ajoutant quelque portion de connaissances à la masse accumulée par ses prédécesseurs, ce n'est pas trop présumer que de conclure que, comme l'esprit, ainsi que le corps, acquiert toujours des forces par l'exercice, de la même manière, dans un exercice de cette espèce, on peut acquérir une faculté d'abstraction à laquelle ils aspiraient, et que leurs études collectives peuvent les avoir conduits à la découverte d'un nouveau essor, et de nouvelles combinaisons de sentimens, totalement différens des doctrines que les autres nations éclairées ont adoptées; doctrines qui, bien que spéculatives et subtiles, comme elles possèdent l'avantage d'être dérivées d'une source si pure de tout mélange accidentel, peuvent être aussi bien fondées en vérité, que les plus simples d'entre les nôtres. *M. Hasting's Letters to M. Smith*, mise à la tête de la traduction des *Bhagirat Geeta* du docteur WILKINSON, p. 9, in-4°, London, 1785.

ples de la théologie mystique, les fanatiques, réclament tous une spiritualité au-dessus des sentimens naturels et visibles. Il serait impossible de tracer le tableau parfait du fanatisme mahométan, comme les disciples du prophète ont souvent adopté les doctrines des sofis ; il est facile d'acquiescer des notions générales sur ce sujet en examinant les principes de

La nécessité d'une adoration constante de Tout-Puissant, et l'ardent désir d'une union avec lui, sont constamment inséparables des sofis. Le grand Créateur est, à leur croyance, répandu dans toute sa création ; il existe partout, et en toutes choses. Ils croient que les émanations de son esprit, ou de sa substance, aux rayons du soleil, qui, dis-ent-ils, sont continuellement lancés, et réabsorbés dans cette réabsorption dans l'essence divine, dont leur partie immortelle appartient, qu'ils ne cessent. Ils croient que l'âme de l'homme, que le principe de vie qui existe dans la nature, ne viennent point de Dieu, mais qu'ils sont identiques ; de-là, une égalité de nature entre la créature et le Créateur. Une longue discipline et de contemplation est nécessaire, que le disciple du sofisme puisse atteindre à la béatitude céleste. Une stricte obser-

devoirs de la religion établie, et la pratique de toutes les vertus sociales, sont exigées du candidat pour son initiation. Quand les habitudes de dévotion mentale ont été contractées, il peut changer ce qu'elles ont de purement pratique en un culte spirituel, et abandonner l'observance de toutes les formes et cérémonies religieuses. Il est ensuite supposé devenir inspiré, et parvenu à l'état des anges. Il arrive enfin à la vérité ; son voile corporel est déchiré, et son ame devenue libre, se confond encore une fois avec l'essence glorieuse dont elle avait été partiellement séparée. Une soumission aveugle à leurs instituteurs inspirés (observons ici l'union de l'enthousiasme et de l'imposture sacerdotale) leur est particulièrement inculquée, ainsi que la possibilité, moyennant une piété fervente et une dévotion enthousiaste, d'obtenir pour l'ame, même pendant que le corps habite la terre, un état de béatitude céleste. La vie des sofis de Perse, quoique sévère en général, n'est point rendue misérable par la pratique de ces austérités effrayantes, qui sont si communes parmi les fanatiques visionnaires de l'Indostan. Les plus célèbres parmi ceux qui enseignaient les doctrines du sofisme en Perse, ont été remarqués par leur profond savoir, aussi bien que par leur piété : et parmi les hommes de génie qui ont illustré cette secte, les poètes se sont particulièrement

reurent distingués. Les Persans sont enthousiasme aux charmes de la poésie vulgaires. artisans des principales monarchies sont en état de lire ou les meilleurs poèmes des écrivains admirés. Et le soldat, inculte et ignorant lui-même se tente pour écouter avec le ménestrel qui chante une chanson d'amour divin, ou récite l'histoire délivrée par ses ancêtres. L'essence du fétichisme est poétique. Le délire extatique s'étendant sur un sujet inépuisable comme une inspiration du Ciel, ils croient que l'âme dégagée de ses liens au Créateur. Le musnavi de Jella-u-I seigne dans le rythme le plus doux, la nature est remplie d'un amour divin la plus humble plante même est exciter le sublime objet de ses désirs; du célèbre Jami, qui respirent à chaque ravissement et l'extase; les leçons Sadi, et les poésies lyriques et mystiques peuvent, avec beaucoup d'autres poésies appelés les écritures des sofis de Perses ces autorités qu'ils en appellent sans plus graves écrivains, parmi ceux qui leurs doctrines, tirent leurs preuves

ces poètes, qu'ils croient avoir été inspirés par la sainteté de leur sujet (1).

Les sofis inculquent la clémence, la sobriété et la bienveillance universelle. Ce sont des doctrinaires imparfaits de la prédestination. Ils croient que le principe d'émanation provenant de Dieu ne peut rien faire sans sa volonté, ni se défendre de rien de ce qu'il suggère. Quelques-uns d'entr'eux nient l'existence du mal, parce qu'ils disent que toute chose venant de Dieu, doit par conséquent être bonne. La doctrine des punitions et des récompenses est pareillement rejetée par ceux qui portent dans sa plus grande étendue l'idée de la réabsorption de l'âme dans la divine essence.

Dans toutes les contrées de l'Orient où le sofisme a été prêché, les docteurs mahométans ont déploré son influence sur l'esprit humain. Ceux qui sont au premier rang dans cette foi

(1) Sir W. Jones, *Essais sur la poésie mystique*, dans le recueil de ses ouvrages, vol. 1, p. 445, édition. in-4°. Comme les sofis étudient la religion dans la poésie, il arrive souvent que la passion de l'amour qu'elle inspire, n'est pas d'une nature purement divine. Une secte de ces religionnaires professe la plus fervente adoration de Dieu ; mais, comme le remarque un écrivain persan : « ils adressent toujours à la plus belle partie de la création du Tout-puissant, une phrase favorite dont le sens est que l'amour terrestre est le pont sur lequel doit vent passer ceux qui cherchent la béatitude de l'amour divin. »

mystique, se conforment à la religion établie; et la manière graduelle par laquelle les hommes sont conduits à l'infidélité, est justement déclarée par les théologiens musulmans être l'un des plus grands dangers attachés à cette doctrine illusoire. Les souverains ont souvent été appelés à défendre la véritable foi des attaques de ces précepteurs du vulgaire, qui, par la sainteté de leur vie, et la nature persuasive de leur doctrine, avaient acquis une popularité alarmante. Les opinions libres des sofis à l'égard des dogmes de l'islamisme, et les titres qu'ils prétendent avoir à une communication distincte avec la Divinité, semblent faits pour renverser la même croyance pour laquelle ils montrent un respect extérieur. La plus importante objection contre le sofisme est, qu'en soi-même il n'est point une religion : partout où il domine, il ébranle la croyance existante, mais n'en substitue aucune autre d'une nature définissable et intelligible. Quoique les sofis prétendent laisser la masse du peuple dans l'état où ils l'ont trouvée, il n'en arrive jamais ainsi : les esprits s'habituent à considérer l'observance de toutes les formes de la religion qu'ils suivent comme un pur devoir extérieur, dont ils seront affranchis par un accroissement de connaissances ou de dévotion.

Le prêtre sofi ne nie point la mission divine de

Mahomet ; mais il réduit à un sens purement spirituel les dogmes du *Koran* : et tandis qu'il instruit ses disciples à considérer le prophète arabe et ses successeurs comme des personnes qui ont été des instrumens employés par les mains de la Providence, pour maintenir l'ordre moral du monde, il se vante d'avoir des rapports directs et familiers avec le Tout-Puissant, et réclame, sur ce fondement, une obéissance illimitée sur tout ce qui regarde leurs intérêts spirituels (1).

Telles sont donc les doctrines trompeuses et idéales du soféisme. Ce sujet intéresse l'historien, parce que la vénération que ceux qui le professaient avaient excitée, mit en état les descendans de Moosah, le septième iman, de monter sur le trône splendide de la Perse, et d'en jouir pendant plus de deux siècles (2).

Il intéresse aussi le théologien mahométan : car le soféisme fut embrassé par les Carmathiens et les Assassins des premiers siècles, et il est reçu par les fakirs et les derviches du temps actuel. Il est intéressant enfin pour le philosophe, à cause de sa conformité frappante avec quelques principes essentiels qui appartiennent à la fois aux

(1) *Malcolm's Persia*, vol. II, p. 382-424.

(2) Ismaël I^{er} monta sur le trône de Perse l'an de J.-C. 1500., et sa famille fut dépossédée par Nadir-Shah, en 1736.

brames de l'Indostan et aux sages de
L'immortalité de l'ame, l'émancipation
ligence divine, son abaissement, sa c
rante, et sa réunion finale à sa sœur
sujets des recherches métaphysiques
sophes de l'Inde (1).

On a fait remonter l'origine de la
tique à l'Égypte, où un climat chau
produisit des moines et des ermites,
par leur nombre à des fourmilières s
mon humide du Nil. L'aliénation m
pelée austérité, s'est toujours manifest
lemment dans l'Inde qu'en Égypte.
les habitudes des Hindous et dans le c
leur religion, quelque chose qui entre
culièrement cet esprit de sainte abst
lequel le soféisme est fondé. Le cult
de la divinité a donc fleuri par cette
l'Inde, et quelques écrivains éminens
conjecture qui nous fait supposer qu
la source d'où les autres nations ont ti
pèce particulière de fanatisme. La con
se trouve entre le soféisme et le pla
rendu les visions nobles et élevées
agréables aux Persans. Avant l'époque

(1) *Jones's Dissertation on the Hindus.*

thousiaste philosophe, Pythagore (1) avait enseigné que les âmes des hommes étaient des émanations de l'essence divine.

Platon soutint la même doctrine, et prétendit aussi que l'âme, durant son séjour dans le corps, était, pour ainsi dire, dans un état d'emprisonnement. De ces principes de pure théorie, il tira la conclusion pratique, que nous devons nous efforcer, par la contemplation, de dégager l'âme de sa captivité corporelle, et de la réunir à sa nature divine (2) : doctrine qui favorise les rêves de l'imagination, et détruit la force morale.

Un des grands principes du sofisme, c'est-à-dire l'identité de Dieu et de la matière, touche de plus près les doctrines des platoniciens modernes que celle de Platon. Ce philosophe lui-

(1) La vie et les opinions de Pythagore, si elles étaient traduites en persan, seraient mes aujourd'hui comme celles d'un saint sof. La fable de son initiation dans les mystères de la nature divine, sa profonde contemplation, son abstraction d'esprit, ses miracles, son amour passionné pour la musique, sa manière d'instruire ses disciples, la persécution qu'il souffrit et le genre de sa mort, nous offrent un parallèle presque exact de ce que l'on raconte de plusieurs des plus célèbres parmi ceux qui ont enseigné le sofisme, et peuvent conduire à la supposition qu'il doit y avoir quelque similitude dans l'état des connaissances humaines et de la société, là où les mêmes causes produisent les mêmes effets. *Malcolm's Persia*. vol. II, ch. XXII.

(2) CICERO, *De Nat. Deor.* l. II; *De Senectute*, cap. XXI; et BRUCKER, *Historia philosophiæ*, part. II, lib. II, cap. VI, sec. I.

même développe deux principes en nature. Il appelle l'un, Dieu, et l'autre, matière. Il soutient la coéternité et la coexistence de tous les deux ; mais il a soin de les séparer. Cicéron même, son traducteur, ne put comprendre parfaitement ses notions de l'Être Suprême ; mais ce que l'on peut en interpréter suffit pour nous convaincre que les idées de Platon relativement à la Divinité, n'étaient pas de la nature la plus sublime. Le pouvoir de Dieu y est limité ; et les affaires du monde sont surveillées et dirigées par une classe inférieure d'esprits, appelés démons. L'omnipotence et l'omniscience, dans leur sens le plus noble, ne sont point les attributs du Dieu de Platon. Il est évident, toutefois, d'après différens passages du *Timée*, que Platon considérait Dieu comme ayant formé et façonné le monde dans son état présent. La matière de laquelle toutes choses sont faites, est parfaitement *chaotique*, capable cependant de recevoir toute impression de changement (1).

Les platoniciens modernes, tels qu'Ammonius, Plotinus et d'autres, ont adopté le principe de croyance de Pythagore et des prêtres égyptiens,

(1) *Timæus, sive de Universitate*, gr. et lat., interc. M. T. Cicerone et Chalcidio, par. 1578, in-4°, p. 16, 33, 118 ; CICERO, *Acad. quæst.*, 17, 37 ; *Tusc. quæst.*, 1, 17, Ep. ad Atticum, III, 13.

que Dieu et l'univers ne sont qu'un, et qu'ils ne peuvent être séparés que par l'imagination. L'opinion, que la matière n'est qu'une pure illusion mentale, semble être soutenue par les sofis d'aujourd'hui, comme elle le fut autrefois par les platoniciens (1).

(1) CICERO. *De Nat. Deorum*, l. II ; PLOTINI *Opera Basil.* fol. 158o, p. 148, 152 ; MOSHEMIUS, *De rebus christianorum antè Constantinum*, p. 283-289, in-4°, 1753.

FIN DE L'HISTOIRE DU MAHOMÉTISME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

ABASSIDES, premiers mouvemens en leur faveur, p. 112.
— Commencemens de cette dynastie, 114. — Chute des Abassides, 176.

ABDÉRAMÉ passe les Pyrénées et soumet le midi de la France, 133. — Il est vaincu et tué, 135.

ABU-BEKER est un des premiers prosélytes de Mahomet, 14. — Son élection et son règne, 50. — Lettre singulière qu'il écrit aux Arabes, 54, en note. — Son invasion en Syrie, 54. — Sa mort, 65.

ABU-OBÉIDAH, général de l'armée de Syrie, 57. — Modère la férocité de Caled à la prise de Damas, 64. — Est nommé général à la place de Caled, 65. — Sa lettre aux habitans de Jérusalem, 69. — Il prend Antioche, 78.

ADULTÈRE (lois contre l'), 385.

AFGHANS OU PATANS (dynastie des), 212.

AFRIQUE (invasion de l'), 93. — Soumission de cette contrée, 118. — Dynasties mahométanes d'Afrique, 158.

AKBER, son règne, 218.

ALEP (prise d'), 76.

ALEXANDRIE (prise d'), 83. — Destruction de la bibliothèque d'Alexandrie, 415, en note.

ALGER (royaume d'), 161. — Expédition malheureuse de Charles-Quint contre Alger, 163.

ALI, cousin de Mahomet, est un de ses premiers disciples, 14. — Il refuse de succéder à Omar, 91. — Monte sur le trône à la mort d'Othman, 98. — Son caractère, 99. — Mécontentement contre ce prince, 100. — Il soumet Ayesha, 102. — Son courage, 103. — Il est assassiné, 105. — Sa postérité, 110.

ALP-ARSLAN, succède à Trogol, 264. — Déclare la guerre aux Grecs, *ibid.* — Bat l'empereur Diogène et le fait prisonnier, 265. — Le traite avec générosité, 267. — S'apprête à soumettre le Turkestan, 269. — Sa mort, 270. — Son caractère, 271.

AME (état de l') après la mort, 322.

ANROU, nommé par Abu-Beker pour commander l'armée de Syrie, 57. — Sa belle réponse à Omar, 81. — Il entre en Égypte, 82. — S'empare d'Alexandrie, 83. — Ses soldats ouvrent un canal du Nil à la mer Rouge, 85. — Il est continué dans le gouvernement de l'Égypte par Othman, 92. — Il partage la révolte de Moawiyah, 104.

AMURAT succède à Orcan et soumet la Romanie, 288. — Il soumet plusieurs peuples dont il fait des appuis de son trône, 289. — Il triomphe des tribus esclavées, 291. — Sa mort, 292.

ANATOMIE chez les Sarrasins, 429.

ANGES, 318.

ANGORA (bataille d'), 246.

ANTIOCHE (chute d'), 78.

ARABES , 4. — Leur religion , 5. — Leur politique et leur gouvernement , 6.

ARABIE. Description de cette contrée , 1. — Ses habitants , 4.

ARISTOTE. Sa philosophie répandue parmi les Arabes , 421.

ARTS d'agrément chez les Turcs , 447.

ASSASSINS (les) , 185 , en note.

ASTROLOGIE pratiquée en Turquie , 445.

ASTRONOMIE chez les Sarrasins , 427. — Chez les Turcs , 444.

AUMÔNES exigées par la loi , 342. — Volontaires , 343. — Pratiquées chez les Turcs , 509.

AURENG-ZIB. Son règne et sa mort , 219.

AYESHA , la plus aimée des femmes de Mahomet , 37. — Se révolte contre Ali , 101. — Est vaincue près de Bassora , 102.

AZNODIN (bataille d'), 61.

BAEBEC (prise de) , 66.

BAGDAD (califes de) , 176. — Bagdad prise par les Mogols , 233.

BAJAZET répond aux provocations de Tamerlan , 245. — Est vaincu et fait prisonnier , 247. — Traitement qu'il éprouve , sa mort , *ibid.* — Il succède à son père Amurat , 292. — Ses conquêtes , *ibid.* — Il bat les chrétiens , 293. — Ses menaces contre Rome et Constantinople , 294. — Il est arrêté par Tamerlan , 295. — Ses successeurs , *ibid.*

BARBARES. Signification de ce mot, 93, en note.

BASSORA (bataille de), 102.

BEDER (bataille de), 26.

BÉNARÈS (prise de) par Mahomet Gauri (An de J.-C. 1194.), 211.

BITHYNIE soumise par Ottoman, 286.

BOSRA (prise de), 58.

BOTANIQUE, chez les Sarrasins, 432.

BULGARES, soumis par Amurat, 289.

CAABA (la), la partie la plus vénérée du temple de la Mecque, 345.

CADESIA (bataille de), 87.

CADI (le), ses fonctions, 513.

CALED, son intrépidité à la bataille de Mutah le fait surnommer l'*Épée de Dieu*, 31. — Il est envoyé en Syrie par Abu-Beker, 58. — Prend Bosra, 59. — Met le siège devant Damas, 60. — Gagne la bataille d'Aznodin, 61. — prend Damas, 63. — Perd le commandement de l'armée, 65. — Gagne la bataille d'Yermouk, 67. — Sa mort, 80.

CALIFAT (triple division du), 115. — Fin du califat, 177. — Causes de la chute des califes, 178. — Démembrement du califat, *ibid.*

CALIFES ESPAGNOLS, 146. — Leur luxe, 180.

CARMATHIENS, 185.

CHARLES - QUINT, son expédition victorieuse sur Tunis, 162. — Tentative malheureuse sur Alger, 163.

CHARLES-MARTEL arrête les Sarrasins, et sauve la chrétienté, 135.

CHIFFRES ARABES, 426, en note.

- CHIMIE** chez les Sarrasins , 430.
- CHINE** (soumission de la) , 131. — La Chine envahie par Gengis-Kan , 227. — La Chine province de l'empire Mogol , 232.
- CHIRURGIE** des Sarrasins , 430.
- CHRIST** , sa mission reconnue par Mahomet , 321.
- CIRCONCISION** , d'un usage général en Orient , 349.
- CONCUBINES** , 364.
- CONSTANTINOPLE** (sièges de) par les Sarrasins , 131. —
Prise de cette ville par les Ottomans , 296.
- CORSE** (la) est conquise par les Sarrasins et embrasse la religion de Mahomet , 139.
- CYPRE** (l'île de) , soumise par les Sarrasins , 138.
- CLERGÉ TURC** , 513.
- CRÈTE** (l'île de) au pouvoir des Musulmans , 139.
- CROISADES** , 168 et 169.
- CUFIQUES** (manuscrits) , 308 , en note.
- CURDS** (les) en Égypte , 168.
- CYCLADES** (les) soumises aux Musulmans , 138.
- DAMAS** (siège de) , 60. — Prise de cette ville , 63. —
- DELHI** (pillage de) , 215. — Massacre de ses habitants , 222.
- DERVICHES** , 517.
- DETTES** (lois de Mahomet relativement aux) , 378.
- DIABLE** , 319.
- DIEU** (unité de) , 316. — Ses attributs , 317. — Ses décrets éternels , 319.
- DIOGÈNE** , empereur grec , est vaincu et fait prisonnier , 265. — Est traité avec magnanimité , 267. —
Sa mort , 269.
- DIVORCE** , 371. — Chez les Turcs , 512.

DOUAIRE d'une femme, 373.

DRUSES (les), 423, en note.

ECHecs (jeux des), le seul permis par Mahomet, 357.

— Quelques détails sur son origine, *ibid.*, en note.

ÉCRITURES (divines), presque toutes perdues, 520.

ÉGYPTE (conquête de l') par Amrou, 82. — Fati-
mites en Egypte, 166. — Égypte soumise aux Mame-
louks, 172. — Devenue province de l'empire otto-
man, 281.

EMS (prise d'), 66.

ENFER, 323.

ESPAGNE (conquête de l'), 120. — Renaissance des
royaumes chrétiens dans ce pays, 149. — L'Espagne
affranchie du joug des Maures, 151. — État de ce
royaume sous les Maures, 155.

FAKIRS (les), 517.

FATIME, fille de Mahomet, la seule qui lui survécut, 46.

— Épouse d'Ali, 50.

FATIMITES D'ÉGYPTE, 166.

FEMMES, leur sort après la résurrection, 331. — Leur
douaire, 373.

FRANCE (invasion de la), 133.

GAURIDES, ou sultans de Gaur, 211.

GAZNAVIDES, sultans gaznavides, 204. — Chute de cette
puissance, 211. — Gaznavides battus par les princes
Seljuks, 259.

GÉLALEDDIN, son courage respecté par Gengis-Kan, 229.

— Son sort, 283.

GÉLALÉEN (style), 275.

GENGIS-KAN, sa naissance, ses premières années, 225.

— Ses succès, 226. — Il est appelé le *Grand Kan*, *ib.*
— Son invasion en Chine, 227. — Dans le Korasan, et la Perse, 228. — Sa mort, 230. — Ses successeurs, *ibid.* — Conquêtes de la dynastie qui porta son nom et dont il était le fondateur, 233. — Chute de ces princes, 238. — Gengis-Kan comparé à Tamerlan, 250.

GÉNIES, 318.

GOTHS, chute de leur puissance en Espagne, 125.

GOUVERNEURS (révolte des), 179.

GRECS, leur guerre avec Alp-Arslan, 264.

HAROUN AL RASCHID force Nicéphore à lui payer un tribut, 136.

HASSAN, fils d'Ali, proclamé calife à Cafa après la mort de son père, 105. — Sa mort, 106.

HÉGIRE (date de l'), 22, en note.

HONGRIE (la) soumise par les Mogols, 235.

HOSPITALITÉ DES TURCS, 510.

HOSSEIN, second fils d'Ali, élu calife après la mort de Moawiyah, 106. — Sa défaite et sa mort tragique, *ib.*

IMPRIMERIE à Constantinople, 448.

INDE (l') occupée par les dynasties mahométanes, 204.

— Envahie par Mahmoud, 207. — Envahie par Tamerlan, 213. — par Nadir Shah, 221.

INFANTICIDE, trop ordinaire dans l'antiquité, 383. —

Défendu par Mahomet, 384.

INJURES (pardon des), 359. — Représailles pour les injures personnelles, 389.

ISLAMISME, explication de ce mot, 30, en note.

JALULA (bataille de), 88.

JANISSAIRES, leur formation, 290.

JÉRUSALEM (siège de), 68. — Prise de cette place, 72.

JEU, 355. — Défendu par Mahomet, 356. — Défendu aux Turcs, 502.

JEUNE (nécessité du), 338. — Recommandé principalement dans le mois de ramadan, 339. — Jeûne des Turcs, 490.

JUGEMENT DERNIER, 328. — Des infidèles, *ibid.* — Des Musulmans, *ibid.*

JUIFS vaincus et massacrés par Mahomet, 27.

JULIEN (le comte) livre l'Espagne aux Sarrasins, 121.

KORAÏSCHITES (les) persécutent Mahomet, 19. — Sont vaincus, 26.

KORAN (origine du), 302. — Son mérite littéraire, 304.

— Sa division en chapitres et en versets, 306. —

Respecté des Mahométans, 307. — Manuscrits du

Koran, 308. — Son histoire littéraire, 310. — Tra-

ductions du *Koran*, 311. — Il est le code universel

des musulmans, 313. — Principes théologiques du

Koran, 316. — Principes de morale contenus dans

le *Koran*, 332. — Le *Koran* plein d'exhortations gé-

nérales à la vertu, 358.

KORASAN (le) soumis par Gengis-Kan, 228.

LANGUE (influence de la conquête sur la), 435. —

Langues arabe et persane, 442.

LÉON IV, pape; son courage sauve Rome des attaques des Sarrasins, 143.

LITTÉRATURE ORIENTALE, remarques générales, 409.

— Institutions littéraires des Sarrasins, 412. — Des

Turcs, 443.

MADIAN (sac de), 87.

MAHMOUD, sultan de Gazna, établit dans l'Inde les dynasties mahométanes, 204. — Son règne, 206. — Ses douze expéditions dans l'Inde, 207. — Son caractère et sa mort, 209. — Ses successeurs, 210. — Il excite le ressentiment des princes Seljuks, 258.

MAHOMET, sa famille, 8. — Sa naissance, 10. — Sa jeunesse, *ibid.* — Histoires différentes de Mahomet, *ibid.*, en note. — Son mariage, 12. — Il fonde une nouvelle religion, 13. — Ses premiers prosélytes, *ibid.* — Il prêche à la Mecque, 14. — Est persécuté par les Koräischites, 19. — S'enfuit de la Mecque, 21. — Son entrée à Médine, 22. — Il propage sa religion par l'épée et reprend l'avantage sur les Koräischites, 24. — Fait la guerre aux Arabes et aux Juifs, 26. — Gagne la bataille de Beder, *ibid.* — Il rentre à la Mecque, 28. — Ses guerres avec les Romains, 29. — Son invasion inutile en Syrie, 32. — Sa mort, 35. — Erreurs vulgaires sur son compte, 39, en note. — Son caractère, 39. — Son fanatisme, 40. — Son ambition, 41. — Qualités de sa personne et de son esprit, 42. — Sa vie privée, 43. — Ses femmes et ses enfans, 46. — Le dernier des prophètes, 322.

MAHOMET II établit le siège de son empire à Constantinople, 296.

MAHOMÉTANS, leur respect pour le *Koran*, 307. — Leurs traditions, 314, en note. — Leurs livres, *ibid.* — Leurs pèlerinages, 346. — Sectes mahométanes, 402.

MAHOMÉTISME, son établissement, 13. — Ses progrès, 16.

- Propagé par l'épée, 24. — Explication de ce mot, 31, en note. — Dissertation sur la propagation et les succès du mahométisme, 186. — Permanence du mahométisme, 196. — Ses principes, 301. — Mahométisme apprécié, 450. — État actuel du mahométisme en Tartarie, 451. — Dans la Chine, 452. — Dans l'Inde, 454. — Dans les Iles orientales, 456. — En Perse, 465. — En Afrique, 472. — En Arabie, 473. — Dans l'empire ottoman, 481. — En Turquie, 482. — Fanatiques du mahométisme, 516.
- MALEK-SHAH** succède à son père, 272. — Il affermit sa domination, 273. — Étendue de son pouvoir, 274. — Son caractère, 276. — Il est pris par les Grecs, 277. — Il traite avec générosité l'empereur grec, son captif, 278. — Sa mort, 280.
- MAMELOUKS**, leur origine; ils fondent un royaume en Égypte, 172. — Quelques particularités sur les Mamelouks, 174.
- MARCHÉS** (lois sur les), 379.
- MARIAGE**, 362. — Degrés où le mariage est prohibé, 367.
- MAROC** (royaume de), 160.
- MARONITES** (les), 507.
- MARVAN**, dernier prince de la dynastie des Ommiades, 113. — Sa mort, 114.
- MATHÉMATIQUES** chez les Sarrasins, 425. — Chez les Turcs, 444.
- MAURES**, signification de ce mot, 93, en note. — Chassés de l'Espagne, 151.
- MECQUE** (la) prise par Mahomet, 28. — Temple de la

- Mecque, 344. — Pèlerinage de la Mecque; 346 et 492.
- MÉDECINE chez les Arabes, 433.
- MEURTRE (usages anciens à l'égard du), 380. — Lois de Mahomet à ce sujet, 382.
- MINORITÉ (lois relatives à la), 373.
- MOAWIYAH se révolte contre Ali, 103. — Son règne, 111.
- MOGOLS, leur empire, 218. — Chute de cette puissance 221. — Ils soumettent l'Asie et une grande partie de l'Europe, 233.
- MONOPOLE (le) déclaré abominable, 379.
- MOUSA, gouverneur de l'Afrique, passe le détroit de Gibraltar, 126. — Son injustice envers Tarik, *ibid.* — Il est forcé de se rendre à Damas, 127. — Sa disgrâce et sa punition, 128.
- MONTAGNE (le Vieux de la), 185.
- MUSULMAN, explication de ce mot, 31, en note. — Jugement des Musulmans au dernier jour, 328. — Leur paradis, 330. — Leur prière, 334. — Leur sabbat, 335. — Leur hiérarchie et leur magistrature, 393.
- MUTAH (bataille de), 30
- NADIR-SHAH, sa cruauté, 221.
- NEDHAM, ministre de Malek-Shah, sa conduite, son caractère, 276. — Sa disgrâce, 278. — Sa mort, 279.
- NEHAVEND (bataille de), 88.
- NICOPOLIS (bataille de), 293.
- NIL, canal de communication entre ce fleuve et la mer Rouge, 85.
- OMAR se convertit au mahométisme, 19. — Succède à Abu-Beker, 65. — Il se rend à Jérusalem, 70. —

- Sa conduite avec un satrape persan , 90. — Sa mort , 91.
- OMMIADES (dynastie des) , 111. — Chute de cette dynastie , 114. — Ommiades en Espagne , 147.
- OPIUM (usage de l') , 502.
- ORCAN succède à son père , 286. — Ses réglemens pour son armée , 287. — Il achève la conquête de la Bithynie , 288.
- OTMAN , succède à Omar , 91. — Mécontentement contre ce prince , 97. — Il est assassiné , 98.
- OTTOMAN , commencement de son règne , 285. — Il passe en Bithynie , 286. — Sa mort , *ibid.*
- OTTOMANS (les) , ou la puissance turque actuelle , 282. — Leur origine , *ibid.* — Commencemens de leur empire , 286. — Caractère des sultans ottomans , 298. — Leurs sciences dans l'art militaire , 299.
- PARADIS des musulmans , 330.
- PÉLERINAGE des mahométans , 344. — Des Turcs , 492.
- PERSE (invasion de la) , 85. — Conquête de ce pays , 88. — Conquête par Gengis-Kan , 228. — Par Tamerlan , 243.
- POINTS-VOYELLES , 307 , en note.
- POLOGNE , saccagée par les successeurs de Gengis-Kan , 235.
- POLYGAMIE , 361. — Chez les Turcs , 512.
- PRÉDESTINATION , 319. — Idées des Turcs sur la prédestination , 482.
- PRIÈRE (nécessité de la) , 333. — Formes prescrites , 334. — Prière des Turcs , 486.
- PROPHÈTES , 320.

PROSÉLYTISME, 502.

PURIFICATIONS du corps ou ablutions, 336. — Purifications de l'ame plus fortement recommandées, 337.

— Purifications chez les Turcs, 485.

RAMADAN (le mois de) réservé au jeûne, 339.

RELIGION (guerres de), 184.

RÉSURRECTION du monde, 327.

RHÉTORIQUE enseignée chez les Turcs, 443.

RHODES conquise par les Sarrasins, 138.

RHOUM (dynastie de), 280.

RIME, 440, en note.

ROME (tentatives des Sarrasins sur), 142.

ROMAINS vaincus par Mahomet, 30.

RUSSIE (la) envahie par les Mogols, 235.

SABBAT des Musulmans, 335. — Sabbat des Turcs, 487.

SALADIN, sa puissance, 168. — Son éloge, 170.

SALERNE (école de), 441.

SAMARCANDE prise par Catabah, 129.

SARDAIGNE (la) devenue province musulmane, 140.

SARRASINS, explication de ce mot, 31, en note. — Histories écrites des Sarrasins, 51, en note. — Leurs conquêtes, 54. — Leur fanatisme, 56, en note. — Leurs lois militaires, 59, en note. — Leurs guerres avec les Grecs, 136. — Introduisent la science en Europe, 440.

SCIENCE (introduction de la) en Arabie, 411. — Son état actuel chez les Sarrasins, 419. — Introduite en Europe par les Sarrasins, 440. — Sciences des Turcs, 444.

SCYTHES, leurs mœurs, 224.

SELJUK se forme un parti puissant, 256.

SELJUKS (dynastie des), 256. — Les princes Seljuks outragés par Mahmoud, 257. — Ils soutiennent le calife de Bagdad, 266. — Division de leur empire, 280.

SICILE (la) sous le joug des Mahométans, 141.

SILKHS (les), 460.

SOPHISME (ressemblance du) avec le platonisme, 525.

SOPIS de Perse, 522.

SOLIMAN, son règne, 297.

SUCCESSION (lois pour la), 372.

SUMNAUT (la pagode de), 208.

SYRIE (invasion inutile de la) par Mahomet, 32. —

Nouvelle invasion sous le règne d'Abu-Beker, 54. —

La Syrie conquise par Tamerlan, 243.

TAMERLAN, son invasion dans l'Inde, 213. — Ses con-

quêtes, sa cruauté, 214. — Justement nommé *prince*

destructeur, 216. — Sa naissance, 239. — Ses pre-

mières années, 240. — Il s'empare de la dignité im-

périale, 241. — Soumet la Tartarie, 242. — La

Perse, 243. — La Syrie, *ibid.* — Il attaque Baza-

zet, 244. — Le bat et le fait prisonnier, 247. —

Traitement qu'il lui fait éprouver, *ibid.* — Sa mort 250.

— Parallèle de ce prince et de Gengis-Kan, *ibid.*

TARIK passe en Espagne, 123. — Bat Roderic à la ba-

taille de Gandalet, 124. — Le calife Soliman le venge

de l'injustice de Mousa, 127.

TARTARES, leur caractère et leur genre de vie, 201. —

Leurs invasions dans les pays conquis par Maho-

met, 203.

TARTARIE, ses limites géographiques, 199. — Soumise par Tamerlan, 242.

TÉMOINS (lois relatives aux), 390.

THÉOLOGIE des Mahométans contenues dans le *Koran*, 314.

TOLÉRANCE, 504.

TRADITIONS des Mahométans, 314, en note.

TRANSOXIANE (conquête de la), 129.

TRIPOLI (siège et prise de), 95.

TROGOL, son règne, 258. — Il bat les Gaznavides, 259 — Il est nommé vice - régent du monde musulman, 261. — Son entrée à Bagdad, *ibid.* — Son mariage avec une fille du calife, 263, Sa mort, *ibid.*

TUNIS (royaume de), 161. — Expédition victorieuse de Charles-Quint sur Tunis, 162.

TURCS (les) soumettent l'Égypte, 173. — Gardes turques, 183. — Turcs chassés de l'Inde par les Gaznavides (an de J.-C. 997), 206. — Leur littérature, 443. — Leur croyance, 482. — Leur respect pour la religion, 484. — Leur bienveillance, 509. — Leur clergé, 513.

USURE, défendue par le *Koran*, 377.

VERTU (exhortations générales à la), 358.

VIANDES défendues, 339. — Chez les Turcs, 499.

VICES, définis et proscrits par le *Koran*, 359.

VIN, défendu aux mahométans, 350. — Ancienneté de cette loi, 352. — Causes de cette défense, 353. — Punition de ceux qui la transgressent, 354 — Vin défendu chez les Turcs, 501.

VOL (lois contre le), 386.

XERXES (bataille de), 124.

YERMOUK (bataille d'), 66.

ZINZIM (le puits), 345.

ZOBÉIR ; son courage fait gagner la bataille de Tripoli
et prendre cette ville, 95. — Sa mort, 102.

WAHABÉES (les), 480.

WALID (règne de), 128.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

On trouve chez le même Libraire :

CHRONIQUES ANGLO-NORMANDES. Recueil d'extraits et d'écrits relatifs à l'histoire de Normandie et d'Angleterre, pendant les XI^e. et XII^e. siècles ; publié pour la première fois d'après les manuscrits de Londres, de Cambridge, de Bruxelles, de Douai et de Paris ; par Francisque Michel ; 1836. 2 vol. in-8^o., 12 fr.

Imprimé sous les auspices et avec l'autorisation de M. Guizot, ministre de l'Instruction publique.

LE ROMAN DE BRUT, par R. Wace, poète normand du XIII^e. siècle ; publié, pour la première fois, d'après les manuscrits des diverses bibliothèques de Paris, avec un commentaire et des notes ; par Le Roux de Lincy ; 1836. 2 v. in-8^o., ornés de gravures et de fac-simile, 20 fr.

Pour les non souscripteurs le prix sera de 25 fr.

LE ROMAN DE ROU et des Ducs de Normandie ; par Robert Wace, poète normand du XIII^e. siècle ; publié, pour la première fois, d'après les manuscrits de France et d'Angleterre, avec des notes pour servir à l'intelligence du texte ; par F. Pluquet ; 1827. 2 vol. in-8^o., fig., 20 fr.

OBSERVATIONS PHILOLOGIQUES et grammaticales sur le roman de Rou, et sur quelques règles de la langue des Trouvères au XIII^e. siècle ; par Raynouard, de l'Institut de France. *Dans le même volume* : Supplément aux notes historiques sur le Roman de Rou ; par Auguste Le Prevost ; 1829. In-8^o., 3 fr. 50.

NOTICE SUR LA VIE et les Ecrits de Robert Wace, suivie de Citations extraites de ses ouvrages, pour servir à l'Histoire de Normandie ; par F. Pluquet ; 1824. Grand in-8^o., fig., 3 fr.

MIRACLE DE NOTRE-DAME, DE ROBERT-LE-DIABLE, fils du duc de Normandie ; publié, pour la première fois, d'après un Ms. du XIV^e. siècle, de la bibliothèque du roi, par plusieurs membres de la Société des Antiquaires de Normandie ; 1836. In-8^o., fig., 6 fr.

HISTOIRE DE NORMANDIE, depuis les tems les plus reculés jusqu'à la conquête de l'Angleterre, en 1066 ; par Th. Licquet ; précédée d'une introduction sur la littérature, la mythologie, les mœurs des hommes du Nord ; par G.-B. Depping ; 1835. 2 vol. in-8^o., avec une carte, 13 fr.

HISTOIRE DE LA NORMANDIE sous le règne de Guillaume-le-Conquérant et de ses successeurs, depuis la conquête de l'Angleterre jusqu'à la réunion de la Normandie au royaume de France ; par G.-B. Depping ; 1835. 2 vol. in-8., 13 fr.

